This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

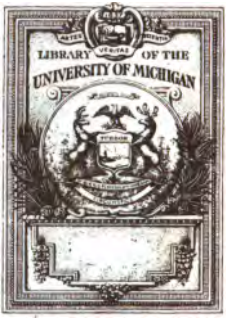
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

AP
25
.B582

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

Pour ſervir de ſuite aux

BIBLIOTHEQUES UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME IV.

POUR L'ANNE'E MDCCXV.

Partie Premiere.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

M DCC XV.

CATALOGUE

De Livres qui ſe trouvent à Amſterdam, chez DAVID MORTIER, Libraire.

DEſcription des Châteaux, & Parcs de Verſailles de Trianon & de Marly contenant une explication Hiſtorique de toutes les Peintures, Tableaux, Statues, vaſes & ornemens qui s'y voyent, leurs dimenſions; & les noms des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs qui les ont faits, enrichie de figures en Taille douce. Par Mr. Piganiol de la Force. 8. 2 vol.

Rapport du Commité Secret, nommé par la Chambre Baſſe du Parlement de la Grande Bretagne, pour faire l'examen des Livres & Papiers qui roulent ſur les Négociations de la derniere Paix & du Traité de Commerce, &c. avec tous les Mémoires, Lettres ſecrettes & autres Papiers tranſigez entre les Miniſtres d'Angleterre, & ceux de France. 8.

Hiſtoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, nouvelle Edition. Tom. VI. & dernier fig.

Sermons ſur des Veritez importantes de la Religion, auxquels on ajoûte des conſidérations ſur la Reünion des Proteſtants, par S. Werenfels. 8.

Libr.
Thin
3-10-85
11201

TABLE

Des Livres de la I. Partie du IV. Tome.

I. EUSEBE *sur les Pseaumes & sur Esaie, Fragmens de S.* ATHANASE *& la Cosmographie de* COSMAS, *par le P.* DE MONTFAUCON. 1

II. *Bibliotheque de Mr. de* COISLIN, *Evêque de Mets, par le même.* 62

III. *Catalogue des MSS. de la Bibliotheque de* GOTHA, *par Mr.* CYPRIANUS. 78

IV. *Lettres tirées de la Bibliotheque de cette même ville, par le même.* 84

V. *Les Interpretations du Droit, par Mr.* AVERANI. 92

VI. *Recueuil de Médecine Pratique, par Mr.* BARCHUSEN. 126

VII. *L'Histoire Naturelle & Médicinale des Vers, par Mr.* LE CLERC. 134

VIII. *Des Forces & des Mouvements des Corps Solides & Fluides, par Mr.* HERMAN. 189

IX. *Réflexions sur l'Utilité des Mathematiques & l'Arithmetique demontrée par Mr. de* CROUSAZ. 201

X. *Dissertation sur le* BAROMETRE

fois dans la *Bibliotheque Choiſie*, & ſur tout au Tome XXVII. en donnant l'Extrait de ſes *Fragments des Hexaples*. Nous dirons ici quelque choſe de ſon Edition de quelques Ouvrages d'*Euſebe de Ceſarée*, de S. *Athanaſe* & de *Coſmas*; après quoi nous viendrons à ſon Catalogue de la Bibliotheque *Coiſlinienne*, qui vient de paroître. Nous commencerons, par le I. Volume, où eſt le Commentaire d'*Euſebe* ſur les Pſeaumes; ſur lequel l'Editeur a fait diverſes remarques préliminaires, pour le faire connoître, & pour inſtruire les Lecteurs de la doctrine de cet Auteur.

I. LES MSS. dont le P. *de Montfaucon* s'eſt ſervi, pour publier ce Commentaire, ſe trouvent dans la Bibliotheque des Bénedictins de l'Abbaïe de S. Taurin d'Evreux, ou dans la Bibliotheque de Mr. le Cardinal *de Coiſlin*, ou dans celle de Mr. *Colbert*. Le premier, qui eſt une Copie, que le Cardinal *du Perron* avoit fait faire ſur quelques MSS. d'Italie, ne va que juſqu'au Pſeaume CXII. & n'eſt pas même complet, en ce qu'il renferme, puis que le Commentaire manque, depuis le

Pſeau-

Pſeaume XLVIII. juſqu'au LXXX. outre pluſieurs autres lacunes, qui ſe trouvent en divers endroits. Celui du Cardinal *de Coiſlin* contient le même Commentaire complet, depuis le Pſeaume L. juſqu'au XCV. Le reſte a été ſuppléé, par le moyen d'un MS. de la Bibliotheque de Mr. *Colbert*, de quelques Chaines MSS. de la Bibliotheque du Louvre, & de celle, qui a été publiée, par *Balthaſar Corderius*. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que dans les Chaines, où les ſentimens d'*Euſebe* ſont plus fréquemment citez, que ceux d'aucun autre des Anciens, on ne trouve pas un mot de lui, audelà du CXVIII. Pſeaume.

Nôtre Auteur conjecture, avec beaucoup d'apparence, que la fin de ce Commentaire a été omiſe, par les Copiſtes, qui y trouvant trop d'Héterodoxie, ne la vouloient pas tranſcrire; & que c'eſt ce qui a fait perdre les Commentaires d'*Origene*, de *Théodore* d'Heraclée, d'*Apollinaire*, de *Didyme*, & de *Theodore* de Mopſueſte ſur les Pſeaumes, dont on ne trouve rien, depuis long-tems, que des lambeaux, dans les Chaines. C'eſt auſſi ce qui a fait que

lors qu'il y a des Paſſages tirez d'*Origene*, d'*Euſebe*, ou d'*Apollinaire* on trouve en marge : *tu en as menti*, ou, *je te dis Anathême.*

Ce n'eſt pas là la ſeule cauſe de la perte des Commentaires des Anciens. L'invention des Chaines, ou abregez de leurs explications, mis enſemble, comme l'on fait dans les notes, qu'on nomme *Variorum*, y a beaucoup contribué ; parce qu'on s'eſt contenté de ces mauvais abregez, dont les Auteurs n'ont mis que ce qui étoit de leur goût & à leur portée.

II. On ne trouve, dans aucun lieu des Oeuvres d'*Euſebe* qui nous reſtent, qu'il ait fait mention de ſes Commentaires ſur les Pſeaumes; mais S. *Jerôme*, *Théodoret* & *Gelaſe* en ont parlé. *Euſebe* de Verceil les avoit traduits en Latin, en y retranchant néantmoins ce qu'il jugeoit Héterodoxe ; comme S. *Jerôme* le témoigne, dans ſon livre contre *Vigilance*. Il ne reſte rien de cette traduction, que l'on ſache ; mais la perte en eſt petite, puis qu'elle ne valloit pas mieux, que les verſions infideles & tronquées de *Rufin*.

III. On peut s'aſſurer que ces Com-

Commentaires ſont bien d'*Euſebe* de Ceſarée, non ſeulement par les titres, que l'on trouve dans les MSS. mais encore par la reſſemblance du ſtyle, qui eſt tout à fait ſemblable à celui de la *Démonſtration Evangelique*, & plein d'expreſſions particulieres à *Euſebe*. Ce ſtyle eſt généralement fort négligé; excepté dans quelques endroits, où la matiere ſemble avoir invité l'Auteur à employer quelques ornemens.

Il y fait mention de quelques faits arrivez de ſon tems, comme de la perſecution de Maximin; & de la mort douloureuſe de quelques perſecuteurs, comme de celle de Galere Maximien, & d'autres; ce qui peut ſervir à illuſtrer le livre *de Mortibus Perſequutorum*. L'Auteur conjecture, qu'*Euſebe* compoſa cet Ouvrage, après l'an CCCXXVII. auquel ſe firent les miracles que les Auteurs poſterieurs ont rapportez, touchant l'invention de la Croix; & auxquels il ſemble qu'*Euſebe* faſſe alluſion ſur le Pſeaume LXXXVII. p. 549. où il parle des Miracles, qui s'étoient faits de ſon tems, près du ſepulcre de Jeſus-Chriſt, & de

l'Egliſe qui y fut bâtie, par Helene, Mere de Conſtantin. Elle ne fut dédiée que l'an CCCXXXV. de ſorte qu'il faut qu'*Euſebe* ait compoſé ce Commentaire, après ce tems-là. Cependant, dans la Vie de Conſtantin, où *Euſebe* parle de cette Egliſe, & décrit en détail & avec beaucoup de pompe le Synode, qui s'y tint, lors que cette Egliſe fut conſacrée; il n'en dit rien du tout, quoi que ce fût l'endroit le plus propre à en parler. Le P. *de Montfaucon* ne laiſſe pas de croire qu'*Euſebe*, entend parler de ces miracles, dans ſon Commentaire ſur les Pſeaumes. Il me ſemble néanmoins que l'on en pourroit auſſi vrai-ſemblablement conclurre, que cet endroit eſt une addition de quelque Copiſte; dans un tems, où l'on ne faiſoit aucun ſcrupule d'ajoûter, & de retrancher aux Ecrits des Anciens. Si *Euſebe* eût ouï parler de ces miracles, y a-t-il apparence, qu'il n'en eût rien dit, dans un Ouvrage fait exprès, pour louër Conſtantin & Helene? Etoit-ce une choſe indifferente, au IV. Siecle, ou de peu de conſéquence, que de parler de la maniere, dont Helene trou-

trouva la vraye croix & la diſtingua de celles des Brigands ? Perſonne ne le dira, ni n'aura ſi mauvaiſe opinion de la Rhétorique d'*Euſebe*, que de croire qu'il eût oublié une ſemblable choſe, s'il l'eût ſuë. Son ſilence ſera toûjours de plus grand poids, pour ne pas croire ce que les Auteurs poſterieurs en ont dit, puis qu'*Euſebe* n'en a rien ſu ; qu'une alluſion, qu'on peut avoir facilement ajoûtée à ſon Commentaire, pour ſoûtenir en ſuite la Fable, inventée depuis, par ſon autorité.

IV. La méthode de cet Ouvrage fait encore voir, qu'il eſt d'*Euſebe*. Il y a pluſieurs explications critiques, ſoit dans les Préfaces, ſoit dans l'interpretation des Pſeaumes, touchant l'ordre de ces Cantiques & leurs Auteurs, que le P. de *Montfaucon* loüe ; mais ſans ſavoir la Langue Hebraïque, il eſt bien difficile de produire rien, qui mérite beaucoup de loüange.

Pour en donner l'exemple même, que nôtre Auteur en cite, nous rapporterons & nous examinerons en peu de mots, l'explication d'*Euſebe*, ſur le titre du Pſeaume XXXIII. ſelon les LXX. Interpretes & XXXIV.

ſelon l'Hebreu, où il eſt dit que David fit ce Pſeaume, lors qu'il *changea*, ou *contrefit ſon viſage, en préſence d'Abimelech, qui le renvoya, & de chez qui il ſe retira.* *Euſebe* remarque d'abord que quelques-uns croyoient que ces paroles regardent ce qui eſt raconté 1 Sam. XXI, 10. & *ſuiv.* que David ſe ſauva chez Achis (les LXX. le nomment Anchus) Roi de Gath, où il contrefit le fou, de peur d'être arrêté & aſſaſſiné par les Philiſtins. Il eſt clair en effet, par la ſeule expreſſion שנה טעמו ſchannoth tahamo, *changer* ou *contrefaire ſa mine*, qu'il s'agit de la même Hiſtoire. Cependant *Euſebe* rejette cette explication, parce qu'il ne faut pas ſeulement avoir égard à l'expreſſion, que je viens de rapporter, mais à ces mots, *en préſence d'Abimelech*; & qu'Anchus étoit Roi de Gath, mais qu'Abimelech étoit Sacrificateur du Dieu d'Iſraël, & que David alla chez lui; avant que d'aller chez le Roi des Philiſtins, comme il eſt raconté 1. Sam. XXI, 1. & *ſuiv.* Cependant ce Sacrificateur y eſt nommé *Achimelech*, & non *Abimelech*. De plus il n'eſt point dit en cette Hiſtoire, que

que David changea de visage *devant Abimelech*. *Eusebe* répond que quelcun pourroit dire, à cause de cela, qu'il y a dans le Ps. XXXIII. fautivement le mot d'*Achimelech*, au lieu d'*Anchus*; mais que c'est une chose hardie & téméraire, que de croire qu'il y a une faute dans l'Ecriture; puis que la leçon Hebraïque & celle de tous les Interpretes est *Achimelech*. Cependant il cite *Aquila*, *Symmaque* & la *Cinquiéme Edition*, qui mettent *Abimelech*, & il y a ainsi dans l'Hebreu du Ps. XXXIV. *Eusebe* semble ici avoir, par inadvertence, confondu ce nom comme il se trouve 1. Sam. XXI, avec la maniere dont il est écrit au titre du Pseaume, dont il s'agit; car dans le premier passage il y a *Achimelech*, & dans le second *Abimelech*. *Eusebe* lui-même le reconnoit, dans la suite, où il dit „ qu'il y a dans la maniere de „ lire des Rois (*ou des Regnes, comme „ parlent les Grecs*) *Achimelech*, mais „ que personne ne doit être troublé „ de ce changement de lettre; car, „ *dit-il*, à cause de la ressemblance „ des lettres *Beth* & *Chaph*, comme „ les Hebreux les nomment, ce mot „ a été écrit diversement.

Il eſt vrai que les deux lettres ב *Beth* & כ *Chaph* ſe reſſemblent fort ; mais ce Sacrificateur ne ſe nommoit pas אבימלך *Achimelech*, par un *Chaph*; il s'appelloit אחימלך *Ahhimelech*, par un *Hheth*, qui ne reſſemble guére à un *Beth*. On peut voir par-là qu'*Euſebe* ne ſavoit pas lire en Hebreu, & qu'il ſe laiſſa tromper, par la maniere dont ce nom propre étoit écrit en Grec dans les Hexaples, AXIMEAEX, parce que les Grecs exprimoient indifferemment le *Hheth* & le *Chaph*, par un *Chi*. Il vaut mieux dire, avec d'autres, que les Rois des Philiſtins ſe nommoient tous *Abimelech*, & que c'eſt pour cela qu'*Achis* eſt ainſi nommé au titre du Pſ. XXXIV. Autrement on pourroit lire, dans ce titre, au lieu d'*Abimelech* אבימלך, ces trois mots, אכיש מלך גת *Achis melech Gath*, Achis Roi de Gath. Le dernier mot a pu être omis, par accident, & les deux autres confondus avec *Abimelech*, dont ils ne different pas beaucoup. Mais il vaut mieux ne rien changer. On voit par-là qu'*Euſebe* n'a pas été heureux dans ſa Critique, faute de ſavoir un peu d'Hebreu. La Chaine de *Baltaſar Corderius* rapporte

te ce paſſage d'*Euſebe*, avec quelque difference; mais il eſt mieux écrit, dans cette Edition de ſon Commentaire.

Le P. de *Montfaucon* remarque, au reſte, que cet Auteur explique ordinairement aſſez bien le ſens litteral; parce qu'il étoit aidé, en cela, des Hexaples d'*Origene*. Cela eſt vrai, à quelque égard; mais comme les Anciens n'étoient pas aſſez Critiques, ils ne faiſoient pas l'uſage, qu'ils auroient pu faire des ſecours, qu'ils avoient entre les mains, & n'avoient que peu de goût pour le ſens litteral. Le P. *de Montfaucon*, croit qu'outre l'uſage des Hexaples, *Euſebe* conſultoit quelquefois des Juifs, dont il y avoit un grand nombre à Ceſarée; ce qu'il recueuille de ce qu'il dit, par-ci, par-là, de quelques mots Hebreux. Mais il ne ſavoit pas non plus s'en ſervir, comme il arrive à ceux, qui ne voyent que par les yeux d'autrui, & qui s'équivoquent ſouvent étrangement. Ainſi on lui dit qu'il y avoit *Mariam* au Pſ. CX, 3. ou CIX. ſelon le Grec, dans ces mots, מרחם משחר לך טל ילדותך, *merehhem miſchhar lcha tal jaldouthcha*, ce qui veut dire:

ex utero auroræ ros juventutis tuæ, paroles dont le ſens eſt très-obſcur, mais qui ont été traduites, par les LXX. Intt. *du ventre*, *avant l'Etoile matiniere*, *je t'ai engendré*, parce qu'ils ont lû au dernier mot : ילדתיך *jeladthicha*, je t'ai engendré, & qu'ils n'ont pas bien entendu les trois mots précedens. Quoi que l'on pût voir par *Aquila*, *Symmaque* & la V. Edition, qu'*Euſebe* cite, qu'il ne s'agit-là apparemment que de la multitude de la Jeuneſſe, qui eſt comparée à la roſée, qui tombe avec l'Aurore, & nullement de la géneration éternelle du Fils, comme la plûpart des Anciens l'ont cru ; *Euſebe* n'a pas laiſſé d'y trouver la géneration temporelle de Jeſus-Chriſt. Plein de cette idée, & ſe reſſouvenant qu'il y avoit un mot, qui avoit du rapport à *Mariam*, ou *Marie*, il dit qu'au lieu de ces mots *du Ventre*, ou *de l'Uterus*, il y a dans l'Hebreu *Mariam*, c'eſt-à-dire, מרים, qui eſt le même que *Marie*. Mais c'eſt une dépravation abſurde du mot מרחם *merehhem*, qui eſt tout different, & qui ſignifie *ex utero*, ſelon les LXX. auſſi bien que ſelon les autres Interpretes.

Au

Au reſte, *Euſebe* a bien plus d'interpretations *myſtagogiques*, que de litterales, ſelon l'ancienne maniere d'interpreter l'Ecriture, parmi les Juifs, & à laquelle les Apôtres ſe ſont accommodez. Il a ſuivi en cela *Origene*, & a été ſuivi lui-même, par les autres. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a pas beaucoup à profiter dans ſes Commentaires, pour la ſignification propre des termes, & pour le ſens litteral. Pour le *myſtagogique*, il ne faut que ſavoir un peu de Théologie, pour y être grand maître, ſans qu'il ſoit beſoin d'entendre l'Original. On trouve, par tout, tout ce que l'on ſouhaite d'y trouver.

Ce qu'il y a de meilleur pour la Lettre, ce ſont les fragmens qu'on y trouve des Verſions Anciennes; mais dont ni *Euſebe*, ni *Origene* ne ſe ſont ſervis, que pour fonder leurs Myſtagogies, comme ils ont trouvé à propos. J'en mettrai ici un exemple, par lequel il paroît que ce n'eſt pas S. *Jerôme*, qui a dit le premier, quoi qu'avec peu d'apparence de verité, que les LXX. Interpretes ont obſcurci, dans leur Verſion, les Propheties du Vieux Teſtament,

qui regardent Jesus-Christ. En parlant du verset 6. du Psеaume LXXXVII. ou LXXXVI. selon les Grecs ; *prenez-garde*, dit-il, *de quelle maniere ce Psеaume, en prédisant la naissance d'un Dieu, a caché ce mystere, selon la maniere de lire de la Version des LXX. Interpretes. Ces mots, selon Symmaque :* le Seigneur comptera, en écrivant les peuples, celui-ci est né-là ; *ou, selon Aquila :* le Seigneur racontera, en écrivant les peuples, celui-ci est né-là ; *ou, selon Theodotion* : le Seigneur racontera, dans l'écriture des peuples, celui-ci est né-là, *ne se trouvent pas dans les LXX. où il est dit :* le Seigneur racontera, dans l'écriture des peuples & de ses Princes, qui ont été en elle. Il est bien certain que les trois premieres manieres de traduire sont plus litterales ; mais assurément il n'y a rien là, ni dans tout le Psеaume, qui concerne la naissance de Jesus-Christ, comme on le verra, en le lisant. Il s'agit d'un dénombrement des Juifs, auquel on ajoûtoit les lieux de leur naissance. Voyez *Simon de Muys*, sur ce Psеaume. Cependant *Eusebe* ajoûte que les Septante *ont caché le vrai sens du passa-*

paſſage, parce qu'ils interpretoient l'Ecriture à des nations étrangeres, du tems de Ptolomée, avant que nôtre Seigneur fût encore apparu au monde. Cet habile homme prétendoit, comme il le dit auparavant, que le Pſalmiſte avoit voulu dire : *le Seigneur lui-même, qui prédit ces choſes, & qui compte les peuples, c'eſt celui qui eſt né-là.* Mais cela n'eſt pas moins contraire aux autres verſions, qu'à celle des Septante ; & s'il eſt permis d'expliquer ainſi l'Ecriture, il n'y a point d'endroit, où l'on ne puiſſe trouver tout ce que l'on voudra. Cependant ce n'eſt pas *Euſebe* le premier, qui a ainſi expliqué ce paſſage. *Tertullien* dans ſon Livre, contre Praxeas, Ch. XXVII. ſemble citer ce paſſage, ou du moins en rapporter le ſens ainſi : *quoniam Deus homo natus eſt in illa, ut ædificaret eam voluntate Patris.* On peut comprendre par-là, que l'on a bien ſujet aujourd'hui de remercier Dieu, de ce qu'il a renouvellé, dans ces derniers tems, par un effet admirable de ſa Providence, la connoiſſance de la Langue Hebraïque, & l'Art d'expliquer l'Ecriture Sainte ; qui étoit, par des explications purement arbi-

arbitraires, auſſi claire que le ſon des Cloches ; & dont la connoiſſance ſe ſeroit enfin tout-à-fait éteinte, ſans cela. La Théologie Chrétienne ſeroit auſſi devenue un pur galimathias, qui n'auroit eu d'autre fondement, que des imaginations creuſes, qu'il n'auroit pas été permis d'examiner.

V. Le P. de *Montfaucon* remarque enſuite qu'*Euſebe* ne reconnoiſſoit aucune faute de Copiſte, dans l'Ecriture ; ſur quoi il cite l'endroit de ſon Commentaire ſur *Abimelech*, dont on a parlé. *Euſebe* raiſonnoit, en cela, d'une maniere aſſez étrange ; puis qu'il ſavoit qu'*Origene* en avoit corrigé une infinité, dans ſon Edition des LXX. & qu'il pouvoit très-certainement s'aſſurer, qu'il y en avoit encore une très-grande quantité dans les noms propres, s'il eût pu conſulter l'Original. Cela paroît, par ſon Livre des *Lieux Hebraïques*, où leurs noms ſont à tout moment très-mal écrits.

On remarque auſſi qu'*Euſebe* p. 486. & *ſuiv.* témoigne que les bonnes actions des Saints Hommes, qu'il nomme leurs mérites, peuvent ſer-

ſervir, après leur mort, à ceux qui prient Dieu qu'il leur faſſe miſericorde, à cauſe d'eux. Cela peut être admis à quelque égard, car enfin Dieu peut, s'il lui plait, faire grace à quelcun, en mémoire d'un Saint Homme; mais comme c'eſt Jeſus-Chriſt, qui eſt la baſe unique de nôtre rédemption, & qu'il ne nous a ordonné de prier Dieu, qu'en *ſon nom*; il eſt bien plus ſûr de s'en tenir-là, & de ne point établir, de ſon chef, de nouvelles manieres de dévotions, inconnues aux tems Apoſtoliques, & qui ſont enfin augmentées à un excès, que l'on n'a pu ſouffrir.

Nôtre Editeur croit auſſi que ſon Auteur a été perſuadé de la préſence réelle du Corps de Jeſus-Chriſt, dans l'Euchariſtie, parce qu'il dit ſur le verſet 12. du Pſ. LXXX. ſelon les Grecs & LXXXI. ſelon l'Hébreu, que Jeſus-Chriſt *s'eſt donné lui-même.* Cela ſeul pourroit convaincre, ſi l'on n'étoit pas accoûtumé à cette étrange idée, de tout le contraire; puis qu'il eſt contradictoire qu'un Homme, qui n'a qu'un corps, le donne à manger & le garde en même tems, ſans rien ſouffrir.

Il rapporte encore un autre passage, sur le Ps. XXXVII, ou XXXVIII. où il est dit, *que celui là peut trouver des délices dans le Seigneur, qui a les sens de l'Ame purifiez, pour pouvoir manger le pain vivant, ses chairs vivifiantes, & boire son sang salutaire.* Mais s'il n'y a que les gens de bien, qui puissent le faire, il ne s'agit pas ici d'une manducation corporelle; qui, selon l'Eglise Romaine, est commune aux méchants & aux bons; mais d'une manducation qui se fait par la foi, qui seule nous rend participans des fruits du Sacrifice de Jesus-Christ, & qui ne se trouve qu'en l'ame des gens de bien.

Il montre ensuite fort bien & par des passages très-formels, qu'*Eusebe* a cru *que le pécheur choisit librement le mal; comme ayant son franc arbitre & pouvant prendre le droit chemin, mais qu'il ne le veut pas*; & que Dieu a prédestiné au Salut ceux, qu'il a prévu devoir faire un bon usage de ses graces. C'est aussi ce qui a été toûjours l'opinion de l'Eglise Greque, avant & après *Eusebe*.

VI. Le P. *de Montfaucon* traite au long des sentimens d'*Eusebe*, touchant la S. Trinité, sur lesquels les

senti-

ſentimens des Savans ont été partagez ; puis que quelques-uns l'ont crû Orthodoxe & les autres Ariens. Il a raiſon de préferer le ſecond ſentiment au premier, & perſonne ne peut manquer de le ſuivre, s'il a lû les Ecrits d'*Euſebe* ; ou s'il examine ſeulement les paſſages, que nôtre Auteur en rapporte ici. Il eſt vrai que feu Mr. *Cave* a voulu rendre Orthodoxe l'Evêque de Ceſarée, par force ; mais Mr. *Cave* étoit un homme accoûtumé non ſeulement à diſſimuler, mais à dire le contraire de ce qu'il penſoit, par une mauvaiſe politique ; comme on l'a fait voir dans le III. Tome de l'*Ars Critica* ; ce qui a fait paſſer ſes Hiſtoires Eccleſiaſtiques pour des Legendes mitigées. Les eſprits de ce caractere, qui ne ſoûtiennent la Verité, que par intérêt, ne méritent pas qu'on diſpute contre eux. Nôtre Auteur fait donc voir très-clairement qu'*Euſebe* a cru 1. que la raiſon de l'Unité de Dieu doit être priſe de l'Unité du Pere, conſideré à part. 2. que le Fils lui eſt fort inferieur : 3. qu'il eſt d'une ſubſtance differente : 4. que l'Interprete Latin de la *Démonſtration Evangelique* a fait dire à ſon Auteur tout le con-

contraire de * ce qu'il dit : 5. que cet dernier a enſeigné que la Deité du Fils étoit differente de celle du Pere : 6. qu'il a très-mal raiſonné ſur le commencement de S. *Jean* : 7. qu'il a dit que le Fils n'eſt pas veritablement Dieu : 8. que ſi on l'appelle *vrai Dieu*, ce n'eſt que par rapport aux autres Créatures, qui ne reſſemblent pas à Dieu, comme lui : 9. qu'il dit pluſieurs choſes contraires à la Raiſon & à l'autorité des SS. Peres : 10. qu'il étoit tout à fait du ſentiment des Ariens : 11. qu'il ne ſouſcrivit au mot de *Conſubſtantiel*, & à la propoſition que le Fils n'a pas été produit *de ce qui n'étoit point*, c'eſt à dire, du néant; qu'en un ſens, qui n'eſt nullement incompatible avec l'Arianiſme ; 12. qu'il nie que le Fils ſoit coëternel au Pere : 13. que ſi l'on recapitule la doctrine d'*Euſebe*, c'eſt le pur Arianiſme, & qu'on ne ſauroit le défendre : 14. que ſa conduite, dans le Concile de Nicée & après, ne fait pas moins voir qu'il étoit Arien, que ſes Ecrits. On avoit déja montré la même choſe, contre

Mr.

* *Voyez en un Exemple au Tome I. de cette Bibliotheque p.* 169.

Mr. *Cave* dans le III. Tome de la Critique, à quoi il n'a rien eu à repliquer de bon.

VII. Le P. *de Montfaucon* vient, après cela, à d'autres chefs d'Hétérodoxie, dont on pourroit soupçonner *Eusebe*, si l'on n'expliquoit pas favorablement ses expressions. On pourroit croire qu'il nioit le Peché Originel, parce qu'il dit sur le Ps. XLVIII. *que chacun n'a rien à craindre du peché d'Adam, car personne n'est puni pour la faute d'un autre.* En quoi il pourroit avoir suivi *Origene*, dont le dogme, touchant la préexistence des Ames, ne permettoit pas qu'il crût le Péché Originel, ou l'imputation de la faute d'Adam à sa posterité. On sait qu'*Eusebe* a été un grand partisan d'*Origene*. Cependant il y a divers endroits, où ce dernier soûtient le Péché Originel, dans ce qui nous reste de ses Ouvrages dont on a le Grec, ou au moins des versions Latines. Nôtre Auteur remarque là-dessus qu'*Origene* ayant été condamné au V. Concile, pour avoir rejetté le Péché Originel, il faut que l'on ait mis depuis la doctrine Orthodoxe, dans ses Ouvrages. *Car les Oeuvres* dit-il, *d'Origene sur l'Ecriture ont été*

falsifiées & tronquées en plusieurs endroits ; & il n'est pas facile de dire ce qui a été corrompu dans ses Ecrits & ce qui est bien de lui, & que la hardiesse des Grecs n'a pas touché. On tient aussi communément la version de Rufin pour suspecte. On peut voir par-là qu'il faut être sur ses gardes, en lisant l'Antiquité, & n'absoudre, ni ne condamner légerement personne. Je voi bien que le V. Concile a condamné, dans la doctrine d'*Origene*, la préexistence des Ames ; mais je ne vois pas qu'on ait censuré cette proposition, que *personne ne peut être damné pour la faute d'un autre.* Ce seroit condamner l'Ecriture Sainte, qui l'assure expressément, & les lumieres naturelles, qui nous apprennent qu'il n'y a rien de plus juste. D'ailleurs les Anathemes prononcez contre la Doctrine d'*Origene* n'en disent rien. Voyez le Tome III. de la Nouvelle Edition des Conciles col. 279, & 283. Cependant nôtre Auteur croit qu'on peut excuser *Eusebe*, comme on le pourra voir dans l'Original.

Il y a un endroit, où il parle du sentiment de ceux, qui ont cru que la S. Vierge a eu d'autres enfans, que Nôtre Seigneur ; mais il en parle plûtôt

tôt comme d'une penſée de quelques autres, que comme de ſon propre ſentiment.

Quoi qu'*Euſebe* diſe ſouvent, l'*Homme du Sauveur*, l'*Homme du Chriſt*, il ne s'enſuit nullement qu'il ait cru, comme Neſtorius, qu'il y eût deux perſonnes en Jeſus-Chriſt; puiſque S. *Athanaſe* a bien dit que l'*Homme du Seigneur* étoit né de la Vierge; & puis qu'*Euſebe* appelle cette derniere *la Mere de Dieu*. Nôtre Auteur l'accuſe auſſi de ce qu'on pourroit dire, qu'il n'a pas eu de bons ſentimens, touchant la Confeſſion; comme ſi elle ne devoit être faite, qu'à Dieu ſeul.

VIII. On recueuille d'*Euſebe* que c'étoit l'uſage de ſon tems d'aller le Dimanche, avant le lever du Soleil, à l'Egliſe; où l'aſſemblée commençoit avec le jour, & où l'on communioit. On y adoroit Dieu, en ſe mettant à genoux, & en touchant la terre du front. C'étoit une maniere d'adorer, qui n'étoit en uſage, comme le croit le P. *de Montfaucon*, que dans l'Egliſe, & dont on ne ſe ſervoit pas en particulier; d'où vient qu'*Euſebe* & *S. Baſile* ont dit, comme le juge nôtre Auteur, qu'il

qu'il ne falloit pas adorer Dieu, en particulier, mais dans l'Egliſe. Autrement, il eſt viſible, que l'on doit adorer Dieu par tout. Je ne vois pas même, pourquoi il n'auroit pas été permis de l'adorer en particulier à genoux & le front appuyé ſur la terre; pourvu que d'ailleurs on ne fuît pas les Aſſemblées publiques, & que l'on y adorât Dieu, comme les autres. Peut-être que les deux Peres, que l'on a citez, ne prétendent blâmer, que ceux qui fuyoient ces Aſſemblées..

IX. EUSEBE ſur le Pſ. LXXVII. dit que S. *Matthieu*, qui étoit Hebreu, en citant le Vieux Teſtament, n'a pas ſuivi la verſion des LXX. mais la ſienne propre. Nôtre Auteur croit que puiſque S. *Irenée*, *Origene*, *Euſebe* lui-même & S. *Jerôme* ont aſſuré que S. *Matthieu* avoit écrit en Hebreu, & puis que l'on en gardoit un exemplaire dans la Bibliotheque de Ceſarée; S. Matthieu ſelon lui, n'a pas cité le V. T. ſelon ſa propre Verſion, mais ſeulement en langage Syro-Chaldaïque, qui étoit en uſage alors parmi les Juifs. Mais la tradition, qui dit que S. Matthieu avoit écrit en Hebreu, vient

vient de *Papias*, homme très-ſuſpect, & qui parle fort impertinemment, pour ne pas dire pis, de l'exemplaire Grec de S. Matthieu, dont toutes les Egliſes Chrétiennes ſe ſont ſervies; & l'on a ſujet de croire que le prétendu Original Hebreu n'étoit qu'une pure verſion du Grec. On a traité ailleurs de cette * queſtion, & ce n'eſt pas ici le lieu de s'y étendre; mais *Euſebe* a eu raiſon de dire que S. Matthieu s'étoit ſervi de ſa propre Verſion, en citant le V. T. quoi qu'il ait pu lui-même avoir dit ailleurs, du prétendu Original Hebreu de S. Matthieu. *Euſebe* a auſſi cru que S. Jean avoit lui même traduit de l'Hebreu les paſſages, qu'il cite, dans ſon Evangile; & que S. Paul s'étoit ſervi de la Verſion Greque des LXX.

L'Evêque de Ceſarée débite auſſi, dans ſes Commentaires ſur les Pſeaumes, que tous les Apôtres avoient ſouffert le Martyre; ce qu'il pourroit avoir tiré, ſelon l'Editeur, de quelques anciens Monumens, que nous n'avons plus. Il juge de même de ce que dit ſon Auteur de la Tri-

* *Voyez la 3. Diſſert. après l'Harmonie Evangelique.*

du de chaque Apôtre, qu'il croyoit que l'on pourroit bien découvrir, si on la recherchoit. Cependant *Eusebe* ne cite point ces Monumens, dans son Histoire, comme il auroit dû le faire, s'il y en avoit eu. Il paroît, au contraire, que l'histoire des Apôtres étoit venue fort imparfaite à son tems.

Notre Editeur montre encore que son Auteur n'a pas parlé exactement, lorsqu'il a dit qu'il y avoit eu une succession de Prophetes, jusqu'à S. Jean Baptiste; Qu'il s'est trompé, lors qu'il a cru que *Symmaque* avoit parlé des Moines, dans un endroit de sa Version des Pseaumes; puis qu'il n'y en avoit point de ce tems-là, & que du tems même d'*Eusebe*, il n'y avoit aucune Province, où il en y eût grand nombre, qu'en Egypte; Qu'il n'étoit pas permis aux Juifs d'entrer dans Jerusalem, depuis le tems d'Hadrien; Qu'on trouve dans son Auteur diverses traditions Judaïques; Qu'il y avoit un grand nombre de Chrétiens, dans les pais de Moab, d'Ammon, & dans l'Idumée; qu'*Eusebe* avoit cru que la Terre est ronde, & que les Montagnes & les Rochers croissent insensiblement.

X. Enfin le P. *de Montfaucon* employe un Chapitre à expliquer divers mots particuliers à *Eusebe*; pour ce qui regarde le sens, auquel il les emploie, ou dont il se sert plus fréquemment, que d'autres. Notre Auteur nomme ces mots des *Idiotismes*, comme le P. *Viger*, Jesuite, a dit * *les Idiotismes* de la Langue Grecque, pour dire les manieres de parler qui sont propres à cette Langue. Je croi neanmoins, qu'il falloit dire *Idiomes*, ἰδιώματα, & que *Idiotismes*, ἰδιωτισμοὶ, signifie des manieres de parler basses & populaires. On peut consulter les Dictionaires là-dessus. Ce n'est pas qu'il n'y ait bien des expressions, dans ce Commentaire, sur les Pseaumes, qui sont de veritables *Idiotismes*; car généralement parlant, le style en est très-négligé. Les choses mêmes ne sont pas fort recherchées, ni les explications fort justes.

En voici un seul exemple, tiré du Commentaire sur le Ps. II, 7. où il y a ces paroles: *tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré.* „ Ce mot

„ *in-*

* *Au titre de son Livre* de præcipuis Linguæ Græcæ Idiotismis.

„ *aujourd'hui*, dit-il, est un nom qui
„ marque le tems, & signifie la mê-
„ me chose que le présent jour.
„ Un jour est un certain intervalle
„ de tems. Pourquoi donc le Sei-
„ gneur lui dit-il : *je t'ai aujourd'hui*
„ *engendré*? Il faut entendre cela de
„ la génération temporelle, qui s'est
„ faite, selon l'Economie (l'*Incarna-*
„ *tion*) car le même David dit de la
„ génération sans commencement :
„ *je t'ai engendré du ventre, avant*
„ *l'Etoile matinière*. Il est engendré
„ *aujourd'hui*, non que dans sa gé-
„ nération, il reçoive un commence-
„ ment d'existence ; mais parce qu'il
„ parvient à l'adoption ; selon l'E-
„ conomie charnelle. Celui qui re-
„ çoit de lui le droit de devenir en-
„ fant de Dieu, quand il devient en-
„ fant, étant regeneré par le bapte-
„ me ; il reçoit une plus noble nais-
„ sance, (car est annobli) qu'avant
„ que d'être fils ; il étoit quelque au-
„ tre chose. On dit que le sens pro-
„ pre du mot Hébreu est, *je suis ac-*
„ *couché de toi*, comme *Aquila* l'a
„ traduit. Mais l'Apôtre, qui étoit
„ instruit dans la Loi, s'est servi des
„ LXX. Interpretes, dans l'Epître
aux Hebreux.

On

On conviendra que cet endr
est très-peu travaillé ; soit pour
style, soit pour la matiere. U
partie des Peres entend ceci de
naissance temporelle de Jesus-Chr
comme *Eusebe*, & l'autre de l'ét
nelle ; sur quoi l'on peut voir le co
mentaire de *Louis Ferrand*. Si *E*
sabe & les autres avoient pensé qu
s'agit ici à la lettre de David, à l
gard duquel les mots : *je l'ai engé*
dré, ne signifient autre chose sin
que Dieu l'avoit fait Roi, comme
qui précede le fait assez voir ; ils a
roient pu comprendre que ces mo
appliquez à Jesus-Christ, doivent
gnifier son élevation en gloire, p
laquelle il a pris possession de s
Royaume du Ciel & de la Terre ;
ils auroient trouvé, que c'est à c
que les Apôtres ont rapporté c
mots, Act. XIII, 33. & Heb. V,
Mais la maniere d'expliquer l'Ec
ture, selon les regles de la bon
Critique, étoit presque inconnue
ce tems-là. S'il en avoient eu qu
que connoissance, ils n'auroient p
cherché non plus la génération éte
nelle, dans l'autre passage des Psea
mes, qui est cité ici, comme on
déja vû. *L'adoption* de la nature h

maine, de Jesus-Christ, par sa naissance, n'auroit pas non plus embarrassé *Eusebe*, dont il est même difficile de comprendre la pensée. Ses paroles pressées à la rigueur sembleroient renfermer quelque chose de semblable à l'opinion de * *Felix d'Urgel*, condamnée en DCCXCII. Mais il vaut mieux ne rien décider du sens de ce passage, que l'Auteur n'entendoit peut-être pas bien, lui-même.

Pour le sens du verbe Hebreu יָלַד *jalad*, il se dit également du Pere & de la Mere, & *Aquila* n'a point eu de raison de traduire ἔτεκον, *j'ai accouché*. Je ne sai ce qu'*Eusebe* veut dire, quand il assure que S. Paul, *étant instruit dans la Loi, se sert des LXX. Interpretes*. On pourroit, au contraire, être surpris que S. Paul, qui savoit l'Hebreu, & qui avoit été instruit, en cette Langue, par Gamaliel, cite la Version des LXX. Mais *Eusebe* lie souvent des idées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres; & tire des conséquences, dont on ne voit pas la liaison avec leurs principes.

H.

* *Voyez le Livre* de P. de Marca, *intitulé* Marca Hispanica *Liv. III. c.* 12.

II. EJUSDEM COLLECTIONIS T. II. *Ce Tome a* 728 *pages, avec les Préfaces & les Index.*

CE Tome eſt compoſé d'Ouvrages de trois Auteurs, de S. *Athanaſe*, de *Coſmas* & d'*Euſebe*. Je commencerai par le dernier, parce que je viens de parler de ſon Commentaire ſur les Pſeaumes.

I. LE P. de *Montfaucon* n'avoit pas eu deſſein d'abord de publier, dans ce Recueuil, le Commentaire ſur Eſaïe; parce qu'il ne l'avoit pas complet, dans le MS. de l'Abbaïe de S. Taurin; mais ayant trouvé, dans celle du Louvre, dequoi le donner entier, il a pris cette occaſion de le publier.

Après avoir décrit les MSS. dont il s'eſt ſervi, il fait voir II. par S. *Jerôme*, par *Procope* & par d'autres autoritez, que ce Commentaire eſt bien de celui, dont il porte le nom. La maniere dont ce Commentaire eſt écrit montre la même choſe; c'eſt le même ſtyle, il eſt rempli d'explications litterales, de myſtagogiques & d'allegoriques, & ces deux dernieres ſont en beaucoup plus grand

nombre, auſſi bien que ſur les Pſeaumes. Les Anciens n'avoient preſque point de goût, pour le ſens literal, & tout ce qu'il y a de plus conſiderable là-deſſus, ce ſont les citations des anciennes verſions Greques, que nous avons perdues.

L'Auteur, dans ce Commentaire, parle, ſelon la remarque de l'Editeur, avec plus de circonſpection de la Divinité du Fils. Il ne laiſſe pas, ſur le Ch. XLIII. de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Pere, qui eſt le Principe unique de toutes choſes. Il met quatorze Apôtres, les onze, qui demeurerent fideles à leur Maître; à qui il joint S. Matthias, S. Paul & S. Jaques Evêque de Jeruſalem.

Il fait mention, ſur le Ch. III. des *Patriarches* des Juifs de ſon tems, & ſur le XVIII. de leurs *Apôtres*, ou Meſſagers, qui ſervoient à porter leurs ordres & leurs dépêches, comme il paroît auſſi par le Code Théodoſien. *Euſebe* témoigne, en quelques endroits, d'avoir conſulté un Juif, ſur quelques paſſages; & le P. *de Montfaucon* remarque que par tout, où *Euſebe* dit cela, S. *Jerôme* ne manque pas d'en dire autant. Il y a néan-

néanmoins une remarque d'un Juif, que le premier rapporte sur le Chap. XXXIX. touchant la cause de la maladie d'Ezechias, qui ne se trouve pas dans S. *Jerôme*. *Eusebe* qui témoigne, en divers endroits de ses Commentaires sur les Pseaumes, que la Terre est ronde, parle selon l'opinion vulgaire, sur le Ch. XL. & décrit le Ciel comme une voute, ou un pavillon, fait comme un Hémisphere creux. On peut recueillir de-là qu'il faut distinguer, dans les Peres, leurs sentimens propres, de ceux du Commun, qu'ils ne suivent, que par condescendance. Ainsi quand ils parlent selon les opinions vulgaires, il ne faut pas toûjours croire qu'ils disent leurs veritables sentimens; mais quand ils s'éloignent de ce qu'on disoit communément, il y a beaucoup d'apparence qu'ils disent ce qu'ils pensoient. Cela peut servir à réfuter Mr. *Cave* & d'autres semblables, qui citent quelques passages d'*Eusebe*, conformes au langage du Concile de Nicée, pour prouver qu'il n'étoit pas Arien. Il suit le torrent en ces endroits-là, par des raisons de prudence. Mais quand il dit clairement le contraire, on peut être

assuré qu'il dit sa pensée & un seul passage de cette sorte est de plus grand poids qu'un nombre considerable de ceux, où il parle conformément au sentiment dominant. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qu'un petit nombre, où il parle à l'Arienne; au contraire, on en pourroit rapporter beaucoup.

II. Je parlerai à présent des pieces, qui sont au commencement de ce Volume, & qui sont toutes de S. *Athanase*; excepté la premiere, qui est la Députation de l'Eglise d'Ancyre, en faveur de Marcel, Evêque de cette Ville.

Le P. de *Montfaucon* a fait une Dissertation sur cette piece, où il traite de la vie de *Marcel*, de l'erreur qu'on lui attribuoit, & qu'il cachoit dans ses Ouvrages, de la maniere, dont S. *Athanase* en usa envers lui, & de la députation de l'Eglise d'Ancyre, sur son sujet.

Si Marcel, comme on l'assure, mourut en CCCLXXIV. agé au moins de cent ans, il s'ensuit qu'il devoit être né vers l'an CCLXXIV, sous le regne d'Aurelien, presque dans le même tems, que Paul de Samosate fut chassé d'Antioche. Il fut

fut fait Evêque d'Ancyre, ville de Galatie, avant l'an CCCXIV. & assista au Concile, qui fut tenu en cette ville, cette année-là. Dans celui de Nicée, il se signala, contre les Ariens, & s'attira encore plus leur haine, en écrivant contre un certain *Asterius*, qui étoit un Rheteur, qui avoit défendu l'Arianisme. De là vint qu'ils le firent citer à un Concile de Jerusalem, & ensuite à Constantinople, & que refusant d'abjurer l'Hérésie, que l'on trouvoit dans son Ouvrage, il fut déposé, & *Basile* mis en sa place. Ce fut alors qu'*Eusebe* de Cesarée publia son Ouvrage contre *Marcel*, où il l'accusa de suivre les sentimens de Paul de Samosate & de Sabellius, mais où il fit paroître assez clairement qu'il étoit lui même Arien.

Cela se passa pendant la vie de Constantin, après la mort duquel Marcel fut rétabli dans son Evêché, non sans désordre & sans meurtres. Il en fut de nouveau chassé, & s'étant retiré à Rome, il présenta une Confession de Foi au Pape Jules, dans laquelle il n'y avoit rien à redire, & défendit son Ouvrage contre Asterius, dans un Concile de cinquante

Evêques. Il expliqua si bien sa pensée, qu'*Eusebe*, comme il disoit, n'avoit pas représentée, telle qu'elle étoit, que l'an CCCXLII. il fut reçu à la communion par Jules & les autres Evêques de l'Occident. Les Ariens desapprouverent ce jugement, mais il gagna encore sa cause au Concile de Sardique. Il sembloit entierement tiré d'affaires, mais soit que, dans ses discours, il démentît son Livre, soit que Photin, son Disciple, qui fut condamné peu de tems après, le rendit suspect; il passa, plus que jamais, pour Sabellien, & il devint suspect même à S. *Athanase*, qui étoit d'ailleurs son Ami. Il n'est pas vrai néanmoins, que celui-ci le condamnât, comme quelques Anciens l'ont cru. Cependant craignant dans son extrême vieillesse, d'être de nouveau chassé de son Evêché; il envoya Eugene Diacre & quelques autres, en députation à S. *Athanase*, avec des Lettres de recommendation des Evêques de Grece & de Macedoine, & une Confession de Foi, qui fut jugée orthodoxe, par les Evêques d'Egypte. Marcel mourut quelque tems après.

Le P. de *Montfaucon*, après avoir rap-

rapporté ce que S. *Basile*, S. *Epiphane*, S. *Chrysostome*, *Theodoret*, & *Eusebe* de Cesarée ont dit des sentimens de *Marcel*, les réduit à ceci. Il croyoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, dont la Raison, ou la Parole coëternelle avec lui, étoit la même chose en essence & en personne que lui; de sorte que Dieu & sa Raison n'étoient point distincts, & que cette derniere n'étoit qu'une Parole interieure: Que le S. Esprit avoit aussi été de toute éternité en Dieu, & qu'il n'en étoit distinct, que de nom & de pensée: Que lors que Dieu parloit, ou agissoit, le Verbe, comme une émanation de la Divinité en sortoit, & que la chose, dont il s'agissoit, étant faite, il rentroit dans le Pere & étoit dans le même état qu'auparavant: Que ce même Verbe étant sorti, pour prendre la Chair, devint par là Fils de Dieu, Roi, Christ, l'image du Dieu invisible, & le premier né de toutes les Créatures, ce qu'il n'avoit point été avant cela; & qu'après le dernier Jugement, il quitteroit tout cela & rentreroit en Dieu, où il seroit, comme auparavant: Qu'il en étoit de même du S. Esprit, qui étoit encore une autre émission, ou

dilatation de la Divinité, qui en ſortoit, ou y rentroit. C'eſt là l'opinion que ſoûtenoit *Marcel*, ſur tout ſi l'on en juge par ce qu'en dit *Euſebe*; avec lequel S. *Baſile* & *Theodoret* s'accordent, quoi qu'il y ait quelque obſcurité en ce qu'ils diſent. Si cela eſt, ſon ſentiment n'étoit pas réellement different de ceux des Sabelliens & des Patripaſſiens.

Cependant il paroît, par les paſſages qu'*Euſebe* rapporte de *Marcel*, & par la maniere dont il les expliquoit lui même, qu'il étoit plus difficile de le convaincre d'Héreſie par ce livre, que ſon Adverſaire ne le repréſente. On avoit néanmoins raiſon de le ſoupçonner, à cauſe des nouvelles expreſſions, dont il ſe ſervoit, pour expliquer la maniere, dont le Fils & le S. Eſprit ſont diſtincts du Pere; puis qu'il diſoit que c'étoient des *émiſſions*, ou des *extenſions de la Divinité du Pere*, qui en ſortoient & qui y rentroient; comme il paroît non ſeulement par *Euſebe*, mais encore par S. *Baſile* & par *Theodoret*. Si ces expreſſions ſignifioient la même choſe, que celles de ceux qui ſoûtenoient la doctrine de Nicée; il devoit plûtôt ſe contenter des leurs,

& s'en tenir-là. S'il l'avoit fait conſtamment, on ne l'auroit jamais ſoupçonné d'avoir un ſentiment different du leur. Mais il ne le faiſoit apparemment, que lors qu'il étoit preſſé & qu'il craignoit d'être condamné.

La verité eſt que les expreſſions, que l'on avoit conſacrées, étoient auſſi équivoques. Auſſi ne ſauroit-on rien entendre, dans ces Controverſes, ſi l'on ne développe ces Equivoques; comme nous l'avons fait, dans la vie d'*Euſebe* de Ceſarée. Ceux qui ſuivoient le Concile de Nicée employoient deux mots ambigus, qui les embarraſſoient eux-mêmes, & qui donnoient lieu à *Marcel* de leur perſuader, qu'il étoit de leur ſentiment, quoi qu'il n'en fût pas. C'étoient les mots d'*Hypoſtaſe* & d'*Unité*. *Hypoſtaſe* ſignifioit proprement *une ſubſtance* conſiderée en elle même, & *une ſubſtance* comme exiſtante à part, & même l'exiſtence, conſiderée d'une maniere abſtraite. On appelloit *un*, ce qui eſt *un en nombre*, par oppoſition à toute pluralité, quelle qu'elle ſoit; & *un en eſpece*, ce qui n'exclut pas la pluralité des Individus. Quand les dé-

défenſeurs du Concile de Nicée diſoient qu'il n'y a *qu'une hypoſtaſe* en Dieu, ils entendoient une ſeule ſubſtance, ou eſpece, qui n'excluoit pas trois individus, ou trois *ſubſtances*, diſtinctes ſeulement en nombre, & non en eſpece; ſavoir, le Pere, le Fils & le S. Eſprit. Ils diſoient auſſi quelquefois que ce ſont trois *hypoſtaſes*, c'eſt-à-dire, trois *ſubſtances*, dont chacune a ſon exiſtence particuliere; mais qui n'étoient neanmoins qu'une en eſpece, en égalité, & en volonté, en un mot parfaitement unies enſemble. Au contraire les Ariens mettoient trois ſubſtances differentes & inégales. *Marcel*, qui diſoit qu'il n'y a qu'une ſubſtance, ou qu'une *hypoſtaſe en nombre*, en Dieu, étoit tout-à fait oppoſé aux Ariens & ſembloit être du ſentiment de S. *Athanaſe*. Mais quand on lui demandoit ce qu'il croyoit de la diſtinction du Pere, du Fils & du S. Eſprit; pour l'exprimer, il ſe ſervoit des termes, dont on a parlé, que les deux derniers étoient des *émiſſions*, ou *extenſions* de la Divinité du Pere; termes très peu propres, puis qu'ils marquoient naturellement je ne ſai quoi de corporel.

rel. Mais comme il ne manquoit pas, sans doute, de dire, qu'il falloit les entendre spirituellement, (car on ne l'a pas accusé d'avoir fait Dieu corporel) on se satisfaisoit de cette explication. Si on lui disoit que ces *émissions*, ou *extensions* n'étoient pas des *hypostases*, ou substances existantes distinctement; il se sauvoit, en disant qu'il n'admettoit pas, *une Trinité sans hypostase, mais qu'il reconnoissoit une Trinité en hypostase*; οὐκ ἀνυπόστατον τὴν τριάδα λέγομεν, ἀλλ' ἐν ὑποστάσει αὐτὴν λέγομεν. C'est comme parlerent ses députez à Alexandrie, * dans la Confession de foi, qu'ils y présenterent aux Evêques Egyptiens. Cependant cela n'étoit pas contraire à leur sentiment, par lequel ils reconnoissoient une *Hypostase* en Dieu, savoir celle du Pere; ou une substance existante par elle-même, & distincte par son existence particuliere de toute autre. Comme ils recevoient le terme de *Consubstantiel*, qu'ils entendoient aussi à leur mode, & qu'ils étoient ennemis jurez des Ariens, on se contenta de ce qu'ils dirent. Les Ariens, au contraire, étoient tout à fait

* *Pag.* 2. *vs.* 2.

à fait éloigner de ces penſées; puis qu'ils ſoûtenoient qu'il y avoit en Dieu trois ſubſtances differentes, non ſeulement en nombre, mais encore en eſpece.

Ce qui rendit enſuite *Marcel* ſuſpect, c'eſt que *Photin*, Evêque de Sirmium, qui étoit ſon Diſciple, parlant plus ouvertement que ſon Maître, diſoit que le Fils n'avoit point exiſté, avant ſa naiſſance de la Vierge Marie, & qu'il ne donnoit le Titre de *Fils* qu'à Jeſus-Chriſt homme. Peut-être *Marcel* parloit-il de même, dans les converſations. C'eſt pour cela que S. *Baſile* le tint pour héretique, & S. *Athanaſe* pour ſuſpect; quoi qu'il approuvât la Confeſſion, qu'il lui fit préſenter, à cauſe de quoi il ne le voulut pas excommunier, quoi que St. *Baſile* l'en preſsât. Ce fut auſſi pour détourner ce coup, que ſe fit la Députation, dont on a parlé. Les Evêques Egyptiens approuverent, par leurs ſouſcriptions, la Confeſſion, qu'elle préſenta à Alexandrie, & S. *Baſile* lui même reçut les fauteurs de *Marcel* à la Communion. On verra, en liſant cette Confeſſion, qu'ils y anathematizent Sabellius, Paul de Samoſate, & Photin;

ce

ce qu'il falloit faire nécessairement, pour ne pas être excommuniez eux-mêmes ; mais qu'ils s'expliquent en termes, auxquels on peut aisément donner un sens conforme aux sentimens de *Marcel*.

Ce fut un malheur que ceux, qui écrivoient en ce tems-là sur ces matières, ne pensoient pas tant à dire leurs sentimens clairement, qu'à éviter les censures & les objections de leurs Adversaires ; & comme chacun étoit obligé de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, avec l'Ecriture Sainte, quoi qu'à parler naturellement les uns disent qu'ils en croyoient trois égaux, & les autres trois inégaux ; pour parer l'objection de la pluralité des Dieux, ils employoient des distinctions & des termes propres à donner le change. Cela donna lieu à *Marcel* de se cacher, de la même manière.

On verra ensuite, dans l'Auteur, dix-sept pieces, ou fragmens de *S. Athanase* ; qu'il a découvertes, depuis l'édition des Oeuvres de ce Pere. Le P. *de Montfaucon* a illustré ces pièces, dans une Dissertation Préliminaire, où il refute aussi plusieurs endroits de Mr. de *Tillemont*, dans

sa

DXXXV. sous l'Empire de Justinien. Il avoit aussi fait une *Cosmographie Universelle*, qui s'est perdue, aussi bien que quelques autres petits Ouvrages.

Quoi que les Astronomes & ceux qui avoient bien étudié la Géographie ne doutassent pas que la Terre ne fût ronde, & qu'on en eût même des preuves de fait, par les navigations de ceux qui avoient fait le tour de l'Afrique, par où l'on voyoit que l'Hemisphére Austral étoit habité; la plûpart ne laissoient pas de le nier, sur tout parmi les Chrétiens, qui croyoient que l'Ecriture étoit opposée à ce sentiment; sur quoi l'on peut consulter *S. Augustin* dans sa Cité de Dieu Livre XVI. c. 9. Cet exemple fait bien voir que c'est agir très-imprudemment, que de mettre l'Ecriture Sainte en opposition avec la Raison, au lieu de concilier les expressions de la premiere avec les veritez démontrées.

C'est la faute que *Cosmas* a commise, en forçant, pour ainsi dire, la Nature, afin de la concilier avec quelques expressions populaires de l'Ecriture. Il se sert principalement de ce passage d'Esaïe Ch. XL. 22.

où il eſt dit ſelon les LXX. *que Dieu a placé le Ciel, comme une voute, & qu'il l'a étendu comme un tabernacle, pour y habiter.* En effet, cela ſemble ainſi aux yeux, dans l'un & dans l'autre Hémiſphere, en quelque endroit de la Terre qu'on ſoit. Le Ciel paroît également comme un pavillon, ſur la tête des habitans de la Terre; & cela ſuffit, pour rendre raiſon des paroles de Prophete. *Cosmas* cite encore Job. XXXVIII. 37, 38. *Il a incliné le Ciel ſur la Terre, & la Terre s'eſt écoulée, comme de la chaux; je l'ai collé, comme une pierre quarrée.* C'eſt comme il lit la Verſion Greque, quoi qu'il y ait dans nos Editions, *la poudre a été répandue comme la terre, je l'ai collé comme un cube à une pierre.* Cet endroit eſt obſcur, & n'eſt pas ainſi dans l'Hebreu, qu'il faudroit, comme il me ſemble, traduire: *qui couchera les outres du Ciel?* Y étiez vous, *quand il fondit la pouſſiere en une maſſe ſolide, & que les mottes s'attacherent?* Il n'y a rien là en faveur de *Cosmas*; & quand il y auroit: *il a incliné le Ciel ſur la Terre*, cela ne prouveroit rien pour lui. L'Ecriture parleroit, ſelon les apparences, comme on l'a déja dit.

„ Quand

„ Quand l'Ecriture s'exprimeroit „ quelquefois, ſelon l'opinion de „ *Coſmas*, dit * le P. *de Montfaucon*, „ il eſt clair qu'en cela elle s'ac- „ commoderoit au ſentiment com- „ mun des peuples. Si le S. Eſprit en „ donnant des avertiſſemens ſalutai- „ res, & en parlant d'autres cho- „ ſes, qui regardent le bonheur de „ l'homme, eût traité de la Sphere „ & des Antipodes, les lecteurs, tou- „ chez de la nouveauté de ces dog- „ mes, n'auroient fait attention qu'à „ cela, & auroient négligé ce qui „ regarde l'inſtruction des Ames, & „ la félicité des hommes. Ajoûtez à cela, que la plûpart d'entre eux n'y euſſent rien pû comprendre & euſſent peut-être douté, à cauſe de cela, de la Divinité de l'Ecriture. Après cela, il ſeroit inutile d'entrer dans le détail des argumens de *Coſmas*.

Il faut pourtant donner, en peu de mots, une idée de ſon Syſtême. Il croyoit donc que la Terre étoit plate, & ſa ſuperficie quarrée & oblongue; en ſorte que ſa longueur d'Orient

* *Pag. 5. Præfat. in Coſma. Topograph.*

rient en Occident étoit le double de ſa largeur du Septentrion au Midi. Il ſoûtenoit que ce Parallelogramme étoit environné de murailles tranſparentes, qu'elles commençoient, à l'Orient & à l'Occident, en ligne droite par le bas, mais qu'au haut elles finiſſoient chacune par un demi-cercle; & qu'il en étoit de même de celles qui étoient au Midi & au Septentrion, de ſorte que le tout formoit une voute oblongue. Il ajoûtoit que le Firmament, comme un plancher, s'étendoit là où les murs commençoient à ſe recourber, & qu'il ſéparoit le plus haut Ciel, qui eſt le Séjour des Bien-heureux, de ce qui eſt au deſſous. Il s'imaginoit que le Soleil, la Lune & les Etoiles étoient ſous ce Firmament, & que pour rendre raiſon de la viciſſitude des jours & des nuits & de la maniere, dont ſe font les Eclipſes, il ſuffiſoit de mettre à l'extremité du Septentrion une montagne très-haute, & de faire mouvoir autour le Soleil, la Lune & les Etoiles; en ſorte que lors que le Soleil éclaire la partie de cette montagne, qui eſt tournée de nôtre côté, il eſt jour: & au contraire nuit, lors qu'il

eſt derriere. Pour les Eclipſes de Lune, il ſuppoſoit qu'elles ſe faiſoient, lors que la montagne étoit entre le Soleil & la Lune ; & que comme cette montagne finiſſoit, par un demi-cercle, de là venoit que l'ombre, qui couvre la Lune éclipſée, eſt de cette figure. *Coſmas* avoit fait une figure, pour expliquer cet abſurde ſyſtême, & on la voit, dans les MSS. ſur leſquels le P. *de Montfaucon* l'a faite copier. Il y a mis des remarques à côté, pour la faire mieux entendre.

On trouve, dans *Coſmas* Liv. II. p. 141. une Inſcription de Ptolomée *Euergete*, troiſiéme Roi d'Egypte, ou fils de Ptolomée *Philadelphe*; laquelle étoit ſur une table de marbre, ſur la frontiere méridionale de l'Egypte vers l'Ethiopie. Elle contient toutes les expeditions de Ptolomée *Euergete*, en Orient, en Ethiopie & en Arabie, & peut beaucoup ſervir à l'hiſtoire de ce Prince. On trouvera pluſieurs remarques curieuſes du P. *de Montfaucon*, ſur cette Inſcription, dans ſa Préface. On ne peut les rapporter ici, ſans être trop long; outre qu'il faudroit mettre l'Inſcription même, toute entiere.

Les

Les Anciens avoient tout à fait ignoré, où étoient les sources du Nil. *Cosmas* est le premier, qui a dit qu'elles étoient dans le païs d'*Agaw*, qui est dans le Royaume de *Goiame*; comme les Jesuites, qui ont été, dans ces derniers tems, ceux qui les premiers ont pénetré dans l'Abissinie, l'ont confirmé. On peut voir aussi là-dessus Mr. *Ludolf*, dans son Hist. Ethiopique Liv. I. c. 8.

Cosmas parle encore des Indes, d'une maniere conforme aux connoissances assurées, que l'on en a euës depuis. Il dit que la *Sine*, ou *Tsine*, (que l'on nomme ordinairement Chine) dont on apportoit la soie, étoit au bout de l'Asie, vers l'Ocean Oriental; qu'il y avoit une aussi longue navigation, depuis le golfe Persique jusqu'à *Sieledive* (l'Isle de *Ceilon*, car *dive* signifie une Isle) que depuis *Sieledive* jusqu'à la *Chine*. Il décrit *Sieledive*, qu'il dit avoir été divisée en deux Royaumes, dont l'un étoit nommé le Royaume de l'*Hyacinthe*, à cause d'un bel Hyacinthe, que l'on y gardoit dans un Temple; & l'autre occupoit l'autre partie de l'Isle. Il juge que Sieledive est la même, que Taprobane, comme les

plus habiles Modernes l'ont cru, avant que d'avoir vû *Cosmas*. Il dit, à la verité, qu'elle avoit trois-cens milliers de Milles de circuit, au lieu que nos Géographes ne lui en donnent que deux cens milliers ; mais on observe que les Milles des Anciens sont plus courts, que les nôtres. Il dit que les païs, qui sont entre Ceilon & la Chine, sont *Maruli*, *Caber*, & un autre païs dont on apportoit le *Caryophyllum* ; mot qui signifie proprement en Grec *feuille de noyer*, mais qui ne marque, dans cette occasion, que ce que les Italiens nomment *Garofolo*, qui est une corruption de *Caryophyllum*, & nous *Girofle*.

Sur la côte de *Malabar* les villes principales étoient *Sindu*, *Orrhotha*, *Calliana*, la même que Calicut, *Sibor* & le païs des *Male*, où il y avoit *Parti*, *Mangaruth*, *Saloputana*, *Nalopatana* & *Pudapatana*. On voit encore plusieurs villes, dans ce Continent-là, dont les noms se terminent en *patan*, qui doit signifier quelque chose dans la langue Indienne. De *Male*, comme le conjecture le P. *de Montfaucon* a été fait *Malabar* ; car ce mot signifie le continent de Male, & ce-

celui de *Maldive*, qui eſt le nom d'une longue ſuite de petites îles, qui ſont vis-à-vis, marque les îles de Male. Selon *Coſmas*, il y avoit un Royaume au Nord des Indes, habité par un peuple qu'il nomme *Huns*, qui avoit un Roi nommé *Golla*; qui étoit ſi puiſſant, qu'il avoit deux mille élephans dans ſon armée, outre un très-grand nombre de chevaux. Il dit qu'il prit une ville environnée d'eau, en faiſant boire cette eau à ſes chevaux & à ſes élephans, qui l'épuiſerent en peu de tems. Il y a de l'exaggeration en cela; mais il ſe peut faire que les *Huns*, qui ont fait depuis tant de ravages en Europe, étoient originaires de ce païs-là, puiſque c'étoit un peuple de Scythie. *Coſmas* parle auſſi beaucoup, dans le Livre XI. de diverſes Plantes & de divers Animaux des Indes, dont, ſelon ſa coûtume, il a donné la peinture, que l'on voit dans les figures de la Table IV.

Il peint l'Hippopotame, à peu près comme *Bochart* & *Ludolf*. Il dit néanmoins qu'il ne l'avoit pas vû, mais qu'il avoit acheté de ſes dents, qui peſoient juſqu'à treize livres, & qu'il en avoit vu pluſieurs en Egypte & en

Ethiopie. Il seroit à souhaiter, qu'il eût donné la description de cet Animal, & qu'il eût dit comment les Ethiopiens & les Egyptiens l'appelloient, en leurs Langues.

Il dit qu'il y avoit des Chrétiens, dans la Perse & dans les Indes, qui dépendoient tous du Patriarche de Babylone; qui est la même que Seleucie, sur le Tigre.

Il cite, dans ses remarques Géographiques, de fort anciens Auteurs, comme *Ephore* contemporain d'*Aristote*; mais je ne sai si ce n'est point sur la foi d'autres Auteurs plus récents.

Il fait une remarque, p. 148. qui mérite qu'on y fasse attention; c'est que l'on admiroit si fort les monoies Romaines, qu'on les recevoit par tout, dans le commerce; d'autant plus qu'il n'y en avoit aucunes, qui leur fussent semblables.

En parlant des Hieroglyphes des Egyptiens, il témoigne que ce n'étoient pas des lettres mais des Symboles des choses. Aussi voit-on des Symboles, qui sont en grand nombre, répetez trois, ou quatre fois; ce qui ne seroit point, s'ils formoient un discours suivi, comme le P. *de Mont-*

Montfaucon le remarque fort bien. C'eſt pourquoi on eſt perſuadé que l'explication d'un certain *Hermapion*, qu'*Ammien Marcellin* rapporte des marques Hieroglyphiques, qu'on voit ſur un des Obeliſques de Rome, eſt une pure fiction; auſſi bien que celle du P. *Kircher*, qui eſt toute différente.

Coſmas a cru que Moïſe étoit l'inventeur des lettres des Hebreux, ou plûtôt que Dieu les lui enſeigna ſur la montagne de Sinaï; mais le contraire paroît, par Exod. XVII, 14. où Moïſe reçoit un ordre de Dieu d'écrire la victoire, qu'Iſraël avoit remportée ſur Hamalek, avant que ce Prophête eût été ſur la montagne de Sinaï. *Coſmas* Liv. V. p. 205. prétend que, de ſon tems, il y avoit encore, dans l'Arabie déſerte, des inſcriptions Hebraïques, qui marquoient l'année & le mois, auxquels châque Tribu étoit partie de ces lieux; & que ces inſcriptions avoient été répetées pluſieurs fois, afin que les Hebreux appriſſent ainſi à écrire. Il témoigne même qu'il avoit vu ces pierres, en paſſant par-là, & que des Juifs lui avoient expliqué les inſcriptions. Mais il y a grande ap-

parence qu'il s'étoit laiſſé tromper, par ces Juifs.

On trouve auſſi pluſieurs choſes dans cet Ouvrage, qui concernent l'Hiſtoire Sainte & l'Eccleſiaſtique. Il eſt ſurprenant qu'en parlant de l'Hiſtoire de la Verſion des LXX. au lieu de *Demetrius le Phalerien*, il nomme *Tryphon le Phalerien*; quoi qu'il n'y ait aucune reſſemblance, entre ces noms.

Il dit que l'on voyoit encore près de Clyſma, qui eſt un lieu ſur les bords de la Mer Rouge, où l'on croyoit que les Iſraëlites l'avoient traverſée, des marques des rouës des chariots des Egyptiens. C'eſt une fable, que *Paul Oroſe* avoit auſſi débitée Liv. III. c. 6.

Il y a un endroit remarquable au Liv. V. p. 205. en parlant du paſſage du Deuteronome Ch. XXIX, 5. où il eſt dit aux Iſraëlites : *vos habits n'ont pas vieilli ſur vous, & vos ſouliers ne ſe ſont pas uſez ſur vos pieds*; ſur lequel *Coſmas* dit, *qu'il leur venoit continuellement des voitures des Marchands, ſur tout des Iſmaëlites & des Madianites, qui s'y rendoient, en ſorte que tout abondoit ---- La choſe*, dit-il, *ne ſe paſſa pas, comme quelques racon-*

raconteurs de miracles, (περιτολόγοι) *sur tout ceux de la circonciſion, l'ont ſoupçonné; comme ſi leurs habits & leurs ſouliers n'avoient point vieilli; parce que Moïſe parle ainſi. Mais il dit que rien ne leur a manqué dans le Déſert, parce que les Marchands leur apportoient continuellement ce qui leur étoit néceſſaire. Ou qu'ils nous diſent comment des Enfans nez dans le Déſert, pouvoient ſe ſervir des habits, ou des ſouliers de leurs peres & meres, dont la taille étoit toute differente. Comment Dieu leur auroit-il commandé de faire tous les jours des pains frais de propoſition, ſi les Marchands ne leur avoient pas apporté du bled? — D'où auroient-ils eu de la fine farine, pour faire des gâteaux, ou des peaux de couleur violette & bleuë, s'ils ne les avoient achetées des Marchands.* Le P. *de Montfaucon* juge la penſée de *Coſmas* plus vrai-ſemblable, que le ſentiment commun; auquel il ne laiſſe pas de demeurer attaché. C'eſt-là, une politeſſe Théologique des Docteurs Catholiques Romains, qui, par civilité, témoignent de ceder au torrent des Interpretes, quoi qu'ils ſoient perſuadez qu'ils ont tort. Il faut néanmoins avoüer que *Coſmas*

n'a pas raiſon en tout. Il s'en faut beaucoup que les Iſraëlites puſſent avoir, par le moyen des Marchands Iſmaëlites & Madianites, en abondance tout ce dont ils avoient beſoin. Comment dans un païs déſert, & qui n'eſt nullement fertile en bled, qui devoit être amené de fort loin, (car il n'y a point d'apparence que les Egyptiens, ni les Cananéens, qui étoient leurs ennemis, leur en fourniſſent) comment y auroit-on pu nourrir deux ou trois millions d'Ames ? Ce fut pour ſuppléer à ce manquement, que Dieu envoya la Manne, qui ſans cela n'auroit point été néceſſaire : comme en effet, il ne la fit plus tomber, dès que les Iſraëlites eurent paſſé le Jourdain, parce que dès lors ils vécurent des fruits de la Terre. Où auroient pris les Iſraëlites des marchandiſes, ou de l'argent, pour acheter, pendant quarante ans, du bled des voiſins, de quelque lieu, qu'il pût venir ? Il n'eſt pas vrai non plus que l'on fît, tous les jours, du pain frais pour la Table du Sanctuaire. On n'en faiſoit que tous les Vendredis. Voyez Levit. XXIV, 8. Ceux qui faiſoient des gâteaux, ou

qui

qui ſacrifioient, ſelon la Loi, dont il eſt parlé Levit. II. devoient avoir du bled, ou de la farine: mais dans le Déſert, on ne ſacrifioit pas tous les jours. Les Lois ne commencerent à s'obſerver réguliérement qu'au païs de Canaan, ſelon le ſentiment des Interpretes Juifs; parce que ce ne fut que là, que les Iſraëlites eurent tout ce qui étoit néceſſaire pour cela. Mais il eſt vrai que l'accroiſſement des habits & des ſouliers, dans deux, ou trois millions d'Ames, ſans s'uſer, pendant quarante ans, eſt une choſe difficile à digerer. On l'avoit remarqué dans *le Commentaire Philologique ſur le Pentateuque*, avant que d'avoir vû *Coſmas*. Il demande auſſi d'où l'on prenoit du drap, pour habiller les Enfans qui naiſſoient tous les jours; & à qui il falloit au moins un premier habit; qui croiſſoit enſuite, comme l'on dit, avec celui qui le portoit, ſans ſe déchirer, ni ſe rompre de vieilleſſe, comme on l'a cru communément. Mais il étoit facile de répondre à *Coſmas*, ſelon l'idée vulgaire, que l'on faiſoit des habits aux naiſſans, avec les habits de ceux qui étoient morts, & que ces

habits, qui demeuroient dans l'état où on les avoit quittez, dès qu'on ne les portoit plus, végetoient de nouveau sur eux : comme ils avoient fait sur le corps de ceux, qui les avoient portez auparavant.

Comme tout cela est incroyable, d'autres s'aviserent de dire que les Israëlites, pendant quarante ans, demeurerent de la même taille, sans croître en aucune maniere, ce qu'ils étendirent même aux Cheveux & aux Ongles. „ Ajoûtez à cela, „ *dit* * *Salvien en parlant du soin que* „ *Dieu prit des Israëlites, dans le Dé-* „ *sert*, que les hommes ne s'apperçurent point, que leurs membres „ crussent, ou diminuassent, que „ leurs Ongles ne crurent point, que „ leurs Cheveux furent toûjours „ égaux, que leurs Pieds ne se blesserent jamais, qu'il n'y eut „ point d'habits déchirez, ni de souliers rompus, & que les hommes „ furent honorez, jusqu'à leurs plus „ vils habits. " *Adde homines in ullis membrorum suorum partibus acces-sus & deces-sus humanorum corporum nes-*

* *Liv. I. p. c.* IX. *p.* 21. *de la* 3. *Edition de Mr. Baluze.*

neſcientes, ungues non auctos, dentes non imminutos, capillos ſemper æquales, non adtritos pedes, non ſciſſas veſtes, calciamenta non rupta, redundantem hominum honorem, uſque ad * *induviarum vilium dignitatem.* Dieu fit aſſez de miracles veritables, racontez comme tels par Moïſe, ſans y en ajoûter d'autres, en expliquant ſes paroles trop à la lettre. Il ne faut pas accabler & comme mettre à l'épreuve la foi des Lecteurs, ſans aucune néceſſité. Loin d'appuyer par-là les veritables miracles, c'eſt le moyen de les rendre douteux & de les expoſer à la moquerie des Incredules.

Pour revenir à *Coſmas*, il ne s'attache pas ſi fort à ſon ſujet, qu'il ne s'en écarte, en parlant à tous momens ou de paſſages de l'Ecriture Sainte, ou de ce qu'il avoit vu, dans ſes voyages. La plus grande partie même de cet Ouvrage conſiſte en ces digreſſions. Il met ordinairement en peu de mots ſon ſentiment ſur quelque choſe, & il appelle cela κείμενον, *le texte*; ſur quoi il fait une ſorte de commentaire, qu'il appel-

* *Mot fabriqué, ſur le modele* d'exuviæ, *& de* reduviæ *de l'Ancienne Latinité.*

le παραγραφὴ, qui signifie une *addition*, qui est tirée de l'Ecriture Sainte & d'ailleurs. Il a voulu étaler, dans cet Ouvrage, toute son érudition & mettre ses Recueuils à profit ; mais il y a rarement fait paroître du jugement, & son érudition prétendue est pleine de puerilitez. Cependant ceux, qui l'ont lu, ne laissent pas de reconnoître, qu'il y a souvent à profiter, & de savoir gré au P. *de Montfaucon* de l'avoir publié.

III. BIBLIOTHECA COISLINIANA, *olim* SEGUIERANA, *sive Manuscriptorum omnium Græcorum, quæ in ea continentur, accurata descriptio, ubi Operum singulorum notitia datur, ætas cujusque Manuscripti indicatur, vetustiorum specimina exhibentur, aliáque multa adnotantur, quæ ad* PALÆOGRAPHIAM GRÆCAM *pertinent. Accedunt Anecdota bene multa, ex eadem Bibliotheca desumta, cum interpretatione Latina. Studio & operâ* D. BERNARDI DE MONTFAUCON, *Presbyteri & Monachi Benedictini, è Congregatione S. Mauri.* A Paris MDCCXV. in fol. pagg. 834. avec les Préfaces.

ces & les Index. *Se trouve chez D. Mortier.*

LE premier fondateur de cette Bibliotheque fut *Pierre de Seguier*, Chancelier de France, qui fit un très-beau recueuil de quatre mille MSS. en toutes Langues.

Voici un Catalogue des MSS. Grecs, au nombre de plus de quatre cents, qu'il fit venir non seulement de divers lieux de l'Europe, mais encore de l'Orient. Le P. *de Montfaucon*, qui, dans sa *Peléographie Greque*, dont nous avons parlé au XVII. Tome de la *Bibliotheque Choisie* Art. XI. avoit témoigné qu'il n'avoit encore vû aucun MS. qui eût été apporté du Mont Athos, fut surpris en trouvant que presque la moitié des MS. Grecs, qui sont dans la *Bibliotheque Coislinienne*, avoient été apportez des Monasteres de cette fameuse Montagne. Cela fait voir que, si l'on employoit de l'adresse, & que l'on n'épargnât pas l'argent; il n'y a point de Monasteres, dans l'Orient, où l'on ne pût avoir entrée, & d'où l'on ne put tirer quelques livres, en cas qu'il y en eût. Les Moines, qui sont également

ment pauvres & ignorants, & qui voyent leurs bâtiments mal entretenus, ſont toûjours prêts à vendre ce qu'ils ont, ſi l'on s'y prend comme il faut. Si l'on pouvoit découvrir, en quelque part de la Grece, les reſtes, s'il y en a encore, des Bibliotheques qui étoient à l'uſage de *Jean Stobée*, ou du Patriarche *Photius*, on en pourroit déterrer des thréſors enſouïs depuis pluſieurs Siecles. Il ſeroit ſûr tout à ſouhaiter, que l'on trouvât quelques uns des anciens Auteurs Payens, qu'ils avoient lus, ſoit Hiſtoriens, ſoit Philoſophes, ſoit Poëtes; dont il ne nous reſte rien & dont ces deux Auteurs ont donné des Extraits & des paſſages remarquables. Pour les Auteurs Eccleſiaſtiques, ſur tout depuis le V. ou VI. Siecle, nous en avons aſſez, pour ſavoir, ce que nous pouvons en attendre, & pour nous conſoler de ceux, que nous avons perdus. Les Homilies, ni les Traitez de Théologie, ou de Controverſe de ces ſiecles-là, ne contiennent pour la plûpart preſque rien, qui puiſſe recompenſer la peine de les lire & de les comprendre. Ces livres ne peuvent ſervir, qu'à lier la tradition des ſiecles précedens avec

les

les ſuivants, pour la doctrine & pour les rites; ſans nous fournir rien, qui puiſſe ſatisfaire nôtre curioſité pour les bonnes choſes, ou au moins, pour les choſes bien dites.

Pour venir à nôtre Auteur, ayant vû les richeſſes de la *Bibliotheque Coiſlinienne*, il lui prit envie de publier un Catalogue des ſeuls Livres Grecs, qui s'y trouvent: comme *Lambecius* avoit fait, à l'égard de la Bibliotheque de l'Empereur; dont il n'a mis que très-peu de MSS. Latins, & la plûpart des derniers ſiecles, au lieu qu'il s'étend ſur les Grecs. Il n'a pas néanmoins ſuivi ſa méthode, puis que ce ſavant homme y a mêlé tout ce qui ſe préſentoit à lui; quoi que cela ne ſervît que peu, ou point, à faire connoître les MSS. dont il parle. Il y a mis des choſes tout à fait étrangeres à ſon ſujet, comme des monuments anciens, & des Lettres, qu'il avoit écrites lui-même, ou reçuës d'autres; en ſorte qu'il ſemble avoir eu le deſſein de publier le plus de volumes, qu'il lui ſeroit poſſible; ce qui a fait que les additions ſont infiniment plus longues, que l'Ouvrage même. Quoi qu'il faſſe

ſe mention de plus de ſix cens MSS. Grecs, & qu'il n'y en ait ici, qu'un peu plus de quatre cents ; on verra qu'il y a ici un auſſi grand nombre de feuillets, & par conſéquent autant de matiere. Mais encore qu'il y ait beaucoup d'excellens MSS. dans la *Bibliotheque Coiſlinienne*, elle excelle, ſur tout, en anciens exemplaires des Livres Sacrez, & de Dictionaires de mots ou difficiles, ou employez par quelques Auteurs particuliers ; tel qu'eſt le CCCXLV. qui eſt le meilleur Lexicon de cette ſorte, que l'on ait encore vû, & dont l'Editeur a donné ici de grands échantillons.

On avoit bien vu dès Catalogues maigres des MSS. qui ſe trouvent en diverſes Bibliotheques ; mais il ne reſte rien à ſouhaiter, pour avoir une connoiſſance exacte des MSS. dont *Lambecius* & le P. *de Montfaucon* ont parlé. Le dernier a marqué, avec ſoin, 1. l'âge de chaque Exemplaire, autant qu'il a été poſſible de le conjecturer : 2. les marques des Copiſtes, qui apprennent les tems & les lieux où ils ont été écrits, & les perſonnes à qui ils ont appartenu : 3. ce que les mêmes Copiſtes, ou

ou d'autres qui les ont ſuivis, ont mis avant, ou après, ou à la marge de leurs Exemplaires. Il y a quelquefois des remarques hiſtoriques. Il paroit, par exemple, que Michel *Paléologue* envoya deux Ambaſſades à S. Louïs, Roi de France, en MCCCLXIX, & qu'il lui fit préſent d'un exemplaire des Evangiles, qui eſt à préſent dans la *Bibliotheque Coiſlinienne*; & que le même *Paléologue*, ayant fait la paix avec *Jean*, monta ſur les Galeres Venitiennes en MCCCC, un jour qui y eſt marqué, pour venir demander du ſecours en France. Il y a pluſieurs autres remarques de cette nature, qu'on pourra trouver, en feuilletant cet Ouvrage, ou même l'Index.

Le P. *de Montfaucon* a 1. marqué tous les Ouvrages, qui ſe trouvent dans ces MSS. avec les noms des Auteurs : 2. il a mis les premieres paroles de ces Ouvrages, lors qu'il a cru que cela ſeroit de quelque utilité : 3. à l'égard des MSS. qui ſont écrits en lettres capitales, & qui ſont les plus anciens, il a fait graver des échantillons de quelques lignes, afin qu'on en vît la figure, & qu'on pût juger par-là de l'antiquité des MSS.

4. quand

4. quand il s'eſt agit d'Auteurs, dont les MSS. ſont rares, il en a donné quelques varietez de lecture, afin que ceux, qui voudroient publier ces Auteurs de nouveau, puſſent conſulter ces MSS. Mr. *de Coiſlin*, Evêque de Mets, à qui cette Bibliotheque appartient préſentement, n'a ſouhaité qu'on en publiât un Catalogue, que pour cela.

Il y a trois Auteurs, dont on a mis ici toutes les varietez de lecture; le premier eſt *Jean Xiphilin*, dont les MSS. ne ſont pas communs; le ſecond eſt *Anne Comnene*, dont l'Alexiade eſt étrangement défigurée dans l'Edition du Louvre, de MDCLI. par le *P. Poſſines*: le troiſiéme eſt *Ptolomée*, dont la Géographie, telle qu'elle ſe trouve dans un des MSS. de la Bibliotheque *Coiſlinienne* eſt très-differente de celle qui a été publiée, par *Pierre Bertius*.

Il y a, dans cette Bibliotheque, des pieces Anecdotes, qui ſont d'une grande étendue comme les Lettres de *Théodore Studite*, dont le P. *Sirmond** a autrefois publié CCLXXIV. mais

* *Elles ont été rimprimées dans le V. Vol. de ſes Oeuvres*, in folio.

mais qui ne font pas la moitié de ce qu'il y en a, dans les MSS. de Mr. de *Coiſlin*. A l'égard de ces Anecdotes, le P. *de Montfaucon* s'eſt contenté d'en informer les Lecteurs en général, & de les lui faire bien connoître. Mais pour les Anecdotes plus courtes, il s'eſt conduit autrement, car il a mis ici les plus conſiderables toutes entieres. Il y en a quarante deux, dont voici la liſte.

1. Une ancienne diviſion des livres de l'Ancien Teſtament, ſelon les Septante, en Chapitres. On en a trouvé de deux ſortes, comme on le pourra voir, dans l'Auteur, en de très-anciens MSS. mais qui ſont toutes differentes de celles, que nous ſuivons aujourd'hui. 2. Un Catalogue des Oeuvres de *Severe*, Patriarche d'Antioche, Chef des Acephales, dont il n'y avoit qu'un très-petit nombre qui fût connu. 3. Une Concordance des Evangeliſtes, dans l'hiſtoire de ce qui arriva autour du tombeau de Jeſus-Chriſt, à ſa réſurrection, par le même, & quelques autres choſes, par le même. 4. Les argumens des Actes des Apôtres, diviſez en XL. Sections, par le Mar-

tyr

tyr *Pamphile*, ami particulier d'Euſebe de Ceſarée. 5. Un Opuſcule de *Stylien* touchant la Trinité, où il explique ce Dogme. Ce *Stylien* étoit ſurnommé *Mappa* & Evêque de Neoceſarée dans l'Euphrateſie. Il ſouſcrivit au I V. Concile de Conſtantinople, tenu l'an D C C C L X X. 6. Une expoſition de la Foi, par *Michel Syncelle*, Prêtre de Jeruſalem, qui vivoit au IX. Siécle. 7. Une condamnation d'*Origene*, par *Theodore* Evêque de Scythopolis, & quelques autres, préſentée à *Juſtinien*. 8. La lettre qu'écrivit le II. Concile de Nicée à l'Egliſe d'Alexandrie, touchant les images, avec quelques additions faites au XI. ſiecle. On y peut voir les acclamations, que l'on faiſoit à l'Empereur & aux Evêques, qui ſoûtenoient le culte des Images. 9. Un décret touchant la réunion d'un Concile de Conſtantinople, tenu ſous Alexius Comnene, avec Léon Métropolitain de Calcedoine, qui avoit écrit contre les images & qui s'étoit enſuite dédit. 10. La maniere de célebrer la liturgie, dans les Monaſteres de filles. 11. Un fragment d'une Homilie de S. *Athanaſe* touchant la foi, plus complet qu'il n'a-

n'avoit paru auparavant. 12. Quatre figures de Nicephore *Botoniate*, avec des vers. 13. Le Catalogue des Epîtres de *Theodore Studite*. 14. Des argumens de tous les Ouvrages de *Gregoire Palamas*, Archevêque de Theſſalonique, contenus en cinq grands Volumes *in folio* de cette Bibliotheque. On y voit, pour ſervir de couverture, deux feuillets de *Viton*, tirez de ſon livre des machines de guerre; où il y a le deſſein d'une Grue, autrement fait que celle, qui eſt dans le recueuil des anciens Mathematiciens, imprimé au Louvre. 15. La Concluſion de la vie de S. *Gregoire Thaumaturge*, écrite par S. *Gregoire de Nyſſe*, qui ne ſe trouve ni dans les autres MSS. ni dans les Editions. 16. Un Prologue ſur les Ecrits d'*Antiochus*, Auteur Aſcetique. 17. Le Canon de l'Ecriture, par *Nicephore* Patriarche de Conſtantinople, qui n'avoit été publié que plein de fautes. 18. Un Prologue ſur l'Hiſtoire Byzantine de *Jean Scylitze*, beaucoup plus long, que celui qui eſt au devant de l'Hiſtoire de George Cedrenus, où il y a pluſieurs choſes curieuſes, touchant ceux qui ont écrit cette Hiſtoire

depuis *George Syncelle*, juſqu'au tems de l'Auteur. 19. Un Gloſſaire Grec aſſez ample, mais dont on n'a que juſqu'à la lettre Π. dont une partie manque. L'Auteur en donne des échantillons, du commencement de châque lettre. C'eſt comme un abregé de *Suidas*, mais qui contient néanmoins diverſes choſes, qui n'y ſont pas. L'Editeur aſſure qu'on peut, par le moyen de ce Lexicon, corriger pluſieurs endroits de ce Grammairien ; & qu'il donne des exemples de ce qu'il dit tirez des Anciens, & même d'Auteurs, que nous ne connoiſſons pas. Bien des gens auroient ſouhaité que le P. de *Montfaucon* eût imprimé à part ce Gloſſaire entier, avec tous ceux de la même ſorte ; dont il n'a donné que des échantillons, que l'on voit dans la ſuite de ce volume. Peut-être même ne ſeroit-il pas mal de les fondre tous en un, pour éviter les répetitions, qui y ſeroient autrement ; en mettant quelques lettres à la fin de châque explication, pour marquer l'Auteur de qui elle ſeroit tirée. Cela épargneroit au moins beaucoup de peine, à ceux qui auroient beſoin d'y recourir ; qui ne

feuil-

feuilleteroient ainſi qu'un ſeul Alphabeth ; au lieu qu'ils ſeroient contraints de les feuilleter tous, pour trouver ce qu'ils y chercheroient, & même ſouvent en vain ; ce qui joindroit du chagrin à la peine, qu'ils auroient priſe. 20. L'Auteur fait ici l'hiſtoire d'un très-ancien MS. des Epitres de S. Paul. Cet Exemplaire, qui eſt écrit au cinquiéme, ou au ſixiéme Siecle, comme il paroît par la forme des caracteres, a été comparé avec un autre écrit de la propre main du Martyr *Pamphile*, de la Bibliotheque de Ceſarée, comme le Copiſte l'a marqué. Par malheur il n'y en a que 14. feuillets, que l'on voit dans ce Recueuil & qui ne ſont pas ſuivis. Si on le compare, avec les manieres de lire du MS. d'Alexandrie, qui eſt dans la Bibliotheque du Roi d'Angleterre, & qui eſt l'un des plus anciens que l'on ait; on les trouvera conformes en diverſes choſes. 21. Une Confeſſion de foi tirée d'un MS. du onziéme ſiecle, où vint-neuf Hérétiques, ou au moins jugez tels, par les Grecs, ſont anathematizez. 22. Une Lettre *au Pape & au Clergé des Perſans*, ſuppoſée à S. *Athanaſe*, qui n'avoit

paru qu'en Latin. 23. Une Préface ſur l'Apocalypſe, dont l'Auteur prouve que ce Livre eſt Canonique, & répond aux objections de ceux qui ne le croyoient pas. 24. Un petit Ouvrage ſur le même ſujet, & où la même choſe eſt prouvée, par *Ecumenius*, Evêque de *Trikke*, en Theſſalie; ſur quoi il eſt remarqué que l'on ne ſavoit pas auparavant de quelle ville il étoit Evêque. 25. Le fragment d'*Etienne* de Byzance d'une partie de la lettre Δ, qui avoit été publié ſur ce MS. par *Samuel Tennulius*, mais plein de fautes; comme on le verra, par les notes du P. *de Montfaucon*. Ce fragment d'*Etienne*, qui n'eſt pas de l'abregé, qui nous reſte ſeul, mais de l'Ouvrage entier, a fait ſouhaiter à tout le monde qu'on découvrît quelque MS. complet de cet Auteur. 26. Une queſtion de *Photius*, pour ſavoir combien il y a eu d'*Aſterius*; où il fait voir qu'il y a eu un *Aſterius* Orthodoxe & un *Aſterius* Arien. 27. Autre queſtion du même *Photius*, où il recherche pourquoi l'on mettoit une corne d'abondance dans la main d'Hercule. 28. Autre du même, touchant le nombre des Sibylles, où

il

il traite de leurs patries & de leurs noms. 29. Autre encore du même, où il recherche quelle a été l'Héresie d'*Eusebe* de Cesarée, qu'il accuse d'Arianisme & d'Origenisme. Ces questions se trouvent en forme de Lettres, parmi les Lettres de Photius, publiées par *Richard Montaigu* à Londres en MDCLI. Mais *Photius* leur donna un nouveau titre, en ôtant les noms de ceux, à qui elles avoient été d'abord adressées. Elles sont ici plus correctes, qu'elles n'avoient paru. 30. L'Histoire des Docteurs Manichéens, par le même, depuis leur commencement, jusqu'à son tems. 31. Les réponses de *Barsanuphe*, Pere des Moines, dans la Palestine, qui lui avoient fait des questions touchant les Ecrits d'*Origene*, de *Didyme* & les *Hecatontades* d'*Evagrius*. Il accuse ces gens-là d'avoir cru, non seulement que les Ames des Hommes avoient été créées avant les Corps; mais encore que de mauvais Anges avoient été condamnez à animer des corps humains, qu'ils seroient rétablis quelque jour dans leur premier état, & que les supplices des damnez finiroient. 32. Un Ecrit d'un Moine nommé *Marc*,

contre *Barlaam* & *Acindynus*. 33. Les diverſes leçons d'un M S. de l'abregé de *Dion*, par *Jean Xiphilin*, qui pourront ſervir à ceux, qui voudront publier cet Auteur, de nouveau. Mais ſi l'on pouvoit trouver ce qui s'eſt perdu de *Dion* lui-même, on conſentiroit facilement que l'Abregé de *Jean Xiphilin* fût mis en cornets. 34. On voit enſuite des échantillons de divers anciens Gloſſaires, I. de celui d'*Apollonius* des mots particuliers de l'Iliade & de l'Odyſſée : II. de celui de *Phrynichus* : III. d'un autre tiré de divers Auteurs : IV. de celui des mots de *Platon*, par *Timée* le Sophiſte : V. d'un autre d'un Anonyme : VI. de celui des mots d'*Herodote* : VII. du Lexicon de *Moeris* l'Atticiſte : VIII. d'un autre des mots du Droit : IX. d'un autre de ceux de *Lucien* : X. d'un autre des mots des Rhéteurs : XI. d'un autre des mots de l'*Octateuque*, ou des huit premiers livres de l'Ancien Teſtament : XII. des mots de l'*Alexandra de Lycophron*, avec un argument de ce Poëme : XIII. des mots de la Grammaire : XIV. des mots Eccleſiaſtiques, qui ſont dans l'Office des Grecs : XV.

de la Syntaxe, en ordre alphabethique. On trouve enſuite quelques Ouvrages de la Syntaxe, & des échantillons d'autres Lexicons. 35. Une Lettre de *Timée à Gaietian*, touchant le recueuil des mots de *Platon*. *Photius* en parle, auſſi bien que du recueuil même, dont on a fait mention au nombre IV. de l'article précedent. 36. Un Livre de *Tactiques*, ou de la maniere de ranger les armées en bataille, differents en pluſieurs choſes de ceux d'*Arrien* & d'*Elien*: 37. Les diverſes leçons de l'Alexiade d'*Anne Comnène*, dont on a déja parlé: 38. Un petit Ouvrage des Mers, & de la diviſion de la Terre en Provinces, plus correct que celui qui eſt dans *Ptolomée*. 36. Une préface ſur les *Progymnaſmata* d'*Aphthonius*, laquelle n'avoit pas encore vu le jour. 40. Un Ouvrage des inventeurs des Sciences & des Arts. 41. Endroits Hiſtoriques choiſis des Lexicons Coiſliniens, que l'on ne trouve pas dans *Suidas*, ni dans *Pollux*, ni dans *Harpocration*, ou qui different de ce qu'ils en diſent; avec un recueuil de quelques abreviations, trouvées dans les MSS. de cette Bibliotheque, & dont il n'avoit pas

été parlé, dans la *Paléologie Grecque*. 42. Enfin les varietez de lecture de la Géographie de *Ptolomée*, dont on a parlé.

C'eſt là ce que l'on trouve principalement dans ce Catalogue, qui eſt diviſé en trois parties, ſelon le format des livres; dont châcune eſt ſoûdiviſée en chapitres, ſelon les differentes matieres, dont les livres traitent. On trouvera qu'il y en a beaucoup plus d'Eccleſiaſtiques, que d'autres. Il eſt à ſouhaiter qu'on publie auſſi des Catalogues des Livres des autres Langues, s'ils en valent la peine.

ARTICLE II.

I. CATALOGUS *Codicum Manuſcriptorum* BIBLIOTHECAE GOTHANAE, *Auctore* ERN. SAL. CYPRIANO. A Leipſig MDCCXIV. in 4. pagg. 176. avec les Préfaces & les Index. *Se trouve chez D. Mortier.*

QUOIQUE la Bibliotheque de Gotha n'égale pas celle de Mr. l'E-

l'Evêque de Mets ; elle n'eſt néanmoins pas à mépriſer, & il eſt avantageux au Public, qu'on ſâche ce qu'on y peut trouver. S. A. S. Mr. le Prince de *Saxe-Gotha* n'a trouvé à propos, qu'on publiât le Catalogue de ſes MSS. que pour avertir les Savans, qui pourroient en avoir beſoin, du lieu où ils ſe trouvent ; pour les y conſulter, ou les faire conſulter par leurs Amis. Mr. *Cyprianus*, Docteur en Théologie, Conſeiller Eccleſiaſtique & Aſſeſſeur dans le Conſiſtoire de Gotha, a eu le ſoin de former ce Catalogue ; auquel il a joint quelques remarques, pour faire mieux connoître les MSS. & les Auteurs. La plûpart de ces MSS. ſont d'Auteurs Eccleſiaſtiques anciens & modernes, & ſur tout des derniers. Il y a quantité de Papiers & de Lettres, en Latin & en Allemand, qui concernent la Réformation que Luther fit en Allemagne, au commencement du XVI. Siecle ; & que ceux, qui veulent s'inſtruire de cette ſorte de choſes, peuvent conſulter très-utilement. Je marquerai quelques uns des principaux MSS. après avoir dit que l'Auteur du Catalogue s'eſt contenté de les diviſer ſelon leurs

formats, & ſelon qu'ils ſont écrits ſur du Parchemin, ou ſur du papier.

Il y a pluſieurs MSS. de la Vulgate, qui contiennent toute l'Ecriture, ou quelques uns de ſes livres, mais qui ne ſont pas fort anciens. Ils ne laiſſent pas d'être utiles, quand il s'agit de quelque difficulté; parce qu'ils ont ſouvent été copiez, ſur de très-anciens Exemplaires.

Sur un MS. des Oeuvres de *Lactance*, qui eſt le L. entre les in folio, écrits ſur du Parchemin, l'Editeur remarque, que l'Addition du Ch. XIX. du livre *de Opificio Dei*, eſt mieux dans ce MS. que dans ceux de Leipſig, d'où Mr. *Cellarius* l'a tirée, dans ſon Edition de *Lactance*. Les Editeurs de cet Auteur font mal de retrancher cet endroit & les autres, qui reſſentent le Manicheïſme; puis qu'ils ſont auſſi bien tournez, pour le ſtyle, que le reſte des Ouvrages de *Lactance*, dont la belle Latinité n'étoit pas facile à imiter, en ce tems-là. Ils ne peuvent point ſavoir d'ailleurs, ſi cet Auteur n'a pas été infecté de Manicheïſme, ou de quelque doctrine ſemblable, auſſi bien que ſon Maître *Arnobe*.

le. On ſait que ce dernier Auteur s'eſt fort étendu, dans ſon II. Livre, pour prouver que Dieu n'a pas créé les Ames des Hommes, & a ſoûtenu d'autres opinions très-héretiques. Cependant perſonne ne s'aviſe de retrancher cet endroit. Mr. *Cave*, le Flateur des Morts & le Calomniateur des Vivans, traite ce dogme de ſentimens, qui ne ſont peut être pas tout à fait Catholiques, *dogmata forſan minùs Catholica*; ce qui eſt un adouciſſement indigne d'un homme, qui auroit lu ſon Ouvrage, & qui n'eſt guere moins blâmable dans un homme qui ne l'auroit pas lu, qui n'en devroit pas parler. Ne ſeroit-on pas ridicule de dire de *Socin*, ſoit qu'on l'eût lu, ou non, *qu'il n'étoit peut-être pas tout à fait orthodoxe*; quoique les erreurs de *Socin* n'approchent pas de celles d'*Arnobe*? Mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler des diſſimulations honteuſes de Mr. *Cave*.

Le LIII. MS. eſt un exemplaire de *la Cité de Dieu* de *S. Auguſtin*. Ce MS. a appartenu à *Willigiſe*, Archevêque de Mayence, qui vivoit environ l'an M. ſur quoi l'on trouvera une Diſſertation curieuſe de Mr. *Schlegel*, à la fin du Catalogue, où il

il prouve la chose plus au long & décrit le M.S. plus en détail. Elle mérite d'être lûë, par ceux qui se plaisent à cette sorte de recherches.

Le LIV. contient les Anciens Capitulaires des Rois des Francs, avec les Lois Saliques, & les Lois des Lombards, des Alemans, & d'autres.

On voit dans le LXXXI. MS. une ancienne Chaine Greque sur les XLI. prémiers Pseaumes, differente de celle de *Corderius*, & l'on en donne ici la Préface en Grec & en Latin, & les remarques sur le I. Pseaume en Grec. Comme il y a peu à profiter, dans ces chaines, pour le sens litteral, cela fait qu'on les néglige; quoi que l'on en puisse tirer de l'avantage, pour les passages des Anciens, qui y sont citez. Il est vrai qu'ils sont généralement abregez, & souvent assez mal; mais on ne laisse pas d'en pouvoir tirer de l'usage.

Parmi les *in folio* écrits sur du papier, depuis le nombre CXXXIX. il y a trente & un Volumes, contenant des abregez des vies des Empereurs d'Occident & d'Orient, leurs portraits

traits, avec leurs médailles, & celles de leurs familles. Le tout a été recueuilli par *Jaques de Strada* de Mantouë, en MDL. & dédié à *Jean Jacob Fugger*. Ce n'eſt que le commencement de l'Ouvrage, qui devoit aller juſqu'à Charles V. & qui finit dans ces volumes à *Licinius*. Les médailles ſont très-bien deſſinées, & *Occo*, fameux Antiquaire, aſſure dans une Lettre, citée par *Patin*, que chaque figure avoit coûté un Ecu, ce qui fait une groſſe ſomme. Quoique la Connoiſſance des Médailles ait été fort perfectionnée depuis; on ne laiſſe pas que de trouver à s'inſtruire, dans ce grand recueuil; comme on le peut voir, par le jugement que Mr. de *Seckendorf* a fait de ces volumes, dans une Lettre à Mr. *Beſius*, que l'on a inſerée ici.

Le MS. CCLIX. contient un recueuil de Chymiſtes Grecs, touchant l'Art tant deſiré de faire l'Or, que perſonne n'a jamais ſu, ni ne ſaura; non plus que l'art de faire de nouvelles Créatures, qui n'appartient qu'à la Toute-puiſſance Divine. Le fameux *Thomas Reineſius* a fait une Diſſertation Allemande, ſur ce Recueuil, & on l'a inſerée ici.

II. CLARORUM VIRORUM EPISTOLAE CXVII. *è Bibliothecæ Gothanæ Autographis, cum Præfatione* ERN. SAL. CYPRIANI. A Leipſig, MDCCXIV. in 4. pagg. 208.

CE Recueuil contient des Lettres écrites aux XVI. & XVII. ſiecles, & preſque toutes de Théologiens, ou Lutheriens, ou Réformez. Elles peuvent ſervir à ceux qui ſouhaitent d'être inſtruits de l'Hiſtoire Litteraire & des Controverſes Théologiques de ces tems-là. Si quelcun vouloit écrire une Hiſtoire Eccleſiaſtique des Egliſes Réformées, il en pourroit tirer de grandes lumieres. Je m'étonne que perſonne n'ait entrepris une ſemblable Hiſtoire; tant pour l'inſtruction, que pour l'honneur du Parti. Elle ne ſeroit pas aſſurément inutile, ſi elle étoit écrite, ſans eſprit de faction, & avec un entier deſintereſſement. Sans cela, les Hiſtoires Eccleſiaſtiques, tant Ancienne que Modernes, ne vallent rien. Elles reſſemblent aux plaidoyez, qui n'expoſent que les raiſons de l'une des Parties, & qui ne diſent que ce qui

qui lui peut être avantageux. Une Hiſtoire écrite avec ſincerité, en un bon ſtyle & avec jugement, eſt toûjours infiniment agréable; mais il n'y en a guere. L'Hiſtoire Latine de ce qui eſt arrivé depuis le commencement du XVI. ſiecle juſqu'à la mort de Charles V. que l'on a vu depuis quelques années, n'a aucune de ces trois qualitez.

Il y a une Lettre ici, qui eſt la III. du fameux *Jean Aventin*, à un de ſes Amis, qui eſt digne de remarque. C'étoit un homme de bon ſens, & qui avoit aſſurément une partie des qualitez d'un bon Hiſtorien. Il avoit vêcu, avant & après la Réformation, & il ſemble faire alluſion à l'état des affaires d'alors, en ces mots: „ J'ai „ peur, qu'une petite étincelle mé„ priſée ne cauſe un grand incendie. „ Ces Théologiens ont fait, depuis „ long-tems, la guerre aux Gram„ mairiens; préſentement ils tour„ nent leurs mains vaincues, contre „ leurs propres entrailles. Dieu „ veuille leur donner la paix, qu'ils „ n'aiment pas! Venus & l'Argent „ ſont les Dieux de quelques uns; „ mais laiſſons-les là. Si je m'en „ mettois fort en peine, je devien-

„ drois fou, comme eux. *Il importe beaucoup*, dit Pline, *en quels tems la Vertu ſe trouve placée.* C'eſt une extrême folie, que d'attaquer de vieilles coûtumes; pour ne gagner par là, que de la haine. Qui hait les Vices, hait les Hommes; les premiers dureront autant, que les ſeconds. Si quelcun tâche de corriger, ou de déraciner les Vices; il avancera tout autant, que s'il vouloit joindre l'extravagance à la raiſon. " *Timeo ex parva ſcintilla contemta magnum exarſurum ignem. Jam pridem Theologis illis bellum cum Grammaticis fuit; nunc in ſua viſcera victas manus convertunt. Deus det illis pacem, quam ipſi non amant! Venus atque Pecunia quorumdam Dei ſunt; ſed faceſſant. Si iſthæc magnovere curavero, inſaniam profectò cum illis.* Multum refert, *ait Plinius*, in quæ tempora cujuſcumque virtus inciderit. *Extrema dementia eſt cum inveteratis moribus pugnando, nihil aliud, quàm odium, ſibi concitare. Qui vitia odit, homines odit; illa erunt, donec homines erunt. Quæ ſi quis corrigere, atque exſtirpare conatus fuerit; nihilo plus aget, quàm ſi det operam, ut cum ratione inſaniat.* Cependant *Aventin*

sin ne s'eſt pas toujours ainſi conduit en ſon Hiſtoire; où il a dit des veritez fort hardies, contre l'Autorité des Papes.

La V. Lettre eſt de *Jules Pflug*, aſſez connu par ce qu'on en trouve dans les Hiſtoriens de la Réformation d'Allemagne, à *Joachim Camerarius*, qui lui avoit dédié ſes Commentaires ſur le I. Livre des Queſtions Tuſculanes de *Ciceron*. Ce Chanoine étoit de ceux, que l'on appelloit en ce tems là *Ciceroniens*, qui croyoient que, pour parler bien Latin, il ne falloit imiter que *Ciceron*. Cette Lettre roule ſur cette matiere, & elle eſt très-bien écrite pour le ſtyle, qui eſt formé ſur celui de ce grand Auteur de la Latinité. Mais il y a dans cette Lettre le même défaut, que l'on trouve dans les autres Ciceroniens; c'eſt qu'ils ont beaucoup plus de ſtyle, que de génie. Cependant elle eſt digne d'être luë. Il y en a une du même à *Eraſme*, qui eſt la MCLXXXVI. dans l'Edition de Leide, & qui eſt auſſi fort bien écrite. *Eraſme* lui en a écrit pluſieurs, où il lui fait de grands complimens.

Henri VIII. Roi d'Angleterre écrivit

crivit autrefois aux Ducs de Saxe, pour ſe plaindre de Luther. Il en parle, avec le dernier mépris à des Princes, qui ſavoient mieux ce qu'il valoit que *Henri*. Il ſe plaint de la maniere inſolente, dont il dit qu'il avoit parlé de pluſieurs Grands Princes. Il ſouhaite encore qu'on l'empêche de traduire la Bible en Allemand, non qu'il deſapprouve la lecture de l'Ecriture en Langue Vulgaire, mais à cauſe de la mauvaiſe foi de Luther. Cette Lettre n'eſt autrement pas mal écrite, mais elle eſt pleine de paſſion & d'entêtement. Elle eſt du 20. de Janvier 1513.

Il y a pluſieurs Lettres de *Melanchthon*, de *Hardenberger* & d'autres Docteurs Lutheriens. On n'y voit que des plaintes, contre ceux qui les calomnioient.

Mais on y en voit un bien plus grand nombre de celles de *Theodore de Beze*, & d'autres Théologiens Réformez, à *Jean Piſcator*, Profeſſeur en Théologie à Herborn; où, outre des affaires particulieres, il eſt parlé de ſon ſentiment touchant la juſtice imputée de Jeſus-Chriſt. Il croyoit que ce n'eſt pas *la juſtice active*, c'eſt à dire, les actions ſain-

tes.

tes de Jeſus-Chriſt, mais ſeulement *ſa paſſion*, ou ſes ſouffrances, qui nous ſont imputées. Il y avoit pluſieurs Théologiens Réformez en Allemagne, qui étoient du même ſentiment; comme il paroît par leurs Lettres, que l'on voit ici. Mais ceux de Geneve & de France étoient d'une autre opinion, & croyoient que ces deux juſtices ſont également imputées. Un Synode même, tenu à Gap en Dauphiné, condamna l'opinion de *Piſcator*. Il y avoit là plus de mal-entendu, que de difference réelle, dans les ſentimens. Mais il eſt étonnant qu'il ne leur vînt point en penſée, aux uns & aux autres, qu'ils ne s'exprimoient pas conformément à l'Ecriture Sainte; qui ne dit point que la juſtice de J. C. ni active, ni paſſive, nous ſoit imputée; mais que *la foi nous eſt imputée à juſtice*. S'ils s'en étoient tenu-là, comme ils le devoient faire, ſelon leurs principes; il n'y auroit jamais eu de diſpute entre eux, ſur ce ſujet. Il y eut encore quelque mal-entendu entre *Beze* & *Piſcator*, ſur la maniere, dont on participe au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt, dans l'Euchariſtie. *Piſcator*, comme il ſemble (car je n'ai

n'ai pas ſes Ecrits Théologiques pour voir comment il s'exprime) croyoit que c'étoit participer aux mérites de la paſſion de Nôtre Seigneur, dans laquelle ſon corps a été rompu & ſon ſang répandu; ce qui nous eſt repréſenté dans l'Euchariſtie. *Beze* vouloit que l'on dît de plus, que l'on participe d'une maniere incompréhenſible au propre corps, & au propre ſang de Jeſus-Chriſt, mais par la foi. Dans le fonds *Beze* n'en croyoit pas plus, que *Piſcator*; mais il ſemble que *Calvin* & lui vouloient qu'on ſe rapprochât davantage des expreſſions de ceux de la Communion d'Augsbourg, pour les moins offenſer. On verra ces matieres & quelques peu d'autres, depuis la Lettre XXIV. juſqu'à la XCIII qui ſont la plûpart adreſſées à *Piſcator*. Il y eſt auſſi parlé de *Conrad Vorſtius*, & il y a diverſes Lettres, où il eſt accuſé d'Héreſie, & quelques unes où il ſe défend.

Il ſemble que ces Lettres doivent être venues de quelcun, qui avoit les papiers de *Piſcator*; mais il eſt étonnant, qu'il y en ait ſi peu de ce Théologien, & un ſi grand nombre de celles, qui lui avoient été écrites.

Il

Il y a encore quelques autres Lettres de *Toſſan*, Théologien du Palatinat, au Comte de *Witgenſtein*, Chancellier de l'Electeur Palatin; & d'autres encore, dont je ne dirai rien. Je remarquerai ſeulement qu'il y a ici deux Lettres du fameux *Juſte Lipſe*, qui ſont la CX & la CXI, par la premiere deſquelles il paroît, que ceux qui avoient débité que Lipſe s'étoit ſauvé ſecretement de *Jene*, où il étoit Profeſſeur en MDLXXXIV. ſe trompoient. *Lipſe* écrit de Jene le 12. de Mars de cette année-là au Lieutenant & aux Conſeillers des Ducs de Saxe, à Wymar; où il leur donne avis que la Cour de Coburg lui avoit accordé ſon congé, & les prioit de lui faire payer le quartier, dans lequel il étoit entré, ſelon l'uſage de cette Academie. On dit qu'il y fit une Harangue *de duplice Concordia, Religionis & Litterarum*, que je n'ai jamais lue; mais que le Jeſuite *Scribanius* nioit être de lui, comme il paroît, par ſa défenſe, qui eſt au devant des Oeuvres de *Lipſe*.

A R-

ARTICLE III.

JOSEPHI AVERANII *V. Cl. Juriſconſulti & in Illuſtri Academia Piſana Anteceſſoris* INTERPRETATIONUM JURIS *Libri Duo, in quibus multa cùm Juris Civilis, tum aliorum Veterum Scriptorum loca, novâ ratione, illuſtrantur; multa item ex Antiquitate Romana, Græcaque doctè pertractantur.* A Leide M.DCC.XV. in 8. pagg. 794. *Se trouve chez D. Mortier.*

J'AI parlé au I. Article du Tome XXII. de la *Bibliotheque Choiſie*, de divers Ouvrages de feu Mr. *Benedetto Averani*, frere de l'Auteur du Livre, dont on vient de lire le titre. Le défunt avoit cultivé, avec beaucoup de ſoin & de ſuccès, les Belles-Lettres, dont il étoit Profeſſeur à Piſe. Mr. ſon Frere s'y eſt auſſi beaucoup appliqué, & y a très-bien réüſſi, quoi que le Droit ſoit ſon Etude principale; comme on le pourra voir, par ce recueuil d'explications de pluſieurs endroits difficiles de l'ancien

cien Droit Romain. Comme l'Auteur n'a pas tant en vuë l'uſage du Barreau, tel qu'il eſt aujourdhui, que les coûtumes & les Lois Romaines; il a fallu tirer de l'Antiquité les lumieres, dont il avoit beſoin, pour éclaircir les tenebres de l'ancien Droit, & il s'en eſt ſervi fort heureuſement. Ce volume étant aſſez gros & y étant traité de quantité de queſtions de Droit toutes differentes, on ne peut en donner aucun Extrait ſuivi, ni même en indiquer la ſeule matiere, ſans trop de longueur. Je me contenterai donc de parler du Ch. XIII. du Livre II. où il eſt traité de la Loi I. du Titre des Pandectes, *in quibus cauſis pignus tacitum contrahitur*, & où il y a des remarques hiſtoriques, qui paroîtront ſingulieres, & qui feront connoître une partie de la Politique des Anciens Romains, ſur laquelle on n'avoit pas beaucoup fait de réflexion.

Il ſe fit un decret du Sénat, ſous Marc Aurele, dans lequel il accorde *le droit de gage tacite* à ceux qui prêtent de l'argent, pour refaire une maiſon, c'eſt à dire, que cette maiſon réparée leur eſt cenſée engagée taci-

pignore habeantur. Il ſemble que cela ait été établi, à cauſe de l'utilité publique, comme on le dira dans la ſuite. Cependant il revient beaucoup plus d'avantage à l'Etat des vaiſſeaux que l'on bâtit, que des maiſons, à cauſe du négoce; puis que les Lois reconnoiſſent que la navigation eſt d'une grande utilité à l'Etat L. 1. §. licet 20. Dig. *de exercitoria actione.* On ne peut donc pas douter que le Privilege de cette premiere Loi du Titre, *in quibus cauſis pignus tacitè contrahatur*, ne concerne au moins les vaiſſeaux.

Cependant, ce qui pourroit d'abord paroître un paradoxe à bien des gens, c'eſt pour cela même, que la navigation eſt d'une très-grande utilité à l'Etat, que ce privilege ne regarde pas les vaiſſeaux. S'ils étoient engagez tacitement à tous ceux, qui auroient fourni de l'argent, ſoit pour bâtir les vaiſſeaux, ſoit pour les refaire, ſoit pour acheter des agrets, ſoit pour les fournir de vivres; il pourroit arriver facilement que les Créanciers feroient arrêter les vaiſſeaux; en ſorte que la navigation ſeroit empêchée, au grand détriment du commerce. L'Empereur Conſtan-

tantin a fait trois Conſtitutions, par leſquelles il défend d'arrêter les vaiſſeaux, ou de leur cauſer aucune incommodité ; qui les empêche d'avancer chemin, ou de parvenir au plûtôt au lieu, où ils ont deſſein d'aller. Elles ſont dans le Code Théodoſien, au Titre *de Navicullariis*, l. 4, 8. & 9. & il n'y en a qu'une, qui ait été inſerée dans le Code Juſtinien, au même Titre. C'eſt pour cela auſſi que les Atheniens défendirent, que l'on fît des procedures contre les Marchands, depuis le mois Boëdromion, juſqu'au Munichion; c'eſt à dire, pendant les ſix mois propres à la navigation; de peur qu'empêchez par des procès, ils ne puſſent pas naviguer. C'eſt ce qui paroît par l'Oraiſon de *Démoſthene*, contre Apaturius. *Xenophon*, dans ſon livre des revenus des Atheniens, dit que ſi l'on recompenſoit les Magiſtrats, qui étoient prépoſez aux affaires du commerce, pour les expedier le plus juſtement & le plus promptement, qu'il ſeroit poſſible, afin de ne pas retenir ceux qui veulent naviguer; il y auroit beaucoup plus de gens, qui négotieroient à Athenes.

* Il faut remarquer qu'alors la plûpart des Marchands n'étoient nullement fixez dans un lieu, où ils demeuraſſent toûjours, comme aujourd'hui dans nos Villes Marchandes; mais qu'ils alloient eux-mêmes vendre dehors leurs marchandiſes, & qu'ils en apportoient l'équivalent. Ainſi ils étoient en voyage, pendant les mois auxquels on pouvoit naviguer, & n'étoient chez eux, qu'en hiver. Auſſi étoient-ils nommez, en Hebreu & en Grec, de noms, qui ſignifient *des voyageurs*.

On peut encore, continue nôtre Auteur, trouver un exemple de ce que je dis dans l'Agriculture. Elle eſt de la derniere importance pour l'Etat, & elle a les mêmes privileges que les Bâtimens, par la Loi I. du Titre des Digeſtes : *de tigno juncto.* Tant s'en faut qu'on accorde, contre les inſtruments de l'agriculture, aucun droit d'hypotheque tacite, qu'il eſt défendu de les engager, & que le quadruple eſt impoſé à ceux qui les auront ſaiſis, comme des gages, par la *l. exſequutores* 7. & *l. ſeqq. cum Auth. agricultores. C quæ res pignori* &c. Il faut dire

* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

dire la même choſe des armes d'un ſoldat, ſur quoi on doit voir l'arg. du text. dans la L. *qui commeatus* §. 1. *Dig. de re milit. juncta L. 9. Dig. de pignoribus.* Comme donc, de peur qu'à cauſe d'un gage l'Agriculture ne fût troublée, il n'étoit pas permis d'engager les inſtruments, dont on ſe ſert pour cela : de même afin que rien n'empêchât la navigation, on crut qu'il valloit mieux défendre d'engager les vaiſſeaux & leur agrêts, que d'accorder une hypotheque tacite.

Outre cela, il faut remarquer qu'il y a une autre raiſon, qui empêche que, ſelon le Droit Romain on ne puiſſe tirer une conſéquence des maiſons aux vaiſſeaux. On a accordé le droit de gage tacite à ceux, qui prêtoient de l'argent pour rétablir une maiſon, à cauſe du bien public; c'eſt à dire, de l'embelliſſement & de la magnificence de la ville de Rome; avec laquelle la navigation n'avoit point de rapport. Les Romains avoient un très-grand ſoin qu'on ne vît aucunes ruines, ni rien qui pût bleſſer les yeux, dans leur ville, & ils travaillerent ſi conſtamment à l'embellir, qu'enfin elle devint l'admira-

tion de toute la Terre. Au commencement, de peur des incendies, il fut ordonné, par une Loi des Douze Tables, que l'on laissât entre les maisons deux pieds & demi de distance : *& ut ædificia in urbe ita fierent, ut festertius pes, inter ædes vicinas, ambitûs causâ, relinqueretur.* Il y en avoit encore une autre, qui disoit : *tignum junctum ædibus ne solvito*, de peur que cela ne causât quelques ruines, dans Rome. Ainsi les maisons y étoient au commencement toutes isolées, & il y en avoit peu qui eussent des Murailles mitoyennes. *Pline* & *Vitruve* rapportent aussi une Loi, qui défend de faire les Murailles de cette sorte plus épaisses qu'un pied & demi. Auguste, comme le dit *Strabon*, pour prévenir la chute des maisons, défendit qu'on les fît plus hautes que de soixante & dix pieds. Neron fit un semblable reglement, au rapport de *Tacite*, & Trajan réduisit la hauteur des maisons à soixante pieds. Du tems de Vespasien, il se fit un arrêt du Senat, qui défendit de faire enlever le marbre d'un bâtiment, pour le vendre, ou que l'on démolît une maison, pour en transporter la matiere

dans

dans une autre. Ce décret du Senat fut confirmé ſous Hadrien, comme *Spartien* le raconte dans ſa vie. Il y étoit défendu d'ôter ce qui étoit joint à une maiſon, de le vendre, de l'acheter, de le leguer; ſous peine de payer le double de la valeur au tréſor public. Il fut confirmé ſous Alexandre Severe, par la Loi 2. du Titre du Code, *de ædificiis privatis*, & dont il eſt ſouvent fait mention dans le Droit Romain. Il y en a une autre, qui ordonne aux Gouverneurs des Provinces, de prendre inſpection des bâtimens, & d'obliger les proprietaires de les refaire, lors qu'ils étoient tomber en décadence, & de donner ordre qu'on remediât à tout ce qui bleſſoit la vuë. Voyez *l. præſes* 7. *Dig. de Officio Præſidis.* L'Empereur Philippe, dans la L. 4. du Titre du Code, *de ædificiis privatis*, ordonna, que ſi de deux perſonnes, qui poſſederoient en commun une maiſon, l'une l'avoit rebâtie à ſes dépends particuliers, & que l'autre ne lui payât pas la moitié des fraix, avec les douze pour cent, dans l'eſpace de quatre mois, la maiſon ſeroit toute entiere à celui qui l'auroit rebâtie. L'Auteur rapporte des Edits ſemblables.

bles de Veſpaſien, d'Hadrien, & de Marc-Aurele; par où il paroît qu'on violoit toutes les autres Lois Civiles, pour conſerver Rome & les autres villes, dans leur beauté. Il remarque encore qu'un grand incendie arriva à Rome, peu de tems après que Philippe eut fait la Loi, dont on a parlé; qui contribua beaucoup à faire rétablir promptement les maiſons brulées. Enfin il n'y a point de choſe, à laquelle les Lois Romaines aient ſi ſouvent pourvû, qu'à empêcher que des bâtimens ruineux, ne défiguraſſent Rome; ſans avoir aucun égard aux Regles du Droit, qui avoient lieu en d'autres occaſions, comme Mr. *Averani* le fait voir.

Il n'en étoit pas de même, à l'égard des vaiſſeaux. Nous ne voyons point que les Romains en aient eu autant de ſoin, que des maiſons. Les Ediles étoient chargez du ſoin de les faire entretenir; mais il n'y avoit point de Magiſtrats, qui fuſſent commis ſur les vaiſſeaux & qui priſſent ſoin de l'augmentation du commerce, qui ſe faiſoit par Mer, non plus que de celui de terre. Il n'y avoit point de Lois, ſous la République Romaine, qui favoriſât le Négoce. Il y en avoit mê-

même, qui le diminuoient. *Tite Live* dans ſon XXI. Livre, ſur la fin, & *Ciceron* dans ſa VII. Verrine, nous apprennent que l'an DXXXV. de la Ville de Rome, il ſe fit une Loi qui défendoit aux Sénateurs, & à ceux qui avoient eu des Fils Senateurs, d'avoir un vaiſſeau, qui pût naviguer ſur la Mer, de plus de trois cents Amphores. Un vaiſſeau de cette charge paroiſſoit ſuffiſant, pour voiturer le provenu de leurs terres. Tout Négoce ſembloit indigne des Sénateurs. Cela fut confirmé par Jules Ceſar, dans la Loi Julienne *repetundarum l.* 3. *Dig. de vacatione & excuſatione.* Les Thebains avoient auſſi une Loi, qui excluoit les Négotians des Emplois publics, à moins qu'ils n'euſſent ceſſé de négotier, depuis dix ans; comme *Ariſtote* le témoigne, dans ſa Politique Liv. III. §. 5.

Les Romains allerent même plus loin, puis qu'ils défendirent à tous les Nobles, qui avoient eu des Emplois & qui étoient riches, de négotier, par la Loi *nobiliores* du Titre du Code *de Commerciis & Mercatoribus.* „ Nous défendons aux Nobles de „ naiſſance, *diſent Arcadius & Ho-*

„ *norius*, qui ont part à l'éclat des
„ Emplois, & qui ſont riches de
„ leurs patrimoines, d'exercer un
„ négoce, qui eſt pernicieux aux
„ Villes; afin que le commerce d'a-
„ cheter & de vendre ſoit plus faci-
„ le, entre le peuple & les marchands.
Nobiliores natalibus & honorum luce conſpicuos & patrimoniis ditiores perniciosum urbibus mercimonium exercere prohibemus; ut inter plebeios & negociatores facilius ſit emendi, vendendique commercium. Pour punir les Marchands, on les contraignoit de s'abſtenir du commerce; quoi qu'on ne pût contraindre perſonne à le faire; l. 9. §. *ſunt autem & aliæ, cum ſeq. Dig. de pœnis*; encore qu'il y ait d'autres Lois, qui ne permettent pas de faire trop ſouvent une ſemblable défenſe.

Les *Pantapoles*, ou ceux qui vendoient de tout, étoient exclus de Rome; mais Valentinien leur permit d'y faire leur commerce, par une Loi de l'an CCCCXL. de Jeſus-Chriſt. Il étoit auſſi défendu aux Marchands Romains d'aller plus loin que Niſibe, Callinicus & Artaxate, pour leur commerce. Les deux premieres étoient des villes de Meſo-

po-

potamie & la troiſiéme d'Armenie. Cette défenſe eſt dans la l. 4. C. *de Commerciis & Mercatoribus*, &, par la derniere Loi du même Titre, ceux, qui y contrevenoient, devoient être punis par la confiſcation de leurs biens & par un exil perpetuel. Il eſt auſſi défendu, par la Loi 2. du même Titre, de porter l'Or chez les Barbares, pour y acheter des Marchandiſes.

On étoit perſuadé que le commerce, ſelon les anciennes maximes des Romains, étoit nuiſible à l'Etat, & l'on rendra raiſon de cela, dans la ſuite. Il eſt vrai qu'autrefois, comme à préſent, le négoce pouvoit être avantageux à pluſieurs Etats; premierement, pour s'attirer l'amitié des Rois, & gagner l'eſprit des Barbares, comme *Plutarque* le témoigne, dans la vie de Solon; ſecondement, pour augmenter les revenus de l'Etat, qui deviennent grands, par les droits d'entrée & de ſortie qu'on impoſe ſur les marchandiſes; par le moyen deſquels les Etats participent au profit des Marchands; troiſiémement, pour rendre l'Etat formidable par Mer & pour augmenter le nombre des habitans & des manu-

factures. C'eſt pour cette troiſiéme raiſon, que Themiſtocle, ſelon le rapport de *Diodore* de *Sicile*, au Livre II. de ſa Bibliotheque, perſuada aux Atheniens, qu'outre les Vaiſſeaux, qu'ils avoient, ils bâtiſſent tous les ans vint trirêmes; & qu'ils exemtaſſent des tributs les étrangers, qui s'habituoient dans leur ville, & les artiſans; afin d'attirer du monde de toutes parts, & qu'il s'y établît un plus grand nombre de manufactures; car il jugeoit que l'un & l'autre étoit fort néceſſaire, pour établir leur puiſſance par Mer. En effet, le Scholiaſte d'*Ariſtophane*, ſur le 105. vers du *Plutus*, dit que quelques Citoyens, lors qu'il falloit payer quelque choſe à la Ville, prenoient le négoce pour prétexte, afin de s'exempter de rien payer; parce que les Marchands, ſelon le témoignage d'*Euphronius*, en étoient exempts, comme rendants ſervice à la Ville, par leur commerce.

Mais ces raiſons ne pouvoient pas perſuader les Romains à en uſer de même, parce qu'ils avoient d'autres maximes. Ils tenoient les Barbares dans le reſpect, ou par leur généroſité, ou par la force & la crainte.

Ils

Ils augmentoient les richeſſes de l'Etat, par leurs pillages, par leurs victoires, & par les droits qu'ils faiſoient payer aux nations vaincues. Ils attiroient toute la terre à Rome, par l'éclat de cette ville, par les jeux, les ſpectacles, la magnificence, les liberalitez & par la liberté qu'ils donnoient à leurs Eſclaves. Ils n'avoient que faire de chercher d'autres moyens, pour peupler Rome, où il venoit tant de monde; que pour la décharger d'une trop grande multitude, il fallut, en divers tems, qu'elle envoyât plus de cent-ſoixante Colonies, dans l'Italie ſeule. Si l'on conſidere la multitude des Citoyens Romains, du tems de Lucullus, d'Auguſte, & de Claude; on comprendra aiſément que cette Ville n'avoit que faire des Marchands, ni de leur induſtrie, pour augmenter le nombre de ſes habitans. Il y en avoit de ſi riches, ſur la fin de la République, que Craſſus diſoit qu'il ne tenoit pas un homme pour riche, à moins qu'il ne pût entretenir une armée de ſes revenus. Du tems même d'*Honorius*, que la grandeur de l'Empire Romain étoit fort diminuée, il y avoit, à ce que dit

Olympiodore dans *Photius*, des familles Romaines, qui avoient * quatre mille livres d'Or de revenu annuel, & qui auroient pu faire un tiers de cette ſomme de plus, en vendant leurs bleds, leurs vins, & d'autres choſes qu'ils avoient.

Qu'auroit pu ajoûter le négoce à de ſi grandes richeſſes? Au contraire, le négoce étranger ne faiſoit que les diminuer. *Pline* témoigne Liv. XII. c. 18. que tous les ans les Indes & l'Arabie tiroient de l'Empire Romain *millies ſeſtertiûm*, ſelon la maniere de compter des Romains; ce qui fait, ſelon le calcul de *Gaſſendi*, neuf millions, trois cents-cinq mille, cinq-cents, cinquante-cinq livres Tournois; &, ſelon celui du P. *Hardoüin*, dix millions. Le même *Pline* dit au Liv. VI. c. 23. que les Indes tiroient la moitié de cette ſomme, & renvoyoient des marchandiſes, qui ſe vendoient en Italie, ou au moins dans l'Empire, cent fois autant; *ſeſtertiûm quingenties exhauriente Indiâ, quæ apud nos cen-*

* *Il y a dans Olympiodore* quadraginta centenaria, *qui ſignifie quarante quintaux.* Photius p. 198. Cod. LXXX.

centuplicato veneunt. Mr. *Averani* trouve cette augmentation exorbitante, qui fait, ſelon lui cent vint-cinq millions d'or; ſelon le P. *Hardouïn*, cinq cens millions de livres, & un peu moins, ſelon *Gaſſendi*. Auſſi Mr. *Averani* croit que c'étoit dans l'Empire, où l'on vendoit ces marchandiſes *quingenties millies*. Cependant les paroles de *Pline* ſemblent dire que l'on vendoit cent fois plus cher, dans l'Empire Romain, ce que l'on avoit acheté dans les Indes; mais il y a de l'apparence que *Pline* s'eſt trompé dans la ſomme, ou qu'il y a une faute de Copiſte; quoi qu'il ſoit certain que les marchandiſes des Indes ſe vendoient beaucoup plus cher alors qu'à préſent. On ne peut pas douter qu'il ne ſortît des ſommes immenſes de l'Empire Romain, tous les ans, & ſur tout de Rome; ſi l'on ſuppoſe qu'on ne portoit aucune manufacture de l'Italie, ou de l'Empire aux Indiens & aux Arabes. Ces peuples en effet n'ont que peu, ou point du tout beſoin de nos marchandiſes, en comparaiſon de celles, que nous en tirons. C'eſt ce qui fit que les Romains défendirent pluſieurs fois de faire ſortir de l'Or de

l'Empire, comme *Ciceron* le témoigne, dans ſa Harangue pour *Flaccus*, & comme on a vû qu'on le defendit depuis.

* Je croirois que la défenſe du Commerce aux Sénateurs & aux perſonnes de Condition, & l'impoſſibilité où étoit le peuple de le faire, aux premiers tems, venoient principalement de trois raiſons. La premiere eſt que, dès le commencement, la République Romaine étoit toute militaire & ne cherchoit des richeſſes & de l'aggrandiſſement, que par les armes, par le butin & par les conquêtes; de ſorte que tous les Citoyens étoient obligez de porter les armes, lors qu'il étoit beſoin; ſans s'en pouvoir diſpenſer, que par l'âge. On voit bien que le commerce lui auroit alors été nuiſible; en la privant du ſervice d'une bonne partie de ſes habitans, qui auroient été occupez au négoce & par conſéquent incapables d'aller à l'armée, ni comme ſimples ſoldats, ni comme Officiers, ou Commandants. Secondement, les gens de naiſſance ſeroient devenus incapables de commandement, les

* *Remarques de l'Auteur de la R. A. & M.*

mander à leur tour les Armées, & même de conſeiller l'Etat, pour les affaires du dehors & du dedans; s'ils s'étoient adonnez à négotier, ce qui eſt une profeſſion, où l'on n'apprend ni l'Art Militaire, ni la Politique, parce qu'on n'y penſe qu'au gain. Troiſiémement la République, au commencement, étoit pauvre & l'on y vivoit avec une grande frugalité; ſans aucune magnificence, dans les bâtimens particuliers, ni dans les meubles, ni dans les habits, ni dans les repas. Tout ce dont on avoit beſoin ſe trouvoit & ſe faiſoit facilement à Rome, ou dans le voiſinage. Il eſt vrai que les conquêtes des Romains s'augmentant, les richeſſes & le luxe s'augmenterent à meſure; mais on s'enrichiſſoit par le butin, & l'on tiroit des peuples vaincus & ſoumis tout ce dont on avoit beſoin. Ce ne fut guere qu'après les victoires remportées ſur les Rois de Macedoine, & ſur ceux de Syrie, que l'on vit des richeſſes conſiderables dans Rome, & il n'étoit pas beſoin que l'on cherchât hors de ces grandes conquêtes, de quoi entretenir le luxe & les délices.

Enſuite le nombre des Citoyens Ro-

Romains s'augmenta infiniment, par les affranchiſſemens des Eſclaves; par les perſonnes libres, à qui l'on donnoit le droit de Bourgeoiſie; par les Colonies, dont les habitans devenoient Citoyens Romains, & même par les Nations, qui reçurent le droit de Bourgeoiſie, comme pluſieurs peuples d'Italie; le nombre, dis-je, des Citoyens devint ſi grand, qu'il y en avoit beaucoup plus, qu'il ne falloit pour porter les armes, & qu'encore que le commerce fût défendu aux perſonnes illuſtres, il étoit permis à tant de gens de négotier, ſans qu'ils fuſſent contraints de porter les armes; qu'il devint néceſſairement fort grand, dans les entrailles même de l'Empire, ſans parler du négoce avec les voiſins. Ainſi quoi qu'il n'y eût point de Lois particulieres, pour favoriſer le commerce, il devint enfin très-floriſſant. Encore que les gens de qualité ne le fiſſent pas eux-mêmes, ils le faiſoient par le moyen de leurs Affranchis; qui négotioient pour leurs Patrons de toutes parts, comme on le peut voir par les diſcours du Trimalchion de *Petrone*. D'ailleurs il n'eſt pas beſoin de Lois, qui fa-

favoriſent le négoce, pour le rendre meilleur ; il faut ſeulement que les marchandiſes, qui entrent & qui ſortent, ne ſoient pas trop chargées de droits. Il y a tant de gens, dans un Etat bien peuplé, qui ont beſoin de négotier pour vivre, & pour être à leur aiſe ; qu'ils ne manquent pas de profiter des moyens de gagner, & d'éviter les négoces ruineux. Ces gens-là ſavent mieux ce qu'il faut faire, ou fuïr, dans le commerce, que les plus grands Politiques, qui n'entendent rien, dans le détail du négoce.

Les Etats, qui ſe ſont formez dans les derniers ſiecles, ont commencé la plûpart autrement & ont été fondez ſur d'autres maximes, que les Romains ; de ſorte qu'ils ſe ſont conduits & ſe conduiſent encore tout autrement. Il n'y en a preſque point, qui aient penſé à des conquêtes comme les Romains ; ils ont été contents de défendre leurs libertez & leurs droits, contre ceux qui tâchoient de les envahir. Ils ſe ſont même autant ſervis de troupes étrangeres, que de leurs Citoyens. Ainſi ils n'ont eu que faire d'engager tout le monde à être ſoldats ; au contraire, ils

nairement adonnez au négoce & ont fait des conquêtes dans les païs les plus éloignez, comme les Anglois & les Hollandois en Amerique & en Asie, dans la mer des Indes. Par-là ils se sont rendus maîtres des Marchandises les plus précieuses de ces grands Continents, & les ont distribuées à toute l'Europe; qui y est si fort accoûtumée qu'elle ne peut plus s'en passer, quoi qu'il lui en coûte des sommes immenses.

On a agité quelquefois, en Angleterre, d'où il va tous les ans de grandes sommes d'argent comptant aux Indes Orientales, s'il ne vaudroit pas mieux rompre entierement ce négoce, que d'y porter tant d'argent, & d'en rapporter des manufactures des Indes, qui ruinent celles de l'Angleterre. Mais comme elle vend plus de ces manufactures aux Etrangers, par l'ordre qu'on y a mis, qu'aux Anglois, & que si la Compagnie d'Angleterre ne faisoit pas ce négoce, celle de Hollande, ou d'autres Compagnies des Villes maritimes ne manqueroient pas d'en profiter, on n'y a rien changé. Pour les Hollandois, ils ont en propre les îles qui portent les Muscades, le

Ma-

Macis & les Clous de Girofle, & ils ſont auſſi maîtres de la Canelle, par les établiſſemens qu'ils ont dans l'île de Ceilon ; de ſorte qu'ils vendent ſeuls ces Epices en Europe, en Aſie, & par tout le reſte de la Terre, comme leur propre provenu. Mais ils ne laiſſent pas d'apporter en Europe quantité de toiles & d'étoffes de ſoie; dont on pourroit aiſément ſe paſſer, & d'y envoyer de l'argent tous les ans, pour en acheter, avec pluſieurs autres drogues, qu'ils rapportent en Europe & qu'ils y revendent. Cela ſe fait auſſi, au moins à l'égard des Etoffes & des Toiles, par la même raiſon, qui oblige les Anglois de faire ce commerce; outre qu'une des principales maximes du négoce de Hollande, c'eſt d'avoir toûjours des magazins pleins de toutes ſortes de marchandiſes. Comme les Hollandois ſont maîtres des poſtes, que j'ai nommez & de Batavia, dans l'île de Java, dont le Roi eſt ſous leur protection : les Anglois, de leur côté, ont de puiſſantes Colonies dans le Continent de l'Amerique Septentrionale & dans les Iles Meridionales du Golfe de l'Amerique; qui lui ſont d'un grand rap-

rapport, par les Marchandiſes qu'elle en tire & par les manufactures qu'elle y vend.

On voit par-là qu'il y a des Etats, qui ont autant de ſujet de cultiver le Commerce, que les Romains croyoient en avoir de le négliger. On le comprendra encore mieux, ſi l'on ſe reſſouvient de la néceſſité, où l'Angleterre & la Hollande ſont, auſſi bien que le reſte de l'Europe, d'avoir, pour elles-mêmes, les épiceries & d'autres marchandiſes des Indes. On doit auſſi ajoûter à cela la navigation, qui leur eſt très-importante, pour faire vivre une infinité de gens, & pour ſe défendre contre ceux qui voudroient les envahir par Mer; ce qu'elles ne ſauroient éviter, ſi elles n'avoient pas toûjours un grand nombre de vaiſſeaux de guerre; qu'elles ne pourroient ni entretenir, ni fournir de matelots, ni trouver des gens propres à les commander, quand il eſt beſoin de mettre des Flottes en mer, ſans une navigation perpetuelle. La Hollande en particulier a néceſſairement beſoin de la navigation, pour avoir de quoi nourrir ſes habitans. Le païs eſt trop petit & ne produit

pas

pas tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, pour une ſi grande multitude de gens, qui ne vit preſque, que de ce qu'on apporte de dehors. C'eſt donc, avec raiſon, qu'il y a des Etats qui favoriſent le commerce en géneral; quoi que les Romains ne le favoriſaſſent pas, au moins par leurs Lois. On peut même dire qu'il n'y a point aujourd'hui d'Etat en Europe, qui n'ait ſujet de le cultiver; parce qu'il n'y en a point, qui puiſſe ſe ſuffire à lui-même, ſans avoir beſoin de ce qu'on apporte de dehors. On peut compter à coup ſûr, qu'un païs eſt très-malheureux, lors qu'on n'en tire rien & qu'on n'y apporte rien non plus, de ce qui vient par mer. L'Empire Romain même ne pouvoit pas ſe paſſer du poivre, & d'autres drogues, que l'on apportoit des Indes; ſur quoi l'on n'a qu'à conſulter *Pline*, dans ſon Livre XII. Mais il eſt tems de revenir à notre Auteur, après une ſi longue digreſſion.

Il reconnoît que quelque négligence, que les Romains euſſent pour la navigation en géneral; ils ne laiſſoient pas de la favoriſer, à certains égards. On trouve dans *Suétone*, au

Ch.

Ch. XVIII. & XIX. de la vie de Claude, *qu'il accorda de grands avantages & de grands gains à ceux qui bâtiſſoient des vaiſſeaux, pour le commerce; en ſe chargeant lui-même des pertes, que les tempêtes pourroient leur cauſer.* On voit encore dans Tacite, Annal. Liv. XIII. c. 51. que Neron ordonna que les vaiſſeaux des négotians ne ſeroient pas mis, dans le Cens, parmi leurs biens, & qu'ils ne payeroient aucun tribut, pour cela. Alexandre Severe donna auſſi l'immunité aux Marchands, comme *Lampridius* le rapporte dans ſa vie.

Mais il faut remarquer que cela ne regardoit que ceux, qui négotioient en bled, & qui empêchoient par là que le pain ne devînt trop cher à Rome. Claude ne donna des gains aſſurez aux Négotians, que parce que, dans une grande cherté, il fut arrêté dans le Marché, par la populace, qui lui dit des injures, & qui lui jetta des morceaux de pain contre; de ſorte qu'il ne put s'échapper, qu'à peine par une porte de derriere. Cela fut cauſe qu'il chercha toutes ſortes de moyens, pour faire venir du bled à Rome, même en hiver. Le même Claude fit Citoyens Romains

ceux

ceux qui bâtiroient un vaiſſeau, du port de dix mille muis, & qui auroient apporté du bled à Rome, pendant ſix ans; comme le rapporte *Ulpien*, dans les fragmens des *Inſtit. tit. 3. de Latinis.* C'eſt encore à quoi ſe rapporte la Loi 3. §. *Senatus conſultum Dig. de incendio, ruina, naufragio.*

Il paroît auſſi que Neron eut la même choſe en vue, quand il donna l'immunité aux négotians. C'eſt ce que *Scevola*, nous apprend dans la *l. 3. Dig. de vacatione & excuſatione munerum*, où il déclare que l'immunité n'étoit accordée qu'à ceux qui auroient bâti des vaiſſeaux, pour naviguer ſur la mer, & qui auroient apporté du bled dans un vaiſſeau de cinquante mille muis, ou dans pluſieurs de dix mille; pendant que ces vaiſſeaux étoient en mer, ou que ces marchands en avoient envoyé d'autres, en leur place. On pourroit rapporter cet ordre à Marc Aurele, qui ſe ſervoit beaucoup des conſeils de Scevola, & qui ne publia pas tant des Lois nouvelles, qu'il rétablit les anciennes; de ſorte que l'on a ſujet, en même tems, de croire que ce reglement fut le même, que celui

de Neron. Il eſt au moins conſtant, que ce dernier Empereur n'accorda le privilege, dont on a parlé, qu'à ceux qui faiſoient venir du bled à Rome.

Lampridius dit qu'Alexandre Severe rétablit, avec ſon propre argent, le négoce du bled à Rome, qui avoit été ruiné par Elagabale; & qu'il accorda de grandes immunitez aux négotians, afin qu'ils vinſſent plus volontiers à Rome. Nôtre Auteur le confirme, par des paſſages de divers Juriſconſultes, qui vivoient en ce tems-là.

Conſtantin, dans tout le Titre *de Navicullariis*, dans le Code Théodoſien, accorde les mêmes immunitez aux négotians en bled; apparemment pour les encourager à en porter à Conſtantinople, qu'il avoit achevée de bâtir, & commencée à habiter depuis quatre ans.

On comprendra aiſément par-là, que tous les Privileges, accordez aux Marchands, ne regardoient que ceux qui négotioient en bled. Si l'on demande d'où vient qu'on n'en avoit pas abondamment en Italie, pour entretenir la ville de Rome, ſans en aller chercher ſi loin; l'Auteur répond

pond que cela venoit de la prodigieuſe confluence de monde, qui étoit en cette ville. C'eſt ce qui obligeoit de faire venir du bled de Sardaigne, de Sicile, d'Eſpagne, d'Afrique & d'Egypte; comme il paroît par pluſieurs paſſages des Anciens. C'eſt ce qui faiſoit que, lors qu'il ne venoit pas des vaiſſeaux chargez de bled de ces lieux-là; il falloit diſtribuer au peuple du bled, à bon marché, ou même pour rien, aux dépends du Public. *Plutarque* rapporte, dans la vie de Caton d'Utique, que cela coûtoit mille deux cents cinquante talens, qui font plus de deux millions & demi de florins. Jules Ceſar, après s'être rendu maître de l'Afrique, en fit venir vint myriades de Medimnes, c'eſt à dire, douze cent mille muis. Chaque muis peſoit environ vint-cinq livres. *P. Victor* rapporte qu'Auguſte en faiſoit venir d'Egypte deux millions de muis, par an. *Joſeph* dit qu'on y en amenoit le double d'Egypte. *Juſte Lipſe* croyoit qu'il y avoit faute dans les nombres, qui lui paroiſſoient trop grans; mais l'Auteur n'eſt pas de ce ſentiment, parce qu'il falloit avoir plus de bled qu'on n'en donnoit,

pour en fournir pour de l'argent, à ceux qui le pouvoient payer. Severe laiſſa, en mourant, de quoi diſtribuer au Peuple Romain, tous les jours pendant ſept ans, ſoixante & quinze mille muis, qui pouvoient ſuffire pour ſix cens mille hommes. Du tems de Juſtinien, on portoit d'Egypte à Conſtantinople trois millions de muis par an, comme il paroît par *Edict. Juſt.* 13. c. 8. On avoit ſi peur de manquer de bled, à diſtribuer à la canaille Romaine; qu'Auguſte ayant vu qu'il ne reſtoit, dans les greniers, du bled, que pour trois jours, réſolut de s'empoiſonner; s'il n'en venoit pas cependant, des Province de l'Empire.

* C'eſt là un malheur, qui arrive à la longue aux grandes villes, qu'il s'y amaſſe une infinité de canaille fainéante, ſans éducation, ſans honneur, ni vertu; qu'on eſt obligé à la fin de nourrir, ſoit par pitié, ſoit par crainte, de peur des ſéditions qu'elle pourroit cauſer. On peut conſulter ſur la liberalité des Romains, qui conſiſtoit à donner du bled aux pauvres, *Juſte Lipſe*, dans ſes

* *Remarque de l'A. de la B. A. & M.*

ſes *Electa*. Liv. I. c. 8. & dans ſon Ouvrage de *la Grandeur Romaine*, Liv. II. c. 10. Sous prétexte de manquer de profeſſion, pour gagner ſa vie, d'être chargé de famille, d'être vieux, ou malade, on étoit aſſiſté; & cela fit que bien des gens regarderent autrefois à Rome cette liberalité, comme un moyen de vivre, ſans rien faire, ou au moins ſans ſe peiner. Le peuple ne demandoit plus que deux choſes, du pain & des ſpectacles, comme le dit *Juvenal* Sat. X, 80.

——— *duas tantùm res anxius optat,*
Panem & Circenſes.

Cela étoit cauſe que bien des gens, qui pouvoient gagner leur vie, en labourant les terres, ne le faiſoient plus & que les terres demeuroient incultes. A cauſe de cela, Auguſte avoit formé le deſſein, après avoir fait en ſorte que le pain fût à bon marché, de ne plus diſtribuer de froment; mais il changea d'avis, après avoir conſideré que des gens riches, pour s'attirer la faveur du peuple, pourroient faire de ſemblables diſtributions. C'eſt ce que nous appre-

nons de *Suëtone* au Ch. XLII. de la vie d'Auguſte. Mais en voila aſſez, ſur cette matiere.

Au reſte on eſt redevable de la publication de ces *Interpretations du Droit* Romain à Mr. *Noodt*, qui l'a recommandée au Libraire, après l'avoir reçuë de l'Auteur. Ceux qui aiment l'Ancien Droit, ou même qui étudient les Antiquitez Romaines, y trouveront une infinité de choſes, qu'ils ſeront bien aiſes d'avoir luës.

ARTICLE IV.

LIVRES DE MEDECINE.

I. JOANNIS CONR. BARCHUSEN *Collecta Medicinæ Practicæ Generalis, quibus ſubjunctus eſt Dialogus de Optima Medicorum Secta.* A Amſterdam MDCCXV. chez les Freres Wetſtein, in 4. pagg. 528. avec les Préfaces & les Index.

IL n'y a guére de Sciences, dont on doive tant ſouhaiter la perfection,

tion, que celle de la Médecine; & cependant il n'y en a guére de moins parfaite. Mr. *Barchuſen* croit, avec raiſon, qu'il y a deux choſes qui empêchent que les lumieres n'augmentent, comme il ſeroit à ſouhaiter, & comme elles pourroient en effet s'accroître. La premiere eſt que les uns s'attachent ſi fort à la ſpéculation de la Médecine, dans laquelle on tâche de trouver les premieres cauſes des maladies, & qui conſiſte preſque toute en conjectures incertaines; qu'ils négligent ce qu'il eſt plus important de ſavoir, pour ſecourir les malades & où les conjectures ont moins de part. Il faut connoître pour cela les maladies, leur tems, la maniere d'en juger, les ſignes de ce qui doit arriver, la cure des ſymptomes &c. & il n'y a que l'Experience, qui rende habile dans ces ſortes de choſes. Les autres au contraire ne s'attachent qu'à voir, en un jour, le plus de malades qu'il leur eſt poſſible; & ils font tout ſi fort à la hâte, qu'ils n'ont pas le tems néceſſaire, pour bien connoître les maladies & pour en juger ſolidement.

Ce n'eſt pas que nôtre Auteur veuille exclurre le raiſonnement de

la Médecine, puis qu'on ne peut pas juger ſainement des maladies, ſans raiſonner. Il veut ſeulement qu'on en écarte les queſtions ſubtiles, qui appartiennent plûtôt à la Phyſique, qu'à la Médecine; & que l'on recherche & examine, avec tout le ſoin poſſible, les choſes, qui nuiſent & qui ſervent, dont les effets frappent les ſens. Il y a une ſi grande quantité de ces choſes, qu'il n'y a point de Médecin, quelque vieux & quelque experimenté qu'il ſoit, qui puiſſe ſe vanter, qu'il en a une connoiſſance parfaite.

On dit à la verité qu'il n'y a point de ſiecle, qui n'ait fourni pluſieurs volumes d'obſervations & d'expériences médicinales. Mais l'Auteur ſouhaiteroit que ceux, qui les ont publiées, n'y euſſent rien mêlé qui reſſentît leurs hypotheſes particulieres, ou qui fût feint pour faire valoir leur habileté. Il faudroit qu'ils euſſent ſeulement marqué & mis en bon ordre ce qu'ils avoient vu, de jour en jour; & qu'ils n'euſſent pas même oublié ce en quoi ils s'étoient trompez, dans le jugement qu'ils avoient fait de la maladie, & dans ſa cure. On loue *Hippocrate* qui, dans ſes livres

vres des maladies Epidemiques, avouë, lors qu'il s'étoit trompé dans ſes cures. Mais comme on regarde, dans nôtre ſiecle, un aveu de cette ſorte, comme un deshonneur, & qu'il y a toûjours de mal-honnêtes gens, qui ſont prêts à le reprocher avec inſulte; cela empêche que des perſonnes, d'ailleurs ſinceres, ne le faſſent. Cependant cet aveu ne ſeroit pas moins à eſtimer, que l'hiſtoire des cures les plus heureuſes; parce qu'on apprendroit par-là ce qu'il faut éviter.

* Au contraire, on entend ordinairement les Médecins & les Chirurgiens ſe vanter des cures, qu'ils ont faites, & les repréſenter les plus ſurprenantes qu'ils peuvent; ſans jamais rien dire des fautes, qu'ils peuvent avoir commiſes. Cela eſt néanmoins pardonnable, pour la raiſon, que l'on a dite. Mais on fait communément une autre faute, en matieres d'obſervations chirurgiques & médicinales; c'eſt qu'on ne ramaſſe, que celles, qui ont quelque choſe de rare & de ſurprenant; ce qui ne ſert preſque de rien, parce que ſem-

* *Remarque de l'Auteur de la Bi. M. de M.*

blables cas n'arrivent preſque jamais. Il y a beaucoup plus à profiter dans la lecture des obſervations, qui regardent la cure d'accidens plus fréquens; pourvû que ces obſervations ſoient bien faites.

Pour ce qui concerne, dit l'Auteur, la recherche des cauſes cachées des Maladies, ſur leſquelles les Médecins *rationaux*, comme il les nomme, diſputent beaucoup entre eux; elle ne ſert pas beaucoup à guerir les maladies, puiſque ceux, qui ſuivent des ſentimens tout-differens, de leurs cauſes, employent les mêmes remedes, pour les guérir. Si la Théorie ſervoit beaucoup à cela, il faudroit que ceux qui s'y appliquent fuſſent les plus habiles & les plus heureux Praticiens. Mais on voit que quelque Théorie, que l'on ſuive, on guérit également les Malades & ſur tout quand on a beaucoup obſervé & beaucoup pratiqué. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'eſt que ces Médecins rationaux ne conviennent nullement entre eux; comme l'Auteur l'a fait voir, dans ſon *Hiſtoire de la Médecine*, qu'il a publiée cinq ans avant cet Ouvrage. Les hypotheſes des Chinois, touchant les cauſes des Mala-

Maladies, ſont très-differentes des nôtres; & néanmoins ils pratiquent aſſez heureuſement la Médecine, & ils nous ſurpaſſent même, dans la Science de tâter le poux, qu'ils examinent avec une exactitude que rien ne ſauroit ſurpaſſer.

On voit par-là quelle incertitude il y a dans la méthode de ceux, qui recherchent en raiſonnant la cauſe des maladies; quoi qu'il ſoit très-aſſuré qu'on pratique heureuſement la Médecine, ſans avoir aucun égard à ces raiſonnemens. C'eſt ce qui a engagé l'Auteur à entreprendre, en faveur de ceux qui étudient en Médecine, le Recueuil, qu'il publie préſentement; où il a ramaſſé les obſervations les plus importantes des Médecins Anciens & Modernes, touchant la maniere de juger des Maladies. Il n'approuve pas l'opinion de ceux, qui ne reçoivent que les obſervations d'*Hippocrate*; puiſque ce grand Médecin ne rapporte pas ſeulement ſes propres remarques, mais encore celles de ceux, qui avoient vécu avant lui; qu'il n'a point ôté à la Poſterité la liberté de faire ſes obſervations, & que les Médecins poſterieurs, comme *Oribaſe*,

Eginete & *Aëtius*, n'ont pas fait difficulté d'écrire après lui & de ramasser les observations des autres, & qu'on en a encore publié quantité depuis, Mr. *Barchusen* a cru, avec justice, avoir le même droit.

Il s'attache ici à la doctrine des *Signes* & fait voir 1. quels sont les devoirs du Médecin & les Signes en général : 2. quelles sont les marques des divers temperamens & des parties affectées : 3. quels sont les tems des Maladies, leurs crises, leurs changemens qui font qu'elles varient, & qu'elles reviennent aussi à leur premier état : 4. quelle est la méthode d'appliquer les remedes : 5. quels sont les signes que l'on tire de la disposition de tout le corps, de ses mouvemens, & de tous les changemens, qui y arrivent, de la figure de ses parties, des differents âges des malades, de la maniere dont les malades se tiennent au lit, des differentes lassitudes qu'on remarque en eux, de la lésion des fonctions volontaires, des prognostiques de la Paralysie, du Spasme, des convulsions, de la pesanteur des membres, de la palpitation, du tremblement, du froid, des gestes, du baillement, de l'exten-

tenſion des bras, du hoquet, des rots, des flatuoſitez, de la toux, de l'éternument, du grincement des dents, de la démangeaiſon, du chatouillement, des changemens de la voix, de ſa ſuppreſſion, & de l'enroüeure : 6. quels ſont les ſignes que l'on tire des actions, que l'on nomme *animales*, *vitales* & *naturelles*, & ce que l'on doit recueuillir de la couleur, de la chaleur, du froid & de la douleur : 7. ce que l'on peut conjecturer, par les excremens : 8. ce que veulent dire les changemens, qui arrivent dans la ſuperficie du corps : 9. & enfin les prédictions, que l'on tire de ſes parties exterieures.

On voit là une grande étendue de matieres, que l'Auteur a rangées fort méthodiquement, qu'il a expliquées avec clarté & dans un meilleur ſtile, que n'écrivent ordinairement les Médecins. Il a verifié tout ce qu'il avance, lors qu'il en a été beſoin, par des citations que l'on verra au bas des pages, en forme de notes.

Comme il avoit compoſé ſon Hiſtoire de la Médecine, en forme de Dialogue, & qu'il a appris qu'il y avoit eu des gens, qui y avoient

que ce fût un ſeul ver fort long, quoi qu'il y en eût pluſieurs enſemble.

On peut douter ſi ce ver n'a pas été confondu par les Grecs, avec celui qu'ils appellent *tænia*, parce qu'exterieurement il peut paroître le même; car quoi que les Arabes diſent qu'il eſt court, lors qu'il y en a pluſieurs enſemble, il peut paroître long, ce qui pourroit avoir trompé les Grecs. En effet, de Savans hommes, qui l'avoient devant les yeux, y ont été trompez. Mais ſi l'on accorde que la *tænia* des Grecs a paſſé pour differente du *cucurbitin*; on demandera ce qu'étoient devenus ces derniers & où ils ont été cachez, pendant deux-cens ans, ou environ, que l'on n'en a point parlé. Il y a eu des Médecins célebres, qui ont cru que ces vers des Arabes étoient une pure fiction, ou que c'étoient des morceaux des œufs, ou des excrements de la *tænia* des Grecs. Mais il eſt certain qu'il y a toûjours eu des cucurbitins & qu'il y en a encore; quoi qu'ignorez, ou mal décrits, par pluſieurs Médecins. Mr. *Vallisnieri*, Profeſſeur en Médecine à Padouë, l'a fait voir, dans ſon livre

de

de l'origine des vers, avec tant d'évidence, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter.

Si l'on demande d'où eſt venue une ignorance ſi longue & preſque univerſelle, on en peut rendre deux raiſons, dont l'une eſt que les Modernes prenoient la longue ſuite des *cucurbitins*, attachez les uns aux autres, pour un ſeul & même ver. Pleins de ce préjugé, ils n'eſſayoient jamais de les ſéparer, quoi que cela ſoit très-facile, comme Mr. *Valliſnieri* l'a montré; & s'ils en voyoient de ſéparez, ils croyoient que c'étoient des petits du grand ver, dont on a parlé. L'autre raiſon de l'ignorance, où l'on étoit là-deſſus, c'eſt la rareté de cette ſorte d'inſecte. On voit communément des vers ronds, que les Malades rendent tous les jours; mais les *cucurbitins* & une *autre ſorte de vers plats*, dont l'Auteur parle, ſont ſi rares; que pluſieurs Médecins n'en ont jamais vu, ou n'en ont vû qu'une, ou deux fois en leur vie. Mr. *Le Clerc* avoit pratiqué plus de quarante ans, ſans en avoir vu: & ce ne fut que par hazard, qu'il eut occaſion d'en voir. Il liſoit alors le livre de Mr. *Valliſnieri* de l'Origine des Vers,

&

& il reconnut, par ſa propre experience, que tout ce que cet habile homme avoit dit de la forme du *cucurbitin*, de ſa nature, de la conjonction de pluſieurs de ces vers & de la facilité, qu'il y a à les ſéparer, eſt très-veritable.

Mais quoi que les Médecins Arabes euſſent parlé des cucurbitins, & de leur conjonction; perſonne n'avoit tâché de montrer comment elle ſe fait, ſinon que quelques uns l'avoient attribuée à quelque humeur ténace. Mais Mr. *Vallisnieri* en a découvert la veritable cauſe, en examinant anatomiquement les parties exterieures & interieures des *cucurbitins*, & particulierement celles, qui ſont les inſtruments immédiats de cette liaiſon; en ſorte qu'il a expliqué à fonds la nature de cet Inſecte.

L'Auteur ayant lu ce que cet habile homme en dit, & remarquant qu'il n'avoit point parlé d'une autre ſorte de vers larges, que Mr. *Le Clerc* a vû pluſieurs fois; il crut devoir travailler à découvrir la nature de ce dernier, & pour cela il lut avec ſoin les Auteurs, qui en avoient parlé. Mais il n'en trouva pas un, qui

qui approchât de l'exactitude de Mr. *Vallisnieri*. On peut dire, à l'honneur de l'Italie, que les *Malpighi*, les *Redi* & les autres, qui y ont suivi la même maniere de cultiver l'Anatomie & la Physique, n'ont pas beaucoup de semblables de deçà les Monts, & que leurs découvertes seront des monumens éternels de leur assiduité au travail & de leur pénetration. Mr. *Le Clerc* jugea donc, qu'il ne pourroit mieux faire, que de recueuillir de ces Auteurs ce qu'il jugeoit être le meilleur, de distinguer ce qui est certain de ce qui ne l'est pas, ou qui a été forgé; telles que sont bien des choses, que l'on debite sur cette matiere; & enfin d'y ajoûter ses propres observations.

Mais comme cette Dissertation auroit été trop courte, ne s'agissant que de dire ce que l'on avoit remarqué sur une seule sorte des vers larges; il pensa à l'augmenter & à l'embellir. Point d'Auteurs ne lui pouvoient fournir plus de matiere, pour cela, que Mr. *Vallisnieri*, d'où il pouvoit tirer ce qu'il avoit dit des vers *cucurbitins*, & donner ainsi à sa Dissertation une juste étendue, puis qu'elle com-

comprend ainſi les deux ſortes de vers larges & plats, qui ſe trouvent dans le Corps Humain. Cependant il ſe trouvoit en cela une difficulté, parce que ſi l'on avoit tiré de Mr. *Valliſnieri* tout ce qui étoit digne de remarque, il l'auroit fallu traduire tout entier; ce qui n'étoit pas juſte, pendant la vie de l'Auteur. On s'eſt contenté d'en prendre le principal & de le traduire, en faveur de ceux qui n'ont pas ſon livre, ou qui n'entendent pas l'Italien.

Pour donner la connoiſſance des vers, qu'on nomme *cucurbitins*, on a ſuivi cet Auteur, & pour en rendre l'hiſtoire plus complette, on a tiré des Auteurs plus anciens, ce qu'ils en ont dit, que l'on a propoſé hiſtoriquement; afin que le Lecteur vît ce que chaque âge avoit remarqué là-deſſus. Quand on eſt venu à l'autre ſorte de vers, comme il n'y avoit perſonne, qui en eût donné une deſcription, qui approchât de celle que Mr. *Valliſnieri* a donnée des *cucurbitins*, il a fallu y ſuppléer par diverſes obſervations particulieres. L'Auteur a paſſé enſuite aux queſtions, que l'on fait ſur cet Inſecte, touchant ſa nature & ſes proprietez,

ce

ce qui précede, accompagne, ou ſuit ſon excrétion, & les ſignes diagnoſtiques & prognoſtiques, que les Médecins ont accoûtumé d'obſerver.

Mr. *Le Clerc* auroit pu s'arrêter là, mais comme la liaiſon des matieres demandoit qu'il dît encore quelque choſe, des autres vers du Corps Humain; il a entrepris d'en parler auſſi & s'y eſt plus étendu, qu'il n'avoit d'abord cru. Il falloit de plus parler de leur origine, ſur quoi il a expoſé les ſentimens des Anciens & des Modernes, & les difficultez qui s'y trouvent. Ces difficultez n'étoient pas fort difficiles à ſentir, après ce que Mrs. *Redi* & *Valliſnieri* en ont dit; mais comme il n'eſt pas ſi facile de trouver la Verité, on doit ſe contenter de conjectures probables. L'Auteur vient enfin aux remedes, que l'on employe contre les vers, & en a marqué les principaux, en indicant les ſources, où l'on en peut puiſer davantage.

Au reſte il ne s'eſt pas arrêté à rechercher, ou à examiner les étymologies que les Grammairiens Grecs & Latins donnent de leurs noms. Outre qu'elles ſont pleines d'incertitude

&

& même de fauſſetez, elles appartiennent plûtôt à la Grammaire, qu'à la Médecine, ou à la Phyſique. Il n'a pas non plus entrepris de donner des définitions des Inſectes, dont il s'agit. Il s'eſt contenté de les décrire auſſi exactement, qu'il a été poſſible; & en effet, on ne ſauroit donner des définitions des Etres, qui exiſtent, comme des figures de Géometrie, ou des Idées abſtraites; que l'on définit ſi bien, que la ſeule définition ſuffit, pour en faire concevoir toute la nature. Il n'a pas non plus touché pluſieurs queſtions, que les Médecins font ſur les vers, qui infeſtent le Corps Humain; comme, s'il vaut mieux que les vers ſortent du corps, au commencement des maladies, ou au tems de la Criſe, & vers la fin; ou ſi c'eſt mieux qu'ils ſortent vivans, que morts, ou au contraire. Tout ce qu'on en peut conjecturer eſt très-incertain, & n'eſt d'aucune utilité pour la pratique. Quoi qu'il ait cité pluſieurs Auteurs, en parlant de ces matieres; il avouë qu'il ſe pourroit faire qu'il en eût omis quelcun, à cauſe de ſes occupations, & parce qu'il eſt fort rare de trouver des Bibliotheques de livres de Médeci-

decine & de Phyſique, qui ſoient bien fournies. On verra bien néanmoins, par les noms & par le nombre de ceux qu'il cite, qu'il eſt difficile qu'il lui ſoit échappé beaucoup d'Auteurs conſiderables, & qui euſſent dit ſur ſon ſujet quelque choſe de ſingulier & de ſolide.

Cet Ouvrage étant achevé, Mr. *Le Clerc* fut averti que Mr. *Andry*, qui avoit écrit depuis dix-ſept ans des vers, venoit de donner de nouveau ſon Ouvrage revû au Public en MDCCXIV. ſur la fin de l'année. Comme les ſentimens de Mr. *Valliſnieri*, que nôtre Auteur avoit ſuivis par tout, ſe trouvoient entierement oppoſez à ceux de Mr. *Andry*; il eut peur que ce dernier n'eût peut-être produit quelques raiſons, pour les ſiens, leſquelles détruiroient ceux qu'il avoit ſuivis. Mais ſa peur ceſſa, lors qu'il vit que Mr. *Andry* s'étoit contenté de réfuter Mrs. *Lemery* & *Hecquet*, Médecins de Paris, qui avoient écrit contre lui, & de dire à l'égard du Profeſſeur de Padouë *que ſa Critique roule principalement ſur la* Tænia; *mais que ce qu'il en dit l'avoit convaincu* (lui Mr. Andry) *qu'il n'avoit jamais vu de ces ſortes*

tes de vers, au moins de vivans. C'eſt pourquoi, ajoûte-t-il, *comme il ne paroit pas au fait de ces matieres, nous avons cru plus à propos de ne lui point répondre.* Mais ceux qui ont lû la Diſſertation de ce ſavant Italien, ou même l'Extrait, qui en a été fait dans le *Giornale de' Letterati* de Veniſe, T. 2. auront meilleure opinion de cet habile homme, & du travail qu'il a fait ſur ces matieres.

On peut juger, par ce qu'on vient de dire, du deſſein géneral de l'Auteur; mais il faut mettre encore ici, non le détail, mais le contenu en gros de châque Chapitre; car s'il falloit entrer dans le détail des recherches de l'Auteur, ſur tout touchant l'hiſtoire des découvertes & des ſentimens des Médecins, ſur les vers, il faudroit faire un plus long Extrait de châque Chapitre, que nous ne pouvons en donner de tout le livre. Jamais cette matiere n'avoit été traitée, avec tant d'étendue & d'exactitude.

I. Mr. *Le Clerc* fait voir qu'encore qu'il y ait plus de deux mille ans, qu'on a remarqué des vers dans le Corps Humain; les Anciens ne les avoient pas bien connus & encore

plus

plus mal décrits. Les Médecins Grecs & Latins ont parlé de trois ſortes de vers, des ronds & longs, qu'on nomme *teretes*; des *aſcarides*, qui ſont plus courts; & des plats, qu'ils ont nommez *tæniæ*, comme on l'a déja dit. Il y a eu une grande variété de ſentimens, touchant la derniere eſpece, qui étoit la moins connue.

II. Les Arabes ont reconnu ces trois ſortes, mais leurs Interpretes ne les ont pas bien entendus. Ils ont ſu que ceux, qu'ils ont nommé *cucurbitins*, étoient une chaine de vers, attachez les uns aux autres.

III. *Arnauld de Villeneuve* a reconnu deux ſortes de vers larges, mais il n'en a donné aucune deſcription. Il s'eſt contenté de dire que les uns étoient longs & larges & les autres courts & larges. Il leur joint, en troiſiéme lieu, les longs & ronds; en quatriéme lieu, les courts & ronds, qui ſont les Aſcarides des Grecs; & en cinquiéme lieu, les longs vers, que l'on appelle *folia*, ou *cingula*. Mais l'Auteur fait voir que ces derniers, de la maniere dont on en parle, n'étoient pas proprement des vers, mais des ſacs, qui

enveloppent quelquefois les cucurbitins.

IV. On voit une très-grande confusion, dans les Ecrits des Médecins posterieurs, touchant les vers plats. Quelques-uns croyoient que c'étoit une pure fiction des Arabes, que ce qu'ils avoient dit, touchant les *cucurbitins*; & d'autres s'imaginoient que tout ce qu'on avoit écrit, concernant les vers plats, n'étoient que des chimeres. Les autres en admettoient de deux sortes, mais ils ne savoient pas en quoi elles differoient. Les autres, dont *Plater* est le principal, reconnoissent bien deux sortes de vers plats & longs, & ils distinguent expressément les vers *cucurbitins* de l'autre espece; mais ils prétendent que ces derniers ne sont que des fragments des vers plats de la seconde sorte, & ressemblent à de la graine de concombre. D'autres ont pris le *cucurbitin*, pour un *ascaride*, ou pour je ne sai quel vers monstrueux; de sorte qu'on peut dire que cette espece de vers a été long-tems inconnue, & long-tems oubliée, après avoir été découverte.

V. Mr. *Le Clerc* donne, dans la suite, une traduction Latine d'une

Dis-

Dissertation Angloise d'*Edouard Tyson*, touchant les vers plats; produit un passage de Mr. *Lewwenkoek*, concernant la même espece de vers, qui naissent dans les hommes & dans les poissons; & donne enfin le système de Mr. *Andry*, sur les mêmes, & en particulier sur la *Tænia* du second genre de *Plater*, qu'il a nommé *Solium*.

VI. Il met la description exacte que Mr. *Vallisnieri* a faite des *Cucurbitins*, où il fait voir évidemment que ceux qui avoient cru que c'étoit un seul vers se trompoient.

VII, VIII & IX. Il traite de la premiere sorte de *Tænia* de *Plater*. C'est en effet un Insecte rare, mais qui n'est ni feint, ni monstrueux. Il montre que la premiere espece est plus rare dans les païs chauds, & plus commune dans ceux qui sont froids; & que tout au contraire, la seconde, qui est rare dans les froids, se trouve plus fréquemment dans les païs chauds. Il décrit en suite le tronc du corps de la *Tænia* de la premiere sorte, en suite sa queuë & enfin sa tête; en quoi il s'est servi non seulement de l'autorité de ceux, qui en ont écrit avant lui, mais aussi de

ſes propres obſervations. Il n'oublie pas de traiter de la longueur ſurprenante de cet Inſecte, qu'il prouve par les obſervations de divers Auteurs. On ne peut pas rapporter tout cela, ſans une longueur exceſſive; & d'ailleurs on n'entendroit pas bien la deſcription qu'on en fait, ſans le ſecours des figures, qu'on ne peut pas mettre ici.

X. Mr. *Le Clerc* traite enſuite la queſtion, que l'on fait s'il y a pluſieurs *Tenies* dans les Inteſtins, à la fois, & par conſequent ſi elles multiplient. *Hippocrate*, dans le paſſage rapporté au Ch. I. parle d'un ſeul ver de cette ſorte, qui naît, comme les autres vers, dans les inteſtins des Enfans, qui ſont encore dans le ſein de leurs meres; & qui croît avec eux, juſqu'à ce qu'il égale la longueur des inteſtins, à moins qu'il ne ſoit mis dehors tout entier, ou par morceaux. Il croyoit même que lors que quelques uns de ces morceaux étoient ſortis, ce qui reſtoit recommençoit à croître, & vieilliſſoit avec les hommes, dans leſquels il ſe trouvoit. Il ne croyoit point que ce ver multipliât, parce qu'il n'y avoit pas de l'apparence

qu'un

qu'un ſeul animal eût tant de petits, & qu'ils puſſent tous ſe nourrir, dans un lieu, où il y a ſi peu d'eſpace.

La plûpart des Modernes ont ſuivi cette penſée, ſans l'avoir bien examinée. Autrement, ils auroient bien pris garde qu'il n'eſt pas poſſible que la *Tænia* puiſſe perdre de ſi grands morceaux de ſon corps, qu'on en voit ſortir de tems en tems du Corps Humain, ſans en mourir. Secondement, ſuppoſé que cet Inſecte pût vivre long tems, après avoir perdu de ſi grandes parties de ſon corps; on ne ſauroit ſe perſuader qu'elles recroiſſent, par une végétation ſans exemple. Dira-t-on qu'il leur arrive la même choſe qu'aux Léſards, à qui la queuë coupée recroît? Mais il ne s'agit pas ſeulement ici d'une partie de la queuë, mais d'une partie du corps, longue de vint, ou de trente pieds, ou même d'un plus grand nombre.

On dira qu'il n'eſt pas poſſible, qu'il y ait plus d'une *Tænia* dans les inteſtins, vû ſon extrême longueur, ſon peu de largeur, & la grande quantité d'aliment, dont ce ver a beſoin. Pour ſoudre cette difficulté, nôtre Auteur dit qu'on doit re-

marquer avant toutes choſes, que ce vers eſt un animal; & que par conſequent, à moins qu'il ne ſoit tout à fait monſtrueux, il doit multiplier. On ne doit avoir aucun égard à l'autorité d'*Ariſtote*, qui dit que les vers ne provignent point leur eſpece, ce qui eſt contraire à l'experience; & l'on ne doit pas dire non plus que la *Tænia* eſt un monſtre, puis qu'une infinité de gens l'ont toûjours vûë de la même forme, en tous les tems, & en tous les lieux. On ne ſauroit s'imaginer qu'elle ſoit la production de quelque autre eſpece, ſans montrer ſon pere & ſa mere. Cela étant ainſi, quand on ne comprendroit pas bien, de quelle maniere il y en peut avoir pluſieurs, dans les inteſtins d'un ſeul homme, il ne s'enſuivroit pas pour cela qu'il n'y en a qu'un; puis qu'il y a une infinité de choſes, qui ſont réellement, ſans qu'on comprenne bien comment elles ſont.

Mais on peut fort bien répondre aux difficultez, qu'on fait ſur cette matiere. Premierement, la figure des *Tenies* fait qu'elles occupent fort peu d'eſpace; étant non ſeulement plates, mais encore très-minces; ce qui fait qu'elles laiſſent un eſpace ſuffiſant,

fiſant, pour les excremens & les autres ſucs, qui ſe trouvent dans les boyaux. En ſecond lieu, de ce que l'Auteur dit, que pluſieurs Tenies y peuvent loger, il ne s'enſuit pas qu'elles y ſoient en auſſi grand nombre, que les autres eſpeces de vers. Tous les Inſectes ne ſont pas également féconds, & ne font pas des milliers d'œufs; car les plus grands en ont le moins. Ainſi les Serpents ont beaucoup moins d'œufs, que les Inſectes plus petits. Si on met les *Tenies* dans le nombre de ceux, qui ſont le moins féconds; il n'y aura rien en cela, qui ſoit contraire à l'ordre & aux Lois de la Nature.

Pour ce qui regarde la trop petite quantité d'alimens, qui ſeroit inévitable, ſelon quelques uns, s'il y avoit pluſieurs *Tenies*, dans le Corps Humain; l'Auteur ne veut pas répondre que ces Inſectes mangent très-peu, parce qu'on pourroit dire que des vers d'une longueur ſi conſiderable doivent beaucoup manger. Mais il croit que les ſucs, qui coulent tous les jours dans les Inteſtins, fourniſſent aſſez de pâture à ces vers; qui, quoi que très-longs, ſont extrémement minces. Si l'on dit qu'ils

ſe nourriſſent d'une humeur prétieuſe, qui eſt le chile deſtiné à la nourriture de l'homme ; il répond que perſonne ne peut ſavoir de quels ſucs ils ſe nourriſſent, ni ceux qui ſont propres à nourrir châque eſpece, ni la quantité qu'il en faut. Outre cela, les *Tenies* pourroient vivre de chile, ſans cauſer autant d'épuiſement au Corps Humain, que l'on croit communément. On voit une ſeule femme fournir du lait à deux jumeaux, & ſe porter fort bien & même mieux qu'en un autre tems ; d'où il s'enſuit que la nourrice & les jumeaux ont autant d'aliment, qu'il leur en faut. Il ſe peut faire que quelques vers vivent du chile, ſans le diminuer conſiderablement. Que s'il y a quelque *Tænia* vorace, qui en prenne trop, c'eſt alors que ceux, en qui elle eſt, reſſentent une faim canine, que l'on dit être un ſigne de cette incommodité ; & l'on en pourroit conclurre pour lors qu'ils ont pluſieurs *Tenies*, dans le corps. Mais ce cas eſt rare, & l'Auteur a reconnu, que ce ſigne n'eſt pas perpetuel ; parce que perſonne de ceux qu'il a traitez, dans cette incommodité, n'a reſſenti cette faim, ni n'eſt tombé en

au-

aucune maigreur extraordinaire. Cela lui a fait conjecturer que les *Tenies* ne vivent pas de la fleur du chile, comme l'on dit, mais des autres sucs des inteſtins, dans leſquels il peut y avoir les particules du chile les moins digerées. *Aſclepiade* dit, dans *Aurelien*, qu'il ne faut pas regarder les excremens, comme une choſe tout à fait étrangere, puis qu'ils ſervent à l'accroiſſement du corps, & qu'il y a des Animaux, qui ne vivent, que de cela. Si les pourceaux, les chiens & d'autres animaux les mangent, pourquoi les vers ne s'en nourriroient-ils pas; eux qui ſont nez, & qui vivent dans cette ordure? L'Auteur croit que les vers ronds, ſur tout, vivent d'un ſuc plus aqueux & plus épais, tels que les ſucs qui ſortent des fruits; ou qu'ils ſe nourriſſent de la pituite & d'autres ſucs, qui ſont mêlez aux excrements. Il y a même des gens habiles, qui croyent que les Enfans, qui mangent beaucoup de fruits & d'autres choſes indigeſtes, ſont délivrez, par ces vers, de la ſuperfluité des mauvais ſucs, que leur maniere de vivre irréguliere leur cauſe. Il pourroit ſe faire que l'Auteur de la Nature eût produit ces

vers, dans le Corps Humain, pour cet uſage; ou comme une punition, de même que les autres maladies. C'eſt un problême, que Mr. *Valliſnieri* a propoſé, ſans le vouloir ſoudre; mais au moins on ne ſauroit prouver évidemment le contraire, & il n'y a rien d'abſurde, dans cette penſée.

L'Auteur ne nie pas que les vers ne puiſſent cauſer pluſieurs maux à ceux qui en ont; mais il remarque qu'il y a des Enfans, qui en ont beaucoup, & en qui on ne voit néanmoins aucuns Symptomes extraordinaires. On en attribue ſouvent aux vers, ſans qu'ils en ſoient la cauſe.

D'ailleurs le fait eſt aſſuré, par le témoignage de *Tulpius*, Médecin fameux, & depuis Bourgmeſtre à Amſterdam; qui aſſure d'en avoir vû trois tous entiers & vivans, ſortis d'une ſeule & même femme; deſquels il a donné les figures, dans ſes Obſervations.

Mr. *Le Clerc* ne croit pas que l'on diſe que ces trois *Tenies* n'ont été que ſucceſſivement, en cette femme; car ceux, qui nient la pluralité de ces vers, diſent qu'on n'en a qu'un pen-

pendant toute ſa vie. *Hippocrate* & *Actuarius*, après lui, ont dit poſitivement que quand on en a été une fois guéri, ce vers ne revient plus. *Tulpius* aſſure encore qu'outre les trois *Tenies*, qui étoient entieres & en vie, la femme, dont il parle, en avoit rendu pluſieurs morceaux, détachez; qui étoient apparemment les fragmens d'un vers plus âgé. On a auſſi remarqué la même choſe, en des Chiens. Il eſt clair, par-là, qu'il n'eſt pas veritable que ce vers ſoit le ſeul de ſa ſorte, dans le Corps Humain.

XI. En ſuite l'Auteur ſe propoſe les queſtions que l'on fait, ſur la longueur de la vie des *Tenies*, & ſur le lieu, où elles ſe produiſent. *Hippocrate* a dit que ces vers naiſſent dans les enfans, pendant qu'ils ſont encore dans le ſein de leurs meres, & vieilliſſent avec eux, ſans leur cauſer la mort; & qu'il n'en ſortent pas, à moins qu'on ne chaſſe ces vers par des remedes. *Hippocrate* ne s'eſt trompé, ſelon l'Auteur, qu'en ce qu'il a jugé qu'un homme n'avoit, en toute ſa vie, qu'un ſeul de ces vers, dans le Corps; car il eſt d'ailleurs aſſuré, par l'experience, que les vers

de cette eſpece ſortent du corps de l'Homme à tous les âges, depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe. Ainſi il n'eſt nullement beſoin de faire vivre châcun de ces vers beaucoup plus long-tems, que ne vivent ordinairement les Inſectes. L'Auteur fait voir, en paſſant, que quelques Médecins avoient mal entendu ce paſſage d'*Hippocrate*.

Pour la queſtion, que l'on fait, pour ſavoir ſi ces vers naiſſent dans les gros, ou menus inteſtins, elle eſt fort inutile; puis que perſonne ne la ſauroit ſoudre, & qu'on en trouve dans tous les inteſtins.

XII. L'on traite enſuite des ſignes *diagnoſtiques* & *prognoſtiques* de ces vers; ſur quoi Mr. *Le Clerc* rapporte quantité d'obſervations; mais ſur leſquelles il ſeroit bien difficile de faire des regles ſures & genérales, à cauſe de la varieté des accidens, qui arrivent aux malades.

XIII. L'Auteur joint à cela une liſte de tous les autres vers, qui infeſtent le Corps Humain, & en donne la deſcription tirée d'un grand nombre d'Auteurs, qui les ont obſervez, avec ſoin, & ſur tout de Mrs. *Redi* & *Valliſnieri*; qui ont étudié cette

te matiere, avec une attention peu commune, & dont auſſi les travaux ont eu un très-grand ſuccès. On trouvera même les figures de quelques uns, à la fin. On n'avoit point encore eu de recueuil, ſur ce ſujet, auſſi complet, que celui-ci; & ceux qui n'ont jamais penſé à cette matiere ſeront épouvantez de la multitude des inſectes, qui ſe trouvent dans le Corps de l'Homme. Mais avec tout cela, ils n'y font que rarement beaucoup de mal.

XIV. Une des plus difficiles queſtions, que l'on agite ſur cette matiere, c'eſt celle qui concerne l'origine des Vers. On en a trouvé dans des fœtus tant humains, que de bêtes, venus au monde, avant le terme, & dans des perſonnes de tous âges, comme on le fait voir, par des obſervations indubitables. On demande donc comment ces Animaux (car on ne peut pas douter que ce n'en ſoient) naiſſent dans les corps des autres Animaux.

Les Anciens ne s'embarraſſoient pas beaucoup de cette queſtion, car ils s'imaginoient qu'ils ne naiſſoient que de quelques matieres corrompues & miſes en mouvement. Les

Modernes les ont bonnement ſuivis, ſans prendre garde aux difficultez inſurmontables, qu'il y a dans ce ſentiment, ni même aux Experiences contraires; juſqu'à ce que feu Mr. *Redi* ait fait revenir les Phyſiciens de cette erreur, en leur faiſant voir à l'œuil, que les vers que l'on croyoit ſe former, par la pourriture, naiſſoient d'œufs, auſſi bien que tous les autres Animaux; dans ſon Ouvrage *de la géneration des Inſectes*.. Nôtre Auteur dit, avec raiſon, qu'il eſt ſurprenant que l'opinion vulgaire, que les Inſectes naiſſent de la pourriture, ait pu ſe ſoûtenir ſi longtems; puis qu'on l'avoit détruite, par les mêmes raiſonnemens, par leſquels on avoit renverſé le ſyſteme d'*Epicure*, qui croyoit que tout avoit été formé, par le concours fortuit des Atomes, & que les Animaux étoient nez du limon de la Terre, échauffé par la chaleur du Soleil. Si la pituite & les autres ſucs, qui ſont dans les inteſtins, dit Mr. *Le Clerc*, en ſe pourriſſant, prenoient, par le moyen de la chaleur, la forme de vers; pourquoi cette forme ſeroit-elle toûjours la même? pourquoi n'en verroit-on pas, tous les jours,

jours, de differentes? On reconnoit au contraire que, depuis deux mille ans, comme on le peut recueuillir des obſervations citées dans cet Ouvrage, il y a eu des vers plats & longs de la même forme, & nôtre Poſterité les verra de même. C'eſt pourquoi, *Mercurial* diſoit, *que la cauſe exterieure des vers n'étoit autre choſe, qu'une cauſe céleſte, qui, dans le milieu des cauſes immédiates, forme les Animaux; ſoit que ce ſoit la* Puiſſance Plaſtique *de Galien; ſoit que ce ſoit le* puiſſant Agent Caleodea d'*Avicenne*; ou l'Ame du Monde *des Platoniciens.* * Il eſt au moins certain, que les Vers, ni aucun autre Inſecte, & encore moins les Animaux plus parfaits, ne ſont pas des productions du mouvement des particules de la matiere, qui s'entrelacent mécaniquement enſemble, & qui forment enfin des Machines auſſi admirables, que leurs corps. A quoi ſi l'on ajoûte qu'il y a dans les Animaux, les plus imparfaits, un Principe interieur de mouvement, & de ſentiment, quoi que plus, ou moins parfait; il faudra reconnoître même qu'entre les In-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

Ingredients, qui les composent, il y a quelque chose, qui n'est pas corporel, (de la maniere au moins dont nous concevons le Corps) puis qu'on ne peut pas dire qu'aucun Corps ou qu'aucune pure Matiere commence à se mouvoir, sans cause étrangere, ou que l'on y voye aucun sentiment. Ceux qui considereront tout cela, comprendront bien qu'à moins que d'attribuer la production des Insectes immédiatement à Dieu; il en faut chercher la cause dans quelque Etre subalterne, mais qui ne soit point materiel.

Pour revenir aux vers, quoi que l'on accorde que ceux du Corps Humain & particulierement la *Tænia*, ne sortent pas de la corruption, mais d'un Oeuf, comme tous les autres Animaux; il reste encore à savoir comment ces Oeufs se trouvent dans le Corps Humain. Il y a de savans hommes, qui croyent qu'ils entrent dans nôtre Corps, ou de l'air, dans lequel ils voltigent; ou avec ce que nous mangeons & buvons, où ces Oeufs se rencontrent, sans que nous le sâchions; après quoi ils s'écloſent dans notre Corps, & y produisent les vers, que l'on y trouve. Mr.

Vel-

Vallisnieri croit, avec raiſon, que ce ſont des choſes également contraires à la bonne Philoſophie; que de croire qu'une certaine eſpece d'Animal ſort des Oeufs d'une autre eſpece, & de confondre ainſi les genres diſtincts des Animaux; ou de s'imaginer qu'ils ſont formez de la pourriture. Car comme de l'Oeuf d'une Colombe, il ne ſort pas un Serpent; ni d'un Serpent un Rat; ou d'un Rat un Poiſſon: ainſi un ver ne ſauroit ſortir des Oeufs d'un Papillon, ſoit qu'on entende un ver de terre, ou un ver, tels que ceux qui naiſſent dans les entrailles des Animaux; ni un Eſcarbot de l'Oeuf d'un ver. C'eſt une loi invariable de la Nature, que châque animal en engendre un, qui lui reſſemble.

Ces habiles gens n'ont pas pris garde, ſelon le même, que les vers qui peuvent venir des fruits, de l'eau ou de l'air, ne ſont pas les mêmes que ceux qui ſont dans les Hommes, ou dans les Bêtes. Il avouë que nous avalons tous les jours pluſieurs Oeufs de cette ſorte; mais il nie qu'ils puiſſent naître, ou s'éclorre, dans nos entrailles; ou que, ſi cela arrivoit, ces petits vers y puſſent ſubſiſter,

ſiſter, faute d'aliment qui leur convînt, ou de nids, qui leur fuſſent propres, ou d'un air libre, pour lequel ils avoient été formez. Outre cela, la trop grande chaleur, & les ferments violents, qui ſont dans le Corps Humain, les tueroient très-promptement.

Mais ſuppoſé qu'il s'y puſſent nourrir, & qu'ils y trouvaſſent des nids, qui leur fuſſent propres; lors qu'ils ſeroient parvenus à leur juſte grandeur, & qu'ils devroient être changez en Aurelies, en Chryſalides, ou en Nymphes, & enſuite devenir ailez, comme les Inſectes, deſquels ils ſeroient venus; comment cela ſe pourroit-il faire? Où trouveroient-ils des places propres à leur nature, & où ils puſſent demeurer en repos; afin que les métamorphoſes, ou les changemens reglez, auxquels la Nature les a ſoumis, puſſent ſe faire? On a remarqué cent fois, que ces Inſectes, deſtituez de lieux propres pour eux, mouroient infailliblement. Puis donc que preſque tous les vers, qui ſont dans les fruits, dans les eaux, dans les herbes, & en général en tout ce qu'on mange, ſont de telle nature qu'il doivent pren-

prendre des ailes, en leur tems; nous ne devons pas craindre qu'ils naiſſent dans nos entrailles, ou que, s'ils y étoient nez, ils y puſſent vivre long-tems. Mais quand on accorderoit encore que ces vers ſont de la ſorte de ceux, qui ne prennent point des aîles & qui demeurent toûjours vers, qui ſont en petit nombre; ils ſeroient d'une ſorte toute differente de celle, qui habite les entrailles des Hommes, & il ſeroit toûjours ridicule de confondre les eſpeces & de faire deſcendre les unes des autres.

Si l'on fait changer de lieu ou de nourriture les vers, ou les chenilles de pluſieurs ſortes, qui rongent les herbes, les fleurs, les fruits, ou quelque autre matiere pourrie; comme on en voit dans l'eau, dans la terre, au dedans & au dehors des Corps des animaux; on les verra bien-tôt mourir. Nous en avons un exemple fort commun, dans les vers à ſoie, qui meurent d'abord qu'on change leur nourriture, ou qu'ils ſont dans un lieu incommode pour eux, ou que l'air devient trop froid, ou ſi l'on n'en a pas aſſez de ſoin. On a remarqué mille fois la même choſe,

ſe, dans les autres ſortes de vers. Ceux, qui naiſſent dans les fruits, vivent de fruits; ceux, qui naiſſent dans les fleurs, ne mangent que les fleurs; & ainſi des autres, que l'on trouve dans toutes les parties des plantes, & qui ſont differens, ſelon les remarques de Mrs. *Andry* & *Valliſnieri*.

Si l'on convient de cela, que l'on touche comme au doit, on conviendra auſſi qu'il n'eſt pas poſſible, que les vers que l'on prend, ſans le ſavoir, dans les alimens, s'écloſent & vivent dans nôtre Corps. Mr. *Valliſnieri* remarque là-deſſus, qu'on n'en voit point de ſemblables au dehors de nous; & qu'il ne ſe peut pas faire un ſi grand changement dans les corps des vers exterieurs; qu'ils deviennent propres à vivre d'alimens, que la Nature ne leur avoit point deſtinez, & dans un lieu qui ne leur eſt point propre.

Mr. *Leuwenhoek* a néanmoins remarqué, par le moyen du Microſcope, quantité de vers dans l'eau, & même dans le corps des poiſſons; d'où il conclut que les Enfans, qui boivent beaucoup d'eau, peuvent avaler des vers, qui croiſſent en ſuite

te dans leur Corps. * Mais outre que cette obſervation ne détruit nullement les raiſons du Médecin de Padouë; il eſt très-facile, que l'on prenne des vers, pour être de la même ſorte, quoi qu'ils n'en ſoient pas; ſoit à cauſe de la reſſemblance exterieure, ſoit à cauſe de l'extrême petiteſſe de ces vers, qui ne permet pas qu'on les examine. D'ailleurs il y a, comme il me ſemble, beaucoup de danger de ſe tromper dans les obſervations faites, par le moyen du Microſcope, ſur des objets extrémement petits. On peut prendre facilement pour des vers ce qui n'en eſt point, telles que ſont des particules oblongues & très-minces qui nagent dans l'eau, & que le mouvement naturel des particules de l'eau & de l'air peuvent plier & agiter en diverſes manieres, qui font qu'on les prend pour des vers. Ces obſervations ſont très-difficiles à bien faire; il y a très-peu de gens, qui les puiſſent bien examiner; parce que très-peu de Curieux ont des Microſcopes aſſez bons, ou ſavent aſſez bien s'en ſervir; & il arrive très-

* *Remarque de l'Auteur de la Bibliotheque Anc. & Mod.*

très-facilement que l'imagination ſupplée au défaut de la vuë & qu'on croit voir ce qui n'eſt point, dans des objets ſi petits. L'envie de découvrir quelque choſe de nouveau, en matiere de Phyſique, devient une forte paſſion en ceux, qui s'y appliquent, & fait que l'eſprit croit avoir découvert ce qui eſt plûtôt fondé ſur ſon imagination, que ſur une experience réelle; ce qui arrive ſur tout à ceux qui s'entêtent de former un Syſtême, & de rendre raiſon de tout ce qu'ils voyent, ou qu'ils croyent voir. Outre cela, on en tire mille conſéquences, qui ne ſont que des poſſibilitez, & qui multipliées à l'infini peuvent produire une infinité d'erreurs, s'il y en a ſeulement quelque peu de fauſſes. J'aimerois fort que, dans la Phyſique Experimentale, on ne conjecturât point; ou qu'au moins on n'aſſurât rien, que ce qui ſeroit appuyé ſur un grand nombre d'Experiences ſemblables, & faites par pluſieurs perſonnes habiles & attentives.

Mr. *Hartſoeker*, dans une Lettre, publiée dans l'Ouvrage de Mr. *Andry*, touchant les vers, remarque fort bien qu'on n'a jamais vû de *Tenies*, ex-

excepté celles qui ſont ſorties du corps des Animaux, qui y ſont ſujets; de ſorte qu'ils ne peuvent pas les avoir priſes par les alimens. Ils croit donc qu'elles ont été créées avec les hommes, & qu'elles ſont auſſi anciennes, que le Genre Humain; auſſi bien que cette eſpece de Poux, qui lui eſt particuliere. Il juge auſſi que ces vers ſe forment de la conjonction d'un mâle & d'une femelle, & que s'il arrive que quelques uns de leurs Oeufs ſortent du corps avec les excremens, ſur une herbe, ou quelque autre choſe, qui ſoit mangée enſuite, par un Animal; ces Oeufs peuvent s'éclorre dans ſon Corps, & y produire de ſemblables vers.

Cette derniere remarque peut ſervir à faire voir comment la propagation peut s'en faire; matiere, dont on parlera dans la ſuite; mais ce qu'il dit auparavant, de la premiere origine des *Tenies*, eſt ſur tout digne d'attention. Il eſt fort vrai-ſemblable que ces Vers & tous les autres Inſectes, qui ſont dedans, ou dehors le Corps des Animaux, à la peau deſquels ils s'attachent, ont été créez dès le commencement, & que châque eſpe-

eſpece a été produite diſtincte de toutes les autres. Ils ne ſe trouvent point dans les mêmes lieux, & s'ils venoient de quelque endroit commun, de l'eau, de la terre, ou de l'atmoſphere, ils ſe jetteroient indifferemment ſur diverſes ſortes d'Animaux; ce que l'on ne voit point, puiſque châque Animal a ſa vermine diſtincte; comme Mr. *Redi* l'a fait voir, dans ſes Experiences ſur les Animaux, qui ſe trouvent dans d'autres Animaux.

Mr. *Valliſnieri* croit qu'il peut arriver facilement que les Oeufs de ces vers paſſent, par le chile de la Mere, dans l'Enfant qui eſt en ſon ſein; ou par le lait, lors que l'Enfant eſt né, ſoit qu'il tette ſa Mere, ou une autre Femme. Mais comme on peut demander de qui ces Femmes avoient tiré ces vers & qu'on peut remonter juſqu'à Eve, de Femme en Femme; on ſe voit obligé de chercher comment ils ont été formez dans nos premiers Parens.

Il naît de là une autre difficulté fondée ſur ce que *Théophraſte* & *Pline* aſſurent qu'il y a eu des Peuples, qui n'étoient point ſujets aux vers, entre leſquels ils mettent les peuples de

de Thrace, les Phrygiens & les Atheniens. On dira qu'il ne faut pas tout à fait ſe fier à ces Auteurs, & qu'il ſe peut faire qu'il y ait des gens, qui ne ſoient que peu, ou point ſujets aux vers; ce qui fait qu'on ne peut pas y prendre garde, de ſi près. Mais ſi l'on ne peut accorder cela, des autres ſortes de vers; il faudra néanmoins avouër, qu'il y a des gens qui ne ſont nullement ſujets aux vers plats, & qu'il y a peut-être bien des païs, où l'on n'a jamais vu de ces Inſectes; ce qui ne ſemble guére pouvoir être, ſi c'étoit-là un héritage, qui fût venu à nous, de nos premiers parens. Car enfin pourquoi les uns y ſeroient-ils ſujets, & les autres en ſeroient-ils exempts? Dira-t-on qu'il y a eu une ſeconde création de vers, pour nous punir? Si l'on ne peut admettre cette penſée, il ne paroîtra peut-être pas moins abſurde de croire, qu'encore qu'ils viennent des premiers hommes, la plûpart de leurs deſcendants en ont été exempts; & qu'il y a des païs, où ils ſont communs & d'autres où on ne les voit point. Ainſi les vers, qu'on appel-

le la *Veine de Medine*, qui tourmente les Arabes, les Africains & les Indiens, eſt inconnue aux peuples des climats plus froids : comme ceux des païs chauds ignorent ce que c'eſt que les *Tenies*.

L'Auteur, après avoir propoſé ces difficultez, avouë qu'il ne ſait ce qu'on y pourroit répondre ; à moins qu'on ne diſe que les Oeufs des ces vers peuvent très-long-tems demeurer cachez dans le corps de chaque homme, juſqu'à ce qu'il y ait quelque occaſion, qui les faſſe éclorre ; en ſorte qu'on commence plûtôt, ou plûtard de s'appercevoir des vers, ſelon que le corps y eſt plûtôt, ou plûtard diſpoſé. Ainſi l'Auteur a vu un homme, qui ne s'étoit point apperçu qu'il avoit une *Tenie*, dans le corps, qu'après l'âge de cinquante-cinq ans ; & d'autres en ont rendu beaucoup plûtôt. Ainſi encore il ſe pourroit faire que la *Veine de Medine* fût dans la peau, ou dans la chair de tous les hommes ; mais qu'elle ne parût que dans les Arabes, les Africains, & les Indiens ; parce que la chaleur des lieux, qu'ils habitent, fait éclorre ſes Oeufs, qui ne s'éclofent point aux Païs-bas ; &

qu'au

qu'au contraire les Oeufs des vers, qui paroiſſent ici, ne peuvent pas éclorre aux Indes, en Arabie & en Afrique, à cauſe de la trop grande ſéchereſſe de ces païs-là. On peut confirmer cela, par une remarque, que quelques Voyageurs ont faite; c'eſt qu'en navigant ſeulement ſur la côte de Guinée, on ſe ſent des démangeaiſons à la peau, ſur tout aux bras & aux jambes & encore plus aux cuiſſes; qui ſont les parties, où ces vers ont accoûtumé de paroître. On ſait ce que la chaleur & l'action des fermens peuvent produire dans les Oeufs. On ne peut point faire de difficulté, contre l'inutilité de ces Oeufs, qui ne ſont la plûpart jamais éclos; qu'on ne puiſſe faire, contre les graines inutiles des plantes; leſquelles graines ſe perdent, pour la plus grande partie, ſans aucun inconvenient, à cauſe de leur grand nombre. On ne peut pas non plus trouver étrange que l'on dife, que ces Oeufs s'écloſent ſi tard, ou même ne s'écloſent jamais; puis que les Oeufs mêmes, qui ſont dans les Ovaires des Filles, ou des Femmes, y demeurent tant d'années, ſans qu'ils produiſent rien. On peut di-

re la même choſe des Poux, qui ſont particuliers aux hommes. Pour rendre raiſon de la premiere origine de ces Oeufs, l'Auteur propoſe le ſentiment de ceux, qui croyent que tous les Animaux, qui ont été, qui ſont & qui ſeront, étoient renfermez dans des Oeufs, contenus dans les Ovaires des premiers Animaux; & que ces Oeufs diminuoient à l'infini en petiteſſe, puis que chacun en contenoit une infinité d'autres. Mais il ne détermine rien là-deſſus, & il a raiſon; puis qu'on peut propoſer d'autres hypotheſes, auſſi probables, ſur la formation des corps organizez; & que quand même on n'en pourroit propoſer aucune, la Nature nous eſt trop peu connue, pour oſer nier qu'elle ne puiſſe renfermer & qu'elle ne renferme en effet une infinité de choſes, dont nous n'avons point de connoiſſance.

Mr. *Le Clerc* avoit écrit juſqu'ici cet Ouvrage, lors qu'il a vu les nouvelles obſervations de Mr. *Valliſnieri*, publiées à Padouë en MDCCXIII. où il répond à quelques objections, qu'on lui a faites ſur la difficulté, que l'on trouve à admettre la création de ces Oeufs, dans Adam, ſoit avant,

ſoit après le peché, ou dans Eve, qui fut tirée d'une de ſes côtes. Le Profeſſeur de Padouë répond, qu'il conçoit qu'avant la création de l'Homme, tous les Animaux & toutes les Plantes, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on ne voit pas, avoit été formé par la Toute-puiſſance Divine, qui fit enſuite l'Homme. Les vers, qui avoient été créez un peu auparavant, & qui étoient dans le limon de la Terre, entrerent dans la compoſition de l'Homme; pour lui être utiles, & pour perfectionner ſon Corps, s'il demeuroit dans l'innocence; & pour le punir, s'il tomboit dans le peché.

On ne doit pas être ſurpris, ſelon Mr. *Valliſnieri*, que l'on diſe qu'il ſe peut faire que les vers contribuent quelque choſe à la perfection du Corps Humain. Plus un Automate eſt compoſé, & renferme plus d'autres Automates en lui-même, plus il eſt parfait & digne de nôtre admiration. Ainſi l'on regarde le Monde plein d'Animaux de tant de ſortes, comme plus parfait, que s'il n'en contenoit point. Il n'y avoit rien, ſelon Mr. *Valliſnieri*, qui fût injurieux à nôtre Premier Pere, en

ce qu'il y avoit des Inſectes dans ſon corps ; qui ne lui faiſoient aucun mal, qui vivoient ſeulement des ſuperfluïtez indigeſtes des ſucs, qu'ils trouvoient dans ſes inteſtins, & qui ne le mordoient point, mais qui ne faiſoient que lêcher ſes boyaux. Si les fibres de ſes entrailles avoient été amorties, ou ſi elles avoient été trop chargées des ſucs, ou des excremens, qui y étoient ; en pouſſant ces fibres, ils leur redonnoient le mouvement, qu'elles avoient auparavant. Mais la félicité d'Adam fut de courte durée, il pécha & ces vers qui ne lui faiſoient auparavant aucun mal, devînrent des inſtrumens de la Juſtice Divine, & dès lors ils eurent le pouvoir de nuire à l'Homme, de même que les Bêtes féroces.

Pour l'hiſtoire de la création d'Eve, qui fut tirée d'une côte d'Adam, outre qu'il y a là pluſieurs choſes, qui ſurpaſſent la portée de l'Eſprit Humain & que l'on ne doit peut-être pas prendre à la lettre ; on peut dire qu'il y avoit pu paſſer des vers dans cette côte, par le moyen des ouvertures du canal thoracique, dont les rameaux vont juſqu'aux inteſtins, &

qui

qui touche d'un autre côté les côtes. D'ailleurs Dieu a pu, d'une autre maniere, mêler des vers, dans le corps d'Eve. Cela n'eſt pas plus difficile, que de former une Femme, de la côte d'un Homme. Mr. *Valiſnieri* auroit pu, ce me ſemble, ajoûter, qu'encore qu'il ne ſoit parlé que de la côte d'Adam; rien n'empêche que Dieu n'y ait joint de la terre, pour ſuppléer à ce qui manquoit de matiere à cette côte, pour former le Corps d'une Femme.

* Il me ſemble auſſi que l'on pouvoit s'y prendre autrement, pour prouver l'ancienneté des Vers; ſi cela avoit été tout à fait néceſſaire, pour rendre raiſon de leur origine. On auroit pu conſiderer la choſe, dans les Bêtes, qui ont des Vers & de la Vermine, auſſi bien que les Hommes; & dans le Corps deſquelles on ne peut pas dire que le peché ait fait aucun changement, puis qu'elles ne ſont pas ſujettes à pecher. Leurs vers & leur vermine ne ſont pas moins des eſpeces d'Animaux, créez au commencement (ſuppoſé qu'il

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & de M.*

qu'il en faille néceſſairement venir-là) que les Inſectes, qui ſe trouvent dans le Corps des Hommes. On auroit pu leur attribuer les mêmes uſages, que ceux qu'on attribue à ceux qui ſont dans nôtre Corps; ſoit que ces Inſectes y ſoient utiles, ſoit que la matiere corruptible du Corps des Bêtes ſoit propre, pour ſervir d'habitation aux vers. Mais quand on diroit qu'il y a des Etres, qui préſident, ſous Dieu, à la formation des Animaux & des Plantes, & qui les produiſent à châque génération, avec leurs habitans; je ne voi pas que l'on avançât rien d'abſurde, ni de plus difficile à concevoir, que la production de toutes les Bêtes & de toutes les Plantes, qui ont été, qui ſont, & qui ſeront, dans les premieres de châque Eſpece. Je ne ſaurois comprendre qu'il ſoit abſolument néceſſaire, que tout cela ait été produit au commencement. L'Ecriture ne dit autre choſe, ſinon que Dieu produiſit d'abord chaque Eſpece, & rien n'empêche qu'il n'ait commis des Etres inferieurs, pour avoir ſoin de leur propagation, tant que le Monde durera. On ne produit contre cela, que de legeres probabi-

li-

lités, dont tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ce que l'on avance n'eſt pas contradictoire. C'eſt bâtir ſur un fondement ruineux, que de bâtir ſur la ſimple poſſibilité ; puis qu'il ne s'enſuit pas qu'une choſe ſoit, de ce qu'elle eſt poſſible, & qu'il peut y avoir une infinité de choſes poſſibles, dont nous n'avons pas d'idée.

On dira peut-être que ces *Natures Plaſtiques*, que quelques Savans Anglois ont établies dans leur Syſtême du Monde, ſont des Natures dont nous n'avons point d'idée claire. Mais eſt-il néceſſaire que nous ayons des idées claires de tout ? Peut-on dire qu'il n'y a rien, dans la Nature, que ce que nous connoiſſons ? Pouvons-nous remonter, avec certitude, juſqu'aux premieres cauſes des Phénomenes, que nous y voyons ? Je ne crois pas qu'il y ait perſonne, qui l'oſât dire. Ainſi comme on ne ſauroit prouver que Dieu ait créé, au commencement, tous les Individus des Plantes & des Animaux ; il doit être permis de ſoupçonner, qu'il y a des cauſes particulieres, qui les forment inceſſamment, dans la ſuite des tems, quoi que ces cauſes ne nous ſoient pas connues.

Cela étant ſuppoſé, rien n'empêche qu'on ne puiſſe dire que le Corps de l'Homme, étant ſemblable à celui des Bêtes, il a été formé de même, avec tous les Inſectes, qu'il renferme, dès le commencement, quand même ces Inſectes lui ſeroient nuiſibles; parce que, s'il n'avoit pas péché, Dieu auroit mis ordre à cela, comme il auroit remedié, par ſa Toute-puiſſance, à la mortalité, ou à la diſſolution naturelle du Corps Humain; en le conſervant, quoi qu'il ſoit mortel de ſa nature; par la même Puiſſance, par laquelle il conſervera les Corps des Bienheureux & même des Méchans, après la Réſurrection. Mais il n'eſt pas beſoin que Dieu penſât à ce qu'il auroit fait, ou que nous y penſions pour lui après coup, ſi l'Homme n'eût point peché. Il ſavoit très-certainement qu'il pecheroit, & ſi les vers & la vermine ſont néceſſaires pour le punir, ils étoient par avance créez pour cela: ou puis qu'on en trouve dans les Bêtes, que Dieu ne punit pas, auſſi bien que dans les Hommes; Dieu avoit trouvé à propos d'attacher ces hôtes à la nature corruptible de nos Corps.

Mais,

Mais, pour achever de dire ce que je penſe des recherches, ſur l'origine des vers & de la vermine; je croirois qu'il ſuffit de prouver, comme on le fait démonſtrativement, que les Inſectes, non plus que les autres Animaux, ne ſont pas des productions de la pourriture; ſans ſe mettre trop en peine de leur premiere origine. Cette découverte, dont on eſt redevable principalement à Mr. *Redi* (je ne me ſouviens pas, au moins que perſonne l'ait propoſée avant lui) cette découverte, dis-je, eſt aſſez belle & aſſez importante, pour s'en féliciter, & en être content; ſans vouloir aller plus loin, qu'on ne peut, en recherchant leur premiere origine, & toutes les particularitez de leur propagation. Ils ne naiſſent pas de la pourriture, on le prouve invinciblement, c'eſt aſſez; ne pouvons-nous pas ignorer le reſte tranquillement, & nous paſſer de conjectures incertaines? Sont-elles capables de ſatisfaire un Eſprit ſolide? Nullement. Arrêtons-nous donc à ce que nous pouvons ſavoir, & laiſſons les chimeres des conjectures à ceux, qui ne ſavent pas la différence qu'il y a entre le Certain & l'In-

l'Incertain ; que nous voyons confondre tous les jours, par cette manie de conjecturer, qui n'eſt propre qu'à nous jetter dans l'erreur, & à diffamer la Philoſophie. La Fable n'a point inventé d'Animal ſi monſtrueux, que ces ſyſtemes compoſez, ſans diſtinction, du Certain & de l'Incertain ; dont la nature eſt auſſi incompatible, que celle du Jour & de la Nuit.

On ne doit néanmoins, en cela, pas tant accuſer les Philoſophes, de ce mélange ; que ceux qui leur font trop de queſtions, & qui veulent qu'on leur donne des conjectures ; lors qu'on ne peut pas les ſatisfaire, par des démonſtrations. Il leur devroit ſuffire qu'on prouve évidemment ce que l'on donne pour vrai, ſans vouloir obliger les Philoſophes de parler ſur ce qu'ils ne peuvent pas prouver, faute des lumieres néceſſaires pour cela. Il ſuffit que l'on prouve ſolidement ce que l'on avance, comme aſſuré, & pendant que les preuves, qu'on en donne, ſubſiſtent, toutes les difficultez, que l'on peut faire contre, ne doivent nullement inquieter. On peut faire mille queſtions, ſur un ſujet, ſur lequel on a

prou-

prouvé clairement quelque choſe, auxquelles on ne ſauroit ſatisfaire; parce que ce ſujet n'eſt connu, que du côté, duquel on l'a enviſagé. Il eſt aiſé d'appliquer ces maximes à la matiere, dont on vient de parler.

Comme il y a eu des gens autrefois, & qu'il y en a peut-être encore, qui trouvent à redire à la quantité d'Inſectes qu'il y a; & qui prétendent qu'il vaudroit mieux qu'il n'y en eût point, ce qui leur donne lieu d'attaquer la Providence; l'Auteur examine cette matiere, & prouve au contraire que Dieu a fait paroître ſa Sageſſe & ſa Puiſſance, en cela. Il fait voir qu'il y en a pluſieurs, qui ſont d'un très-grand uſage à l'Homme; comme les *Abeilles*, par le moyen de leur Miel & de leur Cire; & les vers que l'on trouve dans les *Grains de Kermès*, d'où l'on tire une humeur de couleur de pourpre, d'un goût exquis & très-pénetrant, & dont on fait un admirable cordial; auquel on auroit de la peine d'en ſubſtituer un équivalent, s'il manquoit. Ces Inſectes ſont encore une très-belle teinture, auſſi bien que la *Cochenille*, qui eſt une eſpece d'Eſcarbot,

qui vient de l'Amerique; de ſorte que l'on n'a que faire de regretter la pourpre des Anciens. Les vers à ſoie ſervent encore infiniment, par la ſoie, qu'ils fourniſſent, & dont on fait des étoffes, qui ſont ſi commodes, dans les païs chauds ſurtout, qu'on y auroit bien de la peine à s'en paſſer entierement. * Si l'on dit que cela a introduit le luxe, on peut facilement répondre, que ſi cette objection étoit conſiderable autems, auquel on vendoit les étoffes de ſoie au poids de l'or, ou auquel elles étoient fort cheres; elle ne l'eſt plus à preſent, que quantité d'étoffes de ſoie ſont à très-bon marché. D'ailleurs ces manufactures ſervent à faire vivre une infinité de perſonnes, qui deviennent par-là utiles à elles mêmes & à la Societé.

Il y a, outre cela, mille autres uſages de quantité d'Inſectes, que nous ignorons, mais que nôtre Poſterité pourra trouver. Mr. *Ray*, dans ſon Livre de la *Sageſſe de Dieu*, dans les Ouvrages de la création, propoſe un uſage géneral, qui eſt d'exercer

* *Remarque de l'Auteur de la R. A. & M.*

cer nos Eſprits & de leur donner lieu de s'appliquer à la contemplation. Mais nôtre Auteur aime mieux en propoſer un plus particulier, tiré de ſa profeſſion. C'eſt l'uſage que les nouveaux Anatomiſtes ont fait des Inſectes, dont les organes ſont plus ſimples & plus faciles à examiner, pour montrer la ſtructure des membres des Animaux plus parfaits, en les comparant les uns aux autres. On ſait que le fameux *Malpighi* a trouvé une admirable analogie, entre ces organes, & a heureuſement découvert la ſtructure des plus compoſez, par l'examen de plus ſimples.

Mr. *Ray* trouve un ſecond uſage des Inſectes, en ce qu'ils ſervent de nourriture à une infinité d'Oiſeaux, que les hommes mangent, ou qui nous divertiſſent, par leurs chants. Mais il peut y avoir des uſages plus cachez, & des raiſons de créer les Inſectes, qui nous ſont tout à fait inconnues. Non ſeulement, il y en a une infinité d'Individus, mais encore un ſi grand nombre d'Eſpeces, que Mr. *Ray* croit qu'il y en a peut-être plus de vingt-mille; ce qui ne doit point paroître étrange, s'il eſt vrai,

vrai, que, selon *la nouvelle idée de la division des Insectes* de Mr. *Vallisnieri*, on en trouve, sur un seul Chêne, plus de deux cents especes; & qu'il y en ait, sur châque plante, de particuliers, qu'on ne trouve pas sur les autres. Si vous joignez à cela tous ceux, qu'on voit en l'Air, dans la Mer, dans les Rivieres, dans les Pierres, dans les Lacs, dans les Animaux, sans en excepter les Hommes; & si vous considerez qu'il y en a quelques uns d'une si grande petitesse, qu'on ne les peut voir, qu'avec un Microscope, & peut-être encore d'autres si petits, que les verres, qui grossissent le plus les objets, ne les peuvent pas rendre visibles; vous ne sauriez esperer de voir, ni de connoître ce nombre infini d'Insectes. Ce que nous ne pouvons ni voir, ni connoître, ne nous regarde pas; à moins que ce ne soit quelque chose, qui agisse sur nous, sans que nous nous en appercevions; ce qu'on ne peut pas dire d'une infinité d'Insectes, qui n'approchent jamais de nôtre Corps. Ces Insectes ne sont pas faits, pour nôtre usage, sinon en ce que leur extrême varieté, & leur nombre prodigieux font voir la Puissan-

ſance & la Sageſſe du premier Auteur de tout cela ; & peut-être en ce que le reſte des Créatures en retire quelque avantage, dont nous profitons indirectement.

L'Auteur fait diverſes autres réflexions ſemblables, qui ſervent à faire reconnoître la Sageſſe de la Providence, dans la production & dans la conſervation du grand nombre d'Eſpeces d'Inſectes, qui ſont autour de nous, quoi qu'il en périſſe tous les jours une infinité d'Individus ; car quoi que Dieu n'ignore pas la moindre particularité & qu'il veille ſur tout ; la conſervation des Eſpeces, malgré la deſtruction des Individus, eſt la principale preuve de ſa Providence. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter davantage là-deſſus.

XIV. Enfin il donne un recueuil des principaux remedes, que l'on a découverts pour faire perir les vers ; afin que ceux qui en auront eſſayé quelques uns, ſans ſuccès, puiſſent recourir aux autres. Il y ajoûte même quelques remarques ſur ces remedes, afin que l'on voie leſquels ſont les meilleurs, & comment il s'en faut ſervir.

Après

Après cela viennent les Planches, qui contiennent les figures des vers, dont on a parlé. La premiere, qui eſt diviſée en deux feuilles, repréſente les vers plats & longs, deſquels Mrs. *Tyſon* & *Andry*, ont donné les figures. On voit, dans la ſeconde & dans la troiſiéme, la figure des *cucurbitins* & d'autres eſpeces de vers, qu'on trouve dans Mrs. *Valliſnieri* & *Ruyſch*. Dans la quatriéme, il y a les figures d'un vers rond, & des *Aſcarides*, données par Mr. *Redi*. La cinquiéme & la ſixiéme contiennent des figures de vers plats, publiées par divers Médecins. La ſeptiéme repréſente des morceaux des vers plats de la premiere ſorte, tels que l'Auteur les a vûs. Il y a encore une figure de la tête de cette eſpece de vers, dans la planche huitiéme; où l'on voit auſſi d'autres figures de ces mêmes vers, tirées d'autres Auteurs. La neuviéme eſt priſe de Mr. *Redi* & repréſente deux Limaçons qui parient, & des vers plats & courts, trouvez en quelques bêtes. La dixiéme & la onziéme contiennent les figures du dehors & du dedans d'un vers rond & long trouvé dans un Veau, & décrit par Mr. *Valliſnieri*.

nieri. Enfin la douziéme & la treiziéme renferment des figures de vers. plats, trouvez dans le foie des Brebis, par Mr. *Bidloo*, celle des *Crinons* tirée d'*Ettmuller*, & celles de quelques Inſectes, que Mrs. *Ruyſch* & *Leuwenhoek* ont données au Public.

On peut dire, de cette ſorte de recherches, ce que dit *Virgile* de ſon traité des Abeilles, *in tenui labor, at tenuis non gloria.* Rien n'eſt moins conſiderable, que les vers, mais il a fallu bien de l'habileté, de l'attention, & de l'adreſſe, pour en découvrir tout ce qu'on en a découvert; & ces découvertes ne ſont pas de petite importance, dans la Phyſique. Le Vulgaire regarde les vers, comme des maſſes informes de chair, formées par hazard de la pourriture. A peine y diſtingue-t-il des organes, ſans penſer que ſans cela ils ne pourroient ni vivre, ni ſe remuer. Les Anciens étoient tous dans l'opinion du Vulgaire, & ne daignoient preſque pas conſiderer cette partie de la Nature. Mr. *Redi* eſt le premier, qui a fait voir, qu'il n'y avoit rien de plus faux, que ce qu'on s'imaginoit de la formation des Inſectes, &

& qu'ils ne naiſſoient pas autrement que les Animaux, qu'on nomme *plus parfaits*. Le même & Mr. *Malpighi*, dont Mr. *Valliſnieri* a ſuivi les traces, ont fait voir que la machine & l'économie de leurs Corps n'eſt pas moins admirable, que celle des Corps plus compoſez; & s'en ſont heureuſement ſervis, comme on l'a déja dit, pour découvrir des myſteres, qui étoient cachez, dans les Corps des Oiſeaux, des Quadrupedes, & des Hommes. Ces Mrs. ſe ſont attirez par-là les loüanges de tous les Philoſophes, & ceux qui pouſſeront plus loin leurs découvertes, & qui les confirmeront, par de nouvelles raiſons, auront droit de s'attendre à la même récompenſe. Si l'Auteur de ce Livre n'étoit pas mon Frere, je pourrois m'étendre plus au long là-deſſus; mais je laiſſerai au Public le jugement de ſon Ouvrage.

A R

ARTICLE V.

LIVRES DE MATHEMATIQUE.

1. PHORONOMIA, *sive de Viribus & Motibus Corporum ſolidorum & fluidorum, Libri Duo. Auctore* JACOBO HERMANNO, *Baſileenſi, antehac in illuſtri Patavino Lyceo, nunc verò in Regio Viadrino Matheſeos Profeſſore Ordinario, & Regiæ Scientiarum Societatis Sodali.* A Amſterdam MDCCXV. chez les freres Wetſtein, in 4. pagg. 428. avec la Préface & l'Index des Chapitres; outre douze planches de figures Mathematiques.

MR. *Herman* ayant expliqué à Padouë l'Hydroſtatique, dans ſes Leçons publiques, à ſes Diſciples; il crut qu'il ne feroit pas mal de publier ces Leçons.

Archimede, comme l'Auteur nous l'apprend dans ſa Préface, avoit déja donné quelques élemens de l'Hydroſtatique, dans ſon Livre *des corps qui*

qui ſont dans une liqueur, mais on n'avoit fait aucun uſage de ce qu'il avoit dit, juſqu'au tems de *Galileo Galilei*, fameux Mathematicien de Florence. Il explica plus clairement les principes d'*Archimede*, y ajoûta quelques Théorêmes nouveaux, & ſur tout ce Phénomene remarquable, qu'un Fontainier lui apprit, que dans les Pompes Aſpirantes l'eau ne monte pas plus haut de dix-huit coudées, ou de trente-deux pieds. Quoi qu'il ne paroiſſe pas, que cet habile homme eût découvert pourquoi l'eau montoit à cette hauteur, dans les Pompes, ſans s'élever davantage; il donna néanmoins occaſion à *Evangeliſta Torricelli*, qui lui ſuccéda dans l'emploi de Mathematicien du Grand Duc, de découvrir que c'étoit le poids de l'Atmoſphere, qui ſoûtient l'eau à cette hauteur, ſans la pouſſer plus haut; parce que le poids de cette colomne d'eau, égale celui d'une colomne d'air, d'égale circonference. *Torricelli* jugea par-là que le même poids de l'Air devoit ſoûtenir une moindre hauteur de Mercure, renfermé dans un Tuyau de verre, bouché par le haut & plongé par le bas dans un vaſe plein de Mer-

Mercure. L'Experience confirma ſa penſée, & le Mercure demeura ſuſpendu à 28. pouces. Mr. *Paſcal* ayant appris cela, par les nouvelles d'Italie, fit la même Experience & la confirma, en diverſes manieres, dans ſon Ouvrage *de la Peſanteur de la Maſſe de l'Air*, & de *l'Equilibre des Liqueurs*. Mr. *Boyle*, fameux par la paſſion qu'il avoit de rechercher les ſecrets de la Nature, & par ſes beaux Ouvrages de Phyſique, prouva la même choſe, dans ſes *Paradoxes Hydroſtatiques*, par des Experiences certaines & faciles.

Mrs. *Borelli* & *Mariotte* perfectionnérent beaucoup l'Hydroſtatique, après *Torricelli*, & *Benedetto Caſtelli*, qui avoient écrit avant eux, & y ajoûterent pluſieurs choſes concernant l'Hydraulique. Mr. *Guglielmini* perfectionna auſſi la doctrine du mouvement des eaux & l'appliqua aux rivieres. Mais Mr. *Varignon* eſt allé plus loin qu'eux, & a fait de grandes découvertes, dans cette partie de l'Hydraulique, qui regarde la meſure des fluides, en mouvement; dont il a inſeré deux Eſſais, dans les Mémoires de l'*Academie des Sciences* de Paris.

Mais

Mais avant les deux derniers, Mr. le Chevalier *Newton* avoit démontré dans ſes *Principes Mathematiques de la Philoſophie Naturelle*, pluſieurs choſes touchant la force & les proprietez des fluïdes, la force élaſtique de l'air, les denſitez de l'Atmoſphere, les réſiſtances des figures des Solides mûs dans les liqueurs, le mouvement des Corps au travers de moyens, qui réſiſtent, & autres choſes de cette nature.

Mrs. *Leibnits* & *Huygens*, illuſtres Mathematiciens, ont auſſi publié pluſieurs démonſtrations ſur cette matiere, en divers Journaux. Mrs. *Bernoully* freres, à qui les Mathematiques ſont redevables de bien des découvertes, avoient auſſi examiné les actions des fluïdes, ſur des corps durs, mais flexibles, & avoient trouvé les courbes d'un voile, ou d'un linge tiré dans une liqueur, qui le renferme; outre pluſieurs autres choſes, que l'on peut trouver dans leurs Ecrits. Mais comme tout cela étoit répandu en divers Journaux & en d'autres ouvrages; Mr. *Herman* a cru, avec raiſon, qu'il feroit plaiſir à ceux qui ſe plaiſent à ces ſortes de choſes, s'il les ramaſſoit en un ſeul corps, &

& les rangeoit en un ordre, où elles ſe trouvaſſent déduites de peu de principes clairs & ſimples, & s'il y ajoûtoit ſes propres découvertes, & ce qui y peut manquer, pour rendre la matiere plus complete. Mais à peine avoit-il commencé d'y travailler, qu'il vit qu'il ſeroit obligé de reprendre la matiere de plus haut, & d'emprunter pluſieurs choſes de la Méchanique des corps ſolides; afin que ceux qui ne ſont pas fort avancez, dans ces connoiſſances, puſſent entendre, ſans trop de peine, ce qu'il dit; & qu'ils n'euſſent pas beſoin de chercher ailleurs des ſecours, pour cela. Comme ces matieres *ſubſidiaires*, comme il les nomme, ſe ſont trouvées en aſſez grand nombre, pour compoſer une bonne partie de cet Ouvrage, il a jugé à propos de lui donner un titre plus général, & de le nommer *Phoronomie*, ou *des forces & des mouvemens des Corps Solides & Fluides*; & de le partager en deux Livres, dont le premier concernât les forces & les mouvemens des Solides, & le ſecond les forces & les mouvemens des Fluïdes.

Le premier eſt diviſé en deux Sections. La premiere de ces Sections

roule sur les simples gravitations des Solides, ou sur les Lois de l'équilibre des puissances méchaniques, qui s'entre-poussent, & leur directions moyennes; soit que ces puissances soient appliquées à des corps inflexibles & roides, soit que ce soit à des corps flexibles. Ces deux cas lui fournissent des Theorêmes généraux fort ingenieux, par lesquels on peut fixer les lois de l'équilibre des Fluides & des Solides, & trouver les solutions de divers problemes, & d'où l'on tire, par forme de Corollaire les figures d'un voile, d'un linge & d'autres corps tirez dans une liqueur. La seconde Section contient la doctrine du mouvement, autant qu'il provient de l'impulsion (que l'Auteur nomme *sollicitation*) continuelle de la Pesanteur, ou qu'il résulte du choc des Corps, entre eux. Cette Section contient donc les principales choses, qu'on peut démontrer touchant les mouvemens accelerez, ou retardez, par la pesanteur uniforme, ou diversifiée. Elle donne aussi la ligne *isochrone*, ou que les Corps décrivent en des tems égaux, quelque Syfteme que l'on suive touchant la pesanteur, & cela en cas

que les directions des corps pesans tendent à un seul & même point. Mais parce que les courbes des Corps mûs, en quelque hypothese que ce soit d'un mouvement diversifié, ne peuvent pas être algebraïques ; on donne une Regle générale, selon laquelle la pesanteur doit varier, afin que les Corps mûs décrivent des courbes algebraïques. Pour les orbes mobiles & presque circulaires, on donne aussi une Regle facile, selon les forces *centripetes* requises dans la courbe mobile ; & l'on montre ensuite comment cette force centripete étant donnée, on peut trouver le mouvement d'une courbe circulaire. Après cela, on y trouve une nouvelle Théorie du Centre de l'Oscillation, & qui plaira par sa simplicité. Elle est toute fondée sur ce que certaines *sollicitations* supposées, qui agissent sur les particules qui ont un mouvement oscillatoire, dans des directions perpendiculaires, sont d'une égale force aux pressions de la pesanteur, selon les distances des particules à l'axe de l'Oscillation. Par ce principe, & par la comparaison d'un Pendule composé, avec un simple, qui lui soit *isochrone*, on trouve

la longueur du Pendule ſimple, & cela par une ſeule & ſimple Analogie. Lors que Mr. *Herman* eut trouvé cette Théorie, plus de trois ans avant qu'il écrivît ceci; il l'avoit ſeulement appliquée à la peſanteur uniforme, comme Mrs. *Huygens* & *Bernoully*. Mais ayant vu, dans les Actes de Leipſig du mois de Fevrier de l'an MDCCXIII. que Mr. *Jean Bernoully* faiſoit mention, dans un Ecrit, qui y eſt inſeré, d'une nouvelle Théorie de l'Oſcillation, qui s'étendoit, tant aux Pendules qui ſe meuvent en des liqueurs, qu'à ceux qui ſont hors d'elles; il fit un eſſai de ſa Théorie, en ces circonſtances, qui lui réüſſit fort bien; ce que Mr. *Bernoully* avoit promis de la ſienne, & qu'il lui montra au mois de Janvier de l'année ſuivante. La choſe ſe préſenta d'elle même à Mr. *Herman*, après qu'il eut lû l'Ecrit de Mr. *Bernoully* en MDCCXIII. outre qu'il prouve, par une démonſtration facile, une choſe, que Mr. *Huygens* avoit miſe comme une *Demande*, qu'il ſouhaitoit qu'on lui accordât. C'eſt que le centre commun de la peſanteur de toutes les particules; ſuppoſé les courbes d'un

Pen-

Pendule composé, qui les lioit ensemble; peut être élevé à la même hauteur, en tournant leur mouvement en haut, de laquelle le centre étoit tombé, les particules demeurant néanmoins liées ensemble. De cette Loi mémorable de la Nature, l'Auteur a tiré, par une méthode nouvelle, les regles du mouvement né du choc des Corps Elastiques.

Le Livre second destiné aux Corps Fluïdes, traite 1. de la gravitation des liqueurs, sur les plans, qui les supportent, & sur les côtez des vases, dans lesquels elles sont renfermées; de quoi l'on tire des regles sur la force, dont ces vases doivent être, pour pouvoir contenir ces liqueurs, sans se rompre: 2. de l'équilibre des liqueurs, entre elles & avec les corps solides que l'on y jette: 3. des figures que les corps fluïdes donnent aux corps flexibles, qu'ils renferment: 4. de la pesanteur & de l'élasticité de l'air, & des densitez de l'Atmosphere, dans toutes les distances de la Terre, & selon quelque Loi que ce soit de l'élasticité: 5. du mouvement & de la mesure des eaux, qui s'écoulent de quelques vases que ce soit, ou qui coulent dans des canaux: 6.

des effets du choc, dans les Fluïdes, à quoi appartiennent la réſiſtance que les figures des Corps ſouffrent dans les Fluides, les directions moyennes de ces réſiſtances, & le problême de la courbe des voiles & autres choſes ſemblables : 7. des mouvemens, tant rectilignes que courbes ; dans des milieux, qui reſiſtent aux Corps, qui s'y meuvent : 8. du mouvement des vaiſſeaux pouſſez par le vent : 9. du mouvement circulaire des Fluides ; 10. du mouvement de l'Air, dans la production du ſon : 11. du mouvement interne des Fluides, duquel nait la chaleur.

Mr. *Herman* a conſideré d'abord les liqueurs comme héterogenes, & a recherché les Lois de leurs preſſions, & de leur équilibre ; d'où il a tiré, avec beaucoup de facilité, l'équilibre des liqueurs homogenes. Ainſi il s'eſt propoſé un levier droit, ou courbé, pouſſé dans tous ſes points, par quelles puiſſances, que ce ſoit, pour chercher la direction moyenne des puiſſances ; & par là il eſt parvenu, à la connoiſſance d'une proprieté remarquable des Centres de Peſanteur. Il croyoit l'avoir trouvée le premier ; mais il a vû enſuite

que

que le même Mr. *Bernoully*, dont on a parlé, l'avoit propoſée dans ſon *Eſſai d'une nouvelle Théorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux*. Mais nôtre Auteur, de peur qu'on ne l'accuſât de pillage, dit que ce célebre Géometre peut ſe reſſouvenir, qu'il avoit vû ſon MS. où les Théoremes, qui regardent cette matiere, ſe trouvent, avant que *l'Eſſai*, dont on vient de parler, fût publié : comme il avouë, qu'il vit lui-même, dans ce Livre non publié, la propoſition de Mr. *Bernoully*. Il y a de même réduit divers Problêmes particuliers à ce Problême géneral.

Au reſte, il s'eſt quelquefois étendu dans ſes Démonſtrations, plus qu'il n'auroit fait, pour des perſonnes habiles; parce qu'il a cru devoir avoir égard à la portée de ceux, qui commencent de s'appliquer à ces ſortes de choſes. Il a auſſi préferé des démonſtrations Lineaires, aux Algebraïques; parce qu'il a remarqué, par l'Experience, que la conſideration des figures fournit des ſolutions plus ſimples & plus belles, que l'Analyſe Specieuſe. Il ſe ſert le plus ſouvent de l'Analyſe Géometrique, où Linéaire, ſans les ſignes

Algebraïques, par laquelle on découvre ſouvent bien des choſes plus commodément, que par les calculs analytiques. Il croit qu'on peut recueuillir du livre des *Data* d'*Euclide*, & de celui d'*Apollonius*, *de ſectione Rationis*, publié par Mr. *Halley*, qu'ils ſe ſont ſervis de l'Analyſe Géometrique, auſſi bien que Mr. *Newton*, dans ſes *Principes*, avec l'admiration de tous les Savans. Dans l'application des Théoremes, il ſe ſert plus du calcul Algebraïque, comme plus propre en cet endroit.

C'eſt là ce que Mr. *Herman* dit lui même de ſon Ouvrage, dans ſa Préface, & qui ſuffira ici; ces ſortes de Livres ne ſouffrant pas qu'on en faſſe des Extraits en détail, parce qu'il les faudroit copier d'un bout à l'autre, pour être entendu. Au reſte on doit louër les Mathematiciens, qui appliquent les Mathematiques à la Phyſique, parce qu'on ne peut rien dire d'exact, ſans cela, ſur ces matieres. Mais ils ne deſobligeroient point le Public, s'ils diſoient auſſi, d'une maniere populaire & intelligible, pour toutes ſortes de Lecteurs attentifs, au moins le réſultat de leurs découvertes. Ils feroient compren-

prendre à tout le monde par-là la beauté de leurs découvertes, & l'excellence de leur Art.

II. *Réflexions sur l'Utilité des* MATHEMATIQUES *& sur la maniere de les étudier, avec un nouvel Eſſai* D'ARITHMETIQUE *démontrée, par* J. P. DE CROUSAZ, *Profeſſeur en Philoſophie & en Mathematiques, à Lauſanne.* A Amſterdam chez l'Honoré & Châtelain. MDCCXV, in 12. pagg. 236.

MR. de *Crouſaz* eſt du nombre de ceux, qui croyent que l'on doit rendre l'étude des Mathematiques la plus facile, qu'il eſt poſſible. Il a ſans doute raiſon, car enfin ſi elles ſont utiles, on ne ſauroit les faire plus eſtimer, qu'en les faiſant connoître à autant de gens qu'il ſe peut, & qu'en les proportionnant pour cela à la portée de tous ceux, qui ſont capables de faire attention à ces ſortes d'idées; ſans les environner de difficultez inutiles, qui ne ſont bonnes, que pour rebuter les Lecteurs. Au contraire il n'y auroit que leur inutilité, qui rendroit excuſable l'obſcuri-

curité, dont on les environneroit ; de peur qu'elles ne devinſſent mépriſables, ſi elles étoient connues. Ce qui eſt eſtimable, par ſoi même, ne ſauroit être trop connu ; & ce qui eſt digne de mépris, en ſoi même, ne ſauroit être trop caché, par ceux qui le veulent faire eſtimer.

Le Livre de Mr. *de Crouſaz* peut être diviſé en deux parties, dont la premiere contient ſes *Réflexions ſur l'utilité des Mathematiques & ſur la maniere de les étudier*, qui ſont renfermées dans une Diſſertation Préliminaire ; & l'autre eſt un abregé d'*Arithmetique démontrée*.

I. DANS la Diſſertation, Mr. *de Crouſaz* ſe propoſe d'abord quelques objections contre les Mathematiques, dont il donne la ſolution. La premiere eſt que l'on doit beaucoup plus à l'Experience & à la Fortune, qu'à cette Science ; puis que c'eſt par les premieres qu'on a trouvé les choſes les plus ſurprenantes, ſans que la ſeconde y ait rien contribué. Telle eſt par exemple, la direction de l'Aiman, qui eſt un ſecours plus ſûr pour juger des Latitudes des lieux où l'on ſe trouve ſur Mer, que tout ce que l'Art ait inventé depuis pluſieurs

Sie-

Siecles. Telles ſont encore les Lunettes à longue vuë, dont on a tiré de ſi grands avantages pour l'Aſtronomie, & qui furent inventées, par hazard, par un faiſeur de Lunettes ordinaires. Mr. *de Crouſaz* tombe d'accord qu'il n'y a que trop de verité, dans cette objection. Mais il il dit, avec raiſon, que les Mathematiques ont beaucoup perfectionné cette eſpece d'inventions, & en ont étendu l'uſage plus loin. „ En vain, „ *dit-il*, on auroit remarqué dans l'Aiman une direction de ſon Axe vers „ le Nord, on n'en auroit tiré aucun ſecours ni pour la Navigation, „ ni pour la Gnomonique; ſi les Mathematiciens n'avoient pas ſû corriger l'erreur de ſa déclinaiſon & „ conſtruire la Bouſſole. L'occaſion, que le Hazard a heureuſement fournie ſur les Lunettes, eſt „ un rien, en comparaiſon de ce que „ le Raiſonnement & la main des „ Ouvriers, conduite par la Raiſon, „ y ont ajoûté dans la ſuite. Fixer „ les tems periodiques des Satellites „ de Jupiter, marquer les momens „ & la durée de leurs Eclipſes, & „ en tirer des conſéquences, pour „ déterminer au juſte leurs longitu-

„ des ; tout cela n'eſt point un jeu
„ du hazard, c'eſt l'effet d'une rai-
„ ſon éclairée & d'une application
„ infatigable. On pourroit remplir
„ pluſieurs pages de ce que les Ma-
„ thematiques ont fourni à la Pein-
„ ture, à l'Architecture, & à la conſ-
„ truction des Vaiſſeaux en particu-
„ lier, auſſi bien qu'à l'art de navi-
„ guer, à la Muſique, à l'Horloge-
„ rie, & en géneral à tout ce qui eſt
„ du reſſort de la Méchanique.

D'ailleurs par les Mathematiques on a appris la raiſon de ces effets, & l'Optique par exemple nous a fait comprendre d'où vient que deux verres convexes & placez à une certaine diſtance l'un de l'autre groſſiſſent les objets les plus éloignez, & à montrer mathematiquement comment il les falloit faire & diſpoſer, pour s'en ſervir utilement.

L'Auteur ajoûte à cela toute la Phyſique, & l'Aſtronomie, qui ont tiré des lumieres infinies des Mathematiques; dont il auroit pu dire qu'on voit une très-belle preuve, dans les découvertes de Mr. *Newton*, ſans parler des autres Mathematiciens, dont il a été fait mention dans l'Article précedent, & ceux que l'on y pourroit encore joindre. La

La ſeconde objection, que l'on fait contre les Mathematiciens, qui diſent ordinairement que la Science, qu'ils cultivent, rend l'eſprit beaucoup plus étendu & plus exact, même dans les autres Sciences; c'eſt que l'on reconnoît le contraire, par l'Experience. „ Tirez, *dit-on*, une „ partie des Mathematiciens de leurs „ Nombres & de leurs Figures; leur „ embarras vous ſurprendra & vous „ fera conclurre que cette Etude, „ loin de donner de l'étendue à leur „ Eſprit, le borne au contraire & le „ renferme en un petit cercle d'ob„ jets, au delà deſquels il ne voit „ goutte. Quoi qu'ils excellent, „ dans cet Art, dès qu'on les inter„ rogera ſur d'autres matiéres, ils „ ſe tairont s'ils ſe connoiſſent; ou „ ils découvriront leur ignorance & „ leur témerité, s'ils ſe hazardent „ de parler. L'Auteur étend cette objection, en donnant pour exemple la Religion, ſur laquelle les Mathematiciens ne ſont pas plus éclairez & ne raiſonnent pas mieux que les autres hommes. Mais il répond que les Mathématiques ne changent pas le cœur, ni ne rendent pas infaillible; quoi qu'elles donnent une Mé-

thode propre à éviter l'erreur, ſi l'on s'en ſervoit. La verité eſt que ceux, qui n'ont exercé leur eſprit que ſur une ſeule matiere, ne ſont pas en état de bien juger des autres, ſans les étudier. Mais il eſt certain que ſi les Mathematiciens appliquoient les regles de leur Méthode aux autres ſujets, autant qu'ils le peuvent comporter, après les avoir bien étudiez; ils les pénetreroient mieux que les autres Savans, & les déduiroient plus clairement & dans un meilleur ordre.

Mr. *de Crouſaz* après avoir remarqué qu'il y a quatre principales ſources de nos erreurs, qui ſont les Préjugez, les Paſſions, les Expreſſions obſcures, & l'exceſſive Compoſition des objets dont on juge; fait voir qu'elles n'influent point, ou au moins très-peu ſur les Mathematiciens. C'eſt ce qui a fait qu'ils ſont venus à bout de former un Syſtême de veritez, ſans mélange d'incertitude; outre qu'ils travaillent ſur des idées abſtraites, qui ſont d'une nature à ne pas donner lieu à l'illuſion.

On ne peut pas douter que cela ne ſoit vrai en géneral, mais comme l'Auteur eſt ſincere, il ne laiſſe

pas

pas d'avouër, qu'en quelques cas les Mathematiciens ſont tombez dans l'erreur, par un effet des Préjugez, ou des Paſſions, ou de l'Equivoque & de l'obſcurité des termes, ou enfin par la Compoſition des ſujets. Il rapporte des exemples remarquables de tout cela, que nous ne pouvons pas mettre ici, mais qu'on fera bien de lire dans l'Original.

L'Auteur donne enſuite divers Avis importans, pour corriger les défauts des Mathematiciens, & pour perfectionner les Mathematiques. Les bons Eſprits, qui s'attachent à cette Science, s'y livrent ſi abſolument, qu'ils ne s'inſtruiſent ſur rien d'autre, ce qui les rend incapables d'en juger ſolidement. Leur vivacité & la coûtume qu'ils contractent de parcourir pluſieurs choſes d'un coup d'œuil, fait que quelquefois ils vont trop vîte, ſur tout lors qu'il s'agit de ſujets fort compoſez, & qu'ils ſe trompent.

Les uns commencent leurs Etudes par les Mathematiques, & s'il arrive qu'ils y prennent trop de goût, ils s'y attachent uniquement & abandonnent tout le reſte. Les autres commencent cette étude trop tard,

& après avoir pris de fortes impreſſions des autres Sciences, de ſorte que l'Eſprit Géometrique, qu'ils devroient avoir, ne paroît nullement dans les diſcours, qu'ils tiennent ſur des ſujets, qui n'ont point de rapport aux Mathematiques.

Mr. de *Crouſaz* donne encore de très-bons avis aux Mathematiciens, touchant la maniere d'inſtruire, comme ſont, 1. que les démonſtrations doivent toûjours préceder les pratiques, être les plus ſimples, qu'il ſoit poſſible, & prouver chaque choſe, par ſes principes & par ſa génération: 2. qu'il faut que ceux, qui enſeignent aient ſoin de mettre leurs Eleves en état d'inventer eux mêmes: 3. qu'il faut toûjours voir, avec une entiere évidence, ce que l'on avance & ne ſuppoſer rien légerement; 4. qu'il faut éviter, avec ſoin, l'obſcurité & les longueurs, ce qui jette dans l'erreur; comme il le montre, par un exemple remarquable tiré de la Dioptrique du P. *Dechales*, & par de ſemblables fautes de quelques autres Mathematiciens: 5. qu'il faudroit commencer de bonne heure l'étude des Mathematiques, ſur quoi il leve les difficultez, qu'on peut oppoſer à cela.

II. En-

II. ENFIN il donne auſſi quelques avis touchant ſon *Arithmetique demontrée*, qu'il ſoûtient être fondée ſur des principes plus clairs, plus ſimples, d'une application plus aiſée, & beaucoup moins embarraſſée d'exceptions & de varietez; que les Grammaires, que l'on met entre les mains des Enfans.

Il n'y tire ſes preuves, ni de l'Algebre, ni des Elemens de Géometrie. Il poſe, pour unique fondement, la nature des Nombres, & de ce ſeul principe, par des conſéquences néceſſaires & immédiatement tirées les unes des autres, on voit naître tout ce qu'il établit. En donnant les regles, il fait comprendre en même tems pourquoi de la diſpoſition des nombres & du calcul qu'il preſcrit, il s'enſuit que l'operation Arithmetique doit produire le nombre que l'on trouve; en ajoûtant, multipliant, ſouſtrayant, & diviſant les nombres donnez; pourvu que l'on ait bien ſuivi les Regles. Il s'explique par tout très-nettement, & évite toute ſuperfluité & toute oſtentation de ſcience, comme il le faut faire pour ceux qui commencent.

Outre les quatre Regles génerales, il

il donne la doctrine des fractions, & celle de la Regle de Trois ſimple & compoſée, avec les applications qu'on en fait dans les Regles d'Interêt, de Societé ſimple & compoſée, & de Mêlange. Il ne diſtingue point la Regle de Trois en *Directe* & *Indirecte*; parce qu'il a remarqué que cette diſtinction embrouille non ſeulement ceux qui commencent, mais ceux-là même, qui ſont plus avancez. La nature de la Regle de Trois, telle qu'il l'expoſe, conduit d'elle même à réſoudre toute ſorte de cas, par la ſeule voie directe. La méthode, dont il ſe ſert, pour arranger les termes, ſert non ſeulement à rendre familiére la nature de la Regle & ſa démonſtration, mais encore à exercer le jugement; & cet arrangement de termes, qui doit préceder l'operation, eſt plus aiſé à faire, qu'il ne l'eſt de démêler, ſuivant la méthode ordinaire, les cas où l'on a beſoin de la Regle *indirecte*, d'avec ceux qui ſe peuvent réſoudre par la *directe*.

Il ne traite point, dans cet Eſſai, des Regles de Fauſſe Poſition, non plus que de l'Extraction des Racines; parce que c'eſt accoûtumer la Jeu-

Jeuneſſe à pratiquer des Regles, ſans comprendre clairement les raiſons de ce qu'elle fait. Outre cela, une médiocre teinture d'Algebre (qui n'eſt pas ſi épineuſe qu'elle le paroît) rend ces pratiques aiſées ; & l'Auteur n'a pas cru devoir prendre de grands détours, pour faire comprendre, dans cet Eſſai, ce qu'il démontrera, dans un autre plus ſimplement & plus facilement. Son deſſein eſt d'en donner ſur les autres parties des Mathematiques, ſi celui-ci eſt bien reçu du Public ; qui aura, comme il me ſemble, ſujet d'en être content, & de ſouhaiter la ſuite.

III. *Diſſertation ſur les Variations du* BAROMETRE, *qui a remporté le prix à l'Academie Royale des Belles Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux. Par Mr.* D'ORTOUS DE MAYRAN, *de Beſiers.* 1715. A Bordeaux, chez Brun Imprimeur & Libraire de l'Academie. MDCCXV. in 12. pagg. 84.

IL y a environ deux ans, que Mr. *le Duc de la Force*, obtint du Roi Louïs XIV. l'établiſſement de cette Aca-

Academie, dans la ville de Bordeaux, comme il y en avoit, non seulement à Paris, mais en quelques autres Villes du Royaume de France. On ne sauroit refuser à ce Seigneur les loüanges qu'il mérite, pour un semblable établissement, qui est propre à exciter les bons Esprits à cultiver & à perfectionner les Sciences & les beaux Arts. Il y a bien des lieux, où l'on ne voit rien paroître, non manque de gens capables, mais faute de Mecenas. Mr. *le Duc de la Force* propose, tous les ans, un prix d'une médaille d'or, de la valeur de trois cents livres au moins; que l'Auteur, que l'on vient de nommer a remporté, & qui lui fera honneur, & excitera bien d'autres Savans à aspirer à une semblable gloire. L'Academie de Bordeaux a donné pour sujet cette année *la formation de la Glace*, qui est une matiere fort difficile, & donnera le prix, le 1. ou le 2. de Mai de l'an MDCCXVI. à celui qui expliquera les phénomenes du gel, de la maniere la plus probable.

Il faudroit copier toute la Dissertation de Mr. d'*Ortous de Mayran*, pour développer tout son sentiment; mais

mais on ſe contentera d'en marquer le ſujet, en gros.

Tout le Monde ſait, depuis l'Experience de *Torricelli*, dont on a parlé ci-deſſus, que c'eſt par la peſanteur de l'air ſeule, que le Mercure du Barometre eſt ſoûtenu dans ſon tuyau, à environ 27 ou 28 pouces, au deſſus de la ſurface de la boëte. On ſait auſſi, par les Elemens de l'Hydroſtatique, que l'équilibre des fluides, & leur poids ſur les baſes qui les appuyent, dépendent uniquement de la hauteur perpendiculaire des colomnes, par leſquelles ils agiſſent.

De ces principes connus, & de la conſtruction du Barometre, il s'enſuit 1. que le Mercure du tuyau eſt toûjours en équilibre avec l'Air, qui appuye ſur la ſurface du Mercure de la Boëte : 2. que l'action ou la peſanteur de l'air, ſur cette ſurface, eſt la même que ſi l'ouverture, par où il entre dans la Boëte, étoit prolongée en un tuyau juſqu'à la ſuperficie de l'Atmoſphere : 3. que s'il arrive du changement, à la peſanteur de la colomne d'air, ſoit par la difference de ſes hauteurs, ſoit par quelque augmentation ou diminution de matiere, ou par ſon mouvement, ou

par

par telle autre cauſe que ce puiſſe être ; la colomne de Mercure ſera plus haute, ou plus baſſe, ſelon que celle de l'Air ſera plus ou moins peſante. L'Auteur croit qu'il n'y a point d'autre cauſe, qui puiſſe apporter du changement conſiderable à la hauteur de la colomne du Mercure. Le froid & le chaud n'y produiſent en effet preſque aucun changement ſenſible ; au lieu que les changemens de l'Air le font varier de deux pouces, dans le cours de l'année, & lui font ſouvent parcourir près d'un pouce, en un jour.

La queſtion donc, dont il s'agit ici, eſt d'expliquer comment l'Air, ou l'Atmoſphere peut avoir ſucceſſivement des peſanteurs differentes.

Pour la foudre, il faut remarquer que l'on a fait quatre obſervations ſur les changemens du Barometre, deſquelles tout le monde convient. La premiere eſt, que le Mercure ſe tient élevé dans le Barometre, lors que le tems eſt beau, fixe, calme & ſec ; & au contraire qu'il s'abaiſſe, quand le tems devient mauvais, changeant, pluvieux, & que l'Air eſt agité par de grands vents, ou fort chargé de vapeurs. La ſeconde, que

les

les plus grandes hauteurs & les plus grands abaiſſemens du Barometre arrivent toûjours en hiver, & qu'en général la difference, entre ſon plus haut & ſon plus bas degré, eſt plus grande dans les Païs froids, que dans les Païs chauds. Le Barometre ne s'éleve pas ſi haut, entre les Tropiques; que dans les païs Septentrionaux. La quatriéme, que le Barometre baiſſe ordinairement, par les Vents de Sud, & qu'il ſe ſoûtient & s'éleve même quelquefois par le Vent de Nord.

L'Auteur fait voir ſur la premiere, que l'Air a deux ſortes de peſanteurs, l'une *abſolue* qui ne peut être augmentée, ni diminuée, que par la ſouſtraction, ou l'addition des parties qui la compoſent; & l'autre *rélative*, qui peut varier à l'infini, quoi que la précedente demeure la même. C'eſt la peſanteur rélative de l'Atmoſphere, qu'il regarde comme la cauſe la plus génerale & la plus puiſſante des variations du Barometre; parce qu'il eſt certain que le plus, ou le moins de mouvement change cette peſanteur, comme il le fait voir. Il eſt certain encore que les mouvemens de l'Atmoſphere diminuent ſon poids; quoi

quoi qu'il y ait des exceptions apparentes, qu'il ſemble d'abord qu'on doive faire à ce principe.

De là & de quelques autres principes, que l'Auteur poſe, il s'enſuit que le froid, en diminuant le mouvement de l'Air, doit augmenter la maſſe de l'Atmoſphere en le reſſerrant, parce qu'il y coule de l'air voiſin, ſelon la nature des Fluides; dont les parties ſe remettent dans l'équilibre d'elles mêmes, s'il y arrive quelque enfoncement. Au contraire le chaud doit diminuer cette maſſe, en la rarefiant. Mais il n'y a qu'un grand nombre d'obſervations, qui puiſſe faire juger de l'augmentation, ou de cette diminution, que le froid, ou le chaud peuvent cauſer à la maſſe de l'Atmoſphere de divers climats. L'Auteur en rapporte quelques unes, qui font voir que les plus grands abaiſſemens arrivent, par le froid, & dans les païs, où il eſt plus fréquent. Par-là il explique la ſeconde obſervation.

* Il me ſemble qu'il auroit fallu établir un peu plus au long cette penſée,

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

ſée, que l'Air ſe condenſe par le froid ; car il eſt certain que le froid dilate l'eau. On pourroit auſſi ſoupçonner que le froid rend les particules élaſtiques de l'Air plus roides, & par conſequent moins propres à ſe condenſer. On auroit encore pû dire quelque choſe, de l'élaſticité de l'Air, qui peut contribuer par ſon jeu à pouſſer la ſuperficie du Vif-argent. Sur la troiſiéme obſervation, qui n'eſt qu'un énoncé du même Phénomene, ſous de differents termes, & regardé d'un autre côté; Mr. d'*Ortous* dit que trois choſes concourent à diminuer la maſſe de l'Atmoſphere ſous la Zone Torride, la dilatation de l'air par la chaleur qui y regne, le tourbillon qui entraine le globe Terreſtre, & la figure irreguliere de ce globe; qui eſt plus plat ſous les Poles, que ſous l'Equateur; ce qui fait qu'il y a plus d'air au Nord & au Sud de la Zone Torride, qu'il n'y en a ſous cette Zone.

Sur la quatriéme obſervation, l'Auteur remarque que le vent de Sud ſe trouve joint avec un moindre poids de l'Atmoſphere, ou abſolu ou rélatif, ou qui eſt l'un & l'autre tout enſemble ; & que le vent de Nord au

contraire eſt lié avec des circonſtances, qui augmentent ce même poids. D'où il s'enſuit que le Barometre baiſſera ordinairement, pendant le Sud; & ſe ſoûtiendra, ou s'élevera même quelquefois, pendant le Nord.

Ce qui rend cette matiere difficile vient des exceptions, qui paroiſſent ſe devoir faire aux Regles générales, & qui viennent d'une complication de differentes cauſes, qui ſe mêlant enſemble produiſent des effets differents de ceux des cauſes plus ſimples & plus générales. On verra ce que l'Auteur en dit. C'eſt ce qui fait que le Barometre ne prédit pas ſi ſurement, qu'il feroit, la Pluye ou le Beau-tems.

ARTICLE VI.

PARAPHRASIS CHALDAICA *in Librum I & II. Chronicorum. Auctore* R. JOSEPHO, *Rectore Academiæ in Syria, nunc demum è MS. Cantabrigienſi deſcripta, ac cum Verſione Latina in lucem emiſſa à* DAVIDE WILKINS. A Amſterdam

dam MDCCXV. chez Boom, in 4. pagg. 470. avec les Préfaces.

MR. *Frideric Beck* publia ce *Thargum*, ou cette Paraphraſe Chaldaïque, ſur les deux Livres des Chroniques, en MDCLXXX & MDCLXXXIII. à Augsbourg, en deux Volumes in 4. Il ſe ſervit d'un MS. de la Bibliotheque d'Erford, extrémement fautif, & où il manquoit beaucoup de mots & de verſets. Il ſavoit bien qu'il y en avoit un MS. en Angleterre, par ce que divers Savans de ce païs-là en avoient dit, comme il le marque dans ſa Preface; mais il ne l'avoit point vû, ni collationné. Cependant comme cette Paraphraſe n'avoit jamais paru, on ne laiſſa pas de recevoir, avec plaiſir, ſon édition, toute imparfaite qu'elle étoit.

En voici une autre édition, ſur un MS. beaucoup plus correct & plus complet, de Cambrige, dont le Duc de *Buckingham* fit préſent à la Bibliotheque Publique de cette Univerſité, dont il étoit Chancelier. Il l'avoit fait acheter, dans la vente des Livres de *Thomas Erpenius*. Cette Paraphra-

ſe ſe trouve dans un MS. des Hagiographes, où l'on voit chaque verſet en Hebreu, paraphraſé en Langue Chaldaïque, immédiatement au deſſous. Il eſt écrit d'une fort bonne main, ſur du Parchemin, l'an MCCCCXLVII. comme on le voit à la fin.

On croit que l'Auteur de cette Paraphraſe, qui eſt écrite en Langue uſitée autrefois à Jeruſalem, quand les Juifs y demeuroient encore, a été compoſée par un Docteur Juif qui vivoit vers l'an CCCC. de Jeſus-Chriſt, & qui ſe nommoit *Joſeph l'aveugle*. Mais il n'eſt pas fort facile de s'aſſurer toûjours des Auteurs des Livres Juifs, ni du tems auquel ils ont vêcu; à cauſe que les Juifs n'ont point d'hiſtoire tolerable de leur nation depuis *Joſeph*, & qu'ils ſont fort ſujets à donner à leurs livres une plus grande antiquité qu'ils n'ont.

Mr. *Wilkins*, qui s'eſt fort appliqué aux Langues Orientales, étant à Cambrige, copia cette Paraphraſe, qu'il donne avec une Verſion Latine de ſa façon. Il y avoit les accents marquez dans les quatre premiers Chapitres, & par ci par là dans la ſuite, dans ſon Exemplaire, mais

il

il les a omis par tout; parce qu'on ne les met point, dans les Paraphraſes Chadaïques. Pour l'Orthographe il l'a laiſſée, telle qu'elle étoit dans ſon M.S. quoi qu'elle ne fût pas toûjours ſelon l'Analogie de nos Grammaires; parce qu'il ſe pouvoit qu'on en uſât ainſi, dans le langage de Jeruſalem.

Il n'a pas voulu faire des notes ſur ces Livres, comme Mr. *Beck*; mais il a fait une longue Préface, dans laquelle il a marqué les endroits, où il croyoit que le MS. de Cambrige avoit beſoin de correction, & comme celui d'Erford eſt plein de fautes & d'omiſſions, il s'eſt contenté de toucher les endroits omis par Mr. *Beck*, ou qu'il n'a pas ſû corriger. Outre cela, quand il a trouvé que les Rabbins avoient expliqué quelques mots obſcurs du Paraphraſte, il a rapporté leurs ſentimens. Ainſi ceux, qui voudront lire cette Paraphraſe, devront avoir recours à la Préface. Il auroit néanmoins été plus commode de voir ces remarques ſous les pages.

ARTICLE VII.

LIVRES DE THEOLOGIE.

I. LETTRES CRITIQUES, *sur divers sujets importants de l'Ecriture Sainte. Par Mr.* de J***. A Amsterdam chez P. Humbert MDCCXV. in 12. pagg. 400. Avec la Préface & l'Index.

CE sont ici six Lettres, ou six Dissertations, sur des sujets differents, où l'Auteur a entrepris de faire voir qu'on s'étoit trompé dans l'explication, que l'on avoit donnée de divers endroits de l'Ecriture Sainte. On doit louër tous ceux, qui tâchent d'éclaircir ce Livre Sacré, sans avoir égard à ce que l'on peut avoir dit auparavant, sur les endroits, qui renferment quelque difficulté; & qui examinent de nouveau les Originaux, en eux mêmes, par les regles de la Critique & du Bon-sens, qui sont les deux seuls moyens assurez d'en pénetrer le sens. Ainsi on ne sauroit reprendre nôtre Auteur d'a-

d'avoir ſuivi cette voie, pour découvrir ce que les Ecrivains Sacrez ont voulu dire, en divers endroits; ſur leſquels il n'étoit pas ſatisfait des interpretations, que l'on trouve communément dans les Commentateurs. Nous ne pouvons pas entreprendre ici de ſuivre le fil de ſes raiſonnemens, ſoit quand il réfute les ſentimens des autres, ſoit quand il établit le ſien. Le Livre d'ailleurs n'eſt pas gros & eſt écrit dans une Langue, que tout le monde entend; & l'Auteur s'explique, avec beaucoup de netteté; de ſorte qu'il vaut beaucoup mieux que l'on liſe ſon Livre, que l'Extrait qu'on en pourroit donner. Je mettrai donc ici ſeulement ſes ſentiments, en peu de mots, afin que ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'Ecriture Sainte, voyent par-là qu'ils méritent qu'on les examine.

I. Dans la premiere Diſſertation, qui eſt ſur le Brigand converti, & qui eſt la plus longue de toutes, l'Auteur réfute fort bien, ce me ſemble, l'opinion vulgaire; qui ſuppoſe que ce Brigand étoit demeuré dans le crime & dans l'impénitence, juſqu'à ce qu'on le mît en croix; où il fut converti, comme on ſe l'ima-

gine, en un inſtant, par un miracle de la Grace. L'Auteur croit que cet homme ayant eu le malheur de ſe trouver en une ſédition, où il n'eut néanmoins guére de part, fut condamné à la mort, ſelon la maxime de la Juſtice, qui punit, en ce cas là, autant ceux qui s'y ſont trouvez, que ceux qui en ont été les Auteurs, & les principaux Executeurs. Il s'eſt pu faire, que cet homme ne fût deſtitué, ni de lumieres, ni de Vertu; & ſes paroles, ſur la croix, le font bien voir; comme l'Auteur le montre au long. On ne doit pas objecter à cela qu'on ôte par-là toute conſolation à la Pénitence Tardive, ſur laquelle Mr. *de J.* fait là-deſſus pluſieurs remarques dignes d'être luës. Il n'ignoroit peut-être pas que d'autres avoient publié la même penſée, il y a pluſieurs années. Si néanmoins il n'a pas vu ce qu'ils en ont dit, l'honneur de l'invention ne lui appartient pas moins qu'à ceux, qui avoient parlé les premiers.

2. Il explique enſuite le fameux paſſage du *Schiloh* Gen. XLIX, 10. Il y réfute les ſentimens de ceux d'entre les Juifs, qui croyent que le mot

mot *Schebeth*, que l'on traduit communément *Sceptre*, doit être traduit *verge*, & marquer une verge de châtiment; & ceux des Chrétiens, qui préferent la premiere signification. Il veut qu'on le traduise *Tribu*, & le sens de ce passage est, selon lui, *que Juda subsisteroit, jusqu'à la venue du* Schiloh, *en* Tribu *bien reglée, & qu'il auroit toûjours, jusqu'alors, entre ses descendants, des* Ecrivains; *pour enregîtrer, en bon ordre, tous ceux de sa posterité, & conserver par-là la connoissance exacte de la succession & de la distinction de ses familles.* L'Auteur croit que *Mehhokek*, que l'on traduit communément *Légiſlateur*, doit être traduit ici *Ecrivain* ou *Greffier*; mais il n'en apporte pourtant point d'exemple, & il seroit peut-être difficile de montrer qu'il y ait eu de semblables Greffiers Publics en Israël, & encore plus qu'ils aient été fort exacts à conserver les regîtres des familles. On en voit un exemple contraire Nehem. VII, 61 & *suiv.* Il y a bien de l'apparence que l'on laissoit ce soin à chaque famille, qui conservoit elle même sa Genéalogie, pour l'interêt qu'elle y avoit.

3. Dans la troiſiéme Lettre, l'Auteur recherche qui eſt celui qui parle, dans le Chap. VII. de l'Epître aux Romains. Tous les plus Anciens, comme il le remarque, & les plus illuſtres Docteurs de l'Egliſe, juſqu'à S. *Auguſtin*, ont cru unanimement, que *l'Homme* de ce Chapitre eſt *l'Homme corrompu* ; & non *l'Homme régeneré*, tel qu'étoit S. Paul. L'Auteur ſoûtient, ſans balancer, que cet Apôtre ne parle point de lui-même, dans ſon état préſent de régeneré ; mais ſous ſon nom, par une figure uſitée de langage, de l'Homme non régeneré. Il le prouve par pluſieurs bonnes raiſons, réfute le ſentiment oppoſé, & répond aux objections, qu'on fait en faveur de ce dernier contre le premier. On ſait que *Grotius* & d'autres grands Théologiens ont ſoûtenu la même doctrine.

4. Il s'agit en ſuite de ſavoir ce qu'il faut entendre Rom. VIII, 19. par *les créatures*, *qui attendent avec un grand deſir la manifeſtation des Enfans de Dieu*. Le commun des Interpretes croit que c'eſt une Proſopopée des Créatures inanimées. Mr. *de J.* réfute fort bien ce ſentiment, & prétend qu'il s'agit des Payens.

C'é-

C'étoit auſſi le ſentiment de *Hammond*, plus vrai-ſemblable que le premier; * mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultez, quoi que nôtre Auteur n'oublie rien, pour les lever. Il ſoûtient encore que *l'Eſprit de ſervitude* marque, dans ce même Chapitre de S. Paul, non la diſpoſition des Juifs, mais celle des Payens. On en cherchera les raiſons dans l'Auteur, auxquelles tout le monde ne ſe rendra néanmoins pas.

5. Mr. *de J.* parle, dans ſa cinquiéme Lettre, du ſouhait de S. Paul, *d'être Anatheme, pour ſes freres.* Après avoir refuté, ſelon ſa coûtume, les ſentimens qu'il n'approuve pas, il témoigne qu'il croit qu'être *Anatheme pour ſes freres*, ſignifie mourir pour eux, & être la victime, qui eût reconcilié le Peuple Juif, avec la miſericorde divine & l'eût ſauvé des maux, qui le menaçoient; ſi cela eût été poſſible, ou ſi Dieu l'eût trouvé bon. L'Auteur ſe fonde ſur l'uſage des Juifs & des Payens, qui appelloient en Grec *anathèmes* ceux qui

* *Voyez ce qu'on a remarqué contre cet Auteur, dans l'Edition Latine de ſes Annotations.*

qui se dévoüoient, ou que d'autres dévoüoient, pour souffrir la mort; afin de détourner un mal, qui devoit arriver à quelcun, sans cela. Ainsi S. Paul souhaite, selon lui, non d'être damné, pour ses freres, comme plusieurs Interpretes l'ont cru trop légerement; mais seulement de perdre la vie, pour détourner des Juifs les maux, qui les menaçoient; & c'est là, en effet, une assez grande marque d'amitié; sur tout à l'égard de gens, qui étoient ennemis jurez de S. Paul. S'il n'y avoit que les mots *être Anatheme, pour mes freres*, on pourroit plus facilement entrer dans la pensée de nôtre Auteur; mais il y a ἀνάθεμα εἶναι ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ, & ἀπὸ τοῦ semble marquer une séparation. Nôtre Auteur répond néanmoins que ces mots peuvent signifier, *de la part de Jesus-Christ*; & que S. Paul avoit souhaité, si cela avoit été possible, de recevoir une mort violente, de la part de Jesus-Christ, & de détourner par-là les calamitez affreuses, qui devoient bien tôt tomber sur les Juifs. Mais les Critiques demanderont toûjours un exemple de cette expression *être anatheme de la part de Dieu*, ou *de Jesus*;

ſus-Chriſt, en quelque ancien Auteur, ſans quoi ils ne ſe rendront point.

Nôtre Auteur touche en deux mots le ſouhait de Moïſe, dont il eſt parlé Exod. XXXII, 32. où il ſouhaite *d'être effacé du Livre de vie.* L'Auteur dit que Moïſe vouloit ſeulement dire que ſi Dieu ne vouloit pas pardonner aux Iſraëlites, il ſouhaitoit d'être rayé du livre des vivans, ou de mourir. Ainſi ce ſouhait de Moïſe n'a rien de commun avec celui de S. Paul.

7. La ſeptiéme Diſſertation roule ſur Pſ. LVIII, 5, 6. où le Pſalmiſte compare de méchantes gens à l'Aſpic : *ils ont un venin ſemblable à celui d'un ſerpent, & comme celui d'un Aſpic ſourd, qui bouche ſon oreille, afin de n'entendre pas la voix de ceux qui murmurent, & de l'enchanteur habile dans les enchantemens.* Comme l'Aſpic n'eſt point ſourd naturellement, & que c'eſt lui attribuer trop de fineſſe, que de lui faire boucher ſes oreilles, pour ne pas ouïr les murmures de l'enchanteur ; l'Auteur juge que le Prophete ſe moque plûtôt de ce que l'on croyoit communément de la force des enchantemens, contre les ſerpens, qu'il ne l'approu-

ve. Il croit que c'étoit plûtôt par une adreſſe toute naturelle, que l'on deſarmoit les Serpents. Il ſe peut faire, en effet, qu'il n'y ait ici qu'une alluſion au ſentiment du peuple; dont David ſe ſert, pour décrire la malice de ceux dont il parle. On peut conſulter ſur ce paſſage *Bochart*, dans ſon Hierozoïcon Part. II. Liv. III. c. 6.

II. LE CHRISTIANISME RAISONNABLE, *tel qu'il nous eſt repréſenté dans l'Ecriture Sainte. Traduit de l'Anglois de Mr.* LOCKE. *Seconde Edition, revuë, corrigée & augmentée d'une Diſſertation, où l'on établit le vrai & l'unique moyen de réunir tous les Chrétiens, malgré la difference des ſentimens. On a joint à cette Edition la Religion des Dames.* Tome I. à Amſterdam, chez l'Honoré & Châtelain, MDCCXV. in 8. pagg. 398. avec la Préface & l'Index des Chapitres.

TOME II. *du même Ouvrage.* pagg. 374. Chez les mêmes.

ON a parlé ſuffiſamment de ces deux volumes, pour ce qui regarde

garde le *Chriſtianiſme Raiſonnable*, au Tome II. de la *Bibliotheque Choiſie* Art. VIII. On dira ſeulement ici que, dans cette Edition, le Traducteur a ajoûté à la fin du I. Tome la Diſſertation, dont on vient de lire le titre, où il ouvre un chemin, pour parvenir à la Réünion des Chrétiens; qui eſt une choſe bien plus à ſouhaiter, qu'à eſperer. Il raiſonne ſur les principes poſez par Mr. *Locke*.

Voici en peu de mots, à quoi * il réduit lui même ſon raiſonnement. C'eſt que tous ceux, qui, reconnoiſſant Jeſus-Chriſt pour leur Seigneur & leur Roi, ne ſoûtiennent rien, qu'ils ne croyent ſincerement avoir été enſeignè, par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres, dans les Saintes Ecritures, ſont tous ſujets de ce Divin Seigneur, tous membres de ſon Egliſe; & qu'ainſi ils n'ont aucun droit de s'anathématizer les uns les autres, & de s'exclurre mutuellement du Salut, malgré les ſentimens, qui les partagent en tant de Sectes differentes. C'eſt en effet une ſuite néceſſaire du principe démontré, par l'Auteur du Chriſtianiſme Raiſonnable, que tous ceux qui reçoivent Je-

* *Pag.* 377.

Jeſus-Chriſt pour le Meſſie, leur Seigneur & leur Roi, ſont par-là même Chrétiens. On peut voir au moins par-là que les Proteſtans, qui ne reconnoiſſent que l'Ecriture, pour la regle de leur foi, pourroient ſe réünir, en n'impoſant à perſonne autre choſe que de croire & de pratiquer ce qu'ils y entendent. Pour ceux qui y ajoûtent une autre Regle, il eſt viſible qu'on ne ſauroit ſe réunir avec eux, pendant que l'on eſt perſuadé que nous n'avons point de monument aſſuré de la Religion Chrétienne, que le Nouveau Teſtament. Je n'en dirai pas davantage, ſinon que cette Diſſertation mérite d'être bien luë & bien méditée, par les Proteſtans.

A la fin du II. Tome, le Libraire a ajoûté un petit Livre traduit de l'Anglois, mais qui n'eſt pas de Mr. *Locke*, quoi qu'il ſuive ſes principes. Il avoit déja été imprimé, mais en voici une ſeconde Edition revuë & corrigée. Il eſt intitulé, LA RELIGION DES DAMES, *Diſcours où l'on montre que la Religion eſt & doit être à la portée des Femmes & des Gens ſans Lettres.* Il a été compoſé, par un Théologien de l'Egliſe Anglicane.

III.

III. *Traité de la Verité & de l'Inſpiration des Livres du Vieux & du Nouveau Teſtament par Mr.* JAQUELOT. A la Haie chez Fritſch, MDCCXV. in 12. pagg. 534.

CEUX qui ont lû le Livre de feu Mr. *Jaquelot*, Chapelain de S. M. le Feu Roi de Pruſſe, *touchant l'Exiſtence de Dieu*, peuvent ſavoir ce qu'il étoit capable de produire en ce genre, & n'ont pas beſoin qu'on leur recommande cet Ouvrage. On peut dire que c'eſt une ſuite, ou un ſupplément du précedent; puis que l'Auteur montre dans la I. Partie la Divinité de la Loi de Moïſe, & dans la ſeconde celle de l'Evangile. Quoi que l'Auteur ne l'ait pas achevé, ni retouché, on le trouvera néanmoins bien écrit; & comme un de ſes Amis a ſuppléé, en grande partie, ce qui y manquoit, on ne s'appercevra pas qu'il y ait rien de fort eſſentiel d'omis. On pourra au reſte s'en inſtruire plus à fonds, dans la Préface. Outre que je ne m'étends preſque jamais ſur des livres François, de cette ſorte, qui ſont entre les mains de tout le monde; je n'ai pas ici de la place, pour m'y arrêter.

IV.

IV. SERMONS *sur diverſes matieres importantes, par feu* Mr. TILLOTSON *Archevêque de Cantorberi, Tome V. traduit de l'Anglois, par* JEAN BARBEYRAC *Profeſſeur en Droit & en Hiſtoire à Lauſanne.* A Amſterdam MDCCXV. chez Humbert & Bernard, pagg. 398. avec la Préface & l'Index des Sermons.

VOICI le V. Tome des Sermons du fameux Mr. *Tillotſon*, ci-devant Archevêque de Cantorberi. Il contient dix Sermons, qui roulent tous ſur des matieres de Morale, excepté le premier, où il s'agit principalement de l'Eternité des Peines de l'autre vie; dont l'Auteur ne laiſſe pas de tirer, ſelon ſa coûtume, des uſages moraux. On a donné un Extrait de ce Sermon, dans le Tome VII. de la *Bibliotheque Choiſie*, Art. VIII. Ces Sermons ſont trop connus, pour en parler au long, & l'approbation générale que le Traducteur a euë, pour la Verſion des précedens, ſont un gage aſſuré du débit de celui-ci. Il en reſte encore un Volume, qui contiendra quelques

Ser-

Sermons sur la Divinité de Jesus-Christ, sur l'Incarnation, sur la satisfaction & sur l'Unité de la Nature Divine. Cinq Sermons sur l'Education de la Jeunesse feront la clôture du Recueuil. On sera ravi de le voir complet. Mais une autre Version, qui occupe Mr. *Barbeyrac*, & qui est de grande conséquence; savoir, celle de l'Ouvrage de *Grotius*, du Droit de la Guerre & de la Paix, qu'on attend avec impatience; en retardera un peu la publication. Le Public a interêt de souhaiter de la Vie & de la Santé au Traducteur, dont les Versions & les Remarques, qu'il y ajoute, sont d'une si grande utilité pour tout le monde.

V. *Discours sur* LA PERMISSION DES LOIS; *où l'on fait voir que ce qui est permis par les Lois n'est pas toûjours juste & honnête. Prononcé aux Promotions publiques du College de Lausanne*, le 8 de Mai MDCCXV. Par le même. A Geneve in 4. pagg.

ON a parlé d'un Discours semblable de Mr. *Barbeyrac*, au Tome III. de cette *Bibliotheque A. & M.* p. 169.

169. Celui-ci ne mérite pas moins d'être lu. On y voit que ce n'eſt pas aſſez de vivre, ſelon les Lois Civiles, ſans pouvoir être puni, pour être homme de bien; doctrine, qui n'eſt que trop néceſſaire, pour bien des gens.

AVERTISSEMENT.

Le Volume de l'Hiſtoire de l'Academie Royale *des Sciences, pour l'Année* MDCCXI. *vient de paroître ici*, chez de Coup.

FIN *de la I. Partie du Tome* IV.

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

Pour servir de suite aux

BIBLIOTHEQUES UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME IV.

POUR L'ANNE'E MDCCXV.

Partie Seconde.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

M DCC XV.

TABLE

Des Livres de la 2. Partie du IV. Tome.

II. *Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre par Mr.* BURNET, *avec les Supplémens.* 1

II. *Eſſai de Mémoires de ce qui eſt arrivé en Europe, depuis le commencement du XVIII. Siècle, en Latin.* 282

III. *De la Sageſſe de Dieu, dans les Oeuvres de la Création, par Mr.* RAY. 282

IV. *La Théologie Phyſique, ou Démonſtration de l'exiſtence de Dieu, & de ſes Attributs, par les Oeuvres de la Création, par Mr.* DERHAM. 367

V. *La Théologie Aſtronomique, par le même.* 385

V. *Les Principes de la Religion Naturelle & Revelée, par Mr.* CHEYNE, 2. *Edi-*

2. *Edition* 407. *avec une traduction d'une partie du* 1. *Tome en Flamand.* 446

VI. *Voyages du Nord.* 450

VII. *Deſcription de Verſailles, Trianon & Marly.* 453

CATALOGUE

De Livres qui ſe trouvent à Amſterdam, chez DAVID MORTIER, Libraire.

NOvum Teſtamentum Græcè, cum duobus locorum è Vetere in Novum tranſlatorum indicibus. 1714. 12.

Titi Lucretii Cari de rerum naturâ libri ſex, cum ſpicilegio Variantium Lectionum, & locupletiſſimo Vocum, Figurarúmque Grammicarum indice. 1713. 12.

Publii Terentii Comœdiæ ſex, cum Variantibus Lectionibus, & copioſo vocum, loquendíque formularum indice. 1713. 12.

Virgilii Maronis opera, cum Vocum indice, & variantibus Lectionibus ex Editionibus 1502. & 1474. Caſtigationibuſque Pierianis collatis. 1715. 12.

Catulli, Tibulli & Propertii Opera cum copioſiſſimis vocum indicibus, Græciſque doc-

10

sorum vitiorum ex his Auctoribus Vetustis-
simis, variantibus Lectionibus, & collatione
Broukhusianæ Propertii Editionis cum Vulga-
tis. 1715. 12.

Quinti Horatii Flacci opera, cum copioso Vo-
cum Indice, tractatu de Horatianis metris,
Variantibus Lectionibus ex antiquis Editioni-
bus 1474 & 1476. editis, collectis, & indice
Odarum, Epodon, Satirarum & Epistolarum
cum titulis, uti in illis editionibus habentur.
1717. 12.

Publii Ovidii Nasonis opera tribus tomis com-
prehensa, cum Vocum Indicibus ad singul.
Tom. calcem, Serie Metamorphoseôn com-
pendiosâ ex Gul. Canteri novis Lectionibus,
& Calendario Semestri ab libros Fastorum ad-
commodato. 1715. 12.

Phædri Fabularum Æsopiarum libri quinque;
item Fabulæ quædam ex MS. veteri à Mar-
quardo Gudio descriptæ; cum Indice Vocum
& locutionum. Appendicis loco adjiciuntur
Fabulæ Græcæ quædam & Latinæ ex variis
Auctoribus collectæ, quas claudit Avieni Æ-
sopicarum Fabularum liber unicus. 1713. 12.

Caii Sallustii Crispi quæ extant, cum rerum
maximè memorabilium indice & Variantibus
Lectionibus excerptis ex margine Sallustiani
exemplaris, manu doctâ cum duobus Eccleſiæ
Remensis MSstis collati. 1713. 12.

M. Velleii Paterculi Historiæ Romanæ quæ su-
persunt, cum variantibus Lectionibus & In-
dice rerum maximè memorabilium. 1713.
12.

Cornelii Nepotis Excellentium Imperatorum
Vitæ, cum Variantibus Lectionibus & Indice
rerum maximè memorabilium. 1715. 12.

Lucius Annæus Florus, cum Variantibus Lectio-
nibus & Indice rerum maximè memorabi-
lium; cui subjungitur Lucii Ampelii liber
memorialis. 1715. 12.

Justini Historiarum ex Trogo Pompeio Libri 44. cum Variantibus Lectionibus & Indice rerum maximè memorabilium. 1713. 12.

NB. Cuilibet Libro præfigitur Auctoris Vita, seu notitia.

Propediem edentur Juvenalis ac Persius, & Quintus Curtius.

Reliqui omnes Latini Auctores eâdem characterum formâ & iisdem Indicibus ornati promittuntur.

Mich. Bernh. Valentini Historia Simplicium reformata &c. fol. fig.

Clavis Talmudica Maxima, cum versione Rittmeieri edente Henr. Jac. van Bashuysen. 4.

Salom. Deylingii Observationum Sacrarum partes tres. 4.

Joh. Jac. Wepferi Historia Cicutæ aquaticæ, cunante T. Zwingero. 4.

T. Zwingeri Triga dissertationum Medicarum. 4.

Christ. Cellarii Epistolæ Selectiores & Præfationes. 8.

A. A. Pagenstecher, admonitoria ad Pandectas. 8.

Lud. Ferd. Marsilli de Generatione Fungorum, &c. fol. Romæ.

Phil. Jac. Spenceri de Natura & Gratia Liber singularis. 8.

J. Vignolii dissertationes duæ 1. de Anno Primo Imperii Severi Alexandri Augusti. Secunda est apologetica, qua Programma Cycli Paschalis Hippolyti denuo exponitur & illustratur. 4. Romæ.

J. Vignolii dissertatio de Columna Antonini Pii, &c. 4. Romæ.

Vera ad Veram Medicinam Via, a Joh. Melch. Verdries delineata. 4.

Joh.

CATALOGUE.

Joh. Christ. Langii Inventum Novum quadrat. Logici. 8.

Ars Cogitandi erotematica, cum præludio Philosophiæ. 8.

Joh. ab Hamm Exercitationes Philologicæ Sacræ de ara interiore ejusque Mysterio. 8.

Dan. Clerici Historia Naturalis & Medica Lotorum Lumbricorum, &c. 4.

W. Neuhaus de Homine Liber, in quo Mentis & Corporis attributa & affectiones distincte traduntur. 8.

Tournefortius contractus, sub forma tabularum &c. fol.

J. Matth. Gesneri Institutiones Rei Scholasticæ. 8.

Livres François.

Histoire de Pierre de Montmaur, par Mr. de Sallengre. 8. 2 voll. avec fig.

Tillemont Mémoires pour l'Histoire Ecclesiastique. Tom. 7.

Oeuvres Mêlées du Sr G. D. B. 8.

Cours de Chymie par Mr. Nicol. Lemery. 8.

Dictionaire ou Traité Universel des Drogues simples, &c. Par Nic. Lemery. 4.

Curiositez de la Nature & de l'Art sur la Végetation, ou l'Agriculture & le Jardinage dans leur perfection, par Mr. l'Abbé de Vallemont. 8. 2 voll. avec fig.

Histoire de la Comtesse de Statsbourg. 8.

Traité de la Police, par Mr. de la Mare. fol. 2 voll.

Recueuil des Voyages au Nord, contenant divers Mémoires très-utiles au Commerce & à la Navigation. 3 voll.

Les

Les belles Grecques, ou l'Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſanes de la Grece. 12. avec fig.

Les avantures D. * * * ou les effets ſurprenans de la Sympathie. 12. avec fig.

L'Eſpion Turc, dans les Cours de l'Europe. 12. Nouvelle Edition 6 voll.

Le Nouveau Théatre d'Agriculture, & Menage des Champs, par le Sieur Liger. 4. avec fig.

Abregé de la vie des Peintres, avec des reflexions ſur leurs Ouvrages, par Mr. de Piles. 12. Paris 1715.

Hiſtoire de Pologne, contenant les diviſions arrivées en ce Royaume.

Oeuvres Diverſes de Mr. Richard-Steele, ſur les affaires de la Grande Bretagne.

Reflexions ſur les grands Hommes, qui font mots en plaiſantant, avec des Poëſies diverſes.

L'Art de ne point s'Ennuyer, par Mr. Deslandes.

Le Spectateur, ou le Socrate Moderne, où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siecle. Tome 4.

Les Amours de Tibulle, par Mr. de la Chapelle.

Deſcription Abregée de l'Univers Enrichie de pluſieurs figures, avec ſix Dialogues, une Nomenclature, un Recueuil de Proverbes, & quelques Lettres en François & Hollandois.

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

ARTICLE I.

I. THE HISTORY of the REFORMATION of the CHURCH of ENGLAND, *in two Parts, the first Part of the Progress made in it, during the Reign of King Henry the* VIII. By GILBERT BURNET *D. D. now Lord Bishop of Sarum. Fourth Edition, with additions, alterations and Amandments, communicated to the Author, by Several Hands.* A Londres MDCCXV. in fol. pagg. 718. avec les Préfaces & les Actes Authentiques, ſans compter les tailles douces, qui repréſentent divers perſonnages illuſtres.

II. *The Second Part, of the progress made in it, till the settlement of it in the Beginning of Queen Elizabeth's Reign.* Pagg. 810. avec les Actes Authentiques.

III. *The third Part, being a supplement to the two Volumes formerly published.* Pagg. 820. avec les Actes Authentiques. Se trouve chez D. Mortier.

MON dessein n'est pas de donner un Extrait de cette Histoire. Elle est trop connuë, depuis long-tems, non seulement par l'Original Anglois, mais encore par les Versions Françoise & Latine, qui en ont été faites. L'approbation & l'estime générale, avec lesquelles elle a été reçue, par un Parlement d'Angleterre, & par toute la Nation en général, sont des preuves de ce qu'elle vaut. On peut dire aussi que les Critiques, que quelques ennemis particuliers de feu Mr. *l'Evêque de Salisbury*, ou même de la Réformation d'Angleterre, en font encore une autre marque, & peut-être plus assurée, que la précedente; puis qu'après l'avoir examinée, avec beaucoup de rigueur,

&

& de malignité, ils n'ont rien pu y trouver à reprendre, que des choſes de très-petite conſéquence. L'Auteur n'a pas laiſſé de profiter de leurs menuës cenſures, lors qu'il les a cru juſtes; auſſi bien que de celles de ſes Amis; qui ont déterré, depuis les premieres Editions de cette Hiſtoire, quantité d'Actes & de Papiers, qu'il n'avoit pas vus; & dont il a fait imprimer un grand nombre, ſur tout en ſa troiſiéme Partie. On peut dire, après tout cela, qu'on n'a point encore vu d'Hiſtoire particuliere plus exacte & plus ſincere, que celle-ci, & dont on puiſſe être aſſuré par plus d'Actes Authentiques, ſur leſquels les plus importans endroits de ſa narration ſont fondez. Il n'étoit nullement du ſentiment de ceux, qui croyent qu'il ne faut point citer de preuves, dans une Hiſtoire; comme ſi l'on devoit s'en fier à la bonne foi de l'Hiſtorien, même en matieres éloignées de ſon tems, ſous prétexte que les Anciens ne l'ont pas fait. C'eſt un défaut eſſentiel de l'Ancienne Hiſtoire, que l'on ne doit pas imiter; ſur tout après avoir vu que l'on a découvert une infinité de fautes, dans ceux qui

ne citent point, & de contrarietez, entre les differens Auteurs; par lesquelles on a fait voir qu'il falloit néceſſairement que les uns, ou les autres, euſſent manqué de bonne foi, ou d'exactitude.

La matiére de cette Hiſtoire eſt l'un des ſujets les plus importans & les plus intereſſants, qui aient jamais paru en public. On y voit l'origine & les progrès de la Réformation en Angleterre, ſous Henri VIII. Edouard VI. Marie & Elizabet, ſous laquelle elle fut entierement établie, ſur le pied, où elle eſt encore à préſent. Un Roi, fougueux & paſſionné, au dernier point, y fait la premiere ouverture du théatre, & donne lieu à la Réformation d'entrer, avec plus de facilité, dans ſon Royaume, ſans le vouloir; à cauſe de la brouillerie qu'il a avec un Pape, peu politique & peu prévoyant. Il meurt dans le Schiſme, également ennemi des Réformateurs & du Pape, & laiſſe néanmoins un Fils fort jeune; qui ſuit les ſentimens des premiers, & qui commence à les établir, avec beaucoup de fermeté & de prudence. Ce Prince eſt enlevé, par la mort, dans ſa tendre

dre jeuneſſe & laiſſé la Réforme en un état chancellant, & preſque ſans reſſource. Une Sœur, zelée Catholique, monte, après lui, ſur le thrône, détruit tout ce qu'il avoit fait, & la met dans le plus grand danger, où elle ait jamais été. Elle rétablit l'autorité du Pape, rallume par tout les buchers, contre ceux qui s'y étoient oppoſez, en fait perir cruellement un grand nombre, & donne lieu au Parti oppoſé de croire que la Réformation étoit éteinte, pour jamais, en Angleterre. Cependant elle vient à mourir, ſans enfans; & une Sœur, prétendue bâtarde, & épargnée, par un effet ſurprenant de la Providence, lui ſurvit, ſuit les traces de ſon Frere, & rétablit, ſous un long regne, la Réforme, ſans laiſſer d'eſperance à ceux, qui la haïſſoient, de la voir jamais ruinée; par la mauvaiſe conduite de la Cour de Rome, qui par honneur ne la veut pas reconnoître pour légitime, après avoir flétri ſa naiſſance.

On voit clairement, dans cette grande révolution, la Providence tirant la lumiere des ténebres, & tendant à ſes fins, malgré les hommes,

en faisant servir leur mauvaise conduite, à toute autre chose, que ce qu'ils s'étoient proposez. Si cette lumiere, après avoir commencé à éclairer foiblement l'Angleterre, pendant le Regne de Henri VIII. & avoir brillé avec éclat, sous Edoüard VI. son Fils, souffre une éclipse presque totale sous Marie, qui lui fait succeder une sombre obscurité, laquelle fit croire qu'elle étoit tout à fait éteinte; elle recommence, sous ce regne même, à éclairer les esprits sans qu'on y prenne garde, par les choses mêmes, qui sembloient la devoir étouffer. Je veux dire, par les cruautez, que cette Princesse aveugle, & poussée par d'autres aveugles, mais plus méchants qu'elle, exerce contre ceux, qui avoient ouvert les yeux à la lumiere, sous les regnes de son Pere & de son Frere. Ces cruautez souffertes, avec beaucoup de constance, ébranlent les esprits de la Nation, lui font soupçonner que ceux, qui les employoient, ont tort, lui donnent la curiosité de s'instruire des matieres qui étoient contestées, lui inspirent de la haine, pour les Persecuteurs, lui font ouvrir les yeux, & la disposent enfin à en-

à entrer dans les mesures d'Elisabet, qui acheve de dissiper leurs doutes, & qui les met en état de ne plus craindre une révolution opposée. L'on voit, en tout cela, que *les pensées* de Dieu, comme parle l'Ecriture, *ne sont point les pensées* des hommes *& que ses voies ne sont point leurs voies.* Ces étranges changements de Théatre, que l'on voit dans l'Histoire de Mr. *Burnet*, sont dignes de l'attention de tous ceux, qui cherchent à s'instruire, par le passé, de ce que l'on peut craindre, ou espérer à l'avenir; & leur peuvent faire prendre des mesures justes, pour ne pas aller de bien en pis.

Les menées sourdes, que le Parti Romain fit ensuite sous Jaques I. Charles I. & Charles II. & qui éclatterent enfin sous Jaques II. pour le rétablir, auroient peut-être réüssi; si les Anglois, pleins de l'Histoire de la Réformation, n'avoient craint avec raison de voir de nouveau un regne semblable à celui de Marie, fille de Henri VIII. C'est ce qui fit qu'ils embrasserent, avec tant d'avidité, les moyens que *Guillaume*, alors Prince d'Orange, leur fournit de se délivrer de leurs craintes, &

qu'ils le firent monter sur le thrône de la Grande Brétagne. On a vu depuis un Regne, qui après avoir commencé, sur les mêmes fondements, & s'être soûtenu avec beaucoup de gloire, pendant quelques années, s'étoit ensuite prêté, par un changement étrange, aux vieilles pratiques des trois premiers Princes de la Maison de Stuart, qui ont regné sur la Grande Brétagne, & y auroit rétabli les esperances du Parti Romain, si le Ciel n'avoit abregé ce Regne. Ce coup imprévu a donné à la Grande Brétagne un nouveau Souverain, qui, par son penchant naturel, par ses lumiéres, & par ses interêts, est porté à faire tout ce qui lui est possible, pour la conservation de la Religion Protestante dans la Grande Brétagne, & à la maintenir telle qu'elle a été établie par les Loix. C'est à quoi tout le Clergé le doit aider, de toutes ses forces; s'il veut s'aquiter des devoirs les plus sacrez, que la Religion lui impose, & s'il veut fermer la bouche à ceux qui ne l'aiment pas. Aspirer à un Roi Catholique, quand on en a un Protestant, comme le font quelques uns, est un manege, qui ne trompe

pe perſonne. Ceux qui préferoient autrefois *Marie Stuart* à *Elizabet* ne joüoient pas un plus mauvais perſonnage.

L'appui, que l'on donnoit aux ennemis de la Religion & de la Liberté de l'Angleterre, n'a paru que trop clairement; par le grand nombre de Catholiques & de Jacobites, qu'on avoit mis preſque en toutes les places, par les ſéditions qu'ils ont excitées en divers endroits d'Angleterre, & par la rebellion ouverte de l'Ecoſſe: Tout cela avoit été préparé, depuis pluſieurs années, & a enfin éclatté d'une maniere, qui fait bien connoître les deſſeins de ceux qui gouvernoient; quoi qu'ils niaſſent qu'ils euſſent de ſemblables vuës.

Pour venir préſentement au troiſiéme Volume de l'Hiſtoire de la Réformation, dont nous avions promis de parler, dans le Tome III. de cette *Bibliotheque*, Article V. de la 2. P. nous commencerons par l'*Introduction*, que l'Auteur avoit miſe ſous la preſſe, en commençant à imprimer ce Volume; auquel il a depuis joint une Préface, dont nous dirons auſſi quelque choſe, dans la ſuite.

Mr. *l'Evêque de Salisbury* nous ap-

prend d'abord que, venant à achever l'Hiſtoire de la Réformation, trente trois ans, après l'avoir publiée, pour la premiere fois, il avoit ramaſſé toutes les découvertes, que ſes Amis & ſes Ennemis avoient faites là-deſſus, depuis ce tems-là. Quelques perſonnes, zelées pour la Cour, l'avoient traverſé dès le commencement, & avoient donné de ſi mauvaiſes impreſſions de lui à Mr. le Chevalier *Cotton*, qui poſſedoit alors une Bibliotheque pleine de quantité de pieces curieuſes & utiles pour compoſer l'Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre; que lors que Mr. *Burnet* fut chez lui, pour le prier de lui donner l'entrée dans ſa Bibliotheque, afin d'y chercher ce dont il pouvoit avoir beſoin, pour ſon deſſein, il en fut refuſé. Mais Mr. le Chevalier *Marsham*, Parent de la Maiſon, lui donna le moyen d'y faire copier quelque choſe, fort à la hâte, parce que cela ſe faiſoit ſans le conſentement du Proprietaire. Cependant quand le Chevalier *Cotton* eut vû le premier volume de Mr. *Burnet*; il reconnut qu'on lui avoit fait tort & lui offrit l'uſage de tout ce qui étoit en ſa Bibliotheque;

qui

qui lui fut en effet d'un grand secours, pour le second Volume de son Histoire.

Mr. *Fell*, Evêque d'Oxford, qui n'aimoit pas, comme il paroît, Mr. *Burnet*, pousſa un de ſes Amis, nommé *Guillaume Fulman*, à examiner le I. Tome de l'Hiſtoire de la Réformation; ſur lequel il fit pluſieurs remarques, en ſtile aſſez aigre, dont l'Auteur a inſeré la ſubſtance à la fin du 2. Tome.

Il nous entretient d'une Conférence & d'un Démêlé qu'il eut à Paris en 1685. avec Mr. l'Abbé *le Grand*, & des ſuites de cette affaire; où l'on s'échauffa, des deux côtez, un peu trop. Mais comme l'un & l'autre l'ont reconnu, & que nôtre Evêque témoigne, dans ſa Préface, qu'il voudroit que cela ne fût point arrivé, avec beaucoup de candeur & de modeſtie, on ne s'y arrêtera pas.

En 1693. Mr. *Henri Wharton*, déguiſé ſous le nom d'*Antoine Harmer*, irrité ſans raiſon contre Mr. l'*Evêque de Salisbury*, publia contre lui un Eſſai des fautes & des défauts de l'Hiſtoire de la Réformation; mais qui ne conſiſtoient qu'en des

bagatelles. Si l'on examinoit l'*Anglia Sacra* de Mr. *Wharton*, avec une ſemblable rigueur, on y en trouveroit infiniment plus & d'une plus grande conſéquence; dont Mr. *Burnet* avoit des exemples, entre les mains, comme il l'aſſure. Un autre Critique, d'un plus grand nom, l'attaqua encore, appuyé, comme il le diſoit, ſur des MSS. qu'il avoit, & que perſonne n'avoit vus, que lui. Mais comme il n'eſt nullement exact, en des citations d'Auteurs que l'on a; il ne ſeroit pas juſte, qu'on l'en crût ſur ſa parole, touchant ceux qu'on n'a pas vûs.

Toutes ces Critiques ne touchoient nullement le fonds de l'Hiſtoire, mais ſeulement quelques menues circonſtances; dans leſquelles, il eſt comme impoſſible de ne pas ſe tromper quelquefois, dans une Hiſtoire auſſi étendue, que celle-ci, ſur tout par rapport aux omiſſions. Cependant Mr. l'*Evêque de Salisbury* n'a pas laiſſé d'en profiter, dans ce III. Tome, où il marque, ſelon l'ordre du tems, ce qu'il avoit omis, & les inadvertences dans leſquelles il étoit tombé. Une Perſonne de mérite, qui vivoit dans l'une des

deux

deux Univerſitez d'Angleterre, lui avoit auſſi envoyé quantité de remarques, ſans vouloir ſe faire connoître ; & l'Auteur les a inſerées, en leurs places, dans ce III. Volume. Il ne manque pas auſſi d'y faire mention de tous les autres, qui lui ont donné quelque ſecours, lors que l'occaſion s'en préſente.

Quelques perſonnes avoient conſeillé à l'Auteur de corriger ſes deux premiers volumes, ſur les remarques qu'il trouvoit juſtes, & d'inſerer tout ce qui pouvoit avoir été omis, dans chaque endroit, qui auroit eu beſoin de ſupplément. Mais comme il y en avoit pluſieurs milliers d'exemplaires répandus en Angleterre & ailleurs, qui ſeroient devenus par-là de nul prix ; il a mieux aimé mettre les corrections & les additions, dans un Volume à part, que ceux, qui ont les autres, pourront acheter. Outre cela, on n'auroit pu ſavoir ce en quoi il s'étoit trompé, & il a cru devoir donner au Public une preuve de ſa ſincerité, en desavoüant & en retractant ouvertement les fautes qu'il avoit commiſes. „ J'ai toûjours regardé, „ *dit-il*, les fauſſetez dans l'Hiſtoi-

„ re, quand on les commet de pro-
„ pos déliberé, comme la plus dan-
„ gereuſe ſorte de menſonges, les
„ plus publics, & ceux qui trom-
„ pent plus long-tems. Quand mê-
„ me on les a commiſes innocem-
„ ment, ſi on ne les deſavouë pas;
„ ce ſilence devient auſſi mauvais,
„ que ſi on avoit menti de propos
„ déliberé. J'avois écrit auppara-
„ vant, auſſi bien & auſſi ſoigneu-
„ ſement, qu'il m'avoit été poſſible;
„ & ſi, dans une ſi grande varieté de
„ matieres, il y a des endroits peu
„ exacts, ou qui ne renferment pas
„ la Verité, & d'autres qui paroiſ-
„ ſent douteux; ſi enfin, dans la
„ conjoncture du tems, qui le de-
„ mandoit ainſi, je me ſuis hâté de
„ publier mon Ouvrage, ſans at-
„ tendre de plus grands ſecours, &
„ les découvertes, que l'on pouvoit
„ faire ſur ces matieres: je n'ai
„ commis des fautes, & des omiſ-
„ ſions, que dans les parties les
„ moins importantes de mon Ou-
„ vrage, & qui ne regardent pas les
„ points principaux de l'Hiſtoire;
„ de ſorte que j'eſpere que le Pu-
„ blic me ſera aſſez favorable &
„ aſſez juſte, pour me tenir compte
„ de

„ de ma ſincerité, & pour accepter
„ toute la réparation, que je lui puis
„ faire, pour des fautes paſſées, qui
„ eſt de les avouër & de détromper
„ les Lecteurs. " C'eſt là en effet un exemple rare de candeur & de droiture, bien éloigné de la conduite de ceux, qui ne tâchent qu'à pallier leurs fautes, ou même qu'à les ſoûtenir, quoi qu'on les en ait convaincus. Ceux-là ſur tout, qui critiquent fierement les autres, & à qui l'on fait voir l'injuſtice d'une bonne partie de leurs cenſures, devroient, s'ils avoient un peu d'équité & de modeſtie, faire réparation au Public, & à ceux, dont ils ont voulu ternir la réputation; en avoüant humblement leurs fautes, & en demandant pardon à ceux, qu'ils ont offenſé. Mais c'eſt ce que l'on ne voit preſque jamais, & qui fait regarder bien des gens de Lettres, comme une eſpece de Canaille, qui eſt auſſi inſenſible à ce que l'honneur & l'équité demande d'eux, que les Harangeres & les Laquais; qui ne dédiſent jamais des injures, que leur paſſion déreglée leur a dictées.

Au reſte, quoi que l'Auteur de l'Hiſtoire de la Réformation eût de bon-

bonnes raiſons, comme on l'a vu, de ne rien changer dans le Texte de cet Ouvrage ; cela n'empêche pas que l'on ne fût très obligé à une perſonne de loiſir & de capacité ; qui entreprendroit d'écrire de nouveau cette Hiſtoire en Latin, ou en François, & de la donner plus exacte, ſur les Mémoires de Mr. *Burnet*. Si les Prélats Anglois bien-intentionnez vouloient faire la dépenſe, qui ſeroit néceſſaire, pour cela ; ils rendroient un très-bon ſervice au Public, & feroient beaucoup d'honneur à leur Egliſe. Toute l'Europe Proteſtante, & même les Catholiques moderez, leur en ſauroient bon gré, & ne manqueroient pas de leur donner les éloges, qu'ils auroient méritez.

Mr. l'*Evêque de Salisbury* nous apprend en ſuite, que comme il avoit autrefois compoſé & publié cette Hiſtoire, pour prévenir les deſſeins qui étoient alors ſur le tapis, d'introduire la Religion Romaine en Angleterre, lors que le *Duc d'York* d'alors ſeroit monté ſur le thrône : il l'a achevée & publiée de nouveau, pour empêcher que de ſemblables projets, dont on a vû dès commen-

ce-

cements, qui faiſoient trembler tous les Proteſtans, ne réüſſiſſent. On ne lit que peu ou point les Livres de Controverſe, contre l'Egliſe Romaine; on ignore ſes maximes, ou l'on feint de les ignorer; on s'imagine qu'il y a du changement en mieux, dans cette Egliſe, depuis la Réformation, quoi que dans le fonds il n'y en ait point, dans les principes. Il y a des gens, qui ſe rapprochent d'elle, en établiſſant l'indépendance de l'Egliſe, à l'égard de la Puiſſance Souveraine; qui veulent rétablir la Confeſſion Auriculaire; qui diſent que l'Euchariſtie eſt un vrai Sacrifice; & qui vont même plus loin, que l'Egliſe Romaine à l'égard du Baptême, qu'ils rendent tout à fait néceſſaire, & qu'ils regardent comme nul s'il n'eſt adminiſtré par un Prêtre Epiſcopal. Il y a dans ces diſcours bien des choſes, qui font croire que la fin, que l'on ſe propoſe, n'eſt nullement le ſalut des Ames, mais l'agrandiſſement de ceux, qui parlent ainſi. Il y a même des gens, qui s'imaginent que l'Egliſe Anglicane augmenteroit ſes revenus, par un changement, & qui ſont portez à tout faire pour cela.

Nôtre

Nôtre Auteur leur fait enviſager le regne de Marie, plein de cruautez, depuis le commencement juſqu'à la fin; & fait quantité d'autres remarques là-deſſus, qui ſont très-dignes d'être luës, mais que l'on ne pourroit rapporter, ſans une longueur exceſſive. Il marque auſſi, en paſſant, les Pieces conſiderables, qui ſont tombées entre ſes mains, comme un journal du Conſeil Privé, en ce tems-là; par où l'on voit que rien ne ſatisfaiſoit la ſuperſtition de Marie, & l'envie qu'elle avoit d'extirper l'Héreſie.

Il n'oublie pas de montrer que l'alienation des biens Eccleſiaſtiques, en faveur des Laïques, n'a jamais été ratifiée par la Cour de Rome; quoi qu'elle en ait fait quelque ſemblant, pour ne pas effaroucher les eſprits. Si cette alienation venoit à être caſſée, comme elle le ſeroit infailliblement, avec le tems; les meilleures familles d'Angleterre ſeroient entierement ruinées; &, ce qu'il y a de particulier, le Bas Clergé, qui s'imagine qu'il y trouveroit ſon compte, n'en ſeroit pas plus à ſon aiſe. Ce ne ſeroient que quelques Evêques, les Abbez & les Mo-

Monasteres, qui en profiteroient; mais le Bas Clergé seroit aussi pauvre, qu'il l'est à présent, comme on le voit dans l'Eglise Romaine, où il est très-miserable.

Mr. *Burnet* avoit vu autrefois, en passant à Zurig, un recueuil de Lettres de *Henri Bullinger* à divers Théologiens Anglois, sous le Regne d'Elizabet, & plusieurs Lettres, qu'ils lui écrivirent. Mr. *Turrettin* Professeur à Geneve, auquel il donne en passant les loüanges qu'il mérite, lui en a fait avoir une Copie, dont il a tiré quantité de Lettres, qu'on voit dans le recueuil d'Actes qui sont dans ce Volume. On peut remarquer par-là, que les Evêques d'Angleterre ne regardoient pas alors, ainsi que quelques-uns l'ont fait depuis, les Protestans étrangers, comme des gens d'une autre Religion, & dont on devoit fuir le commerce. Ceux qui avoient alors voyagé, & qui avoient tout vu, dans son veritable jour; qui savoient, par eux-mêmes, en quoi consiste la force de l'Eglise Romaine, & ce qui rend si foible le Corps des Protestans; étoient en état de mieux juger des choses, que des gens, qui ont

ont vêcu dans le coin d'une Province, & qui n'ont eu aucun ſoin de s'informer du dehors, ni par la lecture, ni par la converſation de ceux qui ont voyagé. Ce n'eſt pas dans la Grande Bretagne ſeule, que cela arrive ; mais par tout, où l'on remarque que cette ſorte de gens ont ordinairement l'eſprit plus étroit & plus aigre, & ſont ſi entêtez des opinions & des uſages de leur païs, qu'ils mépriſent tout le reſte du Genre Humain. En cela, il y a quelquefois du plaiſir à voir les Nations ſe moquer les unes des autres, pour des choſes, où elles ont ſouvent également tort, à divers égards.

A l'occaſion de ceux qui s'imaginent que l'Egliſe Romaine n'eſt plus entêtée des diſpenſes, & n'en fait plus de négoce, comme autrefois ; Mr. l'*Evêque de Salisbury* raconte une choſe remarquable, arrivée en MDCCIX. Des armateurs de Briſtol prirent, dans la mer du Sud, un Gallion, où ils trouverent cinq cents balles de Diſpenſes. Dans chaque balle, il y en avoit ſeize rames. Les moindres de ces Diſpenſes étoient de trois Réales,

&

& les plus cheres de cinquante pieces de huit. On les vend à proportion du bien de ceux, qui en ont besoin ; & à l'égard de la liberté de manger de la chair en Carême, chacun est obligé d'acheter une Dispense, soit qu'il s'en veuille servir, ou non ; ce qui se pratique aussi en Europe, dans l'Espagne & dans le Portugal. Outre la rélation, qui a paru de ce voyage, le Capitaine *Dampierre* avoit donné à Mr. *Burnet* une attestation particuliere de ce fait. Il disoit qu'ils avoient trouvé une si grande quantité de ces papiers, qu'ils s'en étoient servis à carener leur vaisseau.

Nôtre Auteur a composé, un an après avoir fait imprimer l'*Introduction*, dont on vient de parler, une Préface plus courte, qu'il a fait mettre à la tête, où l'on trouve 1. quelques discours sages & moderez de Mr. l'*Abbé le Grand*, sur le démêlé, qu'il avoit eu, il y a trente ans, avec Mr. *Burnet* ; qui témoigne aussi, de son côté, d'en être satisfait, & qui desavouë ce qu'il pouvoit avoir dit de trop fort : 2. quelques fautes capitales d'*Antoine Hermer*, qui, dans son *Anglia*

Sa-

Sacra, pour *Capitulum Eccleſiæ Cathedralis*, a publié *Epiſtolam Conventûs Eccleſiæ Catholicæ*, ce qui eſt une faute, qui n'eſt pas pardonnable & qui rend indigne de foi tout ce qu'il avance, ſur ſa parole: 3. qu'un certain *Thomas Ward* avoit compoſé un Poëme Burleſque, à l'imitation d'*Hudibras*, pour rendre la Réformation ridicule & odieuſe; & que l'on auroit publié, ſi le Projet du Gouvernement précedent eût réüſſi; de ſorte qu'on ne doit pas s'étonner, que de ſemblables Eſprits travaillent à ruiner la réputation de l'Hiſtoire de nôtre Prélat: 4. que dans l'*Hiſtoire Eccleſiaſtique* d'Angleterre, compoſée par un homme ſavant, qu'il ne nomme pas, & que je ne connois point, *Thomas Becket* eſt excuſé, *Edoüard* VI cenſuré, la Reine Marie d'Ecoſſe loüée, comme étant morte *en Chrétienne & en Reine*; & Marie d'Angleterre préferée à divers égards à ſa ſœur Elizabet, en ces étranges paroles: *l'une fit des Martyrs & l'autre des Gueux; l'une exécuta les hommes & l'autre leurs biens. C'eſt pourquoi, en réſervant l'honneur de la Réformation à la Reine Elizabet, la queſtion ſera, ſi en*

ſi en reprenant les premiers fruits & les dîmes, en mettant pluſieurs Vicairies en un déplorable Etat, & cauſant une pauvreté perpetuelle à l'Egliſe, elle ne lui a pas fait plus de préjudice, que le feu & le fagot: ſi en détruiſant les Evêchez, elle ne l'a pas traitée beaucoup plus durement, qu'en détruiſant les Evêques; puis que ces ſéveritez nuiſent aux Succeſſeurs, & s'étendent juſqu'aux âges à venir; enfin ſi, comme va le monde, il n'eſt pas plus aiſé d'augmenter les Evêques, que les revenus, pour les entretenir: 5. la défenſe de divers endroits de l'*Hiſtoire de la Réformation*, cenſurée injuſtement par cet Auteur là: 6. l'éloge de l'Hiſtoire du Concile de Conſtance, par Mr. *Leufant:* 7. la découverte des Procedures des Légats *Campege* & *Wolſey*, dans l'affaire du divorce, deſquelles on voit un Extrait, parmi le recueuil des Actes: 8. des remercimens pour Mr. *Thomas Granger*, à cauſe des remarques qu'il avoit envoyées à l'Auteur: 9. quelques remarques ſur une * Lettre écrite à l'Auteur, par *Antoine à Wood*, pour juſtifier ſon

* *Voyez cette Lettre dans l'Appendix Nomb.* II.

ſon Hiſtoire de l'Univerſité d'Oxford, & ſur une autre, que Mr. *Burnet* écrivit à Mr. *Auzout*, ſur la cenſure, que l'on avoit faite à Paris du premier Volume de l'Hiſtoire de la Réformation; leſquelles remarques on trouve dans l'*Appendix*, qui eſt à la fin du Recueuil d'Actes, auſſi bien que quelques autres: 10. des remerciments, pour Mr. *Strype*, pour les remarques, qu'il avoit communiquées à l'Auteur, & qui ſont à la fin du Volume, pour rectifier divers endroits de l'Hiſtoire de la Réformation.

Enfin Mr. l'*Evêque de Salisbury* fait encore ici de grandes plaintes contre ceux, qui travaillent à introduire de nouveau le Sacrifice de la Meſſe, ou de l'Euchariſtie, comme ils parlent; car ces deux mots ſignifient la même choſe, dans leurs Ecrits; la Confeſſion Auriculaire, & la néceſſité de l'Abſolution Sacerdotale, & autres choſes ſemblables, dont on a parlé; qui ne ſont fondées ni ſur l'Ecriture Sainte, ni ſur la premiere Antiquité. Ces gens-là, outre cela, répandent par tout je ne ſai quelles ſemences de ſuperſtition, qui fait douter, avec raiſon, de

de leur ſincerité ; car c'eſt-là le tour, qu'ont toûjours pris ceux, qui ont voulu tromper les peuples. Cependant ces mêmes gens-là font de grandes clameurs, ſur des opinions ſpéculatives ; dans le même tems qu'ils n'oublient rien, pour introduire de nouvelles pratiques, qui ſont à peu près les mêmes, que celles de l'Egliſe Romaine. Ces desordres n'ont pas ſeulement fait du bruit en Angleterre, mais auſſi deçà la mer ; où l'on ne les croyoit pas ſi grands, qu'ils l'étoient effectivement, juſqu'à ce qu'on en ait découvert la ſource. On pourroit donner de bons avis, pour prévenir les mauvaiſes ſuites de ces étranges principes ; mais on s'attireroit la rage de ces gens-là, & les autres ne ſe croiroient pas ſeulement obligez de marquer qu'ils en ſavent gré.

Il eſt tems de revenir au Supplément de l'Hiſtoire de la Réformation, que l'on trouve dans ce Volume. Ce n'eſt pas une narration ſuivie, comme celle des deux premiers volumes. L'Auteur a néanmoins rangé ſes Supplémens, d'une maniere fort commode, en mettant les années, auxquelles ils ſe rappor-

tent, au haut de la marge, & en marquant ſoigneuſement les endroits, que l'on peut rectifier, ou ſuppléer par-là. Mais comme le fonds de l'Hiſtoire ne s'y trouve point; pour en profiter, comme il faut, il faudroit lire l'Hiſtoire même & immédiatement après avoir lu un regne, ou une année de ce regne, lire les Supplémens, qui regardent ce tems-là.

Comme la plûpart des choſes, qu'ils contiennent, ſont des particularitez omiſes, ou racontées autrement, ſans que les évenemens puiſſent être liez; on n'entreprendra pas d'en donner un Extrait, ni même d'indiquer les matieres, qui ſont en trop grande quantité. On ſe contentera de dire que les Livres des Supplémens ſe rapportent à ceux de l'Hiſtoire. Les trois premiers regardent le regne de Henri VIII. contenu en trois Livres, qui ſont le I. Tome de l'Hiſtoire. Le quatriéme ſe rapporte au Regne d'Edoüard, qui eſt décrit dans le I. Livre du II. Tome; le cinquiéme renferme les Supplémens du regne de Marie, qui fait le II. du même Tome; le ſixiéme enfin contient

tient ceux, qui ſont pour le commencement du regne d'Elizabet, juſqu'à ce que la Réformation eût été établie, comme l'Auteur l'a raconté dans le VI & dernier Livre de ſon Hiſtoire. Le recueuil des Actes, qui eſt à la fin, eſt rangé de même, comme les recueuils d'Actes des Tomes précedens. A la fin, il y a une *Appendix*, dont on a déja marqué le contenu.

Pour donner quelque legere idée des Supplémens de ce Volume, je mettrai ceux qui regardent le dernier Livre, depuis la p. 324. La malheureuſe deſtinée, *dit l'Auteur, en parlant de Marie d'Ecoſſe*, de cette infortunée Reine, eſt une choſe ſi délicate, que je n'en dirai rien, de mon chef, mais ſeulement en employant les paroles des autres. Il y a une Lettre de *Grindal*, Evêque de Londres, à *Bullinger*, datée du 21. de Juin MDLXVII. dont ce qui a du rapport à cette matiere, eſt inſeré dans le recueuil d'Actes: „ L'Ecoſſe, *dit-il*, eſt retombée en „ de nouvelles brouilleries. Henri, „ dernier Roi d'Ecoſſe, comme je „ m'imagine que vous l'aurez oüi „ dire, a été trouvé mort, le 10.

„ de Fevrier paſſé, dans un Jardin,
„ près de ſon Hôtel. Tous ne ſont
„ pas encore d'accord, touchant la
„ maniere, dont il eſt mort. Les
„ uns diſent que le feu ayant été
„ mis à des barils de poudre, qu'on
„ avoit mis à deſſein ſous la cham-
„ bre, où il couchoit; la maiſon a
„ été renverſée, & lui jetté dans le
„ Jardin voiſin. Mais d'autres aſſû-
„ rent qu'il fut tiré de ſon lit, dans
„ le milieu de la nuit, & en ſuite
„ étranglé; après quoi on fit ſauter
„ la maiſon, en mettant le feu aux
„ poudres, qui y étoient. Tout le
„ monde tenoit pour ſuſpect de ce
„ meurtre un certain Comte, nom-
„ mé *Bothwel*. Ce Comte ayant
„ répudié ſa femme, par l'autorité
„ de l'Archevêque de S. André, la
„ Reine d'Ecoſſe l'a épouſé le 15.
„ de Mai, & l'a créé *Duc d'Orkney*.
„ Un peu avant ce mariage, pres-
„ que tous les Seigneurs du Royau-
„ me, voyant qu'on ne faiſoit au-
„ cune recherche de la mort du Roi,
„ s'étoient retirez de la Cour, &
„ avoient tenu une aſſemblée à Ster-
„ ling. On a trouvé, dans cette aſ-
„ ſemblée, par des indices certains,
„ que *Bothwel* avoit commis cet

„ abo-

„ abominable meurtre. Ainſi, après
„ avoir ramaſſé des troupes, ils ont
„ tâché de ſe ſaiſir de *Bothwel*, qui
„ s'eſt enfui ; mais on ne ſait pas
„ encore où il s'eſt retiré. On dit
„ que la Reine eſt aſſiegée, dans un
„ certain Château ; & quelques au-
„ tres aſſurent qu'on la tient priſon-
„ niere, dans celui d'Edimbourg,
„ comme complice du meurtre de
„ ſon Mari. Quoi qu'il en ſoit,
„ cet infame mariage ne peut avoir
„ qu'une fin tragique.

A cela j'ajoûterai une autre rélation, ſur laquelle on peut faire plus de fonds. On peut croire que le Cardinal *Laurea*, que le Pape avoit envoyé, pour être ſon Nonce en Ecoſſe, en avoit les meilleures informations, qu'il pouvoit en avoir, de ceux du parti de la Reine ; & qu'il devoit donner le meilleur tour, qu'il étoit poſſible, à cette affaire ; ſur tout après la fin tragique de cette Princeſſe, puis que cette fin avoit diſpoſé tout le monde à avoir la meilleure opinion de Marie qu'il ſe pouvoit, principalement parmi ceux de ſa Religion. Ainſi je ne connois point de rélation de cette affaire, ſur quoi l'on puiſſe s'appuyer, avec au-

tant de certitude, que celle-là (ſi l'on en excepte quelques adouciſſemens, qu'un Auteur partial y a employez) qui ſe trouve dans la vie de ce Cardinal, écrite en Latin par l'Abbé *de Pignerol*, & imprimée à Bologne en MDXCIX. On y trouve ce que l'on va lire.

Le Pape Pie V. envoya *Laurea* en Ecoſſe, pour y être ſon Nonce, afin d'aſſiſter & d'encourager le zele de la Reine. Il joignit à cela vint mille écus, avec promeſſe de la ſecourir encore, dans la ſuite. Il y eut auſſi une Lettre pour la Reine, de la main même du Pape, pour lui recommander ſon Nonce. *Laurea* ſe rendit en France, & vint à Paris, pour paſſer enſuite en Ecoſſe, avec celui qui a écrit ſa vie & qui lui ſervoit de Secretaire. Le Nonce reçut en ſuite des Lettres de la Reine, qui lui furent remiſes, par l'Archevêque de Glaſcow, ſon Ambaſſadeur en France. Elle marquoit dans ſes Lettres, qu'elle ſouhaitoit bien qu'il vînt en Ecoſſe, le plûtôt qu'il ſeroit poſſible; mais qu'elle le prioit de differer ſon départ, juſqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles Lettres d'elle, afin qu'on pût tout préparer pour

pour ſa réception. Il lui récrivit là-deſſus en un ſtile véhement, & tâcha d'exciter ſon zele & ſon courage à rétablir la Religion Catholique en ſon Royaume. Il lui envoya, en même tems, quatre mille écus, avec un Jeſuite, nommé *Edmond Hay*, homme adroit & pénetrant, pour l'aſſiſter en ſecret. Il la prioit en particulier de punir, ou de diſgracier au moins ſon Secretaire *Ledington*, qu'il croyoit être l'Auteur de tous les deſordres, & qui étoit d'ailleurs un Héretique déclaré, & un fauteur du Comte de Murray. Ces Lettres * ont été imprimées. Celle de Pie V. eſt datée du 16. de Juin 1566. „ Il recommandoit à la Rei„ ne d'avoir de la confiance dans „ ſon Nonce, qui étoit alors Evêque „ de Mondovi, & lui promettoit „ toute l'aſſiſtance poſſible, dans le „ deſſein qu'elle avoit de ramener „ ſon Royaume à l'obéïſſance du „ S. Siege. " La réponſe de Marie eſt datée du 9. d'Octobre de la même année à Edimbourg. „ Elle y „ témoigne de la reconnoiſſance, „ pour la faveur & la bonté du Pape

 „ en-

* *Dans la Vie de la Reine Marie, imprimée à Rome en* 1624.

„ envers elle, loüe le zele & la piè-
„ té du Pontife, & promet de traiter
„ ſon Nonce, avec reſpect, & d'a-
„ voir de la confiance en lui. Elle
„ lui dit qu'elle étoit accouchée
„ d'un Fils, & qu'elle avoit porté
„ ſa Nobleſſe à ſouffrir, non ſans
„ beaucoup de difficulté, qu'il fût
„ baptizé à la maniere de l'Egliſe
„ Romaine. Elle lui promet de l'é-
„ lever, dans la Religion Catholi-
„ que, & témoigne qu'elle eſperoit,
„ que cela ſeroit un bon commen-
„ cement pour rétablir, dans ſes
„ Etats, le vrai uſage des Sacremens.
Le Pape parut fort ſatisfait d'elle, au commencement de ſon Pontificat, & dans ſa réponſe du 22. de Janvier, MDLXVII. il la félicita de la naiſſance & du baptême de ſon fils & lui ſouhaita une heureuſe iſſue de ſes deſſeins.

Trois mois ſe paſſerent, ſans que le Nonce reçût aucun avis de la Reine, touchant ſon départ pour l'Ecoſſe; ſur quoi il lui envoya l'Evêque de Dumblane, qui étoit alors à Paris, avec d'amples inſtructions pour la Reine, & continua de la preſſer, par ſes Lettres, de le recevoir au plûtôt. La ſubſtance s'en trouve, dans

dans sa vie. Elle nous dit de plus, „ que la Reine avoit tenu une assemblée des Etats, & qu'elle en „ avoit obtenu deux choses, non „ sans difficulté, dont l'une étoit „ qu'elle avoit baptizé son Fils, selon les rites de l'Eglise Romaine, „ & l'autre qu'elle pourroit recevoir „ le Nonce du Pape, avec le respect, qui lui étoit dû. Le Nonce ayant apris cette nouvelle, se rendit à Anvers, d'où il croyoit passer plus sûrement en Ecosse, que de Calais. „ Mais, *dit l'Auteur de sa vie*, „ il se commit alors en Ecosse une „ action si scélerate & si horrible, „ que je suis en quelque maniére „ saisi d'horreur, quand je m'en ressouviens, & encore plus lors que „ je pense qu'il faut que je la raconte. Le Roi, étant attaqué de la petite verole, se retira à une maison „ séparée du Palais Royal d'Edimbourg, pour ne la pas communiquer à sa femme. Comme il commença de se porter mieux, la Reine l'alla voir plusieurs fois; & un „ jour ayant soupé ensemble, s'étant „ entretenus, & ayant joüé fort tard; „ la Reine s'excusa de coucher avec „ le Roi, sur ce qu'elle devoit al-

„ ler mettre au lit une de ſes
„ Demoiſelles d'honneur, dont les
„ noces ſe faiſoient ce ſoir-là, ſe-
„ lon la coûtume des Reines. A
„ peine la Reine étoit-elle ſortie;
„ que le feu ayant été mis à de la
„ poudre à canon, qu'on avoit miſe
„ ſous les fondemens de la maiſon,
„ jetta tout le bâtiment par terre &
„ accabla le Roi; quoique quelques
„ uns diſent qu'il ne fut point ac-
„ cablé ſous les ruines, mais qu'ayant
„ ouï le bruit de quelques gens ar-
„ mez; comme il voulut d'abord
„ ſortir, par une porte de derriere,
„ pour ſe ſauver dans un jardin voi-
„ ſin; il fut étranglé, avec un de
„ ſes domeſtiques; après quoi on
„ avoit fait ſauter la maiſon, avec
„ de la poudre à canon. Mais il eſt
„ certain que le corps du Roi fut
„ trouvé, dans un Jardin; ſans aucu-
„ ne bleſſure, mais ſeulement avec
„ une marque livide autour du cou.
„ Cet indigne meurtre ayant été
„ publié, tout le monde fut ſaiſi
„ d'horreur. Les uns parloient mal
„ de la Reine, les autres faiſoient
„ des libelles contre elle. Quelques
„ uns, qui avoient été ſurement in-
„ formez, que le Comte de *Both-*

„ *wel*

„ *wel* avoit été l'auteur de ce meur-
„ tre exécrable, ne l'appelloient pas
„ *un aſſaſſin*, mais un bourreau très-
„ cruel; tant il eſt vrai que le Pu-
„ blic recherche & découvre ſouvent
„ tout, avec une très-grande péne-
„ tration. *Bothwel*, quoi qu'Héré-
„ tique, avoit toûjours été très-atta-
„ ché & très-fidele à la Reine. Il
„ l'avoit depuis peu délivrée d'un
„ très-grand danger, dans une ſédi-
„ tion, avec beaucoup de bravoure,
„ & il en étoit auſſi éperdument ai-
„ mé. C'eſt pourquoi ayant conçu
„ l'eſperance de ſe marier avec la Rei-
„ ne, * il répudia d'abord ſa pro-
„ pre femme (comme ſi, pour cauſe
„ d'adultere, on pouvoit faire divor-
„ ce avec ſa femme & en épouſer
„ une autre) après quoi, il machi-
„ na cruellement la mort du Roi.
„ La Reine, après les bruits ſcanda-
„ leux, qui couroient d'elle & de
„ *Bothwel*, craignant qu'il ne ſe fit
„ quelque émotion dangereuſe con-
„ tre eux, ſortit d'Edimbourg, & s'en

* *Ceci ſe fit après l'aſſaſſinat du Roi, Voyez* Buchanan *Liv. XVIII. par lequel on pourra redreſſer les autres fautes de cette narration.*

„ s'en alla, avec son fils, au fort
„ Château de Strivelin (*Sterling*) a-
„ près être tombée d'accord, com-
„ me il paroît vrai-semblable, de la
„ maniere dont ils auroient l'un &
„ l'autre à se conduire. La Reine
„ étant sortie, peu de jours après,
„ comme pour aller à la chasse;
„ *Bothwel* sortit, comme d'un embu-
„ che, avec deux cents chevaux, in-
„ vestit la Reine & ses gens, & vou-
„ lut paroître l'enlever par force.
„ La Reine étant donc retournée
„ promptement dans le Château,
„ avec *Bothwel*, le créa *Duc des Or-*
„ *cades*, & le déclara son Epoux;
„ mais ce mariage ne fut ni heureux,
„ ni long, parce qu'il n'avoit pas
„ été conclu d'une maniere conve-
„ nable; mais fait entre des gens,
„ qui n'étoient unis, que par la liai-
„ son qu'une action indigne, qu'ils
„ avoient commise de concert, a-
„ voit faite entre eux. En ce tems-
„ là le Comte de Murray n'étoit
„ pas en Ecosse, mais il y avoit laif-
„ sé Ledington; pour y causer de
„ nouveaux troubles, selon que
„ l'occasion s'en présenteroit. Il
„ lui fut très-facile d'irriter davan-
„ tage, contre la Reine & *Bothwel*

„ le

„ les esprits, qui l'étoient déja d'eux-
„ mêmes. On assembla donc promp-
„ tement & tumultueusement une
„ armée à Edimbourg, qui marcha
„ sur le champ à Strivelin. (*Ster-
„ ling*) Quand la Reine le fut, elle
„ jugea qu'elle devoit aller au de-
„ vant, seulement avec ses femmes
„ & quelque peu de Courtisans. On
„ la reçut d'abord avec respect, mais
„ dès qu'elle eût demandé aux Con-
„ jurez, pourquoi ils venoient là
„ armez; ils répondirent qu'ils ve-
„ noient là, pour vanger le crime
„ atroce, que *Bothwel* avoit commis,
„ la cruelle & l'indigne mort du
„ Roi, & la violence qu'il avoit
„ faite à elle-même. Là-dessus la
„ Reine se mit à justifier *Bothwel*,
„ & dit qu'il n'avoit rien fait, que de
„ son consentement. Ce discours
„ les émut & les irrita si fort, qu'ils
„ s'écrierent tous d'une voix: *Eh
„ bien, Madame, vous serez donc nô-
„ tre prisonniere.* On l'envoya ensui-
„ te, sans délai, dans un Château,
„ qui est dans une île du Lac Le-
„ vin, pour l'y faire garder; & on
„ ne lui laissa qu'un valet de cham-
„ bre & deux femmes, pour la ser-
„ vir.

C'eſt ainſi qu'on avoit mandé cette affaire au Nonce. Il y a des circonſtances dans cette rélation, qui ne ſont pas exprimées, comme il falloit; mais elle s'accorde, dans le gros, avec les autres; par où l'on peut voir que la choſe a été fauſſement repréſentée depuis, non ſeulement par des Auteurs de l'Egliſe Romaine, mais par * pluſieurs des nôtres, qui ont tâché de colorer cette odieuſe affaire. Je n'ajoûterai, dit Mr. *Burnet*, aucune réflexion là-deſſus, ni ne rapporterai les cenſures, que l'on en a faites; dont j'ai une grande quantité, pour & contre, dans des livres publiez près de ce tems-là.

Pour finir ce qui regarde cette malheureuſe affaire, je mettrai ſeulement ici un paſſage important, tiré de la vie même du Cardinal *Laurea*, touchant le Teſtament que la Reine Marie d'Ecoſſe fit le jour avant qu'elle mourût. „ On ne doit pas „ paſſer ſous ſilence une choſe, c'eſt „ que depuis que, par l'ordre du Pape Sixte V. il eut pris dans Rome „ la

* *Comme par* Camden, *dans ſa vie d'Elizabet. Voyez la Bibliotheque Choiſie Tom.* VIII. *pag.* 137. *& ſuiv.*

„ la protection du Royaume d'E-
„ coſſe (ſelon l'uſage de Rome,) &
„ ſur tout des affaires de la Reine
„ Marie; il arriva que cette malheu-
„ reuſe Princeſſe, un jour avant
„ qu'elle fût décapitée en Angleter-
„ re, écrivit ſa derniere volon-
„ té, de ſa propre main, en Fran-
„ çois. Elle y fait profeſſion d'a-
„ voir toûjours été fort attachée à
„ la Religion Catholique, & ordon-
„ ne que ſi le Prince ſon fils ne re-
„ nonçoit pas à l'Hereſie, dont il
„ étoit infecté, l'héritage du Royau-
„ me d'Angleterre ne parvienne ja-
„ mais entre ſes mains; mais en ſa
„ place, en celles de S. M. C. Phi-
„ lippe Roi d'Eſpagne. Le Cardi-
„ nal Vincent ayant reçu ce Teſta-
„ ment, il le fit examiner avec beau-
„ coup de ſoin; afin que l'on pût
„ s'aſſurer de la derniere volonté de
„ la Reine, & que cette piece en pût
„ faire foi. Il le compara auſſi avec
„ des Lettres, qu'il avoit reçuës au-
„ paravant de la Reine, & non ſeu-
„ lement le ſigna lui même, mais
„ le fit encore ſigner par *Louis Owen*,
„ Anglois, Evêque de Caſana, hom-
„ me pieux & d'une grande integri-
„ té. L'ayant ainſi confirmé, com-

„ me

„ me par autorité publique, il le re-
„ mit au Comte *d'Olivarès*, Ambaſ-
„ ſadeur d'Eſpagne, pour l'envoyer
„ fidelement au Roi.

L'Original Latin de l'Abbé de *Pignerol* ſe trouve dans le recueuil d'Actes. La Nation Ecoſſoiſe, tant Papiſtes, que Proteſtans, ſe réünit à déclarer & à ſoûtenir *Jaques* VI. Roi, & le Comte de *Murray* Régent. On en a trouvé deux Actes en Ecoſſe, & on les garde à préſent, dans la Bibliotheque du College de Glaſcow. La Reine ayant réſigné la Couronne à ſon Fils, par force, comme elle le dit, quand elle fut échappée de priſon; elle envoya, par le Lord *Linſey*, cette réſignation, dattée du 24. de Juillet de l'an MDLXVII. Elle fut préſentée au Conſeil de la Régence deux jours après, au Château de Sterling; où le Roi fut oint & couronné, par l'Evêque d'Orkney, qui fit peu d'honneur à cette céremonie; parce que, peu de jours auparavant, il avoit célebré la Céremonie du mariage de la Reine & du Comte de *Bothwel*.

Dans le premier de ces deux Actes, il eſt dit „ que la Reine laſſe
„ des peines que le Gouvernement
„ lui

„ lui donnoit, ſouhaitoit que pen-
„ dant ſa vie ſon fils fût placé ſur
„ le thrône & que tous ſes ſujets lui
„ obéïſſent & qu'elle lui avoit réſi-
„ gné la Couronne; à cauſe de quoi,
„ ils promettoient, en s'alliant en-
„ ſemble, d'aſſiſter leur Roi, en le
„ plaçant ſur le thrône & lui met-
„ tant la Couronne ſur la tête; de
„ lui prêter ſerment, & de lui obéïr,
„ comme de vrais ſujets; de l'aider
„ à s'établir en ſon Royaume, & de
„ s'oppoſer à tous ceux qui lui ré-
„ ſiſteroient. Cet Acte eſt ſur quel-
ques feuilles de Velin, & ſigné de
plus de deux cents Seigneurs, &
Gentils-hommes, des plus qualifiez
de l'Ecoſſe. Le jour du Mois ne
paroit pas, mais l'Acte eſt de l'an-
née marquée ci-deſſus. Le ſecond
Acte eſt du 5 d'Avril MD LXIX.
& ceux qui l'ont ſigné s'y obligent
de reconnoître le Comte de Mur-
ray, pour Régent, pendant l'enfan-
ce du Roi Cet Acte, comme le
précedent, fut ſigné par des Catholi-
ques, auſſi bien que par des Pro-
teſtans; quoi que ces derniers fuſſent
en plus grand nombre. Ces aſſocia-
tions n'étoient nullement fondées
ſur la Religion, mais ſur les droits

que

que les Ecoſſois prétendoient avoir, de pourvoir à la conſervation de leur patrie.

En tout cela, la Reine Elizabet eut beaucoup de part, quoi qu'elle le diſſimulât, ou même qu'elle le niât. La Maiſon de Guiſe, qui avoit alors de vaſtes deſſeins, avoit projetté de mettre la couronne d'Angleterre, ſur la tête de Marie Stuart. Il ſe fit, pour cela, diverſes conſpirations contre Elizabeth, qu'elle diſſipa. Mrs. de Guiſe tâcherent auſſi, dès que Jaques VI. fut en âge d'écouter de ſemblables diſcours, par le moyen du Duc de *Lenox*, & d'autres, de le tenir attaché à leur parti. Ils lui faiſoient dire qu'ils le laiſſeroient regner ſur l'Ecoſſe, que leur deſſein étoit de faire ſa Mere Reine d'Angleterre, & qu'elle lui abandonneroit l'Ecoſſe, dès que l'Angleterre lui ſeroit ſoumiſe à elle-même. Quoi qu'il fût le ſeul de ſa famille, ils lui conſeilloient de ne point ſe preſſer de ſe marier; parce qu'ils n'oſoient pas hazarder de lui donner une femme Catholique, avant que leurs deſſeins ſur la Couronne de France euſſent réüſſi; & qu'ils ne vouloient

pas

pas qu'il en prît une, dans une maiſon Proteſtante.

Il garda ſi long-tems ces ménagemens, que la Reine d'Angleterre & ſon Conſeil ayant découvert ces pratiques, conçurent des ſoupçons de ſa Religion; & s'appercevant de la ſecrete correſpondance, qu'il avoit avec la Maiſon de Guiſe, ils comprirent que c'étoit-là la principale ſource de tous les troubles, qui étoient dans l'Egliſe d'Ecoſſe. Ceux qui la conduiſoient, inſtruits par la Cour d'Angleterre, en apprirent plus qu'ils ne vouloient paroître en ſavoir, ou qu'on ne pouvoit en prouver. C'eſt-là la principale cauſe de l'oppoſition, qu'il trouva du côté des Miniſtres, que l'Archevêque *Spotswood* a racontée au long. Mais il ne ſavoit pas, ou n'a pas voulu témoigner qu'il fût, que cette jalouſie étoit venue de la Cour d'Angleterre.

Mais comme ces pratiques furent fatales à la Reine Marie, quand le Duc de Guiſe eut été tué, & que Henri IV. eut mis fin en France aux projets ambitieux de cette maiſon perſécutrice; le Roi d'Ecoſſe, ſe maria à une fille du Roi de Da-

ne-

nemarc, & vécut en bonne correſpondance, avec Elizabet, ce qui lui aſſura la ſucceſſion à la Couronne d'Angleterre.

Quoi que Mr. *Burnet* n'ait eu deſſein, que d'aller juſqu'au commencement du Regne d'Elizabeth; néanmoins il a mis ici une Déclaration de cette Princeſſe, qu'il avoit citée ailleurs. Elle y rend raiſon pourquoi elle avoit aſſiſté les peuples d'Ecoſſe & des Païs-Bas, dans la défenſe, dans laquelle ils avoient été obligez de ſe mettre; à cauſe des cruautez de ceux, qui les gouvernoient. On l'avoit même défié de produire cette Déclaration, en inſinuant que c'étoit une piece forgée. Cela l'a obligé de la publier, à la fin de ſon recueuil d'Actes, pour conſerver une piece de cette importance, & afin que tout le monde la pût lire. Elle avoit été imprimée à Londres, chez *Chriſtophle Barker*, Imprimeur de la Reine en M D LXXXV. Elle eſt datée de Richemond, le 1. d'Octobre de la même année. Cette Déclaration mérite d'être lue, mais elle eſt trop longue pour la mettre ici. Elle commence par dire qu'encore que les Rois,

Rois, & les Princes Souverains ne dépendent que de Dieu ſeul, le Roi des Rois, & ne ſoient obligez de rendre compte de leur conduite qu'à lui; & qu'encore qu'elle tînt immédiatement de Dieu la Souveraineté de l'Angleterre & de ſes autres Domaines, & qu'il n'y eût que lui, qui lui pût demander compte de ſes actions; elle vouloit néanmoins bien dire les raiſons, qui l'avoient portée à ſecourir les Peuples des Païs-bas; à qui elle joint, vers la fin, les Ecoſſois. Elle expoſe les Alliances & les liaiſons, que les Anglois avoient toûjours euës, avec les Habitans des Païs-bas, & met au long les injuſtices des Eſpagnols, & la néceſſité où elle ſe trouva auſſi d'aider les Ecoſſois. Il eſt ſurprenant que ne ſe croyant comptable à perſonne, elle voulût néanmoins que les Eſpagnols fuſſent obligez de rendre compte de leur conduite à leurs Sujets. Mais c'eſt-là la foibleſſe de l'eſprit humain, qui ne veut pas être obligé de reconnoître, en lui-même, ce qu'il prétend que les autres reconnoiſſent en eux. Je ne ſai ſi les Hiſtoriens des Païs-bas, ont fait mention de cette Déclaration.

tion. Je ne la trouve pas, dans quelques uns de ceux que j'ai conſultez, & je ne me ſouviens pas de l'avoir luë ailleurs.

ARTICLE II.

Eſſai Latin de l'Hiſtoire de ce qui eſt arrivé en Europe, dès le commencement du Siecle XVIII.

VOICI quelques fragmens de Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire du commencement du XVIII. Siecle. Je ne puis pas en nommer l'Auteur, quoi que je les publie, par ſon conſentement. Il ſouhaite même que perſonne ne ſe donne la peine de conjecturer, de qui ils viennent. Il ſuffit que ce ſoit d'un Auteur impartial, & qui rendra juſtice à tout le monde, s'il acheve jamais cet Ouvrage. Il ne prétend pas tout mettre, mais ſeulement ce qui eſt de quelque conſéquence, & qui eſt bien conſtant, ou qu'il croit être tel. Si quelcun s'intereſſoit à voir cette Hiſtoire publiée, & pouvoit fournir de bons mémoires, pour ce-

cela; il les recevra d'où qu'ils viennent, & en fera l'uſage, que la ſincerité de l'Hiſtoire demande. Il n'y auroit qu'à les envoyer au Libraire, chez qui cette *Bibliotheque Ancienne & Moderne* s'imprime; pour me les rendre, afin que je les faſſe tenir à l'Auteur.

Je ne dirai ni bien, ni mal de ce que j'en publie ici; mais ſeulement que l'Auteur n'épouſera aucun parti, & qu'il loüera ce qui mérite de la loüange, comme il blâmera ce qui eſt digne d'être blâmé, ſans avoir égard à perſonne; qu'il évitera néanmoins tout ce qui peut ſentir la flaterie, ou l'invective. Il y a de grandes choſes à dire, dans cette Hiſtoire, & il n'y a peut-être jamais eu aucun période de tems, comme celui-ci, depuis longues années; où il ſoit arrivé tant de choſes mémorables, & d'où l'on puiſſe tirer plus d'inſtruction, pour la conduite des Etats. On a vu quantité d'Hiſtoires des anciennes guerres de Flandres, dont quelques unes ſont bien écrites; mais depuis ce tems-là, il n'a preſque rien paru, qui mérite d'être lû. Il ſeroit dommage que l'on laiſſât de ſi grandes choſes s'ou-

s'oublier, en quelque maniere, par le ſilence; pendant que de beaucoup moindres ont été immortalizées, par les meilleures plumes de ce tems-là. C'eſt à ceux qui ont eu part aux affaires, depuis la paix de *Ryſwyk*, à favoriſer une ſemblable entrepriſe; puis qu'ils n'ont pas travaillé ſeulement, pour le tems préſent, mais auſſi pour la Poſterité. Il y va, en quelque maniere, de leur honneur, d'inſtruire non leurs contemporains ſeuls, mais auſſi ceux qui naîtront ci-après, pour la gloire & pour la conſervation des États, qu'ils gouvernent. Ils auroient de la peine d'excuſer, dans l'eſprit du Public, une conduite oppoſée. Il n'y a point de Langue plus propre, pour écrire d'une maniere noble, comme la matiere le demande, & pour conſerver la mémoire des grandes actions, pendant pluſieurs ſiecles, que la Latine; comme ceux, qui l'entendent, en conviennent, & comme *Folieta* l'a fort bien prouvé, dans un petit livre, qu'il a fait pour cela. D'ailleurs cette Hiſtoire étant publiée en Latin, il ſeroit facile à l'Auteur de trouver quelcun, qui la traduiſît en Fran-

François. Il aura ſoin de mettre, à la fin, les pieces Authentiques, qu'il a recouvrées, & celles qu'on lui pourra fournir, lors que cela ſera néceſſaire.

COMMENTARII

DE REBUS PER EUROPAM GESTIS AB INITIO SAECULI A. C. N. OCTAVI DECIMI.

LIBER PRIMUS.

HISTORIAM rerum, ab initio Saeculi a Chriſto nato Octavi Decimi, in Europa geſtarum ſcribere adgreſſo nihil potius faciendum viſum eſt; quam ut quo loco res Europae eſſent, paullo ante hoc ſaeculum, oſtenderem. Hinc origines & cauſas bellorum, quæ poſtea exorta ſunt, intelligere licebit; nec altius res repetam, quam ab eo tempore, quo tota ferme Europa in Riſvicenſi pace conquieſcere videbatur, & quo tamen graviſſimorum diſſidiorum ab incantis, aut diſſimu-

lantibus maximis Europae Poteſtatibus ſemina jaciebantur. Ex iis primum ortum duxere querelae, mox diſſentiones & odia, ac tandem atrociſſima bella, quibus omnia ferme iterum conflagrarunt; nec incendium ruina urbium & arcium, clade provinciarum ac multo ſanguine, terra & mari fuſo, quum decimum jam belli ageremus annum, reſtingui potuit. * * *

LIBER SEXTUS

Qui complectitur res geſtas anni
MDCCIV.

RES a Foederatorum exercitibus, anno ſuperiore, fortiter ac feliciter geſtae, Regiſque Luſitaniae & Ducis Sabaudiae apertae cum Gallis inimicitiae, & belli cum iis gerendi adparatus, ſpe quidem nonnulla hominum animos erexerant; ſed Gallicae potentiae metum prudentioribus nequaquam demſerant. Copiae ingentes, quas in Italia, Hiſpania, Germania & Belgio habebat Gallia, finitimis populis etiamnum ferociter minabantur, nedum ut quidquam ſibi ab iis metue-

tuerent. Jam dudum quidem exhauriri dicebatur Regis Galliae AErarium ; ſed quum, in eo regno, vulgo credantur vitae & facultates civium Regis eſſe , ut iis utatur, prout libet; quotannis non ita difficulter pecunias, quae tot exercitibus alendis , & bello neceſſariis comparandis abſumebantur , conficiebat; ampliſſimumque , populoſiſſimum & ditiſſimum regnum , in multos annos , ſumtus quamlibet magnos ſuffecturum videbatur. Nuſquam ſat validi erant exercitus, ut provinciae, urbeſque , quas invaſerant Galli , vi recuperari poſſent; nec ſatis liquebat unde corraderentur, ad conducendas , inſtruendaſque copias, quae iis opponerentur, pecuniae.

Imperium Germanicum à Gallicis , Bavariciſque copiis impune vexabatur ac diripiebatur. Liberae Civitates, Auguſta Vindelicorum, Ulma , aliaeque jam ab hoſte oppreſſae erant, pluresque in dies occupari facile poſſe videbantur; dum, diſſentientibus Principibus, Ordinibuſque Imperii, aut pleriſque communem cauſam ſegniter tuentibus, nemo fere ſat cito ea conferebat

ſubſidia; quae, ex legibus Imperii, ſine mora conferri debuiſſent; imo multi numquam mitterent. Nec ſatis tuta habebantur, quae in ditione Caeſaris erant, praeſertim ſi novae e Gallia accederent copiae. Attamen, ſi Circulos periculo propiores excipias, Gallici exercitus, in viſceribus Imperii, mora & depopulatione, alii non multum adficiebantur.

Luſitanus negotio recuperandae Hiſpaniae impar erat; nec, Hiſpanis quieſcentibus & jugum potentioris aequo animo patientibus, tentare quidquam viribus ſuis poterat. Sabaudiae Dux exiguas tantum copias habebat, nec hoſtem lacеſſere audebat. Exercitus Caeſarianus ad Padi propemodum oſtia repulſus, in Mirandulano agro hibernabat & intra arctos limites à majore exercitus Gallici parte coercebatur; dum altera Sabaudiae Duci, e Mediolanenſi Ducatu, imminebat.

Certior nulla ſpes erat ea, quae concepta fuerat e conjunctis, arcto foedere, viribus Britannorum, Batavorumque; qui, inchoato fortiter bello, quum arma tuto, dum Galli Hiſpanicis regnis potiebantur, deponere

ponere non poſſent, quam maximas poterant copias conſcribebant, & ingentes claſſes inſtruebant; nec parcebant civium fortunis, ut praedam, ſi qua poſſent, Gallis ereptam Auſtriacae Domui reſtituerent. Nec profecto civium animi, cis & trans mare, majores eſſe poterant. Omnes ubique fremere & vociferari, non eſſe amplius ferendam Galliae ſuperbiam; ſed omnia tentanda, ut impendens ab ea ſervitus propulſaretur. Haec Procerum, in Comitiis, Conciliiſque publicis; haec in circulis & conventibus privatis, omnium una vox erat; nec majore animo haec fieri oportere dicebantur, quam re ipſa praeſtita ſunt.

Gallis ferebantur fore in armis haud multo pauciores trecentis virorum millibus; quos in praeſidiis relinquerent, aut in hoſtes educerent. Uno in viſceribus incommodo laborabant, quod Cebennates ruſtici ſubjectos montibus ſuis agros etiamnum infeſtos haberent, nec facile poſſent domari; quia inacceſſis rupibus ſe tuebantur & etiam fovebantur à nonnullis vicinorum, à quibus de regiorum conſiliis fideli-

ter monebantur. Itaque, diſtinendis aliquot virorum millibus, pauci licet, Galliae hoſtibus proderant; nec tamen Aulae coeptis, eo tempore, tam nocebant, quam metu futuri cruciabant timentem, ne tandem vicinae provinciae eodem incendio arderent. Tributis, vectigalibuſque inſolitis demerſae erant, & Religionis cauſa, ante aliquot annos, crudeliter vexatae fuerant; ideoque metuebat Aula, ne tam male de ſe meritae, exemplo perduellium, jugum tandem excuterent.

Per hiemem augendis, ſupplendiſque exercitibus enixam Foederati operam dabant, pecunias iis alendis cogebant, ceterumque belli adparatum, terra marique, quam celerrime fieri poterat, comparabant. Angli in Belgio quadraginta millia, Batavi centum & duo millia armatorum habuerunt, in pedeſtribus copiis. Maritimae vero Anglorum copiae fuere ſeptuaginta ſex navium, Batavorum quinquaginta ſex; quibus, externum & internum mare obtinerent.

Interea Regem Galliae nihil uſque adeo urere videbatur, quam quod Sabaudiae Dux in Foederatorum par-

partes tranſierat. Ubique & praeſertim in Italia, ſe ab eo deluſum querebatur; ut vim, qua eum opprimere ipſe conatus erat, apud Principes Italiae, excuſaret. Litteras, ea de re, ad *Clementem* XI. Pont. Max. Pridie Nonas Januarias, dedit, eaſque poſtea in lucem publicam emitti juſſit. Sententiam earum ſubjiciemus, quia multa hiſtoriae horum temporum cognoſcendae cupidis non temere praetereunda complectuntur, & artibus, quas vulgo *politicas* nunc vocamus, ſunt refertae.

Ajebat ergo Rex *notum eſſe Pontifici, quippe diu ante Pontificatum ſuum rerum maximi momenti adminiſtrationi admoto, quid factum eſſet a ſe, poſtquam Riſvici de pace conveniſſet, ad publicae tranquillitatis conſervationem: Artes Auſtriacae Domus, ad intervertendam Monarchiae Hiſpanicae hereditatem, praenunciaſſe Europae novum bellum; ſi Regem Catholicum, jam dudum aegrotantem, mori contingeret: Se bellum hoc anteverti poſſe credidiſſe, foedere cum Anglis & Belgis, de herciſcunda hereditate Hiſpanica, facto: Dum ageretur de hoc foedere, cordi ſibi fuiſſe rationes Ducis Sabaudiae, quamvis rem ipſe ignoraret; ſed ex eventu*

intellecturum fuisse, se ex animo proferendis ejus finibus studuisse; quumque ii, quos fidissimorum amicorum loco tum habebat, rei vehementer adversarentur, tandem se eis adsensum extorsisse; verum id foedus ratum haberi Deo visum non esse.

Caesarem subscribere ei noluisse, Anglosque & Batavos arcanas totius negotii circumstantias Vindobonensi Aulae, contra fidem datam, aperuisse: Eosdem moras, ubi maxime celeritate opus erat, interposuisse & hostilem animum, erga eos Principes, qui foedus de hereditate Hispanica probarent, ostendisse; ac sic quidem se a Providentia Divina adductum, ut quod justius erat ei, quod videbatur utilius, praeferret.

Obiisse paullo post Regem Carolum II. postquam decessori Pontificis curasset significari, quodnam Testamentum, legitimorum suorum heredum causa, fecisset; nec hoc ignotum Pontifici: Se vero ab iis, quos regnorum administrationi, per interregnum, capessendae praefecerat Carolus, accepisse; hereditatemque, dato totius Hispaniae votis Rege Philippo, nepote suo, adeundam censuisse.

Quum vero quidquid antea fuerat,

in

in ditione Hispanica, uni deinde Principi pareret; sibi integrum non fuisse efficere ut Dux Sabaudiæ iis frueretur commodis, quae ex foedere de herciscunda hereditate Hispanica capturus fuisset; sed si fieri potuisset, ut Dux veris suis utilitatibus studeret, eo, connubio filiae suae cum Rege Catholico, adduci potuisse; quod tamen conjugium ambitum a legato ejus fuerat, antequam Rex Catholicus Madritum perveniisset.

Ducem Sabaudiae tunc temporis non dixisse, Galliae, dum defensionem Italiae rei praetexeret, consilium fuisse fines suos Sabaudico agro ampliare, quod difficile minime fuisset; sed rem ejusmodi nec ab ipso creditam, nec aliis persuaderi potuisse: Invitatum à se ad repellendos Hispaniæ hostes & tuendam tranquillitatem Italiae, cui ingentes Caesaris adparatus minabantur; tum visum esse Ducem adquiescere in conditionibus foederis secum facti, quum quaecumque popposcerat, impetrasset.

Postquam vero, exacta aestate, exercitus in hiberna iivissent, quaedam iterum a se eum postulasse; quæ ei, quamquam per occultos nuncios hostium gratiam eum ambire jam satis constabat, concessa erant: Non obscure prae se eum

tuliſſe, ſe in eorum partes propendere & à Gallis alieno animo eſſe; dum polliceretur Regi ſe per omnia in ejus poteſtate fore, intereaque apud Caeſarem excuſaret per agrum ſuum tranſeundi Gallis poteſtatem factam, ob infelicem ejus ſitum; *qualibus verbis uſus & antea erat, apud ſe, quum admiſſas à ſe Caeſarianas copias excuſaret.*

Ex animo eum Caeſarianis faviſſe, diuque eluſiſſe, quae de tranſmittendis, per agrum ſuum, Gallicis copiis promiſerat; ſed tandem ſuarum, Regiſque Hiſpaniae copiarum ducem factum, fortiter quidem eum, in eo munere, ſe geſſiſſe, nec futurum fuiſſe, quod ei exprobraretur, ſi fidem in ceteris parem praeſtitiſſet; ſed legiones ejus non ſatis plenas fuiſſe, lente comparatos equitatui eſſe equos, &, Julio demum menſe fere exacto, copias ſuas cum Gallicis eum conjunxiſſe.

Occaſione interea gnaviter uſos eſſe hoſtes, quam aliquot menſibus poſtea ſe, data opera, eis praebuiſſe ad Caeſarem ſcripſerat.

Monitum ſe ei cum Ducibus Caeſarianis convenire, & ejus copiarum praefectum, dum amice colloqueretur cum Caeſarianis, a Gallicis copiis captum

poſ-

poſtea fuiſſe, atque in caſtra reductum.

Quum conſilium quoddam captum cum ducibus Gallorum eſſet, reſque communicata cum Principe Valdemontio, qui poſtea Mantuam profectus erat; ad eum totum negotium perſcriptum iterum à Duce Sabaudiae, miſſaſque geminas ejuſdem exempli litteras, nec arcanis notis, ſed clare ſcriptas, per duos nuncios, quorum unus in manus hoſtium incidiſſet, qui Gallos anteverterunt. Imprudentiae quidem hoc voluiſſe tribui Ducem, ſed, in re ſua, numquam ita imprudentia lapſum eſſe.

Eodem tempore, curaviſſe eum nunciari Montis Vicenſis agri incolis, qui arma in eum ſumſerant, Edicto Caeſareo juſſos omnes, qui Feuda Imperialia colebant, arma capere & ſe ſe ei adjungere, pollicitumque iis eſſe Caeſarem arma & pecuniam, qui Gallos oppugnare vellent.

Exercitus Caeſarianos & Gallicos etiamnum in æſtivis fuiſſe, & Caeſarianorum quidem majorem numerum; quum Dux copias ſuas in hiberna, ſpretis Gallorum & Hiſpanorum precibus, reduxit; quumque Auguſtam Taurinorum rediiſſet, ſibi ſignificaſſe pecuniam, quam certis penſionibus a ſe accipiebat, tenuem nimium eſſe, quam ut ex foedere copias, quas promiſerat, alere

poſſet, vehementerque inſtitiſſe petere ut ſibi major pecunia numeraretur, dum quum maxime operam dabat, ut ſibi Caeſaris gratiam reconciliaret.

Apud Cæſarem, relictum ab eo, de induſtria, fuiſſe legatum Marchionem Prienſem, quaſi negotiorum privatorum cauſa, Vindobonae, nondum renunciata legatione, morantem; ſed quum aegre tandem illinc revocatus in Inſubriam eſſet, Ducem tam frequenter cum eo, ſine arbitris, colloquutum; ut ſatis liqueret Marchionem non ſua privata, ſed Ducis negotia, in aula Caeſarea, curaſſe.

Ducem quidem Sabaudiae magno ſilentio res ſuas adminiſtrare, ſed notam ejus indolem, in animis etiam eorum, ad quos nihil pertinent, cupiditatem cognoſcendi quid agat excitare; tum vero quae palam fiunt, conjuncta cum arcanis monitis eorum, quibus talia indagare mandatum, in lucem ſaepe protrahere quae quam occultiſſima eſſe putarat.

Sibi innotuiſſe Montem Ferratum Duci à Caeſare oblatum, ab initio anni MDCCII. & promiſiſſe ei Caeſarem acturum ſe cum Guilelmo III. M. Britanniae Rege, de eo pecunia ſublevando, vehementerque urſiſſe ut foedus ſecum faceret.

Tunc

Tunc temporis Vindobonae magnum fuiſſe ſpem recuperandi Mediolanenſem Ducatum, &, ſive Caeſar crederet ſe finem bello, in Italia, per ſe, impoſiturum; ſive Ducem Sabaudiae eo, quo cupiebat, perducere tantum vellet, confirmaſſe Caeſarem, niſi quam primum quae offerebat acciperentur, fore ut promiſſis nullis amplius teneri ſe exiſtimaret; nec ea tempora à Duce exſpectanda, quibus non tam ſponte ſua, quam neceſſitate coactus, Caeſarianas partes amplexus eſſe videretur.

In eas quidem propenſum fuiſſe Ducem & finium ſuorum prolationem non invitum debiturum Caeſari; ſed non auſum illico ei credere, quod an Caeſar ſibi ignoviſſet foedus cum Gallia, anno MDC XC VI. initum, non ſatis ei conſtabat: Quo certius Vindobonenſis Aula recuperationem Italiae ſperare videbatur, eo minus ſe ab ea quae optabat impetraturum putaviſſe Ducem; cui nec ea offerebantur, quae exſpectaverat.

Quum quam optime de M. Britanniae Regis prudentia ſentiret, eum exiſtimaſſe ſore ut nullis ſumtibus parceret, ut ſe ad partes ſuas adliceret: Itaque Ducem omnia, de quibus cum Caeſare egerat, Regi Britanno aperuiſſe; ſed

ita ut dum ejus fidei omnia credere videbatur, in ea re tamen caute se segereret: Quum enim humillima oratione, per legatum clam in Angliam missum, se omnia Regi Angliae debere velle, ejusque armis & potentia tegi diceret, vetuisse legatum quidquam, suo nomine, litteris consignatum offerre.

Ducem, eo tempore, certo rescivisse ex Angliae Rege, fore ut brevi Britannia & Foederatum Belgium conjunctim bellum Galliæ indicerent, & tam male sensisse de Galliæ copiis, ut hostibus pares nequaquam futuras esse crederet: Promisisse tunc eum Fœderatis, se copias dimidia parte minores Gallis suppeditaturum, easque instante hieme, ad hiberna, in oppida sua revocaturum; nec precibus Galliae permoveri se, ne si Montem quidem Ferratum offerret, passurum: De ratione vero, qua posset copias suas cum Cæsareis conjungere, tum demum deliberatum iri, quum de omnibus foederis legibus convenisset.

Apud Cæsarem, Ducis Legatum objecta quoque, & humili oratione esse usum, qua excusabat necessitatem, qua ad foedus cum Gallis feriendum adactus fuera; memorabatque quaecumque fecerat, ut clam Gallorum molimina

mo-

moraretur, gratumque animum erga Caſarem ſibi ſemper fuiſſe teſtabatur, quamvis aliquamdiu ſervire tempori neceſſe habuiſſet.

Dum haec Vindobonae & Londini agitarentur, ſpem adfulſiſſe Caeſari fore ut Neapolitanum regnum Auſtriacae Domui facile recuperaretur, ſi eo exercitum mitteret; ſed Ducem Sabaudiae, ſibi metuentem, curaſſe moneri Regem Angliae, ſi exercitus Caeſareus ab Alpibus amoveretur, Foederatos ex contracto ſecum foedere commodum nullum capturos, & recuperationem Mediolanenſis Ducatus veluti baſin (*ſic enim loquutum eſſe*) *reſtitutionis potentiae domus Auſtriacae, in Italia, haberi debere.*

Revera paullo poſt à Duce copias, quas Gallis ſuppeditabat, minutas fuiſſe & quidem ex ſuo conſenſu, quod Dux prudentiae ſuae ſe debere putabat; ſed brevi poſtea, nuncio de morte Regis Britanniae adlato, animum ejus non parum conturbatum & angi coepiſſe; ne arcana, quae Gulielmo crediderat, ex chartis poſt ejus mortem inventis, patefierent.

Omnia illa Ducis conſilia ſibi perſpecta fuiſſe, ſed ſe ita diſſimulaſſe, ut ei licuiſſet, ſi voluiſſet, toti exer-

ci-

citui, quemadmodum antea, praeesse; verum omnem lapidem movere eum statuisse, ut id oneris in alium transferretur; quod si tamen fieri non posset, excusatum se apud Caesarem cupiisse, eo quod Regi Galliae suspectum tunc temporis eum fieri non expediret.

Se vero ei potestatem feciisse eligendi utrum mallet; quamobrem queri Ducem coepisse, quasi nihili à se fieret, captasse enim eum omnes querendi occasiones; oblatamque ei paullo post fuisse, adventu Regis Catholici in Italiam, quod Rex Catholicus mallet, quum socerum domi suae exciperet, eum ad dextram & in pari sella collocare; exin graviter questum se, ob strenuam ac fidelem operam Galliae navatam, nihil nisi ingratum erga se animum retuliisse.

Interea quaecumque & Londini agitaret & per occultos nuncios, ad castra Eugenii, Sabaudiae Principis, missos moliretur, sibi innotuisse; probeque a se intellectum, quo bellici ejus adparatus, copiae quas conscribebat, munitionesque Insubricarum Urbium spectarent.

Dum putabat Dux consilia sua etiamnum latere, omnia brevi patuisse, quia

quia Foederati, ut ad partes ſuas Luſitaniae Regem pertraherent, jam in eas conceſſiſſe Sabaudum dixerant, reſque brevi per totam Europam ſparſa fuerat.

Eum etiam, eodem tempore, quod a Catholico Principe nefas erat fieri, clam auxilia miſiſſe ad Cebennates & Gallis, Religionis cauſa, patria profugis animum addidiſſe; injecta ſpe fore ut brevi res in Gallia mutarentur, Religioniſque libertas omnibus concederetur.

Miſſum deinde a Caeſare Averſpergenſem Comitem Auguſtam Taurinorum, ut tandem, nomine Caeſaris, novo foederi colophonem imponeret; quod cum omnibus notum eſſet, diſſimulaſſe tamen Sabaudum.

Tum demum ſe, omni diſſimulatione omiſſa, miſiſſe qui ea de re cum ejus Legato, qui tum Lutetiae erat, expoſtularent; eumque omnia pernegaſſe & Ducem ipſum non multo aliter cum Galliae Legato Auguſtae Taurinorum loquutum, ac praemia etiam nova navatae ſibi operae poſtulaſſe; nec multo poſt, ſcripto libello quae poſceret complexum, non obſcure innuiſſe Mediolanenſem Ducatum id eſſe praemium, quod ſibi, ob ſervata, quae Hiſpani in

Ita-

Italia haberent, deberetur.

Duces ejus copiarum, ab eo tempore, morbos paſſim cauſantes, relicto exercitu, domum abiiſſe; quod quum a ſe animadverteretur, tandem eo ſe deveniſſe, ut Sabaudicas Copias, arma ponere juſſas, pro captivis haberet: Sparſiſſe quidem eum ubique, Galliam eo ſpectaſſe, ut quidquid in ejus ditione erat invaderet; quod tantum aberat ut verum eſſet, ut per ſe neutrarum eſſe partium ei liceret, his legibus: ſi Helvetii urbes ejus ſervarent, apertuſque eſſet, per agros, tranſitus copiis Gallicis, & quidquid habebat ipſe militum dimitteret: Quo peracto, arma Gallica in Italia ei pacandae & ubique otio reſtituendo operam daturo.

Haec fuit ſententia litterarum Regis Galliae ad Pontificem, quibus qui favebant Sabaudo, vel Foederatis, reſpondebant, „ tametſi „ omnia, quae ei objiciebantur a „ Gallo, vera eſſent, tamen ab eo „ non debuiſſe objici; quem omnes „ Europae populi fidei violatae, „ quotieſcumque è re ſua eſſe puta„ verat, reum agebant; liquere, „ hoc vel ex foedere de herciſcun„ da hereditate Hiſpanica, quod, „ ut omnes norant, non animo „ ſer-

„ ſervandi pepigerat, ſed ut totam
„ hereditatem Hiſpanicam certius
„ & tutius, in ſinum ſuum, quem-
„ admodum eventus docuit, aver-
„ teret: Tantum abfuiſſe ut Auſ-
„ triaca Domus artes adhibuiſſet,
„ quae ei exprobrabantur, quo to-
„ tam hereditatem ſibi vindicaret;
„ ut ab omnibus vituperaretur, quod
„ dum nimis ſecure eam exſpecta-
„ bat, ad praevertendas Gallorum
„ molitiones, nihil providiſſet, ut-
„ que Galli ipſi Auſtriaci in Hiſpa-
„ nia legati inertiam propterea ri-
„ derent: Pacem hic a Gallo vo-
„ cari Europae ſervitutem, non a-
„ liis legibus ea fruiturae, niſi ſibi
„ jugum imponi pateretur & Regis
„ Galliae majeſtatem comiter ob-
„ ſervaret: Non eſſe quod Duci
„ Sabaudiae imputaret, quae ejus
„ gratia, in foedere de hereditate
„ Hiſpanica, cum Anglis & Batavis,
„ facere voluiſſe videbatur; quan-
„ doquidem jam omnibus conſtabat
„ foedus illud a Gallo factum, ut
„ Foederatis illuderet, quo facilius
„ totius hereditatis poſſeſſionem
„ adiret.

„ Caeſari licuiſſe foederi, quod
„ eo inſcio initum & ad finem in-
„ vito

„ vito perductum fuerat, non ſub-
„ ſcribere; ſed non licuiſſe Gallo,
„ qui praecipuus ejus auctor fuerat,
„ juratum & ſubſcriptum frangere:
„ Anglos & Batavos non debuiſſe
„ celare Caeſarem ea, quae neceſſe
„ erat ab eo ſciri, ut in eo foedere
„ adquieſceret; quum, ſine ejus
„ conſenſu, irritum futurum eſſet,
„ reſque Auſtriacae, non minus
„ quam Borboniae familiae, agere-
„ tur: Nec pudenter, nec religioſe,
„ apud Pontificem, Providentiae
„ Divinae tribui foederis violatio-
„ nem, rem per ſe flagitioſam &
„ adeo Pontifici notam, ut fucus ei
„ fieri non poſſet: Multo melius
„ Principes facturos, ſi reverentius
„ de Divina Providentia loquieren-
„ tur, neque ei cupiditatis ſuae mo-
„ limina umquam tribuerent.

„ Carolum II. Hiſpaniae Regem,
„ paullo ante mortem, quum, deſ-
„ perata prorſus valetudine, rerum
„ adminiſtrationem aliis reliquiſſet,
„ ludibrium Purpuratorum fuiſſe;
„ quorum aliquot, ex iis qui Gal-
„ liae favebant, Regis nomine,
„ quidquid videbatur faciebant; ta-
„ men ipſum teſtamentum hoc ſuum
„ mutare voluiſſe & facturum fuiſſe,

„ niſi

„ niſi mors præveniſſet : Nec Or-
„ dines Hiſpaniae , prout in tanta
„ re par erat, prius conſultos ; ſed
„ a paucis , terrore Galliae poten-
„ tiae , apud homines imbelles , abu-
„ tentibus , & omnia omnibus pro-
„ mittentibus , confectam rem fuiſ-
„ ſe.

„ Numquam ſerio Gallum, de
„ augenda Sabaudi ditione cogi-
„ taſſe , quam eodem tempore in-
„ tentatum nihil relinqueret in Hiſ-
„ pania, ut omnia ejus regna Bor-
„ boniae Domui traderentur : Ho-
„ norem autem, quem ex connubio
„ filiarum, cum Ludovico & Philippo
„ Borboniis , redundare putabant
„ Galli in Sabaudiae Ducem, ejuſ-
„ modi non fuiſſe , ut emi ab eo
„ ſervitute deberet ; quae parata
„ erat , ſi Avi & Nepotis provinciis
„ in perpetuum undequaque clauſus
„ teneretur ; nam brevi fore ut in
„ Ducis Monoeremos ſortem , niſi
„ ſibi caveret, prolaberetur.

„ Quum hiſce anguſtiis premeretur
„ Sabaudiae Dux , & jam perſpicue
„ intelligeret ſibi compedes parari ;
„ mirum non eſſe , ſi rationem ſe ſe
„ expediendi quaeriviſſet, quod quum
„ non poſſet palam & aperto Mar-

„ te

„ te perficere, conatum eſſe illas ip-
„ ſas artes, quibus utebantur Galli,
„ ut paullatim irretitum tenerent,
„ in hoſtes convertere; nec utique
„ aliam fuiſſe evadendi viam, niſi
„ ars arte eluderetur: Itaque fruſtra
„ enumerati neſcio quas fraudes,
„ quibus erga Gallos uſus diceretur;
„ quia, ſi vel omnia eſſent vera,
„ quae de iis narrabantur, & quo-
„ rum magna pars a Sabaudo nega-
„ batur, cum ejuſmodi hoſtibus pari
„ armorum genere decertandum,
„ aut jugum bona fide in perpetuum
„ ſubeundum fuiſſe.

„ Poſſe Foederatos, ſi velint,
„ longas texere hiſtorias de dolis
„ malis Galliae, eorumque Foede-
„ ratos Belgii Ordines inſigne ſpeci-
„ men in Edicto ſollemni, quo Regi
„ Galliae bellum indixerant, edidiſſe.

„ Imprudenter exprobrari Duci
„ Sabaudiae, quod praemium à
„ Caeſare videretur exſpectare, &
„ Caeſari, quod Montem Ferratum
„ ei polliceretur; nam praeterquam
„ quod Caeſar Mantuae Ducis,
„ Feudatarii ſui, qui partes hoſtium
„ ſequebatur, facultates cuivis alii
„ jure dare poterat; hinc ſatis li-
„ quere à Gallo Sabaudum quaſi

„ ſer-

„ ſervum, qui gratuitam operam
„ praeſtare deberet, fuiſſe habi-
„ tum.

„ Gulielmum III, M. Britanniae
„ Regem, virum prudentem & artis
„ gubernandae Reipublicae peritum,
„ merito exiſtimatum; quum nemo
„ forte Principum aequalium belli
„ & pacis artibus inſtructior eſſet;
„ nec male conjeciſſe Sabaudum,
„ fore ut Anglis foedus ſecum jungi
„ oportere videretur: Ad bellum
„ quod adtinet, quod Britanni &
„ Batavi Galliae Regi indicturi e-
„ rant, non deceptum fuiſſe.

„ Multa ei objici, quorum nec
„ Gallis, nec Pontifici rationem
„ reddere neceſſe haberet: Non
„ nuper demum, de ſuperbia Gal-
„ liae, auditas eſſe Ducis Sabaudiae
„ querelas; quum jam à multis
„ annis legati Regis Galliae Auguſ-
„ tae Taurinorum, non jam ut a-
„ pud Amicum Principem & qui ſui
„ juris eſſet, ſed ut apud eum,
„ quem dicto audientem eſſe opor-
„ teret, agerent & pro imperio
„ quod Regi ſuo videretur Duci
„ denunciarent: Verum cumulum
„ additum ejuſmodi contumeliis,
„ ex quo Avi & Nepotis imperiis

„ clau-

„ clauſus teneretur; cujus ſingula-
„ re ſpecimen viderat, quum Phi-
„ lippus Borbonius, ejus gener, ne
„ conſanguineo quidem Principi ac
„ Socero, cui ad Regiam Dignita-
„ tem, nihil praeter nomen deeſſet,
„ paris ſellae & apud eum ad dex-
„ tram ſedendi honorem, quem
„ Cardinali, *a latere*, ut loqui ſo-
„ lent, Pontificis Legato concederet,
„ negare ſuſtinuerat. Hinc non
„ difficile intellectu fuiſſe, quo loco
„ Galliae & Hiſpaniae Reges Du-
„ cem Sabaudiae eſſent habituri, ſi,
„ pace facta, ſecuri quaecumque
„ rapuerant poſſiderent.

„ A Rege Galliae non ſatis pru-
„ denter exprobrari auxilia a Sabau-
„ do, clam ad Cebennates miſſa &
„ ſermones quibus Gallis, Religio-
„ nis cauſa exſulibus, animum ad-
„ diderat; quum ipſe palam per-
„ duelles Hungaros contra Caeſa-
„ rem concitaret, & enixe adjuva-
„ ret.

„ Mirum videri non poſſe Gallis,
„ ſi Sabaudus pernegaſſet quod fa-
„ teri non poterat, niſi veniam de-
„ licti a Rege humiliter petere, at-
„ que ei oppida ſua, ſui in poſterum
„ obſequii pignora, tradere vellet,

„ quae

„ quae tanto Principi intoleranda
„ esse nemo non videt. Necessarias
„ ejusmodi simulationes, aut dissi-
„ mulationes temporibus & rebus
„ ipsis, potius quam hominibus, esse
„ tribuendas.

„ Denique post exarmatas Legio-
„ nes Sabaudicas, & reliqua, quae
„ a Gallis passus erat Dux, perab-
„ surde ei pacem offerri; ea lege,
„ ut a peregrinis oppida sua serven-
„ tur, omniaque pateant Gallis ira-
„ tis & armatis, dum ipse inermis
„ esset, & in suis oppidis ab alieno
„ nutu penderet: Satis constare
„ Helvetios, in alieno solo, praesi-
„ dia nolle alere, eaque si stipen-
„ dia a Rege Galliae accipiant, in
„ ejus potestate fore; nec aequum
„ esse, ut ea ipse solvat copiis ei
„ nequaquam parituris: Non esse
„ hoc pacem, aut neutri parti fa-
„ ventis statum, sed meram servi-
„ tutem, eamque eo duriorem,
„ quo infensiori serviretur.

Haec & similia litteris Galliae Regis reponebantur. At Dux Sabaudiae nihil negligebat, quod ad defensionem salutemque suam pertineret. Oppida sua, quanta poterat celeritate, muniebat, necessa-

riisque omnibus, ad propulsandos hostes, toleranda sque obsidiones, quatenus licebat, instruebat. Quindecim millia militum jam in armis ci erant, jusseratque ubique oppidanos & rusticos, per omnes populos, qui ei parebant, arma capere, ut incursiones hostium coercerentur. Verum nullo modo, tam exiguis copiis, Gallis par esse poterat. Erat quidem Comes Starembergius in hibernis ad Padum, habebatque sub signis triginta sex armatorum millia; sed, majore multo Gallorum exercitu, oppositus ei erat ad S. Benedicti fanum, Dux Vindocinensis, qui hoc unum curabat ne Starembergius, ad alterutram Padi ripam, viam qua posset Insubriam ingredi, & Sabaudicis copiis suas conjungere, iniret. Nec facile erat, media hieme, per tractus hostiles & praesidiis Gallorum occupatos, iter, adversante eorum exercitu, facere. Necesse tamen fuit rem periculo plenam tentari, aut Sabaudiae Ducem brevi ad Gallorum clementiam confugere; nam primo vere magnum ejus exercitum ringentes furi, exiguasque copias facile pulsuri, aut ad deditionem coacturi. Quare Foederati remoti

tiores, quam ut ſat cito ſuppetias ferre poſſent, ſummopere ei timebant. Juſſit ergo Caeſar Starembergium quodvis periculum, ut ſuarum copiarum magnam partem Sabaudicis conjungeret, adire.

Is itaque, ne hoſtis quam viam initurus erat, reſcire poſſet, ſimulavit ſe Mincium verſus velle iter facere; quaſi per Venetae Reipublicae & Mediolanenſem agrum iturus Vercellas eſſet; quod Vindocinenſem excivit, ut praeſidiis oras omnes, qua tranſire exercitus potuiſſet, occuparet. Mox Caeſareus Dux, quaſi deſperato tranſitu, in Germaniam rediturus, ſigna in vias eo tendentes convertit. At initio Januarii, cum ſexdecim virorum millibus, ſubito magnis itineribus per Mirandulanos, Mutinenſes & Parmenſes agros, recta in Montem Ferratum ire contendit. Praeſidium Gallicum, quod erat Carpi, dejecit, viamque, ubicumque hoſtes occurrerunt, ferro ſibi aperuit. Panem quidem in aliquot dies coctum ſecum ferebat exercitus; ſed, & ubicumque parata cibaria invenire poterat, auferebat. Interea Vindocinenſis, rapto Gallorum exercitu, properantem

quam poterat celerrime ſequebatur; verum quum aliquot horis antecederet Starembergius, nec uſquam, praeter neceſſitatem, moraretur, adipiſci eum toto exercitu non potuit. Nonnihil morari Gallum oportuerat, ut plures copias exſpectaret, & neceſſariis ad iter faciendum, ſumma celeritate, inſtrueret. Statyella dumtaxat, quam nunc, corrupto nomine, *Stradellam* vocant, & quam majore praeſidio inſeſſam oportuerat, quod illac neceſſario tranſeundum eſſet, paucis horis oppugnata ſe ſe in Caeſarianorum fidem dedere coacta fuerat, captivumque ducentorum virorum praeſidium abductum jam erat. Extremum Germanorum agmen reliquum exercitum jam ſequi coeperat, quum id prima Gallorum acies invadere coepit; ſed paucis occiſis & plauſtris aliquot impedimentorum captis, Germanos e manibus dimittere coacti ſunt, nonnullis etiam ſuorum amiſſis. Queſtus eſt Vindocinenſis Praeſidii Statyellani praefectum diutius arcem, quam defendendam acceperat, tutatum non eſſe; potuiſſe enim Germanorum exercitum deleri, adventu totius Gallici, ſi aliquot horis ſerius dedita fuiſſet. Ite-

Iterum ad Bormiam fluvium, rupto ponte, per quem exercitus Caesareus transibat, extremam aciem, quæ nondum transierat, adgressi sunt Galli; verum, acri certamine repulsi, non sine jactura recesserunt. Periere, in eo praelio, *** Solarius, vir strenuus, qui novissimo Caesarianorum agmini praeerat & Princeps *** Lichtenstenius, dum hostium impetus fortiter retundunt. Obviam autem venit Caesarianis Dux Sabaudiae Albam Pompeiam usque, & a. d. III. Idus Januarias incolumes, maxima cum laetitia, excepit.

Mirabantur Sabaudi, qui, sine ulla memorabili jactura, tempore hiberno, per pluvias & nives, per tot flumina in Padum illac incidentia, dum à tergo validus instaret hostis, CLXXXM. passuum emetiri tam brevi tempore, machinasque castrenses viginti aeneas secum trahere & propemodum mille ex hostibus captivos adducere potuissent. Omnes rei militaris periti, etiam apud hostes, ad coelum tollere Caesarianorum Ducum prudentiam, & fortitudinem, totiusque exercitus strennitatem & constantiam; melioremque, in posterum sortem Foederatorum re-

rebus augurari. Eo modo Insubriae consultum est, non quidem ut copias omnes Gallicas diu sustinere posset, at certe ne subito tota ab iis occuparetur; quod si factum fuisset, difficillime recuperari potuisset.

Paullo post conjunctionem Caesarearum & Sabaudicarum copiarum, sed antequam ea de re in Belgium pervenire posset nuncius; Marchio Burgensis, praeter ordinem, ad Foederati Belgii Proceres, nomine Sabaudiae Ducis missus, elegantem orationem Gallicam, apud Ordines, habuit. Ejus nonnulla verba Latine proferam; in quibus, paucis post annis, vaticinatus esse visus est. Non fictam orationem ei, aut ulli alii, veterum Historicorum more, profero, sed exemplar typis editum Latinè vertam. Igitur post nonnulla de Ordinum Consessu magnifice, aliaque de se modeste dicta, prolixam voluntatem Sabaudiae Ducis, erga Ordines, commemorabat, & *hinc intelligitis*, inquiebat, *cupiditatem Principis mei foedus vobiscum contrahendi non ex re, quae nuper contigit, natam esse. Hanc summus honos, in quo Ordines semper habuit & causae communis studium peperere. Pro hac causa, omnia*

omnia quæ ei parent summo discrimine objiciet, Aerarium suum exhauriet, civium suorum sanguinem profundet. Quid dico sanguinem civium? Ne sibi quidem ipse parcet; omnia pericula adibit, ut omnes intelligant, quanto ardore tueri cupiat libertatem Europæ, adversus potentiam quæ, quotquot sunt, vivere nolunt, hostium loco habet. Fateor, Illustrissimi ac Potentissimi Ordines, ut omnem utilitatem, quæ ex magnanimis Principis mei consiliis colligi potest, capiatis, ea à vobis adjuvari oportere. Scio quanta perspicacia fructus omnes Insubrici belli prospiciatis, nec vos docere adgrediar quod optime omnium nostis. Animus est dumtaxat vobiscum Divinæ Providentiæ altitudinem mirari, quæ numquam magis eluceſcere, quam hoc temporis articulo, visa est. Gallia ut subigat Italiam, cujus possessio maximi est, ad invadendum Europæ imperium, momenti, bellum injustum, apud Insubres, accendit, ut hoc ipso bello Galli quandoque Italia pulsi, tyrannicam illam potestatem, quam in Europam sibi adrogant, amittant. Hoc, inquam, bello & firmis subsidiis, quibus Principem meum, ad id gerendum, adjuvabitis, Mediolanenſis Ducatus catenae frangentur, mediâ

Galliae clades, quas merita eſt, reponentur, & dum in gratiam Foederatorum diſtinebuntur copiæ Gallicae, paeem, ſecuritatem & quietem omnes conſequentur.

Deinde enixis precibus orabat Ordines, ne, interpoſitis moris, rei bene gerendæ occaſionem ſibi eripi paterentur; quod ſe à Procerum prudentia exſpectare dicebat, nec ejus ſpem deſtituerunt; quum ab eo tempore pecuniis & viris Ducem Sabaudiae adjuverint. Idem fecit & Regina Angliae, ſimili oratione permota; ita ut, morte Gulielmi, nihil propemodum amiſiſſe videretur. Re vera magni intererat, procul ab Ordinum finibus, non exiguam partem Gallicarum copiarum diſtineri, ne multitudine opprimerentur; ad quod accedebat quod bellum in Italia pluris Gallo conſtaret, quam in Hiſpanico Belgio; in cujus limitibus, jam a multis annis, ingentem machinarum aeneārum numerum, ceteraque ad bellum gerendum neceſſaria congeſta habebat. Quidquid pecuniarum in Italiam mittebatur, quod plus ducenties Librarum Gallicarum eſſe vulgo dicebant, numquam in Galliam redibat, quod Gallicis mercibus non indi-

indigeant Itali & magno adparatus bellicus illic emendus eſſet; nam quod Hiſpani in Mediolanenſi Ducatu, eam in rem, habuerant, tenue id erat & negligentia praefectorum corruptum. Itaque omnia denuo ferme erant comparanda, aut non exiguo ſumtu reficienda. Fama etiam antiqua, nec ea omnino fallax, obtinebat, *Italiam Gallorum eſſe coemeterium*, quod quicquid coeptaſſent illic moliri infeliciter ferè iis ceſſiſſet. His ergo aliiſque ſimilibus de cauſis, ab eo tempore quum Angli, tum Batavi, certis in ſingulos annos penſionibus, florenorum Belgicorum ſexies numerari Sabaudiae Duci curabant.

E LIBRO XI.

AB eo tempore, quo exſtincta factione Cromvelliana, in regna redierat Carolus II. ſemper fuerant Theologi, qui nullam umquam populis, qui Regibus parent, ſat legitimam cauſam eſſe poſſe, ob quam armata manu Regum imperiis obſiſtere liceat, ſed omnia aequo animo ferenda docuerant. Jus quidem & fas eſſe fatebantur, ſi quis nollet ea,

imperia ipſe exſequi, quod injuſta eſſe putaret, miniſterium ſuum ad res ejuſcemodi negare; ceterum patiendum eſſe quidquid per ſe, aut per alios, facerent Reges; quod officium civium, erga imperantes, ideo *obedientiam paſſivam* vulgo vocabant. Nec diffitendum doctiſſimos quoſque viros, qui Eccleſiæ Anglicanæ lumina erant & habebantur, hanc ſententiam tueri ſolitos; neque multos, niſi ſi qui e Cromvellianis partibus ſupererant, ab iis diſſenſiſſe, aut certe diſſenſum hunc ſuum patefacere auſos.

Hancce opinionem amplexi erant optimi alioqui viri & patriæ amantiſſimi, eo quod Britannia ab iis, qui Caroli I. & Cromvellii temporibus contra ſenſerant, graviſſimas calamitates, dum libertatis contra Regem defenſionem cauſarentur, eſſet paſſa. Ejuſmodi enim malis, ne denuo umquam graſſari inciperent, aliter melius obviam iri non poſſe putabant; quam ſi à Regibus omnia ferendi neceſſitatem, quaſi à Deo populis impoſitam, ubique & quavis occaſione data, docerent. Nec ſane is eorum animus reprehendi poterat, quò otium & pacem per omnes Britan-

tannicas Insulas, contra seditiosorum molimina, confirmare nitebantur; eoque spectarant, sine dubio, Angliae Proceres, Comitatuumque & Oppidorum legati; quum post reditum *Caroli* I. legem tulerant, *ne quis arma, nulla de causa, contra Regem, capere vellet.*

Non difficile est intellectu rem Regi summopere placuisse, gratissimosque fuisse, qui omni rationum genere eam, quam diri, sententiam confirmatum ibant & in aliter sentientes quam vehementissime invehebantur. In hos demum, fastiditis aliis, munera Ecclesiastica &, quae beneficia ab Aula exspectari poterant, omnia conferebantur. Ideo passim magnis animis Theologi, nulla incidere umquam tempora docebant, quibus arma capere in Reges, eorumque imperiis, quamlibet injustis, vi resistere liceret. Ea doctrina Scholarum, Ecclesiarumque cathedrae omnes perstrepebant & referti erant, qui in lucem emittebantur, libri.

Attamen si ejus necessaria pensitentur consectaria, satis liquebit eam ita summae potestati blandiri, ut omnia ab illa pendere statuat, nec

coepit. Incolumi legum auctoritate, Pontificiam Religionem, regno profligatam, umquam in Britanniam reduci & pro arbitrio quidvis à se fieri posse desperabat. Itaque fretus eorum Theologorum judiciis, qui populos à Regibus omnia pati necesse habere putabant; quum multa alia fecit, quae Legibus vetabantur, tum etiam Judicum Angliae decreto, jus legum sanctionis gratiam faciendi sibi adjudicari curavit. Quo uno decreto, omnes, quot quot sunt, Angliae leges Regis arbitrio permittebantur. Illo demum tempore, quam exitialis esset regno doctrina illa sua, de passiva obedientia, senserunt Theologi.

Jam exercitum habebat Jacobus, non Anglorum tantum, sed etiam Hibernorum, ferae gentis & Episcopo Romano servilem in modum addictae; jam illis copiis duces & centuriones Pontificios, contra notissimas & sanctissimas Angliae leges, quibus soluti ab eo fuerant, praeficere coeperat; jam in eo erat, ut jugum simul Pontificiae Religionis, imperiique legibus omnibus soluti Anglis, metu subactis, imponeret. Mox, silentibus omnibus, Archiepiscopum Cantuariensem, sexque alios

alios Episcopos, quod supplice libello eum ad saniorem mentem revocare ausi essent, in carcerem conjecerat; quos tamen, sibi metuens, paullo post dimisit; cum ecce e vicina Batavia bonorum omnium, Religionisque emendatae amantium, tacitis votis potius, quam vocibus, accitus Gulielmus Henricus, Princeps Arausionensis, Foederati Belgii copiis aliquot instructus, laborantibus in Britannia divinis, humanisque legibus auxilium laturus adpulit. Si solus aut exiguo comitatu venisset, ut Regem oraret ne religionis & legum mutationem ullam moliretur; satis omnibus constabat futurum fuisse, ut, non sine contumelia, in Belgium quam primum redire cogeretur; vel etiam ut in carcerem compingeretur; quod nulli eorum impedire fas erat, qui *obedientiae passivae* doctrinam sequebantur. At providus Princeps, non invadendae quidem Angliae; nam nimis exiguae aderant ei consilio copiae, nec is animus fuerat; sed defendendae religionis & libertatis causa, adjuvantibus ipsis Anglis, quindecim armatorum millia secum adduxerat; ne vi armatae inermia jura continuo succumberent.

Pru-

Prudentes omnes & patriarum legum amantes rem vehementer probarunt ; quae paullo poſt eo totius populi conſenſu excepta eſt, ut Jacobus, ſibi male conſcius, de fuga cogitarit & mare mox trajecerit ; perfugium in Gallia, ubi Regum poteſtas legibus omnibus major, ſanctiorque habetur, quaeſiturus. Eo potius ſibi deveniendum cenſuit, quam ut legibus faſces ſubmitteret atque earum auctoritate veluti in ordinem cogeretur ; quas, abſque Arauſionenſi Principe fuiſſet, arbitrio ſuo omnes, fruſtra gementibus Britannis, ſubjeciſſet.

Ea fuga permotus Procerum & Populi frequentiſſimus Conventus, cujus erat, abſente Rege, videre ne quid detrimenti Reſpublica caperet, decrevit * Jacobum II. „dum conatur evertere Regni priſtinam formam, perfractis legibus, quibus „ in ſocietatem Populus cum Rege „ convenit, dumque Angliam deſerit, nuncium Regiae Dignitati, „ ex legibus gerendae, remiſiſſe ; & „ eadem opera, dum profitetur ſe deſ-

* *Vid.* Hiſt. Anglicam deſertionis Jacobi II. *editam Londini an.* 1690.

„ deſpotico imperio priſtinae regi-
„ minis formae, quum inaugurare-
„ tur, ignoto, Angliam regere velle,
„ deſiiſſe eſſe eum Regem, cui
„ quidem Anglum ullum parere
„ oporteret; conſtituiſſeque id im-
„ perii genus, quo omni ratione
„ legitimum jus abjecerat, haud ſecus
„ ac ſi, diſertis verbis, eo ſe ſe jure
„ abdicare dixiſſet. Decretum hoc
„ quum fuiſſet, Regnum ad Guliel-
„ mum Arauſionenſem, Caroli I.
„ nepotem, liberatoremque Britan-
„ niae & Mariam, Jacobi filiam
„ natu majorem, ejus conjugem,
„ devolutum eſſe judicatum eſt; iique
Rex & Regina M. Britanniae, publica
praeconis voce, fauſtiſque populi
adclamationibus ſunt pronunciati.
Eodem jure, iis fato functis, regnum
ad Annam, ut ſuo loco diximus,
pervenit.

Dum haec ita gererentur, *obedientia paſſiva*, quam experientia nuper tam inſigni exemplo arguerat, paſſim à prudentioribus & patriae libertatis amantioribus ridebatur. Sed & pluribus libellis * Anglice ſcriptis confutata

* *Multi inſerti ſunt* Collectioni Diſſert. Politicarum, *editarum Londini anno* 1705. 3 *voll. in fol.*

tata eſt. Inſignes multi Theologi agnoverunt tandem Angliae ſaluti cum ejuſmodi placitis minime convenire; quae ſane peſſumdata erat, niſi ei, contra Regem armatum, armata manu, ſubventum eſſet. Superfuerunt tamen, qui priſtinam ſententiam mordicus retinuerint; ſive imprudentia, quod non intelligerent periculum, quod ex ea patriae imminebat, experientiaque deprehenſum non ita pridem fuerat; ſive pertinacia, qua ſe antea erraſſe fateri nolebant; ſive, quod deterius erat, perverſa quadam prudentia, quod ſperarent fore aliquando tempus, quo Jacobus II. in regnum rediret, quemadmodum olim, poſt Cromvelliana tempora, reverſus erat Carolus II. & Jacobo mortuo ſimilia de eo, qui ſe ſucceſſorem ejus ferebat, ſibi fingerent. Hoc autem ſi umquam contingeret, ampliſſimas gratias ſibi à Rege reduce relatum iri exiſtimabant. Nec deerant, qui putarent ſe ficta contumacia effecturos, ut qui tunc rerum potiebantur, magnis beneficiis procaces eorum linguas redimerent, ne diutius in imperantes populum concitarent. Interea omnes imperitiae aut adfectibus ſuis

gna-

gnaviter, ut fit, praetendebant Religionem ; quasi Deus gentes & populos omnes familiis quibusdam regiis in aeternam servitutem dedisset; ut aequo animo ferret genus humanum quidquid iis, qui ex illis familiis orti essent, liberet!

Igitur homines pertinaces ac rerum novarum cupidi, & quidam, quitum Reginae adversabantur, quum probe intelligerent ex *obedientia* illa *passiva* sequi, ut quidquid ad liberandam Britanniam à Gulielmo III. factum erat, mera rebellio, alienique juris violenta usurpatio haberetur; operam dabant, ut subinde, sollemnioribus diebus, conventibusque, Concionatores ex superiore loco, eam tuerentur, simulque oblique in multa, quae, regnantibus Gulielmo & Maria, imo & sub Annae imperio, in Conventibus Procerum & Populi, boni publici causa, constituta fuerant, inveherentur. Exemplum unum proferam *Henrici* cujusdam *Sacheverelli*, in AEde S. Salvatoris in suburbio Southvarcensi, ad Londinum, Concionatoris; quod Regni Conventus, qui talia multa dissimularat, graviter se ab eo offensum fuisse testatus sit, occasionemque mutationi, quae

postea

poſtea ſubſequuta, praebuerit. Erant jam ab aliquot annis homines, qui, quamvis Jacobi III. ut vocabatur in Gallia, fautores videri nollent, tamen iis, qui Concilio Reginae aderant, & qui domi & foris Rem publicam bene geſſerant, graviter invidebant, & omnia clam moliebantur, ut, iis dejectis, rerum habenas ipſi ſumerent. Hi occulte Jacobo faventibus ſibi adjunctis, ſeditioſos Theologos in Reginae Conſiliarios concitabant; quaſi minus Anglicanae Eccleſiae faverent, eo quod ejus coetus fugientes tolerandos, nec à muneribus arcendos putarent. Itaque homines, ſuis jam adfectibus nimium calentes, facile magis ac magis accenderunt; Reginamque ipſam, ut, poſtea dicemus, labefactarunt, atque in ſuas partes pertraxerunt. Nunc de Sacheverello nobis eſt agendum.

Is ergo Londini, in AEde Cathedrali S. Pauli. a. d. XVI. Cal. Decembres, quo die liberatio à tormentarii pulveris conſpiratione celebrari ſolet, coram Praetore Urbis *Samuele Gerardo*, Equite Aurato, & Civibus concionatus eſt, in 1 Cor. XI, 26. ubi Apoſtolus de *periculis à falſis fratribus loquitur*. Summa autem acer-

acerbitate verborum in eos, quos *falsorum fratrum* adpellatione infamabat, per totam Concionem invectus est. Neque enim Pauli verba, ut decuisset, interpretabatur, atque ex interpretatione consectaria ad Virtutem spectantia deducebat; sed debacchabatur non in eos modo, qui Episcopalem Disciplinam non admittunt, quos profanos, impios, latrones, proditores, atheos passim vocabat; sed & in eos qui ejusmodi homines ferendos, ex Legibus divinis atque humanis, censent, aut *obedientiam passivam* divinam esse revelationem non putant; quos omnes vult poenas dare & aeternis suppliciis nisi resipiscant, addicit. Leges antiquas & recentes, quae contraria prorsus statuunt, flocci non facit.

„ Quisquis audet, inquit, *caput „ ullum fidei Ecclesiae nostrae mutare, aut perperam interpretari, „ proditionis in Rempublicam reus „ est. Heterodoxia enim in Ecclesiae doctrina, natura sua & ferme „ necessario, rebellionem ac proditionem Reipublicae gignit; ac „ proinde flagitium est, cujus cognitio ad Magistratum Civilem, ut „ id

* *Pag.* 12. *& seqq.*

„ id puniat ac coerceat, non minus
„ quam ad Eccleſiaſticum pertinet.
„ Tametſi primo intuitu nimia haec
„ & paradoxa videntur, attamen
„ paucis exemplis facile probari poſ-
„ ſunt. Securitas Imperii Britan-
„ nici & potiſſimum, quo fulcitur,
„ columen nititur inconcuſſa opi-
„ nione populi; qua putat ſe, per
„ omnia & ſine ulla exceptione,
„ ſummae poteſtati parere oportere,
„ in quibusvis rebus licitis; nec
„ umquam, quaecumque obtendatur
„ cauſa, fas ſibi eſſe ei reſiſtere. Ve-
„ rum haec decreta, quae funda-
„ menti locum obtinent, quae di-
„ vinae ſunt leges in Scriptura ſan-
„ citae, ſine quibus nullum Imperii
„ genus ſecurum ac tutum eſſe po-
„ teſt; quibus diu, quaſi inſigni
„ quodam ſingulari, Eccleſia noſtra
„ à ceteris diſtincta eſt; nunc, ut
„ videtur, exploduntur, ludibrio
„ habentur, quaſi antiquata & obſo-
„ leta rejiciuntur, imo (quod mira-
„ bilius eſt) quaſi periculoſa, quae-
„ que cum jure & libertate populi,
„ tutaque bonorum poſſeſſione con-
„ ſiſtere non poſſunt, infamantur.

Atqui nihil, quaſi ſuum & pro-
prium, poſſident privati, ſi ſit poteſtas,

quae

quae', quotieſcumque velit, omnia impune eripere queat; adeo ut nihil ſit, quod ejus violentis molitionibus, quaecumque ſint, opponant, niſi preces; quas, ſine ullo ab hominibus metu, aſpernari poſſit. Qui autem omnium civium fortunarum eo modo dominus eſt, numquam ſatellitibus, ſive indigenis, ſive peregrinis caret; qui quaſi mancipia populos habeant, & ejus juſſa omnia exſequantur. Non eſt haec civilis ſocietas, quæ inter herum & mancipium nulla eſt, ſed mera ſervitus. Cui hominum aliis parentium infelicitati, ſi & hanc addas, eſſe cur jure timeant ſummae Poteſtatis gladium, ſi forte ab ejus de rebus diviuis ſententia diſcedant, quamvis in ceteris omnibus bonorum civium officio defungantur; tum vero non corpora tantum in perpetuam ſervitutem, ſed etiam animos rapis. Si enim ſumma Poteſtas, in Anglia, Sacris Pontificiis faveat, quod nuper contigit; Sacrorum omnes Miniſtros, cujuſcumque ſint ordinis, munerum ſuorum officia deferere, fructibuſque carere, niſi Pontificiam Religionem amplectantur, oportebit, ſi Rex velit; nam nemo eos in carcerem, aut

in

in exilium mitti, aut alias irato Regi graviores poenas dare vetabit. Hoc pacto, & civilia omnia jura & divinae ipsae leges unius hominis arbitrio permittentur. Quis credat eruditos & sapientes viros, in Anglia, umquam ejusmodi despotico imperio, aut etiam despotico majori favisse? Seditiosos dumtaxat homines & societatem, quum Ecclesiasticam, tum Civilem, sine causa, perturbantes justo & moderato imperio coerceri voluerunt; nec eorum verba sunt in eam sententiam torquenda, quae nec Christianos, nec cives, imo ne homines quidem deceat. Nusquam Scriptura sacra homines Christianos, in Civitate Christiana (quae tum nulla erat) viventes ejusmodi jugo premi voluit; nec aliud à Christianis, sub Ethnicorum imperio agentibus, exegerunt Apostoli, quam quod à civibus & sociis Romanorum jure postulari poterat & solebat.

Sed ut talia sentientibus invidiam creet Concionator vehemens, ita deinde in eos invehitur: „Populum „ novi Concionatores & recentiores „ artium regendi magistri ex novo, ut „ puto, Evangelio, novisque legibus

„ do-

„ docent jus esse Civibus ac potes-
„ tatem negandi Regibus obsequii,
„ vocandique eos ad suum tribu-
„ nal, accusandi proditionis, solio
„ deturbandi, imo &, de sententia
„ Judicum, occidendi, quemad-
„ modum Carolo I. contigit.

Postrema haec de Carolo I. satis intelligunt lectores addita esse, ne exemplum Jacobi II, aut etiam III, quod ad rem praesentem magis faciebat, omnes offenderet, qui recte de jure Reginae sentiebant. Ad everſionem omnium legum, restitutionem Pontificiae Religionis & Reginae expulsionem nimis aperte spectassent. Negari quidem non potest homines imperii, divitiarumque cupidos, tempore Caroli I. abusos esse auctoritate, quam verbo Anglicae Genti, re ipsa, sibi ipsi tribuebant. Verum ejusmodi abusus ipsum jus nequaquam tollit, nec propterea quisquam an populus, jure naturae, sibi ipse consulere possit, in extremis periculis, dubitabit.

Subjicit, haud multo post, Sacheverellus haec verba: „ Nobis os
„ obturare se posse putant adversa-
„ rii liberatae a Gulielmo Angliae

„ exemplo. Sed ſitne dubio, ei rei, „ regique Gulielmo infenſiſſimi „ ſunt & liberationis tantæ cauſa „ ingratiſſimi, qui & Regem & „ quod ab eo factum eſt atris co„ loribus pingunt. Quoties opus „ erit iis dici Regem ipſum, in Edi„ cto ſuo, ſollemnem in modum „ negaſſe ſe reſiſtere Jacobo ſtatuiſ„ ſe; atque a Conventu Procerum „ & Populo capiti Gulielmi impo„ ſitum diadema; ideo tantum, quod „ regium ſolium vacuaret? Tum infra „ paginam profert locum, ex Edicto „ Gulielmi, in quo ſe venſſe, *ut* „ *Angliam ſubigeret*, negat.

Sed eum res ipſa oſtendit armata manu Jacobo, qui venienti exercitum oppoſuerat, reſtitiſſe; & aliud prorſus eſt *Angliam ſubigere*, aliud Regi, Religionis & legum mutationem molienti, *reſiſtere*. Norat hæc probe Sacheverellus, nec dubitaſſet Gulielmum proditionis inſimulare, ſi ausus eſſet. Invidiam tantum ut vitaret, neve in jus vocati poſſet, ab hoc exemplo abſtinuit. Norat etiam ſolium vacaſſe in Britannia, non Jacobi morte, aut voluntaria abdicatione, ſed fuga; quum viveret in Gallia, ſeque jure ſuo nulli mo-

[illegible] ulium

talium ceſſarum voce & edictis teſtaretur, coeloque & terrae injurias ſibi, ut putabat, illatas narraret.

Sentientes jure factum eſſe, quod fecerat Gulielmus, perduellionis accuſat Sacheverellus & omni conviciorum genere proſcindit, tandemque * ait „ eos quum ab iis, „ qui imperant & quibus ſuperbe „ minantur, confutari oportere, & „ quidem gladio, quem fruſtra à „ Principibus geri vellent; tum „ etiam cenſura Eccleſiaſtica Synodi, tamdiu expetitae, & poenis „ a poteſtate, a qua leges feruntur, „ quam provocarunt & contumelioſe habuerunt, inflictis. Quaſi vero quiſquam Reginae minaretur, praeter eos, qui Sacheverelli ſimiles erant, paratique non legitimi regiminis, ſed tyrannidis miniſtri, cui patriam & leges prodere conabantur! aut quaſi Procerum & Populi Conventus poſſet poenas repetere ab iis, qui nihil, praeter legum obſervationem, poſtulant; eosque e contrario praemio adficere, qui ipſum Conventum regni nefariae proditionis, ſub alieno licet nomine, reum agunt!

* *Pag.* 14

An Synodus vero de iis, quae ad Civilia Tribunalia pertinent, cognoscere, anve censuras rebus ejusmodi miscere jure possit, disputant Anglicani juris interpretes; sed nusquam alibi Principes aut Populi id genus censuras, si legibus contrariae sint, magni faciunt. Nec Angliae Episcopi rationem ullam habuerunt Sacheverelli adhortationis, qua ad vibranda anathematum spiritualia fulmina eos „ adducere conabatur; „ quamvis polliceretur nullam po- „ testatem in terris ausuram irritam „ facere sententiam, quae in coelo „ rata haberetur. Satis liquebat haec eo spectare, ut omnia praeteritorum annorum, a Gulielmi adventu, acta rescinderentur; Rex alius e Gallia accerseretur; mulctis, exsiliis, gravioribusque, si ita res ferret, poenis in magnam civium partem saeviretur; nisi, praeter animi sententiam, testarentur se cum iis sentire, à quibus dissentire iis tunc per leges licebat; denique anathematibus ferirentur, qui *obedientiam passivam* non probarent, aut ulla in re a Synodi, usque adeo expetitae, imperiosis edictis dissentirent.

Quin & ita Presbyteranis irascitur,

tur, ut *Grindhallum*, Archiopiſcopum Cantuarienſem, qui Eliſabethae olim auctor fuerat tolerandi in Anglia ejus hominum generis, propterea *falſum Eccleſiae filium*, & *perfidum Praeſulem* vocet; per cujus latus Praeſules omnes, qui eoſdem tolerari oportere, ſub Gulielmo, ante paucos annos, cenſuerant, feriebat. Si enim, dum hoc conſilium daret, perfidiae ſcelere ſuum caput obſtrinxerat *Grindhallus*, regnante Elizabetha; eidem culpae adfines erant omnes, qui ſimilia, regnante Gulielmo, ſenſerant. Nec minus vituperandi, qui, in eodem regni Conventu, inter Proceres, aut Plebis legatos, eamdem moderationis ſententiam ſequuti erant.

Haec omnia, in lucem publicam edita Concione, legatos civium Londini in Conventu regni paullo poſt agentes, minime fugerunt; ut mox dicam, poſtquam quid prius in eo Coetu factum ſit narravero. Convenere igitur, a Regina vocati, in ſolitam Baſilicam, cum Praeſulibus & Proceribus, a. d. VI. Cal. Decembres, moxque adfuit Regina; quae, accerſitis, in Conclave Procerum, Populi legatis, orſa eſt di-

cere, „ initio anni ab hostibus omnes
„ artes adhibitas, ut simulato pacis
„ studio, insaniique spe injecta, Bri-
„ tannos deluderent; utque inter
„ Foederatos discordias & suspicio-
„ nes mutuas sererent, sed eos ex-
„ spectatione sua excidisse: Res ad
„ bellum pertinentes, nulla inter-
„ posita mora, dilatas fuisse, &
„ initio mox belligerandi facto,
„ quamvis paullo serius, propter
„ praeteritae hiemis insuetatum fri-
„ gus, eas res a Foederatis gestas
„ esse; unde non minorem gloriam,
„ quam ex iis, quae superioribus
„ annis gestae fuerant, retulisse:
„ Deo Opt. Maxim. visum fuisse
„ insignem victoriam Foederatis
„ concedere, aliaque eorum ante &
„ post victoriam coepta, ita secun-
„ dare; ut Gallia multo magis,
„ quam antea, hostium armis pa-
„ teret, magisque proinde pace,
„ quam praeterito vere, indigeret:
„ Se vero orare legatos civium, ut
„ sibi suppeditarent necessaria pe-
„ cuniae subsidia, quibus bellum
„ acriter gerere posset; donec ul-
„ tima manus operi imponeretur,
„ nimiaque & tyrannica Galliae
„ potentia libertati Europae tamdiu

„ mi-

„ minata, in ordinem cogeretur:
„ Ea autem subsidia, summa fide,
„ in bello necessitates insumtum iri,
„ aut certe ad aeris alieni dissolu-
„ tionem, si de pace convenire
„ posset: Quamvis perspecta Gallo-
„ rum miseria spem ejus faceret,
„ experientia tamen constare hanc
„ unam viam esse, qua ad eam per-
„ venisse liceret; si eae essent Bri-
„ tannorum copiae, isque adpara-
„ tus, quibus Galli cogi possent ad
„ aequas pacis leges accipiendas?
Itaque omnia, eam in rem necessaria, esse maturanda. Haec & alia nonnulla, quae pertinebant ad vectandum frumentum, quod in dies carius fiebat, extra Britanniam avehereturque, dixit Regina; cui paucis post diebus uterque Consessus Procerum & Populi, victorias praeteritae aestatis gratulatus, omnia ad bellum gerendum necessaria prolixe promisit; & legati quidem Populi unixam operam dederunt, ut, vectigalibus & tributis impositis, summam necessariam ad alendas terra, & mari copias, quam primum conficerent. Erant sexaginta quinque hominum millia in Belgio, & triginta millia, quae in Celtiberia, cum

in Lusitania alenda & omni adparatu bellico instruenda; praeter maritimas copias, in quibus quadraginta hominum millia, cum militum, tum sociorum navalium, aliorumque numerabantur, qui navibus sexaginta sex vehebantur. In hos, alioſque sumtus, concessum est Reginae plusquam sexies Librarum Sterlingicarum, prout numerare solent Britanni.

Duci etiam Marleburgio uterque Consessus gratulatus est; quibus ille modeste respondit, ostenditque, se summo honori ducere eas gratulationes, laudavit milites suos, eorumque praefectos, & strenuam ac fidelem operam in posterum est pollicitus.

Quum interea edita esset Sacheverelli Concio, de qua antea diximus, * * * *Dolbenius*, qui in Coetu legatorum civium sedebat, ad eum querelas detulit de ea Concione, deque alia, prius ab eodem Derbiaci, coram Juridico Conventu ejus tractus, habita a. d. VIII. Cal. Septembres, earumque exemplaria edita protulit. Tum lectis locis nonnullis, indignatio omnibus mota est; nec defuere qui Conciones iis, quae

ad

ad liberationem Angliae fecerat Gulielmus, Reginae ipſi tunc regnanti, & ſucceſſioni in Regnum ad Proſapiam Proteſtantem delatae, adverſari oſtenderent. Nullo eorum, qui aderant, Sacheverellum defendente, judicavit Confeſſus „ Conciones illas infames eſſe li„ bellos, eoſque malignos, ſedi„ tioſos, Reginae tunc regnanti, „ reſtitutioni Angliae per Gulielmum, & utrique Conventus regni „ Confeſſui injurios, eoque ut ci„ vium animi à Regina alienentur, „ ſuſpicioneſque & diſſidia ſerantur, „ pertinentes.

Deinde decretum Sacheverellum citatum iri, ut ſe ſe, poſtero die, Conventui ſiſteret. Re ſubito per urbem ſparſa, Eccleſiae Anglicanae Presbyteri, qui quidem opinionem ejus fovebant, collatis capitibus, cenſuerunt ſe reo adeſſe oportere, ne civium legati ejus tantum rem agi putarent. Itaque Sacheverellus carpento in Baſilicam Weſtmonaſterienſem vectus, quum in Conſeſſum ſe conferret, in eo conclavi, quod *Supplicum Libellorum* dicitur, ferme centum Presbyteros jam illic ambulantes invenit. Coram Conſeſſu,

Conciones à se scriptas & editas confessus est ;& ad posteriorem quidem quod adtinebat, adjecit se, ea pronunciata, conveniisse Praetorem Londinensem, qui libenter se editam visurum significarat; quod à se intellectum, perinde ac si edi jussisset. Rogatus an ita res haberet Praetor, qui aderat, se ut ederetur ullo modo petiisse negavit. Cui, seu ex vero, seu prae metu, ut postea intellectum, ita loquenti credi potius oportere visum est, quam Sacheverello ; vel quod esset a Londinensibus ad Conventum legatus. Tum decretum est gravioris culpae, ut loquuntur, accusatum iri Sacheverellum, ad Procerum tribunal; missique sunt ad eorum Consessum, qui reum iis denunciarent, interea dum accusationis capita conscriberentur. Reus adparitori regio, pro more, custodiendus est traditus, donec ad causam dicendam vocaretur.

Non immerito quidem haec à Consessu fiebant, sed qui arcana Aulae norant, & Reginae Ministris minus favebant; gavisi sunt sibi datam occasionem concitandi in eos Cleri, & per eum accendendae plebis;

his ; ut iis motibus jam vacillans Reginae animus, dimissis quam primum iis, quos habebat fidissimos, Ministris, alios iis insidiantes sufficeret; quae consilia jamdiu clam agitata fuerant. Vix poterant haec fieri, nisi Populi Coetus, jam secundum convocatus, dissolveretur, ut alii legati, ad Aulae arbitrium electi, ea suffragia ferrent, quae novis Ministris placerent; nam hic quidem Coetus tam magnifice sentiebat de Duce Marleburgio, qui exercitibus praeerat, deque Comite Godolfino; qui Aerarii curam gerebat aliisque Ministris; ut eos, per injuriam, dejici sequo animo passurus non videretur. Nec tamen Coetus de Regina bene meritus dissolvi, sine maxima omnium offensione; nec ab ipsa Regina res impetrari poterat, nisi arte quapiam, apud plebem, infamaretur & Reginae etiam invisus fieret; quod Sacheverellano judicio factum est, ut suo loco narrabimus. Itaque prudentiores paullo post timere coeperant, nec frustra, ne hoc judicium & regni Conventui & Ministris Reginae, apud ipsam & apud plebem noceret. Sed intestata lis deponi vix jam, sine dedecore

& Coetus quadam ignominia, poterat. Manifeſtus licet reus honeſtius diſſimulatus praetermitti ab initio potuiſſet, quam ſemel accuſatus dimitti. Quare honeſta utilibus, hac in re, praelata ſunt, & infeliciter ceſſerunt, ut ſequente libro oſtendemus.

LIBER DUODECIMUS.

Qui complectitur res anni MDCCX.

QUUM Sacheverellus, ab ipſo ſequentis anni MDCCX, initio, ſupplicem libellum Conſeſſui legatorum civium offerri curaſſet; quo ſe, datis vadibus, ut in leviori bus criminibus, apud Britannos, fieri ſolet, dimitti petebat, a longe maxima Conventus parte repulſam tulit. Attamen a. d. X. Cal. Februarias, quod petierat, forte ne durius, ulla in re, habitum ſe fuiſſe queri poſſet, à Procerum Conſeſſu impetravit. Eodem die, lictori, qui *nigrae virgae* dici ſolet, traditus fuerat cuſtodiendus; ut mox duceretur in jus, ſi judicibus videretur, & capita accuſationis à Dolbenio, co-

comitantibus multis aliis civium legatis, ad Proceres delata, juſſuque Conſeſſus Populi, cum reo, ut ad ſingula reſpondere poſſet, communicata. Ea autem ſic habebant; nam integra hic referre, propter rei momentum, viſum eſt.

„ Quum Rex Gulielmus III. qui, „ tunc temporis, Araufionenſis „ Princeps erat, armata manu hoc „ regnum a Pontificia Religione, „ imperioque, nullis legibus finito, „ liberare adgreſſus eſſet; multique „ hujus regni incolae bene erga patriam adfecti ad eum concurriſſent, operaque ſua conſilium ejus „ adjuviſſent, quod Deo ſecundare „ viſum fuit; nupera rerum converſio ad finem perducta eſt, legibuſque ſtabilita: Quumque nobile hoc coeptum probatum ſit „ pluribus Conventuum regni decretis, & praeſertim eo, quod „ factum eſt primo Gulielmi Regis „ & Reginae Mariae anno, cujus „ decreti haec inſcriptio eſt: *Decretum quo jura civium declarantur, ſucceſſioque Regum conſtituitur*; alteroque ejuſdem anni, inſcripto: „ *Decretum de antevertendis litibus, quae iis quorum opera Rex & Re-*

„ gina adducti sunt, aut qui iis dilo-
„ quentes fuerunt audiri possent; &
„ tertio ejusdem etiam anni, quod
„ est *Decretum de certis vectigalibus*
„ *imponendis*, ut *Foederati Belgii*
„ *Proceribus summis facti in expedi-*
„ *tionem Regis in hoc regnum, nego-*
„ *tiantur*: Quumque civium bene
„ affectorum opera, in coepto me-
„ morato ad exitum perducendo,
„ necessaria & legitima fit judicata,
„ ac felicia etiamnum sentiamus
„ conversionis rerum consectaria,
„ in fruitione divini luminis, le-
„ gumque ac libertatis regni; in
„ conjunctione Protestantium om-
„ nium, qui in ditione Reginae vi-
„ vunt, ope tolerantiae legibus eis
„ connessae; in securitate Reginae,
„ commodisque magnis & perpe-
„ turis, quae ex ejus sapientia, &
„ laudata rerum administratione
„ manant; in spe certa futurae etiam
„ in posteras aetates felicitatis, ob
„ regni successionem in Protestan-
„ tium sobole constituram; ac de-
„ nique in duorum, Angliae &
„ Scotiae, regnorum conjunctione:
„ Quumque Ecclesiastici ac Laici
„ Proceres & civium legati sua adlo-
„ quutione Reginae oblata a. d. XVI.

„ Cal.

„ Cal. Januarias, anni MDCCV.
„ ſuffragiis ſuis ſtatuerint *Anglicanam Eccleſiam, prout legibus conſtituta eſt, extremo periculo a Rege Gulielmo* III. *gloriosae memoriae ereptam, nunc, Dei beneficio, ſub felici imperio Reginae, in ſtatu tuziore & florentiore eſſe; eoſque qui eam Eccleſiam in periculo, ſub Reginae adminiſtratione, verſari dicerent, Reginae, Eccleſiae & regni hoſtes eſſe:* Quumque in eadem „ adloquutione, oraretur Regina, „ ut juberet hanc Conventus regni „ ſententiam typis promulgari, poenaſque de iis, qui falſos & ſeditioſos rumores hiſce contrarios „ ſpargerent exigere, ac Reginae vi„ ſum eſſet a. d. XIII. Cal. Januarias rem promulgare; attamen *Henricus Sacheverellus* S. T. D. „ Concionem habuit, in Conventu „ Juridico Derbiacenſi a. d. XVIII. „ Cal. Septembres anni MDCCIX. „ quam poſtea, praefixa dedicatione, in lucem emiſit; praetereaque „ aliam pronunciavit in Cathedrali „ Eccleſia S. Pauli, coram Praetore, Senatoribus & Civibus Londinenſibus, a. d. XVI. Cal. Decembres, quo die ſolemnes gratiarum

„ rum

„ rum actiones Deo referuntur, ob
„ liberationem a conſpiratione pul-
„ veris tormentarii, & initium con-
„ verſionis rerum in hoc regno, in
„ quod, eo die, Gulielmus III.
„ Rex incolumis adpulit, ejuſque
„ liberationis ad finem perductio-
„ nem, omnibus qui ei adverſaban-
„ tur fractis, donec Rector regni
„ adeoque Rex noſter factus fuerit;
„ atque in ea Concione, quam idem
„ Sacheverellus poſtea edidit, addita
„ dedicatione ad Samuelem Gerar-
„ dum, Equitem, Praetorem urbis
„ Londini, malo ac ſeditioſo ani-
„ mo adminiſtrationis Reginae, ſuc-
„ ceſſioniſque Regni in Proteſtante
„ proſapia, prout lege conſtituta
„ eſt, fundamentum evertere niti-
„ tur; regimen Regiae Majeſtatis
„ infamat, memoriam Gulielmi
„ Regis commaculat, felicem illam
„ rerum converſionem, quae ſub eo
„ facta eſt, traducit & damnat, le-
„ ges ab utroque Conventus Con-
„ feſſu latas oppugnat & arguit; ut
„ ſuſpiciones & diſcordias, inter
„ eos, qui Reginae parent, excitet,
„ eoſque ad ſeditionem & rebellio-
„ nem impellat. Quamobrem haec
„ accuſationis capita à civium le-

„ ga-

„ gatis in eum prolata ſunt.

„ I. Sacheverellum, in Concione habita in AEde S. Pauli, innuere & contendere ea quae neceſſario facta ſunt, ut felix illa rerum converſio perfici poſſet, odioſa eſſe, nec poſſe jure defendi; Regem Gulielmum negaſſe, ſe ullo modo Jacobo reſiſtere voluiſſe; & qui ſtatuunt rerum converſionem eo modo factam eſſe, Regem, Conſiliumque ejus atris & odioſis coloribus pingere.

„ Eumdem, in eadem Concione, innuere & contendere tolerantiam legibus conceſſam a recta Ratione diſſentire, nec ejus conceſſionem a quoquam poſſe defendi; eum eſſe *falſum fratrem*, *apud Deum*, *in Religione & in Eccleſia*, qui tolerantiam & libertatem conſcientiae tueretur; Reginam Elizabetham fuiſſe ab Epiſcopo *Grindhallo* (quem ſcurriliter *falſum Eccleſiæ filium*, & *perfidum Praeſulem* vocat) deluſam, quum ei ferendae Genevenſis diſciplinae auctor fuerat; eſſe officii ſummorum Eccleſiae Rectorum Eccleſiaſtica Anathematum fulmina vibrare in eos, qui tolerantiae beneficio

„ fruun-

„ fruuntur; praterea quas omnes ter-
„ rarum Potestates, ad ejusmodi
„ sententias irritas faciendas, quasi
„ hos fieri nequeat, provocare.

„ Eumdem, in eadem Concione,
„ falso ac seditiose inquiente atque ad-
„ firmante Ecclesiam Anglicanam, in
„ magno periculo versari & cum ad-
„ versis rebus, sub Reginæ imperio,
„ conflictari; utque infamet & con-
„ futet sententiam, suffragiis trium
„ qua Consessus firmatam, & à Re-
„ gina adprobatam, cum sem con-
„ ferre cum sententia; qua Rex Ca-
„ rolus I. in periculo ullo versari
„ negabatur, dum ejus hostes in
„ mortem ejus conspirabant, qua
„ insimulatione atrioque Consessus
„ Synedros, qui eam sententiam
„ pronunciarunt, in Ecclesiæ per-
„ niciem tum conspirasse inmis.

„ IV. Eumdem, in iisdem Con-
„ cionibus, falso & malo animo in-
„ nuisse Reginæ administrationem
„ in negotiis civilibus & Ecclesias-
„ ticis, ad eversionem formæ Ec-
„ clesiæ & Regiminis Civilis tende-
„ re; viros esse dignitatibus insignes,
„ in Republica & in Ecclesia, qui
„ sint *falsi fratres*, quique eas sub-
„ runt & prodant, alisque earum

„ ad-

„ adverſariis animum & vires ad eas
„ invertendas addant ; inſimulare
„ eum Reginam & omnes ejus Mi-
„ niſtros, quum in Eccleſia, tum in
„ Republica, pravae adminiſtratio-
„ nis; quaſi incendiarium publicum
„ ſuadere civibus, ut in factiones diſ-
„ cedant, ſeorſimque ſibi conſilia
„ capiant; injicere animis inanes
„ ſuſpiciones; exitialium diſſidiorum
„ inter cives auctorem eſſe, eoſque
„ ad arma & vim vocare; utque ſe-
„ ditioſis & malignis ejuſmodi inſi-
„ mulationibus magis percellantur
„ hominum animi, ſuam in rem
„ multa Scripturae loca torquere.

„ Omnia haec crimina civium le-
„ gatorum Confeſſum patatum eſſe
„ probare, non tantum ex univerſo
„ Concionum ſcopo & editione, ſed
„ etiam ex pluribus locis, ſententiis &
„ loquendi generibus; ac Sacheverel-
„ lum, in iis Concionibus, ſacro
„ munere abuſum, atque in publi-
„ cam tranquillitatem, dignitatem
„ Reginae, jura & libertatem Popu-
„ li, Leges & proſperam rectamque
„ adminiſtrationem regni graviter
„ deliquiſſe. Itaque legatos civium
„ petere, ut Sacheverellus de ſingu-
„ lis memoratis capitibus reſpon-

„ deat,

„ deat, utque, quaeſtione eam in
„ rem inſtituta, exemplum in no-
„ cente ſtatuatur, iſque e legibus poe-
„ nas det. Ceteroquin & aliorum
„ accuſationis capitum, in eum pro-
„ ferendorum, novorumque argu-
„ mentorum, quibus reus peragatur,
„ jus ſibi integrum ſervare. * * *

ARTICLE III.

Livres Anglois de Philosophie.

1. *The Wisdom of God in the Works of the Creation in two Parts viz. The Heavenly Bodies, Elements, Meteors, Foſſils, Vegetables, Animals (Beaſts, Birds, Fishes, and Inſects) more particularly in the Body of the Earth, its Figure, Motion, and Conſiſtency, and in the admirable ſtructure of the Bodies of Man, and other Animals and alſo in their generation &c. With answers to ſome Objections.* By John. Ray, *late Fellow of the Royal Society. The ſixth Edition corrected.* A Londres MDCCXIV. in 8. pagg. 414. avec la Préface & l'Index. Se trouve à Amſterdam chez D. Mortier. Ce

CE Livre ayant été rimprimé ſix fois en Anglois, & traduit en François, je ne m'y arrêterai pas long-tems. Mais comme les Livres de cette ſorte ne ſauroient être trop connus, à cauſe de leur utilité; il eſt bon d'en dire quelque choſe. Il ſemble que la modeſtie de l'Auteur lui faiſoit craindre d'abord, que ſon Ouvrage ne fût conſideré comme un travail inutile; après un ſi grand nombre de Livres de Phyſique, qui ont paru, depuis que la maniere de philoſopher, que l'on nomme *experimentale*, s'eſt introduite. Mais il a paru qu'il ſe trompoit, par le nombre des Editions, que l'on en a faites. La matiere même, & la maniere de la traiter pouvoient avec raiſon lui faire eſperer le contraire. Il y a une infinité de matiéres de Phyſique, dont tout le monde ſouhaite d'avoir une idée génerale, que l'on peut tirer d'ici, avec tant ſoit peu d'attention. D'ailleurs quoi qu'on ſâche en géneral que les Créatures prouvent qu'il y a un Créateur; néanmoins on n'a pas fait communément aſſez de réflexion, ſur les Créatures en particulier, pour ſentir

tir toute la force de cette preuve, & c'eſt à quoi ce Livre ſupplée parfaitement bien; de ſorte que ſi on le lit, avec un peu d'application, on ſe convaincra beaucoup mieux de la force & de la ſolidité de cette preuve. Il ne montre pas ſeulement qu'il y a une Cauſe Intelligente de toutes choſes, mais il ſert encore à faire connoître une partie de ſes Attributs; comme ſa Puiſſance, ſa Sageſſe & ſa Bonté, qui n'ont point de bornes. Il eſt propre encore à exciter en nous de l'admiration, de la reconnoiſſance, & de la confiance envers elle, & de nous tenir dans l'humilité & dans la ſoumiſſion, dans leſquelles nous devons être à ſon égard; lors que nous conſiderons la grandeur de ſes ouvrages, le bien qu'elle nous fait, & nôtre petiteſſe, par rapport à l'Univers, & encore plus par rapport à ſon Auteur.

Cet Ouvrage eſt diviſé en deux parties, dont la premiere conſidere le Syſtéme du Monde en général & quelques unes de ſes parties. Mr. *Ruy* après avoir décrit le Monde, ſelon les idées des Modernes, infiniment plus juſtes & plus nobles que celle des Anciens, y réfute l'hypo-

theſe

thele d'*Ariſtote*, qui a cru le Monde éternel; celle d'*Epicure*, qui ſoûtenoit qu'il s'étoit formé, par le concours fortuit des Atomes; & celle de *Deſcartes*, qui s'étoit imaginé que Dieu l'avoit pu former, en diviſant la matiere & en la mettant en mouvement. Les deux premieres hypotheſes ſont également abſurdes, & ont été rejettées de tout le monde; mais la derniere a été ſoûtenuë, avec plus d'apparence, quoi que dans le fonds elle ne ſoit pas plus vrai-ſemblable; puis qu'elle eſt directement contraire à divers principes clairs, & à l'Experience. Le ſentiment de *Deſcartes*, que nous ne connoiſſons point du tout les fins de Dieu, dans la Création, eſt abſurde, & a été fort bien réfuté par Mr. *Bayle*, dans la I. Section de ſon Livre intitulé: *Examen des Cauſes finales des choſes naturelles*. L'Auteur nous renvoye à ce Livre & remarque ſeulement, en premier lieu, que les yeux, par exemple, des Animaux, pour l'uſage qu'ils en font, leur ſont ſi néceſſaires, qu'ils ne ſauroient vivre, ſans cela; & que Dieu par conſequent le ſavoit bien, de ſorte qu'il n'a pas pû ne s'être

pas

pas proposé cette fin. Ils sont d'ailleurs si propres pour cet effet, & disposez, avec tant d'art, pour le produire; qu'il est absurde de dire, qu'ils n'étoient point destinez pour cet usage, ou même qu'on ne peut pas savoir s'ils l'étoient, ou non. En second lieu, les Hommes ne pourroient point louër Dieu & lui rendre grace, pour l'usage de leurs sens & de leurs membres; s'ils ne savoient pas qu'ils ont été faits, pour cette fin-là; & même si le contraire étoit plus vrai-semblable, & s'ils s'en servoient à des usages, pour lesquels ils n'ont point été faits. En troisiéme lieu, *Descartes* détruit par-là le plus grand argument, que nous aiyons, pour prouver qu'il y a un Dieu, & ne nous laisse que celui qu'il tire d'une idée innée de Dieu. Quand on accorderoit que son raisonnement est bon, quoi que d'habiles gens soûtiennent que ce n'est qu'un Sophisme; il faudroit néanmoins convenir qu'il est trop métaphysique & trop obscur, pour être entendu par la plûpart du monde. Mr. *Ray* réfute au reste la supposition de *Descartes*, en se servant des termes de Mr. *Cudworth*, dans son *Syf-*

teme

sième Intellectuel de l'Univers, Chap. V. pag. 683 & 684. & non 603 & 604. comme il y a dans l'Edition du Livre *de la Sageſſe de Dieu dans la Création*, dont je me ſers, qui eſt la ſixiéme.

Mr. *Ray* eſt du même ſentiment, pour le gros, que cet habile homme. Il ajoûte ſeulement, que lors que les Phyſiciens tâchent de rendre raiſon de quelque effet des Ouvrages de la Nature, par leurs propres préjugez; ils ſe trompent la plûpart du tems groſſierement, & contrediſent l'Experience. C'eſt ce qui eſt arrivé à *Deſcartes*, dans une matiere, qui frappe les ſens; & dont il eſt infiniment plus facile de trouver la cauſe, que de rendre raiſon de la formation du Monde. C'eſt la pulſation du Cœur, qu'il attribue à une ébullition, ou dilatation ſubite du ſang, dans ſes ventricules; comme ſi l'on voit le lait échauffé, juſqu'à un certain degré, s'enfler tout entier ſubitement, & ſe répandre hors du vaiſſeau où il étoit; ſoit que cette ébullition du ſang ſoit cauſée par un ferment, compoſé de parties nitreuſes & ſulfurées, placé principalement dans le ventricule

gauche du Cœur; ou par la chaleur & le bouillonnement naturel du ſang. Cela, dit Mr. *Ray*, eſt entierement contraire à la Raiſon, & à l'Experience. Premierement, on ne ſauroit s'imaginer que le ſang tranquille des Veines s'échauffe ſi fort, dans le tems de deux pulſations, qui n'eſt pas la ſixiéme partie d'une minute. Secondement, dans les Animaux froids, comme dans les Anguilles, le Cœur bat pendant pluſieurs heures, après avoir été tiré de leur corps, & même quand on a ouvert le Ventricule, & qu'on en a fait ſortir tout le ſang. Troiſiémement, la diſpoſition des fibres, qui compoſent les côtez des Ventricules, & qui s'étendent en lignes ſpirales depuis la baſe du Cœur, juſqu'à ſa pointe, les unes d'un côté, & les autres en un ſens contraire, montre clairement que la Syſtole du Cœur n'eſt autre choſe, qu'une conſtriction du muſcle; & qui ſe fait, comme quand on ferme une bourſe, en tirant les cordons, autrement qu'on ne fait, quand on l'ouvre. C'eſt auſſi ce que l'Experience confirme, car dès que la pointe du Cœur a été coupée, & que

que l'on met par là le bout du doit dans l'un des Ventricules, on ſe ſent le doit ſerrer à chaque Syſtole, par les côtez de ce Ventricule. L'Auteur renvoye, ſur cette matiere, ſon Lecteur au Traité de *Lower de Corde*, Ch. II.

Mr. *Cudworth* nioit que le mouvement du Cœur ſoit méchanique, & prétendoit que c'eſt un mouvement, qui dépend d'un Principe Vital; ce qui paroit vrai-ſemblable à nôtre Auteur, parce que ce mouvement ne dépend point de nôtre volonté. Nous ne ſentons, en nous, aucun pouvoir de cauſer la pulſation de nôtre Cœur, ni de l'arrêter. Elle ſe fait, ſans nôtre connoiſſance, & aucun Agent exterieur n'y peut contribuer, excepté la chaleur. Mais comment ſe pourroit-il faire, que les Eſprits agitez par la chaleur, ſans être conduits par aucun Principe Vital, produiſiſſent un mouvement ſi régulier? Si la ſituation, dans laquelle le Cœur & ſes fibres ſe trouvent, dans la Diaſtole, leur eſt naturelle, comme il le ſemble; comment ſe reſſerre-t-il lui-même, de nouveau; & ne reſte-t-il pas, dans ſon premier état?

s'il est une fois resserré, par les Esprits qui y coulent, dans la Systole; pourquoi n'y coulent-il pas incessamment des Esprits, qui le tiennent perpetuellement en cet état? La Systole ressemble à ce qui fait tirer un cordon, & la Diastole, en le relâchant, le laisse dans son premier état. Quelle est la source, ou la principale cause efficiente de ce mouvement récíproque? Qu'est-ce, qui dirige le mouvement des Esprits? Comme ils ne sont que de la matiere destituée de sentiment, ils ne peuvent pas se mouvoir eux-mêmes, d'une maniere constante & reguliere; sans être conduits, par quelque Etre intelligent. On demandera quel est donc cet Agent, auquel on attribue cet effet. Ce ne peut pas être l'Ame Sensitive, parce qu'elle est indivisible, & que le Cœur, séparé du corps de certains Animaux, continue encore longtems de se mouvoir; & que même lors qu'il a cessé de battre, on peut lui causer un nouveau mouvement, avec de la salive chaude, ou en le piquant avec une Epingle, ou une Aiguille. L'Auteur répond, que dans cet exemple, il se peut faire qu'il demeu-

re

re quelques Esprits épars dans le Cœur, que la chaleur met de nouveau en action ; mais il aime mieux l'attribuer à une Nature Plastique, ou à un Principe Vital.

* Il semble qu'on pourroit dire que c'est un mouvement, qui tient alors quelque chose de l'élastique, & que le Cœur serré retourne, par ce principe, dans son premier état, avec violence ; d'où il arrive qu'il se resserre de nouveau, jusqu'à ce les Esprits ayant communiqué tout leur mouvement à l'air voisin, ils demeurent enfin en repos. C'est ainsi qu'un ressort d'acier, étant courbé, retourne à sa premiere situation ; & revient, par vibrations, jusqu'à ce que l'effort de la matiere, qui les cause, soit épuisé. C'est ainsi encore que l'on voit la queue des Serpens, des Lézards & des Vers se mouvoir en divers sens, par des mouvemens convulsifs, long-tems après avoir été séparée du reste du corps. D'ailleurs on ne peut pas dire pourquoi la Nature Plastique, ou le Principe Vital, s'attacheroit au Cœur, plûtôt qu'à la Tête, qui

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

eſt la ſource des Eſprits Animaux. On ne peut pas ſoupçonner non-plus que cette Nature ſoit diviſible, en ſorte qu'il y en ait une partie, en chaque membre de ces Animaux.

Dans la * ſuite, nôtre Auteur après avoir remarqué que le Fétus, dans le ſein de ſa Mere, ne laiſſe pas de participer à l'Air, quoi qu'il ne faſſe aucun uſage de ſes poumons, dit qu'il lui ſemble qu'il faut néceſſairement avoir recours à un Etre intelligent, ſoit que ce ſoit une Nature Plaſtique, ou quelque autre Agent; pour mettre, dès que le Fétus eſt né, le Diaphragme & les Muſcles, qui ſervent à la Reſpiration, en mouvement. Car pourquoi ſe mouvroient-ils, dans le moment que le Fétus eſt né? Pourquoi ne demeureroient-ils pas en repos, auſſi bien que quand il étoit dans le ſein de ſa mere? Qui les oblige de ſe conduire, en ſorte qu'ils puiſſent attirer de l'Air, pour conſerver la vie des Animaux? Ne pourroient-ils pas ſouffrir qu'ils mouruſſent? Il eſt clair, que l'Air ne peut pas y entrer de lui-même; parce qu'il faut au contraire quelque force, pour re-

* *Pag.* 77.

repouſſer celui, qui preſſe exterieurement la poitrine; afin qu'il puiſſe entrer dans les poumons, par la Trachée. On dira peut-être que les Eſprits coulent, en ce moment, dans les organes de la Reſpiration, & les remuent. Mais qui eſt-ce qui excite à couler, en cet endroit, les Eſprits, qui demeuroient en repos, avant que le Fétus fût né? Rien n'y pourroit contribuer, que l'Air exterieur; car il n'arrive aucun changement au Fétus, ſinon que d'un endroit clos & chaud, il paſſe dans un Air ouvert & froid. Mais j'avouë que je ne comprends pas pourquoi cet Air déterminera les Eſprits, à deſcendre dans ces Muſcles-ci, à les mouvoir, plûtôt qu'en d'autres. Pour la reſpiration du Pouſſin dans l'Oeuf, je conçois qu'il y a non ſeulement de l'Air dans le Blanc; mais qu'il en paſſe auſſi au travers de la coque, & des membranes.

On peut voir par-là que Mr. *Roy*, met heureuſement en uſage les Experiences & le raiſonnement, pour donner à ſes Lecteurs une juſte idée des choſes naturelles; & en ôtant le *Méchaniſme* Carteſien, pour parler comme les Anglois, faire com-

prendre que c'étoit en vain, que *Descartes* & ſes Diſciples s'étoient imaginez que le ſeul mouvement de la matiere avoit produit, & entretenoit tous les Animaux. On en verra d'autres preuves, dans l'Auteur, qui parcourt preſque toute la Nature, autant qu'elle nous eſt connue, pour y faire remarquer, non des effets d'un *Méchaniſme* aveugle, mais de la Sageſſe Divine.

Pour garder quelque ordre, & ſoulager la mémoire de ſes Lecteurs, il examine les Etres, ſelon la maniere dont on les diviſe communément dans les Ecoles; * non qu'il l'approuve, mais pour s'accommoder à l'uſage reçu. Les corps ſont ou inanimez, ou animez. Les inanimez ſont ou céleſtes, ou terreſtres. Les céleſtes ſont le Soleil, la Lune & les autres Etoiles. Les terreſtres ſont les corps ſimples, comme les quatre Elemens; ou mêlez moins parfaitement, comme les Météores: ou plus parfaitement, comme les Pierres, les Métaux, les Mineraux, & le reſte. Les Corps animez ſont ou une Ame végetative comme les Plantes, ou une Ame ſen-

* Pag. 59.

ſenſitive, comme les Animaux ; ou une Ame raiſonnable, comme les Hommes. Selon cette diviſion, Mr. *Ray* parcourt les Ouvrages de la Nature, & montre qu'il paroît en tout cela une extrême Sageſſe, par un détail d'obſervations curieuſes, & agreables à lire, pour tous ceux, qui ont quelque curioſité, pour cette ſorte de choſes.

Toute l'Antiquité a crû qu'il y avoit des Plantes, qui naiſſoient, ſans ſemence ; & une infinité d'Inſectes, qui étoient produits, par la corruption ; ſans prendre garde que, ſi cela étoit vrai, il s'enſuivroit que, ſelon la penſée d'*Epicure*, les Animaux, qu'on nomme plus parfaits, auroient pû être produits de même. Car enfin dans la ſtructure du corps des Mouches, par exemple, il y a autant d'art & d'ordre, que dans celui des Aigles, ou des Autruches. La groſſeur, ou la petiteſſe ne met aucune difference, à cet égard, entre les Animaux. Les Mouches ne ſe remuent pas moins, par elles-mêmes, ſoit quand elles marchent, ſoit quand elles volent, que les Oiſeaux les plus gros. Mais Mr. *Ray* * fait voir qu'il

* *Pag.* 298 *& ſuiv.*

qu'il ne ſe forme aucun corps organizé, de ſoi-même, que toutes les Plantes naiſſent de ſemences, & que tous les Inſectes viennent auſſi d'Oeufs; & que comme la Plante eſt formée, en petit, dans ſa graine, les Inſectes le ſont auſſi dans leurs Oeufs. Ces productions de la Nature ne font que s'aggrandir, lors qu'on dit qu'elles ſont engendrées. Il en eſt de même de tous les Animaux, comme quantité d'habiles gens l'ont fait voir. C'eſt une des belles découvertes de la Phyſique moderne; mais qui auroit dû être connue depuis pluſieurs milliers d'années, ſi l'on avoit ſû raiſonner, & conſulter la Nature en elle-même.

Il répond * auſſi aux ſubterfuges des Epicuriens, qui diſoient que rien n'avoit été produit, pour un certain uſage; mais qu'on s'étoit ſervi des choſes, ſelon qu'on avoit reconnu par hazard les uſages, qu'elles pouvoient avoir. Il traite à cette occaſion de l'uſage de la prodigieuſe quantité d'Inſectes, que l'on voit dans le Monde, & même de ceux qui ſont venimeux, & qui nuiſent aux

* *Pag.* 257 & ſuiv.

aux autres Animaux; d'où il tire, auſſi bien que du reſte du Livre, des conſéquences Morales, qui portent à la Pieté, & à la Vertu en général.

II. PHYSICO-THEOLOGY, *or a Demonſtration of the being and attributes of* GOD, *from his works of Creation, being the ſubſtance of* XVI. *Sermons, preached in St. Mary le Bow-Church, London, at the honourable Mr.* BOYLE'S *Lectures, in the Years* MDCCXI. *and* MDCCXII. *with large Notes and many curious obſervations, never before published. By* W. DERHAM, *Rector of Upminſter, in Eſſex, and F. R. S.* A Londres MDCCXIII. in 8. pagg. 510. avec les Préfaces & l'Index. Se trouve chez D. Mortier.

VOICI un Ouvrage, qui a été ſi bien reçu en Angleterre, qu'on en a fait trois Editions, dans un An. Il regarde la même matiere, que celui de Mr. *Ray*, & a été écrit, dans la même vûë, qui eſt de prouver, par les Oeuvres de la Création, l'exiſtence & les attributs

de Dieu. Mr. *Derham* avoit fait seize Sermons sur ce sujet, selon l'établissement de feu Mr. *Boyle*, qui nous a déja produit plusieurs excellens Ouvrages. On sait que ce savant homme, qui étoit d'ailleurs extrémement pieux; avoit fait une fondation annuelle, pour faire un présent à un Ministre nommé, par Mr. l'Archevêque de Cantorbery; & qui auroit fait huit sermons dans l'année, en faveur de la Religion Chrétienne, contre les Infideles déclarez, comme les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs & les Mahometans; sans toucher aux Controverses, qui sont parmi les Chrétiens. La rente, que Mr. *Boyle* avoit établie, qui consistoit dans ce que rendoit le loüage d'une Maison, qu'il avoit à Londres, venant quelquefois à manquer; * Mr. l'Archevêque de Cantorbery, qu'il avoit nommé pour avoir soin de cet établissement, a trouvé à propos de placer cette rente, sur une ferme, dans le Comté de Bucks, du revenu de laquelle on paye 50 Livres Sterling en un an, par quartiers;

au

* *Mr. Tenhison, qui l'est encore à présent.*

au Ministre qui est employé, pour faire les Sermons, dont on a parlé. On les a imprimez, comme je crois, (car je n'en ai vû que quelques uns) pour la plûpart; & cela a enrichi le Public de quantité de Dissertations, sur la Verité de la Religion Chrétienne.

Mais il n'en avoit point encore paru, où l'on suivît la methode de Mr. *Derham*, qui, comme Mr. *Ray*, entreprend par un long détail des choses naturelles, autant qu'elles nous sont connues, de montrer l'Existence & la Sagesse de Dieu, par leur création. En cela, il a fait honneur au fondateur de ces *Lectures*, comme les Anglois les appellent, parce qu'ils lisent leurs Sermons; puis que Mr. *Boyle*, comme on le sait, a passé sa vie à cultiver la Physique.

Nôtre Auteur ayant écrit, après Mr. *Ray*, son Ami, a quelque fois renvoyé le Lecteur à son Ouvrage; & s'est quelquefois servi de ses raisons, en le citant, avec soin, aussi bien que les autres Auteurs, des lumieres desquels il a profité, ou par les Experiences desquels il a confirmé ce qu'il dit.

Il a disposé en forme de Ouvrage,

que dans le Texte il dit en abregé le fonds de la choſe dont il s'agit, comme il étoit obligé de le faire, en des Sermons; mais qu'il l'explique plus en détail, dans des Notes aſſez étendues, qu'il met au deſſous, où l'on voit auſſi quantité de paſſages des Auteurs, qui ont traité des choſes dont il parle. Cet Ouvrage eſt diviſé en XI Livres. Il traite dans le I. de ce qui environne la Terre, ou de l'Atmoſphere, de la Lumiere & de la Peſanteur; dans le II. du Globe Terreſtre en géneral; dans le III. de ce même Globe en particulier, & ſur tout de ce qu'on appelle *terre*; dans le IV. qui eſt le plus grand de tous, des Animaux en géneral; dans le V. de l'Homme; dans le VI. des Bêtes à quatre pieds; dans le VII. des Oiſeaux; dans le VIII. des Inſectes; dans le IX. des Reptiles & des Habitans de l'Eau; dans le X. des Végetables; dans le XI. l'Auteur tire les conſéquences morales, qui naiſſent de la revuë génerale des Oeuvres de la Création; dont il a parlé, dans les dix Livres précedens. Ces conſéquences ſont 1. que les Ouvrages de Dieu ſont grands & excellens: 2. qu'on doit les étudier

&

& que cette étude eſt très-utile : 3. que perſonne ne peut entierement ignorer les Ouvrages de Dieu, d'où il paroit que l'Incredulité eſt très-déraiſonnable : 4. que les Créatures nous font comprendre que nous devons craindre Dieu & lui obeïr : 5. qu'elles nous excitent à avoir de la reconnoiſſance pour lui : 6. que nous devons rendre à Dieu l'hommage & le culte, qui lui eſt dû, particulierement le Dimanche ; auquel on célebre, parmi les Chrétiens, la mémoire de la Création, à laquelle on ne ſauroit trop penſer.

On peut voir, par la ſeule lecture des titres des Chapitres, que l'on vient de rapporter, qu'il ne nous ſeroit pas poſſible de donner des Extraits circonſtantiez de chacun. Nous nous contenterons donc d'en donner du I. Livre, par où l'on pourra comprendre que cet Ouvrage mérite d'être lû, par tous ceux qui entendent l'Anglois.

I. L'Atmoſphere, ou la maſſe de l'Air, des Vapeurs & des Nuées, qui environnent notre Globe, paroîtra être un Ouvrage, qui n'eſt nullement l'effet du Hazard ; mais d'un Deſſein qui ne peut être formé

&

& executé que par un Etre infiniment sage, & tout puissant; si nous considerons sa nature en elle même, & la grande utilité dont elle est.

La masse de l'Air, qui est autour de la Terre, est d'une nature si subtile & si pénetrante, qu'elle passe au travers de la plûpart des Corps, & entre dans leurs recoins les plus cachez, pour les agiter, les animer & les *spiritualizer*, comme parle l'Auteur. En un mot, c'est l'Ame de ce Bas Monde, & sans laquelle rien ne se fait. L'Air est nécessaire à la vie, à la santé, à la tranquillité de l'Esprit, au Plaisir, & à tout ce qui se fait sur nôtre Globe. C'est par l'Air, que tout le *Monde Animal* vit & respire; ce qu'il faut reconnoître non seulement des Animaux, qui vivent sur la Terre & dans l'Air, mais encore de ceux qui vivent dans l'Eau. La plûpart des Animaux, sans l'Air, vivent à peine une demi-minute, comme on l'a éprouvé dans la Machine du Vuide; & ceux, qui sont le plus accoûtumez à s'en passer, ne sauroient le faire pendant plusieurs jours. L'Auteur vérifie tout cela, dans ses Notes, par des Experiences que lui, ou d'autres ont

fai-

faites. Ce ne sont pas seulement les Animaux, qui ont besoin d'Air, mais encore les Plantes, les Arbres & tous les Végetables, qui ne doivent leur végetation & leur vie, qu'à cet Element, comme l'Auteur le fait voir, lors qu'il en parle. Les Plantes croissant & sont vertes, en plein Air; si on les met dans la Machine de Vuide, pour voir si elles y croîtront; elles pâlissent, elles se flétrissent & elles meurent. *Borelli* & *Malpighi* ont montré, qu'elles ont une sorte de respiration, qui se fait par le moyen de l'Air.

Tous les Oiseaux ne le respirent pas seulement, mais encore ils en ont besoin pour voler, & ont de si grands poumons, à proportion de leur corps; que l'Air interieur, dont ils sont pleins, les rend beaucoup plus légers, & fait qu'ils se peuvent soutenir en l'Air. Les Poissons même ne peuvent monter, & descendre dans l'Eau, sans cela, & sont pourvus eux mêmes de Vessies pleines d'air, qui s'épuisent peu à peu sous l'eau, & qu'ils remplissent, en revenant à sa superficie, d'Air.

Il seroit trop long de rapporter en détail l'usage, que l'on fait de l'Air,

en plusieurs machines très-utiles, comme dans les Pompes, & dans divers instruments hydrauliques; qui élevent l'eau, par le moyen du poids de l'Air. Mr. *Boyle* a extrêmement contribué à l'explication de cette matiere; par sa Machine du Vuide, & par son Traité *de la cause de l'attraction, par la suction*. L'Air sert encore à divers autres effets de la nature, comme on le verra dans les Notes. Un des admirables usages de l'Atmosphere, est la réflexion de la lumiere des Corps Célestes, qui éclairent l'Hémisphere. La refraction, qu'elle cause aux rayons du Soleil, fait que nous le voyons, avant qu'il soit levé, & après qu'il est retourné sous l'Horizon, ce qui allonge le jour, sur tout le Globe; mais c'est ce que l'on remarque encore plus, dans les Zones glaciales, où les nuits longues & fâcheuses, sont très considerablement abregées, par le moyen de ces réfractions; comme l'Auteur le fait voir, par des exemples.

II. Les Vents sont aussi d'un très-grand usage sur la Terre. Ils sont même nécessaires, pour la santé de ses Habitans; qui y periroient, sans

les

les changemens, que les Vents cauſent dans l'Air, qui devient puant & mal-ſain, dès qu'il demeure ſans mouvement. Si la maſſe de l'Air étoit toûjours en repos, au lieu de raffraichir & de ranimer, elle ſuffoqueroit & empoiſonneroit tous les Animaux. Mais les perpetuelles agitations, qu'elle reçoit des Vents & des Tempêtes, rendent l'Air plus pur, & plus ſain.

Ces raffraichiſſemens de l'Air ne ſont pas ſeulement utiles à la ſanté, mais encore aux plaiſirs des Habitans de la Terre, témoins les Vents frais, qui ſouflent au fort de l'Eté; & ſans leſquels, même dans les zones temperées, les hommes ſeroient à peine capables de s'aquiter de leurs emplois. Mais c'eſt ce que l'on remarque encore mieux, ſous la zone Torride, qui, par le moyen des vents, qui y regnent toute l'année, eſt habitable, ſans quoi il ſeroit impoſſible d'y vivre; & non ſeulement habitable, mais peut-être habitée avec plaiſir, à cauſe des fruits, que l'on y trouve. Les Vents ſervent encore infiniment, pour faire jouër diverſes Machines, très-utiles à la vie, & à tranſporter facilement ce-

que

que l'on veut, dans les païs éloignez, à faire entrer dans les ports, & à en ſortir ſans peine. L'Auteur n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail de tout cela, de peur d'être trop long; outre qu'on n'a point encore d'hiſtoire exacte des Vents.

III. Les Nuées & les Pluyes ne ſont pas des Meteores moins utiles. Les Nuées nous tiennent à couvert des ardeurs exceſſives du Soleil, & elles produiſent les Roſées & les Pluyes, qui nourriſſent les Plantes, & les rendent vertes & fécondes; ſans quoi, elles languiroient, ou mourroient enfin par la ſechereſſe; & entraineroient, avec elles, la plûpart des Animaux, qui vivent des fruits de la terre, ou au moins de la chair des Animaux, qui s'en nourriſſent.

Que ſi l'origine des Fontaines & des Rivieres ne vient, que des Vapeurs & des Pluyes, comme quantité d'habiles Phyſiciens, deçà & delà la Mer, le croyent; il n'eſt pas neceſſaire d'aller plus loin, pour prouver la grande utilité de ces Meteores.

Après cela, on ne peut pas douter que l'Atmoſphere, que le peu-

ple regarde presque comme rien, ne soit d'une importance infinie, pour la conservation, de ce qui est sur la Terre, & n'ait été faite exprès de la sorte, par celui qui y a placé les Plantes & les Animaux. Une étendue remplie de matieres si differentes & neanmoins si propres pour les Etres, qui sont sur la surface de la Terre, n'a pas été mise là, au hazard. Pourroit-on croire, ou qu'une Machine Pneumatique a été faite par un homme; & ne croiroit-on pas que c'est Dieu, qui a fait l'Atmosphere?

IV. L'Auteur ne parle pas ici de la nature de la Lumiere, parce qu'il avoit dessein d'en traiter, dans un Ouvrage, dont nous parlerons dans la suite. Il n'y touche, que son utilité, qui est si grande, que sans elle les Animaux ne sentoient avoir aucun plaisir, ni même vivre. Comment pourrions-nous ressentir quelque douceur, dans des ténebres perpetuelles? Comment seroit-il possible de pourvoir à ce, qui nous est necessaire, faire la moindre chose, avoir quelque commerce les uns avec les autres, sans Lumiere, & sans les organes que le Créateur nous

nous a donnez, pour en jouïr?

Par le ſecours de cette admirable créature, qui fut la premiere de toutes, parce qu'elle eſt la plus néceſſaire; tout le Monde Animal peut aller où il lui plait, ſelon que ſes beſoins l'y appellent, & faire ſes affaires pendant le jour: comme il rétablit ſes forces épuiſées, pendant la nuit. Les Hommes peuvent voir, par le moyen de la Lumiere, avec admiration, & avec plaiſir les merveilleux Ouvrages de Dieu, conſiderer les Corps Céleſtes, & réjouïr leur vuë, par la beauté des campagnes fleuries, par la varieté des Oiſeaux, & celle des couleurs de leurs plumages, des Quadrupedes, des Inſectes & des autres Créatures, à qui rien ne manque; ſelon les eſpeces, dont elles ſont. Ils peuvent voir les Païſages agreables de quantité de lieux. Ils remarquent avec étonnement, la régularité & la proportion; que l'Auteur de la Nature a miſes, dans les parties des Animaux & des Végetables. En un mot, ils s'apperçoivent de l'harmonie, qu'il y a entre ce bas Monde & les Globes Céleſtes, & de l'Art exquis que l'on voit, dans chaque

Créa-

Créature, de quelque côté qu'on tourne les yeux. On peut ajoûter à cela l'uſage, que les Hommes font de la Lumiere, par le moyen de la Réflexion & de la Réfraction, qui ſe font dans les verres convexes qu'ils ont inventez, pour approcher les objets que l'éloignement fait paroître petits à leurs yeux, quelque grands qu'ils ſoient en eux-mêmes; & pour groſſir ceux, que leur petiteſſe dérobe à leur vuë. Mais ce ne ſeroit jamais fait, s'il falloit montrer en détail tous les uſages de la Lumiére.

L'Auteur s'arrête ſur deux de ſes proprietez, qui méritent qu'on y faſſe réflexion. La premiere eſt que Dieu l'a faite en ſorte, qu'elle n'employe preſque point de tems, pour paſſer d'un lieu à un autre. Si elle n'alloit pas infiniment plus vîte, que ce qui ſe meut le plus rapidement, ſur la Terre; comme un boulet d'un Canon, pouſſé par une quantité conſiderable de poudre; ou comme le ſon, qui eſt la choſe la plus rapide, que nous connoiſſions, après la Lumiere; elle employeroit, pour venir à nous du Soleil, ſelon la premiere proportion, plus de trente-

te-deux ans ; & plus de dix-sept, selon la seconde. Il y auroit, comme l'on voit, de très-grands inconveniens à cela. Sa force & sa vigueur se trouveroient extrémement diminuées & affoiblies, ses rayons seroient beaucoup moins pénetrans ; & les ténebres se dissiperoient plus difficilement, à cause de la fausse Lumiere des corps lumineux, qui sont sous la Lune. Mais elle passe avec une si prodigieuse viteſſe, qu'elle parcourt, sans bruit & sans violence, plus de 160000 Milles d'Angleterre, dans une seconde de tems ; en sorte qu'elle n'emploie que sept, ou huit minutes, pour venir du Soleil jusqu'à nous, & nous faire voir & sentir les influences de ce Bel Astre.

La seconde proprieté de la Lumiere, c'est qu'elle n'a pas plus de bornes que le Monde, dont l'étendue est si prodigieuse, qu'elle passe la comprehension de l'Esprit Humain, & que plusieurs ont cru qu'elle n'a point de limites. Ce qui convainq de l'immense étendue de la Lumiere, c'est que nous voyons quelques-uns des objets les plus éloignez, ou des Corps Celestes avec nos yeux,

yeux, ſans autre ſecours, ou avec celui des Lunettes à longue vuë; & qu'il y a apparence que nous en verrions encore de plus éloignez, ſi nous avions de meilleurs inſtrumens. Si nous en avions même, qui fuſſent équivalens à l'étendue de la Lumiere, les Objets les plus éloignez de l'Univers nous deviendroient viſibles. Nous acquerons donc, par ſon moyen, la connoiſſance des Corps lumineux du Ciel, & nous pouvons nous en ſervir, pour perfectionner l'Aſtronomie; d'où l'on tire d'excellens uſages, ſur nôtre Globe.

V. La derniere choſe, que l'Auteur conſidere autour de nôtre Globe, c'eſt la Peſanteur; par laquelle les Corps, qui ſont autour de nous, tendent au centre de la Terre.

Nôtre Auteur a montré, dans l'examen, qu'il a fait des Corps Céleſtes, dans l'Ouvrage dont nous parlerons après celui-ci, que la Peſanteur eſt d'une abſolue néceſſité, pour la conſervation de l'Univers; puis que tous les Globes, par leurs violents mouvemens, autour de leur propres axes, ſeroient bien tôt briſez, ſans cela. La Terre, en

particulier, qui tourne avec tant de rapidité autour de ſon Axe, que châque partie de ſa circonférence avance plus de 1000 Milles dans une heure, ſeroit bien-tôt diſſipée & réduite en poudre; ſans la Peſanteur, ou l'Attraction, qui fait que toutes ſes parties tendent à ſon centre.

Par ce principe, nôtre Globe, eſt non ſeulement conſervé, dans ſon entier, mais encore toutes ſes parties ſont tenues dans leur ordre, & dans leur rang. Par-là l'eau, qui s'échapperoit le plus facilement, ſi elle n'étoit retenue, par ſon poids, demeure en un conſtant équilibre, dans les lieux, où Dieu l'a placée.

A la Peſanteur il faut ajoûter la Légereté, par laquelle les Corps légers ſont ſoûtenus en l'Air; ce qui n'eſt pas moins utile dans le Monde que la Peſanteur, à l'égard de diverſes ſortes d'Animaux; mais particulierement à l'égard des vapeurs, qui par leur légereté ſont élevées & emportées par toute la Terre, où elles retombent en Roſées & en Pluyes, & où elles forment, comme on l'a vû, les Fontaines & les Ri-

Rivieres, choſes abſolument néceſſaires, pour la ſubſiſtence de ſes Habitans.

Cette ſeule revuë générale de ce qui eſt autour de la Terre, nous offre des preuves convainquantes de la Puiſſance, de la Sageſſe, & de la Bonté de Dieu; & nous apprend que tout cela ne peut ſortir, que des mains d'un excellent Ouvrier. Ceux qui voyent un Palais, accompagné d'un beau Jardin, où l'on arrive par d'agréables avenues, où l'on trouve des canaux pleins d'une eau claire & courante, des caſcades, des jets d'eau, des parterres, des allées, des boſquets, des cabinets de verdure, des terraſſes, bien entretenues, & tout le reſte, que l'on a accoûtumé de voir dans les Maiſons de Plaiſance des Grands Seigneurs; on s'imagine facilement, que le dedans de ce Palais eſt bien tourné & embelli, à proportion du reſte. On prendroit pour un inſenſé un homme, qui ſoûtiendroit que tout cela ſeroit un effet du hazard. De même quand nous conſiderons ſeulement les dehors de nôtre Globe, tels que l'on vient de les décrire; où l'on a vû que rien de ce qui eſt néceſſaire pour

la conſervation, pour la vie, pour la ſanté, & pour le plaiſir de ſes Habitans, n'y manque; qu'il n'y a rien de trop, ni de trop peu, mais que toutes les parties répondent parfaitement au Tout, & à leurs differentes Fins; nous devons néceſſairement en conclurre, que le Tout a été fait à deſſein, & eſt la production d'un Etre intelligent, & dont l'Art égale, au moins, un Ouvrage de cette ſorte.

On peut voir par-là qu'il faut être Philoſophe, pour ſavoir admirer les Ouvrages de la Création, comme ils le méritent, & que ce que le Vulgaire, accoûtumé à voir ces merveilles, regarde ſans étonnement, eſt capable de ravir en admiration les perſonnes plus ſpéculatives. Les Payens même, qui avoient quelque connoiſſance de la Phyſique, l'ont remarqué; comme on le verra dans les Notes de Mr. *Derham*, où l'on trouvera auſſi le détail philoſophique de chaque choſe. Mais plus on connoît cette Science, plus on voit, dans l'Univers, ce que l'Ecriture Sainte appelle *le Doit de Dieu*; ou une Puiſſance, & une Sageſſe, qui non ſeulement

ſont

ſont incompatibles avec le Hazard, ou le Méchaniſme des Anciens & de quelques Modernes, mais ſurpaſſent même infiniment la puiſſance & les lumieres des Intelligences bornées. Ceux qui liront le détail des neuf Livres ſuivans ſentiront encore mieux cette verité.

HI. ASTRO-THEOLOGY, *or a Demonſtration, of the Being and Attributes of* GOD, *from a ſurvey of the* HEAVENS. *Illuſtrated with Copper-Plates. By* W. DERHAM. *The ſecond Edition corrected.* A Londres MDCCXV. Pag. 304. avec trois Planches. *Se trouve chez D. Mortier.*

L'AUTEUR a mis, au devant de cet Ouvrage, un Diſcours Préliminaire, où il montre l'abſurdité du Syſtême de *Ptolomée*, & la vraiſemblance de celui de *Copernic*; qu'il explique, & défend contre les objections tirées de la Raiſon & de l'Ecriture, qu'on lui oppoſe ordinairement. Il y joint le *Nouveau Syſteme*, ou celui des Modernes, qui en adoptant le fonds de celui de *Copernic*, l'ont perfectionné par les

découvertes, qu'ils ont faites depuis. On en verra les figures, dans les Planches, qui sont à la fin du Volume. Au lieu que *Copernic* suppose que les Etoiles Fixes, que nous voyons, sont les dernieres bornes de l'Univers, & sont également éloignées du Soleil, qui est comme leur Centre; le Nouveau Systeme pose en fait, qu'il y a une infinité d'autres Soleils & de Planetes, qui tournent autour; outre celle dans laquelle nous demeurons, & les autres qui se meuvent, comme la Terre, autour de nôtre Soleil. Chaque Etoile Fixe est, selon cette idée des Modernes, un Soleil; autour duquel il y a des Planetes, avec leurs Satellites, comme autour du nôtre.

Comme ces Tourbillons des Etoiles Fixes, sont à une très-grande distance du Soleil; on conçoit aussi qu'elles sont fort éloignées les unes des autres, ce qui fait que nous voyons les unes plus petites, & les autres plus grosses. Il n'y a point de Système du Monde, qui soit plus grand & plus magnifique, que celui-là. Mais nous ne pouvons pas dire, qu'il n'y a point de Tourbil-

billon, qui ait plus ou moins de Planetes, ou de Satellites, que le nôtre. Nos Lunettes ne ſont pas aſſez bonnes, pour nous faire appercevoir rien de ſemblable, & nous ne ſaurions rien aſſurer de ce que nous ne voyons pas ; quoi que ce ſoit une choſe, qui n'eſt pas impoſſible.

Mr. *Derham* croit que l'on peut démontrer phyſiquement le *Nouveau Syſtême*, & il l'a ſuivi dans ce Livre ; ſans néanmoins rejetter abſolument les autres, ſelon leſquels, ſes raiſons ne laiſſent pas d'être concluantes. Ce qui fait, qu'il préfere le Nouveau, c'eſt premierement, qu'il eſt le plus magnifique, & le plus digne de l'Infinité du Créateur, dont la Puiſſance & la Sageſſe n'ont point de bornes, & peuvent s'étendre à la création de pluſieurs Soleils & de pluſieurs Planetes, en differents endroits de l'Univers. Comme un grand nombre de ſemblables Tourbillons font plus éclatter la gloire de Dieu, & démontrent ſes Attributs, avec plus de force, qu'un ſeul ; il n'eſt pas moins probable, que poſſible, qu'il y en a pluſieurs, outre celui que nous avons l'avantage d'habiter.

Secondement, nous voyons réellement, à une très-grande distance, des Etoiles Fixes. A la verité, nos Lunettes ne sont pas assez bonnes, pour nous faire voir des Planetes, qui les environnent. Mais nous pouvons voir que les Etoiles fixes sont de la même nature, que nôtre Soleil; comme on l'a montré, par des raisons probables, dans cet Ouvrage, Liv. II. c. 2. Nous voyons aussi des Etoiles, qui paroissent quelquefois & d'autres fois disparoissent, dans la Région des Etoiles fixes; comme on l'a prouvé dans le Discours des *Nouvelles Etoiles*, Liv. II. c. 3. L'Auteur ajoûte ici à ce qu'il a dit, en cet endroit, que la Voie Lactée étant la région du Ciel, où les Nouvelles Etoiles paroissent le plus communément; il a du penchant à croire que la blancheur, qui y paroît, ne vient pas de la seule lumiere des Etoiles fixes, qui sont en grand nombre en ce lieu là; mais en partie, & peut-être principalement, de leurs Planetes, qui arrêtent & reflêchissent la lumiere des Etoiles, autour desquelles elles sont, & qui y mêlant cette lumiere reflêchie, nous font

voir

voir la blancheur, que l'on remarque dans la Voie Lactée ; & qui a plûtôt la couleur de la lumiere reflêchie de la Lune, que de celle du Soleil. L'Auteur soupçonne qu'il y a assez de Planetes, dans cet endroit du Ciel, parce qu'il a quelques raisons de s'imaginer, qu'il y a plus de Nouvelles Etoiles (qu'il juge être des Planetes) dans la Voie Lactée, qu'on ne croit communément, & que le nombre prodigieux d'Etoiles, qu'on n'y distingue, que par le moyen du Telescope, est non seulement d'Etoiles fixes, mais de Planetes. Il a eu depuis quelque tems ce soupçon, dans l'esprit, mais sur tout depuis les observations, qu'il a faites, sur la Nouvelle Etoile, qui commence à disparoître, dans le cou du Cigne. Cela lui a donné occasion de considerer quelques autres parties de cette autre Constellation, qui est toute pleine d'un grand nombre de petites Etoiles. Il lui sembla qu'il en vit plusieurs fois, quelques unes, par la même Lunette, que d'autres, qu'il avoit vuës, ne paroissoient plus, & que quelques autres étoient plus près, ou plus loin des Etoiles, qui

ſe préſentoient conſtamment à la Lunette ; ce qui ſembleroit marquer que celles, qui changent de place, ſont des Planetes. Mais comme il eſt facile de ſe tromper, dans cette ſorte d'Obſervations, l'Auteur recommande aux Aſtronomes d'obſerver, avec ſoin, quelques parties de la Voie Lactée, & de la Conſtitution du Cigne, pour s'aſſurer de la verité des Faits. Il faudroit, pour cela, faire une Carte exacte des Etoiles, qui paroiſſent dans l'étendue du Ciel, que l'on obſerveroit ; par où l'on s'aſſureroit des variations, qui y arrivent. Il croit qu'une Lunette de 6 ou 8 pieds ſeroit plus propre, pour déterminer cet eſpace, qu'une plus longue, par laquelle on ne peut voir à la fois qu'une moindre étendue.

* Il eſt néanmoins très-difficile de croire que les Téleſcopes puiſſent faire voir des Planetes, à une ſi prodigieuſe diſtance ; & il ne paroit rien de ſemblable, autour des autres Etoiles fixes.

Le Syſtême du Monde étant conçu de la ſorte, on demande à quoi ſer-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

vent les Planetes ; à quoi l'Auteur répond que ce sont des Mondes peuplez, comme nôtre Terre, à qui elles ressemblent ; puis que ce sont des Corps opaques, comme elle, & qui roulent autour du Soleil, de la chaleur duquel elles jouïssent, comme nous ; selon les differentes saisons, qu'il y cause. Mr. *Huygens*, dans son *Cosmotheoros*, avoit cru que la Lune n'est point habitée, parce qu'il n'y a, selon lui, point d'eau. Il croyoit que ce qu'on jugeoit être des mers, dans la Lune, parce qu'on en voit quelques endroits plus sombres, n'en étoit pas, mais des étenduës moins blanches que le reste ; à cause des enfoncemens qu'il y voyoit, outre que la superficie de ces prétendues mers n'est pas égale. Il concluoit de là qu'il n'y a ni rivieres, ni nuages, ni air, ni eau, & par conséquent qu'elle n'est pas habitée. Nôtre Auteur croit, au contraire, que tout cela s'y trouve, que ces enfoncemens sont des cavernes sombres, qui sont dans quelques montagnes, qui se trouvent dans ces mers, & que les inégalitez, qui y paroissent, sont des îles. Il prétend même,

me, Liv. VII. c. 3. que l'an MDCCVI. où il y eut une Eclipſe de Soleil, qui fut totale en Suiſſe, on y vit l'Atmoſphere de la Lune, comme cela eſt rapporté, dans les *Tranſactions Philoſophiques* de Londres. Afin qu'on entendît mieux ce qu'il en dit, il a mis, à la fin du Volume, une Carte de la Lune; telle qu'elle paroît, lors qu'on la regarde avec des Lunettes à longue vue.

Si l'on demande, quelle ſorte d'habitans, il y a donc, dans les Planetes; l'Auteur répond qu'il n'y a qu'une Révelation, qui nous le puiſſe apprendre; à moins que nous n'euſſions des Lunettes beaucoup meilleures, que celles que nous avons. Il renvoye au reſte ſon Lecteur à Mr. *Huygens*, qui a propoſé des conjectures probables là-deſſus.

C'eſt là le contenu du Diſcours Préliminaire. L'Ouvrage même eſt diviſé en huit Livres, dont le I. traite de la grandeur de l'Univers; le II. du nombre des Corps Céleſtes; le III. de leur ſituation; le IV. du mouvement des Cieux; le V. de la figure des Corps Céleſtes; le VI. de l'Attraction, ou de la

la Peſanteur; le VII. de la Lumiere & de la Chaleur, telles qu'elles ſe font ſentir, dans toutes les Planetes; le VIII. des Conſéquences de Morale, qu'on peut tirer de tout cela. On verra ici, en abregé, les principales découvertes des Modernes, débitées en bon ordre, & d'une maniere fort claire. On peut donc regarder ce Livre, comme un Abregé de la Phyſique Céleſte, proportionné à la portée de tous ceux qui ſont capables de faire quelque attention à ce qu'ils liſent. On ne ſauroit mieux faire, que d'en recommander la lecture à ceux, qui entendent l'Anglois, & ſur tout de bien profiter du dernier; dont les concluſions ſont les mêmes, que celles de l'Ouvrage précedent de Mr. *Derham*. Il ſemblera à ceux, qui le liront, qu'ils feront un Voyage par l'Univers, dont ils ne pourront ſe laſſer d'admirer la grandeur, & la beauté; qui leur feront comprendre que le Créateur de tout cela, eſt infiniment plus grand & plus beau, s'il eſt permis de parler ainſi; mais d'une grandeur & d'une beauté, qui ne tiennent rien des imperfec-

rions, que l'on voit dans la Matiere.

Nous ne donnerons ici qu'une partie de ce qui eſt dans le V I. Livre, parce qu'on a déja parlé de cette matiere. L'Auteur remarque dans le Ch. I. que l'Attraction de la Matiere tend à y produire, & à y conſerver une figure ſphérique, telle qu'eſt celle des Globes Céleſtes. On le peut reconnoître même, par la figure, que prennent la plûpart des liqueurs, quand rien ne les en empêche. Ainſi le Vif-argent répandu ſe forme en petits globes, dont la faculté attractive eſt auſſi forte en lui-même, que celle de la Terre. On remarque la même choſe dans le plomb, & dans tous les autres métaux, pendant qu'ils ſont en fuſion; dans l'Eau, dans l'Huile, & en d'autres liqueurs, dont les particules ſe forment, en une figure ſphérique, qui eſt ſuſpendue ſur une très-petite ſurface; ou en figure hémiſpherique, ou un peu plus large. La premiere naît de l'Attraction mutuelle des particules, & les ſecondes de celle de la Terre, ou de celle de la ſurface, ſur laquelle ces gouttes de liqueur ſont. On a at-

tri-

tribué ces Phénomenes à diverſes cauſes, ſans beaucoup de vrai ſemblance; ſi l'on en excepte celle de la preſſion égale de l'air ambient. Néanmoins ce n'eſt pas là la vraie cauſe de cela, puis qu'on voit la même choſe, dans la machine du Vuide, quand on en a pompé l'air. Les gouttes de liqueur y ſont auſſi ſphériques, hémiſpheriques, ou d'une figure approchante. L'Auteur croit qu'on n'en peut point aſſigner de cauſe plus probable, que la Peſanteur, ou l'Attraction; qui paroît manifeſtement en quelques Corps; & qui ſe trouve apparemment en tous. Il eſt certain que les parties de la Terre ſont peſantes; ce qui peut auſſi bien être la cauſe naturelle de ſa ſphéricité, que dans les petits globes, dont on a parlé.

Suppoſé que cette figure vienne de la Peſanteur, la même Peſanteur contribue auſſi à ſa conſervation. Cette force ſubſiſte encore, & elle eſt auſſi néceſſaire qu'au commencement, pour prévenir les changemens de figure, qui pourroient arriver aux Globes Céleſtes, par quelque ſecouſſe violente, tels que ſont les tremblemens de Terre, dans celui

lui que nous habitons. Mais ſi l'on fait difficulté d'admettre ces conjectures, on ne peut pas au moins nier la Peſanteur des Corps, qui ſont autour de la Terre.

Mr. *Derham* nous fait remarquer, dans le Ch. II. que ſi nous ſuppoſons, que chacun des Globes tourne autour de ſon Axe, comme il l'a prouvé auparavant, nous trouverons de plus que la conſervation du nôtre dépend de la Peſanteur; puis qu'elle retient ſes parties contre la force Centrifuge, qu'elles ont en vertu de la révolution diurne de la Terre. Sans cela, ſes parties s'échapperoient toutes & ſe répandroient dans l'eſpace, qui nous environne, comme on l'a déja dit; ſur tout ſous l'Equateur où le mouvement eſt plus grand, & à l'égard de l'eau qui s'échappe avec plus de facilité. La force de la Peſanteur excede la force Centrifuge, comme Mr. le Chevalier *Newton* l'a fait voir, dans ſes *Principes*, comme 2174 excede 7, 54064. c'eſt-à-dire, de plus de 288 fois. A cauſe de cela, toutes les parties du Globe, demeurent en repos dans les lieux, où elles ſont, & le Globe jouït des avanta-

ges,

ges, qui naiſſent d'un mouvement, qui n'eſt point troublé.

Ainſi nôtre Globe eſt conſervé, par la Peſanteur, contre la force Centrifuge, qui vient de ſon tournoyement. Mais cela eſt beaucoup plus remarquable, en d'autres Globes. Ainſi le Soleil, dont l'enceinte eſt de 2582873 Milles d'Angleterre & qui tourne autour de ſon Axe, dans un peu plus de 25 jours, fait, en tournant autour, 4262 Milles dans une heure, & va plus de quatre fois plus vîte que la Terre; ce qui le mettroit en danger de ſe diſſiper, ſi ſa Peſanteur ne l'en empêchoit pas.

Jupiter eſt infiniment plus gros, que nôtre Terre, & néanmoins ſa révolution ſe fait en moins de dix heures. Le Diametre de cette Planete étant de 120653 Milles, ſa circonference eſt de 379045 Milles, & tournant autour de ſon Axe, en moins de dix heures, elle doit parcourir 38159 Milles dans une heure, ſous ſon Equateur. Si la denſité de chaque Planete eſt proportionelle à ſa diſtance du Soleil, comme on le croit à préſent, avec beaucoup de raiſon; il s'enſuivra que le Globe de

de Jupiter eſt d'un tiſſu beaucoup plus lâche, que celui de la Terre, & par conſéquent en beaucoup plus grand danger d'être diſſous ; ſi ſes parties n'étoient pas tenues ſerrées enſemble, par le lien de la Peſanteur.

On voit, par tout cela, que ſi Dieu ceſſoit un moment de vouloir qu'il y eût de la Peſanteur, qui eſt un principe caché, & indépendant de la Matiere, & qu'il laiſſât néanmoins les Corps en mouvement ; ils ſeroient tous réduits en poudre, plus vîte qu'on ne ſauroit s'imaginer, puis que rien ne retiendroit plus leurs parties enſemble ; & qu'ainſi l'Univers ſe trouveroit réduit preſque dans l'état, où *Epicure* s'imaginoit qu'il avoit été, avant que les Atomes s'accrochaſſent les uns aux autres, & formaſſent le Monde, tel qu'il eſt.

L'Auteur remarque dans le Chap. III. en ſuivant les mêmes principes de la Philoſophie Newtonienne, que par la Peſanteur Dieu a prévenu les écarts que feroient autrement les Planetes, & les retient ainſi dans leurs Orbites. Mr. *Newton* a montré, dans ſes *Principes*, que la Peſan-

ſanteur, & le Mouvement des Corps Céleſtes ſuffiſent, pour rendre raiſon de tous les Phénomenes, que l'on remarque dans les Planétes & dans leurs Satellites.

Avant que de parler de la Cauſe de la Peſanteur, Mr. *Derham* en fait remarquer deux proprietez. L'une eſt qu'elle ne ſe termine pas à la ſurface des Corps Céleſtes, mais pénetre juſqu'à leur centre, & s'étend à une immenſe diſtance, autour du centre de tous les Globes; & que par-là les Corps Céleſtes retiennent autour d'eux de moindres Globes, qui y ſont leurs révolutions. Si la Peſanteur ſe terminoit à la ſurface, ou près de là (comme Dieu l'auroit pu faire, s'il n'avoit eu en vuë, que la conſervation des Globes) en ce cas tous les Corps, qui avoient été mis en mouvement, & qui en devoient paſſer à quelque diſtance, n'auroient pas décrit une ligne courbe, mais une ligne droite, & ſe ſeroient allez perdre dans l'abîme immenſe de l'Eſpace. Mais le Créateur, dans la premiere production de la Matiere, lui a donné cette proprieté, que ſes parties tendent à ſe réünir l'une à l'autre; d'où

d'où vient que chaque Corps a autant de pesanteur, qu'il a de matiere solide sous sa superficie; quelle d'ailleurs que soit sa masse exterieure.

L'autre proprieté de la Pesanteur, c'est qu'elle décroit, dans tous les Corps, à proportion du quarré de leurs distances, de leur Centre commun; c'est à dire, qu'à une double distance, la force de la Pesanteur, n'a que le quart de la force, qu'elle a à la moitié de cet éloignement; & qu'elle n'a que la neuviéme partie de la même force, à une distance triple, & ainsi du reste.

Si l'on demande quelle est la cause naturelle de la Pesanteur, Mr. le Chevalier *Newton* déclare qu'elle ne lui est pas connue; qu'il ne veut pas employer dans la Philosophie des Hypotheses, mais des Experiences, sur lesquelles il bâtit tout ce qu'il avance. C'est pourquoi Mr. *Derham*, encore que les matieres de fait, & les fins du Créateurs soient connues, ne veut pas entreprendre de dire comment des Corps agissent les uns sur les autres, à une si prodigieuse distance. Il s'en rapporte à la Sagesse de l'Auteur.

teur de toutes choſes, qui a *animé*, dit-il, les materiaux dont le Monde eſt compoſé, d'une *activité*; qui ſert non ſeulement à conſerver les Globes des Planetes, dans leur entier, mais à les rendre capables de faire leurs révolutions, autour des centres, d'où ils tirent leur lumiere & leur chaleur; ſelon des orbites, très-commodes pour leurs Habitans, & permanentes pour leur durée.

Il * vaut infiniment mieux avoüer ſon ignorance à l'égard de la cauſe de la Peſanteur, que de donner des conjectures hazardées; ſur une choſe ſi cachée, & ſi fort au deſſus de la portée de l'Eſprit Humain. Il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous a donné une Intelligence & des Lumieres ſuffiſantes, pour rendre raiſon de tout. C'eſt aſſez que nous voiyons bien les phénomenes, & que nous en puiſſions recueuillir la Sageſſe de Dieu.

L'Auteur conſidere enſuite la force & l'action de la Peſanteur, dans les mouvemens des Planetes; dans leſquels il y a pluſieurs choſes, qui mon-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

montrent clairement que ces mouvemens ne ſont pas des effets du Hazard, mais l'ouvrage d'un Agent infiniment bon, auſſi bien que Tout-puiſſant & Tout-ſage.

Il avoit montré auparavant (*Liv. IV. c.* 2.) que le mouvement des Planetes ne ſe fait pas en lignes, qui tendent du Centre à la Circonference, ou qui y aillent fort obliquement; mais en lignes qui croiſent les Rayons, ou qui les coupent preſque perpendiculairement. Les mouvemens des Planetes ne ſont pas non plus contraires, les uns aux autres, ni ne s'entrecoupent pas beaucoup.

Mr. *Derham* n'en parle ici, que par rapport à la Peſanteur. Il remarque d'abord, que ſon action, les tient dans leurs juſtes bornes, & les empêche de s'écarter. Comme l'impreſſion de tous les Mouvemens ſe fait en lignes droites, lors que les Planetes reçurent le leur, quoi qu'il fût, comme on l'a dit, perpendiculaire aux Rayons; ce mouvement, ſi la Peſanteur ne l'avoit empêché, les auroit emportées ailleurs, & elles ne ſeroient jamais revenues aux lieux, où elles ſont. En ſecond lieu, el-

elles se meuvent en des Orbes, par des mouvemens composez de l'impression en droite ligne, qu'elles ont reçue, & de l'effort avec lequel la Pesanteur les pousse vers leur Centre. Il y a encore une troisiéme chose, à remarquer; c'est que la vîtesse, que le premier Moteur a imprimée à chaque Planete, & leur Pesanteur, approche si fort de ce qui est nécessaire à faire qu'un Corps décrive un Cercle; que les Orbites des Planetes ne sont pas fort excentriques, mais à peu près circulaires. C'est ce que l'on remarque, dans Venus & dans la Terre, & particulierement dans les Satellites de Jupiter. En cela, il y a un art admirable; car si la vîtesse d'une Planete étoit au double de ce qu'il faut, pour la faire mouvoir circulairement, elle marcheroit à l'infini, sans retourner en aucun Orbe; ou si elle n'avoit que la moitié de la vîtesse, qu'elle a, elle descendroit obliquement vers le Soleil, jusqu'à ce qu'elle en fût quatre fois plus proche qu'auparavant; après quoi elle remonteroit en sa premiere place, en décrivant un cercle fort excentrique. En montant & descendant ainsi alter-

ternativement, elle deviendroit ſeize fois plus chaude, en un tems, qu'en un autre; ce qui la rendroit incapable d'être habitée. La même choſe arriveroit, ſi la détermination de ſon mouvement étoit changée; en ſorte qu'elle coupât fort obliquement le Rayon, tiré de cette Planete au Soleil. Mais ces deux choſes étant mêlées, l'une avec l'autre, en ſorte qu'elles ſe temperent réciproquement; le Syſtême des Planetes devient très-convenable aux habitans qui les peuplent, d'une incomparable beauté, & parfaitement propre à faire paroître l'excellence de l'Art du ſuprême Ouvrier.

Il eſt donc manifeſte que le Syſtême des Planetes n'eſt pas un effet du Hazard, ni une ſuite néceſſaire de leur nature, mais l'ouvrage d'un Etre bon & ſage. C'eſt ce qui paroîtra encore plus clair, par les Cometes; dont les mouvemens, les directions & les Orbites different entierement des mouvemens, des directions & des Orbites des Planetes. Leurs mouvemens ſont ſi contraires, que l'une ſuit l'ordre des ſignes du Zodiaque, & l'autre va quelquefois tout

au

au rebours. Pour leurs plans & leurs directions, il n'y a rien de fixe, & leurs Orbes ſont extrémement excentriques. Cette excentricité, pour le dire en paſſant, a été pratiquée par le Créateur ; pour empêcher qu'elles ne fiſſent du deſordre, parmi les Planetes, ou qu'elles ne troublaſſent, l'une l'autre, leurs cours, par leur attraction réciproque. Par là elles ont un eſpace ſuffiſant, pour leurs révolutions. En remontant fort haut & en employant la plus grande partie de leur courſe, dans des régions de l'Univers, infiniment éloignées des Planetes & des autres Cometes ; elles ne s'incommodent point entre elles, ni les Planetes non plus : comme cela ſeroit arrivé, ſi leur mouvement avoit été dirigé dans le même plan, que celui des Planetes. Si cela avoit été, elles auroient pu s'approcher trop des Planetes, troubler leurs mouvemens, & même les heurter. Mais le tout a été ſi bien reglé, par le Créateur ; que le Syſtême du Monde ne pouvoit être, ni plus convenable à ſes vuës, ni plus beau.

De cette Théorie de la Peſanteur, que l'on peut démontrer *phyſique-*

ment, comme parle l'Auteur, on peut recueuillir pourquoi de ſi lourdes maſſes, comme ſont celles des Planetes, gardent toûjours leurs juſtes bornes, & ne ſortent point de la route; qu'elles doivent tenir, pour répondre aux fins, pour leſquelles elles ont été créées. Les Cometes auſſi, par le même principe, prennent, en même tems, des routes toutes differentes; mais par leſquelles elles ſont utiles, ſoit que ce ſoient des places de châtiment, * comme quelques uns l'ont ſoupçonné; ou qu'elles ſervent à fournir de la matiere au Soleil, & à quelques Planetes, comme Mr. *Newton* l'a conjecturé.

Mr. *Derham* conclut de ce qu'il a dit de la Peſanteur, dans ce Livre, qu'il y a un Dieu, dont la Sageſſe & la Providence conduiſent l'Univers; ce qui nous doit porter à l'honorer, à le louër, & à lui rendre grace, de tant de bienfaits.

On peut comprendre par-là qu'on ne perdra pas ſon tems, à lire *l'Aſtrothéologie* de nôtre Auteur; dont nous

* *Voyez B. A. & M. T.* III. p. 108.

nous ne pouvons pas donner ici un plus long Extrait.

IV. *Philoſophical Principles of* RELIGION *Natural and Reveled, in two parts. Part I. containing the Elements of Natural Philoſophy, and the proofs of Natural Religion ariſing from them. The ſecond Edition corrected and enlarged. Part II. containing the Nature and Kinds of* INFINITES, *their Arithmetik and Uſes, together with the philoſophik Principles of reveled Religion; now firſt published. By* GEORGE CHEYNE, M. D. and F. R. S. A Londres in 8. MDCCXV. dont la premiere P. a 392 pages, & la ſeconde en a 212. *Se trouve chez D. Mortier.*

LORS que je travaillai à l'Extrait de la I. Partie de cet Ouvrage, dont j'ai parlé, dans le Tome III. P. 1. Art. II. je ne ſavois pas qu'il y en avoit une ſeconde Edition, ſous la Preſſe. Si je l'avois ſû, j'aurois attendu qu'elle parût, avant que d'en parler. Mais comme il ne ſemble pas que l'on ait changé beaucoup, dans la premiere partie; j'en ai parlé aſſez au long, ſans qu'il ſoit beſoin

ſoin d'y revenir. Il ſuffira de donner un Extrait de la ſeconde, qui paroît pour la premiere fois ; car ce qu'il y avoit de l'Arithmetique des infiniments Petits, a été changé, & le reſte y a été ajoûté de nouveau. Je ne parlerai que de ce qu'il y a de Philoſophique ; parce qu'on ne peut entendre cette Arithmetique, ſans la lire toute entiere.

L'Auteur procede ici, ſelon l'ordre des Mathematiciens, que nous ſuivrons dans cet Extrait ; ſans y mettre néanmoins ce qui concerne les infinimens Petits.

DEFINITIONS. 1. *Quantité eſt ce qui peut être augmenté & diminué.* 2. *Le Corps eſt une ſubſtance étendue, impénetrable, paſſive, & deſtituée d'intelligence.* 3. *Le Principe inhérent d'activité, qui eſt dans les grands Corps de l'Univers, eſt la* * *Gravitation, ou quelque choſe d'analogue.* L'Auteur eſt perſuadé par la ſimplicité, *dit-il*, & l'uniformité de la Nature Divine, & de ſes Ouvrages, qu'il y a quelque Principe univerſel, répandu parmi toutes les Créatures, conformément à leur nature ; qui eſt le même dans tous les Corps, grands

* *Ou l'effort de la Peſanteur.*

grands & petits, & eſt l'origine de leurs actions naturelles, l'un ſur l'autre, ſelon les differentes circonſtances, où ils ſe trouvent. Néanmoins, comme la Gravitation, ou quelque choſe d'analogue, ſemble néceſſaire, pour rendre raiſon des mouvemens réguliers, & des actions des Grands Corps de l'Univers, l'un ſur l'autre; il juge que cette Gravitation, ou quelque choſe d'analogue, eſt une ſuite néceſſaire de ce principe plus univerſel, qui eſt l'origine de l'activité des Corps. 4. *Un Eſprit eſt une ſubſtance étendue, pénetrable, active, indiviſible, & intelligente.* Le Corps & l'Eſprit ſont oppoſez, ſelon l'Auteur, en toutes leurs qualitez, excepté dans l'Etendue. C'eſt pourquoi la définition du Corps renfermant ſes qualitez les plus ſenſibles & les plus conſtantes; pour définir l'Eſprit, il n'y avoit qu'à mettre les qualitez oppoſées à celles du Corps, excepté à celle de l'Etendue.

* Il ſemble que Mr. *Cheyne* nous donne ici une définition de la choſe, au lieu d'en donner une du nom,

* *Remarque de l'Auteur de la Bi. A. & M.*

ſelon la méthode des Mathematiciens. On ſait que les définitions des noms paſſent pour des principes, mais que celles des choſes peuvent être conteſtées, quand elles ne ſont pas évidemment vrayes. Comme on ne ſent aucune étendue dans les Eſprits, on ne comprendra pas que l'on puiſſe accorder qu'ils ſoient étendus ; comme une choſe claire d'elle même, & qui n'a pas beſoin de preuves. On croira donc que la propoſition, que nous venons de rapporter, ne pouvoit pas être miſe entre les définitions, mais qu'il la falloit prouver.

5. *Le principe de l'action dans les Subſtances ſpirituelles eſt, ou doit être un principe de réünion, avec l'Origine de leur Etre, imprimé dans chaque Individu de cette ſorte de Créatures.** Bien des gens croiront que cette propoſition ne pouvoit être, tout au plus, qu'une *Demande* ; qui peut même être conteſtée, parce qu'elle n'eſt pas claire, comme le doivent être les *Demandes* mathematiques.

Je paſſe ce qu'il dit enſuite touchant l'In-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

l'Infini, non qu'il ne mérite d'être lû; mais parce que, comme je l'ai dit, il faudroit le mettre tout-entier ici, pour le faire entendre. Dans le II. Chapitre, l'Auteur vient aux principes philoſophiques de la Religion révelée, que nous rapporterons, ſelon ſon Ordre.

LEMME I. Il y a, dans tous les Ouvrages de la Nature, une Symmetrie, ou une Harmonie, qui garde une perpetuelle Analogie (limitée néanmoins, par les circonſtances de chaque choſe) dans le Tout & dans les parties de l'Univers. Il y a encore une liaiſon réguliere & une proportion uniforme, entre les cauſes ſemblables & les effets ſemblables; & une convenance, entre la fin & les moyens; un rapport de la Faculté & de ſes actes, avec les Organes, dont elle ſe ſert, & à leurs uſages; & cela ſe trouve dans l'Univers entier, & dans chacune de ſes parties.

Demonſtration. Cela eſt évident, par une infinité d'exemples aſſurez, & l'on en découvre tous les jours davantage. Par exemple, la proportion ſeſquialtere des tems périodiques des révolutions des prin-

cipales Planetes autour du Soleil, & celle des Satellites autour de ces Planetes, avec leurs distances moyennes du Soleil & des principales Planetes, se trouve par tout. Leurs grosseurs, leurs pesanteurs, leurs densitez, leurs vîtesses dans leurs orbites, à l'égard & autour du Soleil, & des principales Planetes, sont dans une proportion réguliere & juste dans les Planetes, & dans les Cometes. La même Pesanteur, avec les mêmes Lois, & des effets tout semblables, se voyent dans toute l'étendue de la Matiere. Les réflexions, les inflexions & les réfractions de la lumiere sont dans les Corps des Planetes & des Cometes, les mêmes que dans nôtre Globe Terrestre, eu égard aux differentes densitez des moyens, par où elle passe. La circulation des humeurs, la maniere & les organes de la respiration & de la génération, sont *analogiquement*, pour parler avec l'Auteur, les mêmes, dans les Hommes, les Brutes & les Végetables; avec les limitations, qui viennent de la diversité des Animaux & des Plantes. Les Lois génerales de la Fluidité, de l'Elasticité & de la Pesanteur, ont également

lement lieu dans les Animaux, & dans les Tuyaux inanimez ; mais autant qu'elles ſouffrent de l'alteration, dans les premiers, par des cauſes qui concourent. Toute la Philoſophie & les Mathematiques ne ſont autre choſe, que des exemples particuliers de cette admirable Analogie.

Si nous venons à conſiderer le Monde Spirituel, nous y trouverons la même Analogie, autant que les diverſes qualitez des choſes le permettent. Si dans cette Démonſtration, il étoit permis de ſuppoſer un Etre infiniment parfait, qui a conçu & executé le Tout, & ſes differentes parties ; on concevroit qu'il étoit impoſſible, que la choſe fût autrement. Un Etre infiniment ſage, ſimple & unique a dû néceſſairement arriver à de ſemblables fins, par de ſemblables moyens, & achever tous ſes ouvrages de la maniere la plus facile, la plus ſimple & la plus courte, qu'il étoit poſſible ; eu égard au Tout & aux differentes parties, dont il eſt compoſé. La Sageſſe, dans l'execution des choſes, n'eſt que leur Symmetrie, leur régularité & leur diſpoſition propre à la fin, pour laquelle, elles ont été

faites. L'excellence d'une machine consiste dans la juste proportion de ses parties, en sorte que le Tout soit propre à produire l'effet, que l'Ouvrier s'est proposé. La disproportion, l'irrégularité, le desordre, & le défaut de vuë, ou de dessein, sont des preuves assurées, qu'une chose se fait par hazard, ou que sa cause manque de puissance & de sagesse. Un homme sage fait tout ce qu'il fait, avec nombre, poids & mesure; & il est certain que la Sageſſe infinie, l'Unité & la Simplicité ne peuvent produire que des Ouvrages, où l'on voit une harmonie, une proportion & une régularité achevées. C'est ce que l'Auteur nomme, dans la suite, *l'Analogie des Choses.*

Lemme II. Cette Analogie des Choses est une démonstration de l'existence & de la sagesse de celui qui en est l'Auteur. Elle est aussi une preuve des veritables qualitez de ces choses, que l'on découvre, par le moyen de cette Analogie, aussi forte qu'aucune démonstration de Mathematique.

Demonstration. Aucun Effet ne peut être sans Cause, & un Effet régulier doit être produit par une Cause In-

Intelligente. De même un Effet infiniment ſage, & auquel une infinité de cauſes concourent, demande néceſſairement une Cauſe infiniment ſage & qui ſâche tout. Ce ſont là des Maximes ſi claires & ſi infaillibles, que peut-être il n'y en a point, dans toute l'étendue de la connoiſſance humaine, qui ait le même degré d'évidence. Puis donc que l'*Analogie des Choſes* ſe trouve dans tous les Ouvrages de la Nature, & à l'égard du Tout & à l'égard de leurs moindres parties, & que ces Ouvrages ſont ſans nombre; il s'enſuit qu'il y a une infinité d'Effets infiniment ſages, & qu'ils ont un Auteur d'une ſageſſe infinie, qui a conçu l'Analogie qu'on y voit, & qui a très-heureuſement exécuté ce qu'il avoit conçu. L'Auteur ajoûte que la nature & les qualitez de ces Effets, découvertes par l'Analogie, peuvent être tirées de cette même Analogie, auſſi certainement, qu'aucune propoſition puiſſe être tirée d'une Démonſtration Mathematique. Les Mathematiques & la Philoſophie, autant qu'elles ſont juſtes & veritables, ne ſont, ſelon lui, que des branches de cette Analogie.

Les Mathematiques ſont cette Analogie, appliquée aux figures & aux nombres. La Philoſophie, proprement ainſi nommée, n'en eſt non plus qu'une application aux Corps & à leurs Syſtêmes, ou à la nature abſtraite des choſes. L'une & l'autre en ſuppoſent néceſſairement la verité, ſans quoi elles ne ſont qu'un jargon & un Roman. Un exemple, ou deux, rendront la choſe claire. Suppoſé qu'il s'agiſſe de trouver le Rayon, qui a ſouffert réfraction, la force réfractive de deux Moyens, & l'inclinaiſon du Rayon tombé ſur un Plan, ayant été données. Empruntons un Corollaire tiré de l'Analogie des choſes; ſavoir, que la diſtance entre châque point fixe du Rayon incident, & un autre dans celui qui a ſouffert réfraction, (eu égard aux pouvoirs réfractifs des deux Moyens) eſt la plus courte qu'il ſoit poſſible; & faiſons là-deſſus un calcul exact, nous trouverons que le Rayon, qui a ſouffert réfraction, eſt préciſement le même qu'on a trouvé, par quelque autre méthode, dans laquelle ce Corollaire n'a pas lieu. La Démonſtration Phyſique, de cette proprieté de la Lumiere; ſa-

ſavoir, que le ſinus de l'angle d'incidence eſt dans une raiſon conſtante, avec celui de réfraction; verité qui naît de l'Analogie, dont on a parlé; cette Démonſtration Phyſique, dis-je, eſt une preuve auſſi certaine de l'exiſtence & de la ſageſſe de l'Auteur de l'Analogie, ou de la nature de la Lumiere à cet égard; qu'aucune Demonſtration Mathematique l'eſt de la nature du Rayon incident, & de celui qui a ſouffert réfraction. L'Auteur en donne encore, pour exemple, les progreſſions harmoniques des *ſeries infinies*; dans leſquelles châque terme ſuivant eſt produit de celui qui le précede, toûjours de la même maniere, & modifié de même.

Lemme III. Les Regles, qui ſuivent naturellement de l'*Analogie des Choſes*, peuvent être réduites à trois.

La 1. c'eſt que la qualité, la proprieté, ou l'idée, ſur laquelle l'Analogie eſt établie, eſt auſſi ſimple, qu'il eſt poſſible & entierement la même, tant dans les ſujets inconnus, que dans les connus. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous concluons de la nature & des pro-

prietez de la Lumiere & de la Peſanteur, que nous voyons ſur nôtre Terre, qu'il en eſt de même, dans les autres Planetes, & dans les Cometes.

La 2. c'eſt qu'il faut exprimer ſoigneuſement, dans l'état de la queſtion, les reſtrictions, qui peuvent naître des differentes circonſtances, où les deux Sujets Analogiques ſe trouvent, autant que ces reſtrictions nous peuvent être connues. C'eſt ainſi que nous en avons uſé, dans l'exemple du pouvoir réfractif de deux Moyens, dont nous avons parlé, ſur le Second Lemme; & en raiſonnant de la maniere que ſe fait la géneration, dans les Animaux, à celle des Végetables.

La 3. que les deux Sujets Analogiques doivent être examinez, à l'égard de leurs qualitez, qui ſont differentes de celles ſur leſquelles l'Analogie eſt fondée. Ainſi mieux nous entendrons la nature & les qualitez de nôtre Globe, par rapport à la Lumiere & à la Peſanteur, & celles des Cometes & des Planetes, pour ce qui regarde leurs autres qualitez; plus les concluſions ſeront exactes, à l'égard de ces propri-

prietez. Plus nous entendrons la circulation des humeurs, dans les Animaux; plus propres nous ſerons à appliquer la même choſe aux Végetables.

Propoſition I. Les Eſpeces des Créatures, & viſibles & intellectuelles, ſont des images, & des repréſentations des Idées increées, inviſibles & archetypes, qui ſont dans l'Entendement de l'Etre Suprême.

Démonſtration. Cela eſt évident, par les Lemmes 1 & 2. Puis qu'on trouve, dans tous les Ouvrages de la Nature, une juſte proportion & une exacte ſymmetrie, par tout l'Univers; & puis que de là on a droit d'inferer l'exiſtence d'un Etre Sage, qui eſt l'Auteur de cette Analogie; il s'enſuit que cette même Analogie ne vient que du modele archetype, qu'il y en a dans l'Entendement de la Divinité; & que leur proportion & leur harmonie ne tirent leur origine, que des dées, qui ſe préſentent à l'Etre Tout-puiſſant, qui fait tout en nombre, en poids & en meſure. Il n'y a rien hors de lui, que ces idées puiſſent repréſenter, & il eſt ainſi abſolument impoſ-

ſible

ſible que cette Puiſſance, & cette Perfection infinie produiſe aucun Etre, où il n'y ait ſa propre image ; de ſorte qu'il faut de néceſſité que tous les Etres ſoient des images, ou des repréſentations des idées, & des modeles originaux, qui ſont dans l'Entendement de Dieu ; ce qu'il falloit démontrer.

Corollaire I. Il eſt donc évident par-là que tous les Etres, ſelon le rang qu'ils tiennent dans l'Univers, ſont des images des perfections Divines.

Corollaire II. Il eſt encore clair, qu'en gardant les limitations, qui naiſſent de la diſtance *infiniment infinie*, comme parle l'Auteur, qu'il y a entre le Fini & l'abſolument Infini, nous pouvons raiſonner analogiquement, de la nature de l'Intelligence Suprême à celles des Intelligences Finies ; & de ces dernieres à celle de Dieu, en ſuppoſant qu'elles en ſont des images, mais éloignées d'une diſtance infinie des perfections de l'Original.

Propoſition II. Un Point Mathematique & un Eſpace Infini, ſont les deux limites oppoſez des choſes

nas

naturelles, ou créées ; pour ce qui regarde la quantité, ou l'étendue, en montant, ou en descendant du Fini. Ni l'un, ni l'autre, n'est ni partie, ni multiple de l'autre.

Démonstration. On sait que la Matiere ne peut avoir, que trois dimensions ; & par conséquent ce qui est infini à ces trois égards, comme un Espace infini, c'est-là la plus extrême quantité, à laquelle on puisse arriver, dans les choses naturelles, en montant depuis le Fini. Puis qu'un Point Mathematique est la surface, pour parler ainsi, de l'extrémité d'une Ligne Mathematique, qui n'a qu'une dimension ; il faut necessairement que ce soit la derniere extremité, en descendant du Fini. En un mot, nous ne pouvons pas monter plus haut, en choses naturelles & materielles, que l'Espace Infini, qui est le lieu universel de tous les Etres Créez : comme nous ne pouvons pas descendre plus bas, qu'un Point Mathematique ; puis que ce qui seroit au dessous, s'il étoit possible, ne seroit nulle part, ou ne seroit absolument rien. L'un n'est ni partie, ni

ni multiple de l'autre ; puis qu'aucun nombre de Points, quand même il seroit infini, ne peut faire aucune Quantité réelle & naturelle, pas même une Ligne Mathematique.

Corollaire I. Cela étant ainsi & toutes les Substances créées étant entre ces deux extremitez; aucun Etre naturel ne peut être plus grand que l'Espace Infini, ni plus petit qu'un Point Mathematique; ces deux choses different, autant que des choses naturelles peuvent differer, & n'ont rien de commun entre elles, que l'Entité, & sont ainsi deux veritables opposez.

Corollaire II. Selon l'*Analogie des Choses*, la Matiere ne peut pas être infinie, en remontant du Fini à l'Infini; parce qu'elle seroit égale à l'Espace infini, au lieu que l'on a montré, dans le Ch. I. de la I. Partie, qu'il faut nécessairement qu'il y ait du Vuide, qui environne la Matiere.

Proposition III. Dans l'*Analogie des Choses*, ce qu'un Point Mathematique est à l'Espace Universel, le Néant absolu l'est à l'Infini absolu & suprême.

De-

Démonſtration. Par la Propoſition 2. un Point Mathematique & l'Eſpace Univerſel, ſont les deux limites des choſes naturelles. Leurs idées ſont claires, ſimples, diſtinctes, & auſſi connues qu'aucun autre objet des connoiſſances humaines. L'abſolu Néant eſt un des limites de l'Univerſité des Etres, car en deſcendant de l'Etre, au Néant, rien ne peut tomber au de-là. C'eſt pourquoi, par les régles de l'Analogie des Choſes, l'Infini ſuprême & abſolu doit être l'autre limite; au delà duquel rien ne peut s'élever, en montant, du Néant à l'Etre. Entre deux, ſont toutes les Subſtances.

Corollaire I. L'Infini abſolu ne peut, ni croître, ni diminuer; car l'abſolu Infini & l'abſolu Néant étant les limites de toutes choſes, l'abſolu Infini doit être la plus grande de toutes, & ainſi il ne peut ni s'augmenter, ni ſe diminuer; autrement il ne ſeroit pas la plus grande, ni le dernier Limite, en montant du Néant à l'Etre.

Corollaire II. Il s'enſuit de-là que cet Infini eſt unique, & individuel; parce que n'étant capable ni d'accroiſ-

croiſſement, ni de diminution, & étant le dernier Limite en montant, il doit être unique & par conſequent individuel.

Corollaire III. De-là on doit recueillir que l'Infinité abſolue convient ſeulement à la Divinité, & à nul autre Etre; étant le plus grand de tous les Etres, unique & individuel, ou le ſeul Etre poſſible de cette nature.

Corollaire IV. L'Eſpace Univerſel eſt, dans la Nature, l'image & la repréſentation de l'Infinité Divine, puiſque par la Propoſition I. les Eſpeces créées ſont les images des idées increées; & que, par la II. Propoſition, l'Eſpace Univerſel eſt le plus grand, & le dernier limite de la Création du Syſtême materiel des Choſes. C'eſt pourquoi cet Eſpace eſt l'image naturelle du Limite de toutes Choſes.

Corollaire V. On peut donc appeller, avec juſteſſe, l'Eſpace Univerſel * *Senſorium Divinitatis*, puiſque c'eſt le lieu dans lequel toutes les Choſes naturelles, ou tout le Syſtême

* *Cette expreſſion eſt obſcure, quoi que l'Auteur la croye très-propre.*

me des Etres materiels & composez ſe préſente à la Toute-ſcience Divine. Ainſi, ſelon l'Analogie des Choſes, l'Eſpace Infini, eſt à l'Etre ſuprême & infini, ce que le *ſenſorium* eſt à l'Homme.

Je paſſerai ici pluſieurs Propoſitions, avec divers Corollaires, non qu'il n'y ait beaucoup de choſes dignes de l'attention de ceux, qui ſe plaiſent aux ſpéculations métaphyſiques ; mais parce qu'il les faudroit entierement traduire, pour les rendre intelligibles, & que nous aurions beſoin de pluſieurs feuilles, pour cela. Les Curieux de ces ſortes de choſes pourront donc recourir à l'Original, où ils verront des rapports ſurprenans des Eſprits avec les Corps, ſelon les principes analogiques établis par l'Auteur. Quoi qu'on ne tombe pas d'accord de tout, on conviendra qu'il y a beaucoup à apprendre ; & l'on ſera ſurpris comment il a pû ranger des idées ſi compoſées, comme ſont celles de Morale, en ordre mathematique, ou au moins à peu près.

Je ne mettrai que la derniere Propoſition, touchant la nature de l'Eſprit, qui ſervira à entendre ce que

que l'Auteur a voulu dire, dans ſa IV. Définition, où il décrit la nature de l'Eſprit.

* *Propoſition.* Par l'Analogie des Choſes, & conformément à l'ordre de la Nature, un Eſprit eſt une Subſtance étendue, pénetrable, active, indiviſible & intelligente.

Démonſtration. Par les Définitions 3 & 4. la Matiére eſt une Subſtance étendue, impénetrable, paſſive, inintelligente & diviſible; & l'Eſprit lui eſt oppoſé en tout, excepté à l'égard de l'Etendue. C'eſt pourquoi on a mis ici des qualitez toutes oppoſées, excepté à celle-là. On a choiſi le mot d'*intelligente*, pour l'oppoſer à celui d'*inintelligente*, plûtôt que le mot de *penſante*; parce que l'Intelligence eſt la ſource de la Penſée & renferme toutes les facultez des Subſtances ſpirituelles.

Corollaire I. Il s'enſuit de-là qu'à l'égard de la Subſtance ſeulement, une Subſtance materielle, n'eſt autre choſe qu'une Subſtance ſpirituelle, *infiniment condenſée & épaiſſie*; & qu'au contraire une Subſtance ſpirituelle

* *C'eſt la 24. dans l'Auteur, qui eſt à la p. 118. de la 2. P.*

tuelle, eſt la même qu'une materielle infiniment *rarefiée*, & *rafinée*. C'eſt ainſi, que nous liſons dans l'Ecriture qu'il y a un *Corps naturel*, (ou materiel) & *un ſpirituel*, ou un Corps glorifié. Puis que la Matiere, & l'Eſprit ont pour fondement de leurs qualitez une Subſtance étendue, qui leur eſt commune, & que leurs autres qualitez ſont contraires les unes aux autres; & puis que rarefier une qualité, dans le Corps, ou dans l'Eſprit, c'eſt lui ôter de ſa force & de ſon énergie, & qu'une infinie rarefaction, la lui ôte entierement; & n'y ayant point de milieu entre la Pénetrabilité, & l'Impénetrabilité, la *Paſſivité* & l'*Activité*, la Diviſibilité & l'*Indiviſibilité*, l'Intelligence & l'*Inintelligence*, qui ſont oppoſées les unes aux autres; c'eſt pour cela que rarefier infiniment une qualité, c'eſt en mettre une contraire. Quoique la ſouſtraction finie d'une qualité négative (entre laquelle & l'oppoſée il n'y a point de milieu) la réduiſe à rien; néanmoins une ſouſtraction infinie de cette qualité négative en produit une poſitive. C'eſt pourquoi dans la Matiere, une ſouſ-

ſouſtraction infinie de toutes ſes qualitez poſitives; ou, ce qui eſt la même choſe, une ſouſtraction infinie des qualitez négatives d'un Eſprit, rend un Corps ſpirituel & un Eſprit materiel. Une infinie rarefaction d'une qualité contraire eſt la même choſe, que ſon infinie ſouſtraction; & puis que la même maniere de raiſonner eſt auſſi bonne, à l'égard de la condenſation, il s'enſuit qu'un Eſprit, à l'égard de ſa ſubſtance, devient Corps, par une condenſation infinie.

* Voilà une Démonſtration de la Définition de l'Eſprit, qu'il n'auroit pas été beſoin de prouver, ſi c'avoit été une Définition de mot; mais c'étoit en effet une Définition de choſe. Il faut avouër que les termes de cette Démonſtration ſont auſſi obſcurs, qu'ils ſont nouveaux, & qu'ils auroient au moins dû être définis. La choſe eſt auſſi très-obſcure en elle même; & je doute que perſonne conçoive que l'étendue ſimple puiſſe être rarefiée, ni condenſée. Il n'y a preſque aucune pou-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

propoſition ici, que les autres Philoſophes ne ſe croyent en droit de nier, & qu'ils ne ſoûtiennent ne pouvoir être prouvée mathematiquement. Ils ſe plaindront que la méthode mathematique n'a point été obſervée, par l'Auteur; puis qu'il employe des mots nouveaux, ſans les définir; qu'il met une définition de choſe, pour une définition de nom; & qu'il ſuppoſe des choſes très-obſcures, ſans les prouver. Mais c'eſt une choſe, qui ne nous regarde pas. Achevons d'écouter ce que nôtre Auteur dit, ſur une matiere ſi abſtraite.

En peu de mots, dit-il, je conçois la choſe ainſi. Une Subſtance ſpirituelle, quand elle eſt infiniment condenſée & épaiſſie, perd ſes qualitez de Pénetrabilité, d'Activité, d'Indiviſibilité & d'Intelligence. Tout cela étant reſſerré, dans la condenſation de ſon *Subſtratum* (ou de la Subſtance, dans laquelle ces proprietez ſont eſſentiellement) & infiniment comprimé; l'*Actualité*, comme parlent les Métaphyſiciens, de ces qualitez ſpirituelles, étant reſſerrée & enfermée, quoi que la *Potentialité* n'en ſoit pas entierement

détruite; il ſe produit une Subſtance épaiſſe, étendue, impénetrable, paſſive, diviſible & intelligente, que nous appellons *Matiere*. Mais quand cette Matiere, formée d'une Subſtance ſpirituelle, eſt de nouveau infiniment rafinée & exaltée; ſes facultez, & ſes qualitez relâchées, & miſes en liberté, agiſſent, comme auparavant, & redeviennent ce qu'elles étoient originairement. Mais il faut bien ſe garder de s'imaginer qu'aucune diviſion, rafinement, ou exaltation finie d'une matiere brute, puiſſent, par aucune puiſſance créée & finie, être rapprochées plus près qu'à une diſtance infinie, de l'état de ſpiritualité; puis qu'il a été remarqué dans le Ch. I. de cette Partie, qu'aucune choſe finie, quelque grande qu'elle ſoit, ne peut être une partie finie d'un *Infini rélatif*, quelque petit qu'il ſoit. (*L'Auteur a défini cet Infini, dans ſa* 8. *Définition, une quantité infinie, entant qu'elle ſe rapporte à un Fini donné, par la perpetuelle addition duquel elle a été elle-même produite.*) Il n'y a point de Puiſſance, moindre que celle qui *des pierres même peut* ſuſciter (par la vertu de leur *Potentialité originaire*)

des

des enfans à Abraham ; qui puisse tirer une Substance spirituelle d'une materielle, ou au contraire de la premiere faire la seconde.

* J'apprehende qu'on n'entende pas mieux la fin de ce Corollaire, que le commencement. Au moins, j'avoue que je ne la comprends point ; & je croi qu'il en sera de même de bien d'autres personnes. L'explication litterale & philosophique des paroles de Jesus-Christ, aussi bien que celles des paroles de S. Paul, citées ci-dessus, n'est pas moins incomprehensible ; & je ne crois pas que personne ait jamais soupçonné rien de semblable, avant nôtre Auteur. Elles ont d'autres sens infiniment plus simples, & plus faciles, comme les Interpretes l'ont fait voir.

Corollaire II. En montant des Substances materielles aux spirituelles, l'Analogie des Choses, ni l'Ordre de la Nature ne permettent pas que l'on fasse un saut, d'une extremité à l'autre ; sans passer par les

* *Remarque de l'Auteur de la Bi. A. de M.*

degrez, qui ſont entre deux. Dans les Subſtances materielles, il y en a de tous les degrez de Denſité, & de Rareté. La Terre eſt plus denſe que l'Eau, l'Eau que l'Air, l'Air plus que l'Ether, l'Ether que la Lumiere. On peut conclurre de-là que, dans le Monde Spirituel, il y a des Eſprits de tous les degrez de Rareté, les uns plus purs & plus rafinez, que les autres, rangez comme dans une Echele perpetuelle; juſqu'à ce qu'on arrive à l'Etre Suprême & Infini, autant que des Creatures finies en peuvent approcher. Par la même Analogie des Choſes, comme dans le Monde Materiel, ces differents ordres de Corps, la Terre, l'Eau, l'Air, l'Ether & la Lumiere ont des places, qui leur ſont propres & des centres, où elles s'arrêtent, où elles tendent, & hors deſquels on ne les peut retenir ſans violence; ainſi dans le Monde Spirituel, il y a des Centres, & des Sphéres diſtinctes de differens ordres d'Eſprits, où ils demeurent, ſelon leurs differents degrez de pureté, & hors deſquelles, ils ne ſont que par force. Ils ſont ſubordonnez l'un à l'autre, & ceux qui ſont plus denſes,

ſes, dépendent de ceux, qui ſont plus rares. Les plus purs pénetrent ceux qui le ſont moins, ſans confuſion & ſans contrarieté ; juſqu'à ce qu'on arrive à l'Etre ſuprême, qui pénetre tout le Syſtême des Créatures.

* Il n'y a point de difficulté à l'égard des degrez de la rareté, & de la denſité, dans les Corps ; mais à l'égard des Eſprits, on ne l'accordera pas ſi facilement. Si l'Auteur, au lieu de ces mots avoit mis, differents degrez de perfection, en ſorte qu'il eût compoſé ſa *Chaine*, pour parler à la Platonicienne, d'Eſprits plus parfaits les uns que les autres, en remontant juſqu'à Dieu, on n'auroit pas non plus fait difficulté de le lui accorder ; & cela auroit ſuffi, pour trouver l'Analogie, qu'il cherche, entre les Corps & les Eſprits.

L'Auteur a prouvé auparavant, cette Propoſition, qui eſt la XV. mais que l'on n'a pas miſe en ſon rang, pour abreger cet Extrait. C'eſt que le *Deſir* eſt infini, dans ſa capacité, & la faculté la principale, la plus vi-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

vive, la plus ſenſible, & la plus agiſſante de l'Ame, ou de la partie ſpirituelle des Etres Intelligens compoſez; & dont la Volonté, & les Paſſions, ne ſont que des modifications. C'eſt de quoi chacun peut être convaincu, par ſoi-même, & la propoſition eſt plus nouvelle, pour les termes, que pour la choſe. En conſéquence de cette Propoſition, l'Auteur met ce qui ſuit, dans le Corollaire ſuivant.

Corollaire III. Par ces Deſirs, tous les Eſprits, qui ont le même degré de pureté, ſont tous mis en état d'avoir communication les uns, avec les autres. Mais puis que le plus pur pénetre celui, qui l'eſt moins, & n'en eſt point pénétré; le plus pur peut pénetrer le moins pur, quoi que le moins pur ne le deſire pas, mais cela n'eſt pas réciproque. Comme dans le Monde materiel le Soleil purifie, & rarefie les corps terreſtres, & cela d'autant plus qu'ils s'approchent de lui, & enfin les convertit en ſa propre ſubſtance: de même dans le Monde ſpirituel, le Soleil Archetype, ou le *Soleil de Juſtice*, rend pénetrants les Eſprits, dont la place eſt plus proche de lui, &

dei-

déïfie, pour ainſi dire, leur intime ſubſtance. Par-là, ils approchent le plus près de ſa nature, qui pénetre le Syſtême de toutes choſes.

* Tout cela peut avoir quelque choſe de vrai, mais en preſſant trop les rapports analogiques, que l'on croit être entre le Monde Corporel & l'Intelligible; on peut facilement ſe perdre dans des idées un peu creuſes, ſe croire peu à peu inſpiré, & débiter ſes viſions pour des révelations céleſtes.

Corollaire IV. *L'Eſprit Superieur (l'Auteur compoſe l'homme de cet Eſprit, de l'Ame raiſonnable & du Corps)* dans les Etres intelligens compoſez, eſt plus pur que l'Ame raiſonnable; parce qu'il eſt le principe le plus ſublime, & cette *reſpiration de vie*, qu'ils tiennent immédiatement de la Divinité. C'eſt pour cela, qu'il la pénetre, & l'Ame n'eſt qu'une nature moyenne, entre cet Eſprit & le Corps, qu'elle unit enſemble. Dans leur premiere création, ils étoient dans une juſte ſubordination. Le Corps étoit ſoumis à l'Ame raiſon-

* *Remarque de l'Auteur de la Re & M.*

ſonnable, & l'Ame raiſonnable à l'Eſprit ſuperieur. C'eſt en quoi conſiſtoit la droiture originaire de l'Homme. Dans la contrarieté de ces principes, dont les inferieurs ſe ſoulevent contre les ſuperieurs conſiſte l'état de chute, & de corruption. C'eſt pour y rétablir l'ordre, & l'état primitif de ces trois principes, & les remettre dans une ſubordination habituelle & de durée, que l'incarnation de la Raiſon Divine a été faite, & c'eſt à quoi tend toute l'Economie de la rédemption du Genre Humain.

* Quelques-uns des Anciens Chrétiens, comme *Tatien*, & d'autres même ont été de ce ſentiment, touchant l'Intelligence ſuperieure, qui eſt en l'Homme. Mais l'Auteur prétend le prouver, par ſon principe de l'Analogie des Choſes, comme on le pourra voir dans ſa Démonſtration, & ſes Corollaires de la Propoſition XVII. que nous n'avons pas pu rapporter, de peur d'être trop longs. En accordant qu'il y a de l'Analogie, entre les Ouvrages

* *Remarque de l'Auteur de la B. A.*

gen de Dieu, il ne s'enſuit pas que nous puiſſions dire en quoi conſiſte préciſément cette Analogie, ſur tout quand il s'agit de choſes d'eſpeces toutes différentes; car pour les choſes de la même ſorte, les rapports, qui ſont entre elles, ſont aſſez clairs: comme on le voit dans les Animaux, & dans les Plantes. Il eſt encore moins permis de ſuppoſer des choſes, dont nous n'avons aucune preuve claire, pour trouver des rapports entre Dieu & ſes Ouvrages; comme eſt cet *Eſprit Superieur*, dont l'Auteur parle, comme d'un Etre diſtinct de l'*Ame raiſonnable*. Il eſt bien dit Gen. II, 7. que Dieu donna à l'homme *une reſpiration de vie*; mais ſi l'on y prend bien garde, cela ne ſignifie que le Principe de la vie animale, & l'Ame raiſonnable, & nullement un troiſiéme Etre diſtinct. D'ailleurs nous ne ſentons pas en nous-mêmes, ce troiſiéme Etre. Nous voyons ſeulement que nous avons certaines connoiſſances, ſur leſquelles nous devons regler nôtre conduite, & que nous ne ſuivons pas toûjours, parce que nos Paſſions s'y oppoſent; mais on ne ſauroit aſſurer qu'un

troisiéme Etre, qui est présent à l'Ame raisonnable, lui offre ces lumieres, puis qu'elle forme elle-même ses connoissances, par l'instruction, l'experience & le raisonnement. Il y auroit apparemment dans l'Homme, une double Conscience interieure & une double suite de pensées distinctes, car ce sont des choses inséparables des Etres intelligens; & par conséquent l'Homme auroit deux Ames, & se trouveroit double à cet égard. Il me semble que l'Ame Raisonnable suffit, pour représenter la Souveraine Intelligence; à quoi l'on peut joindre l'empire, que Dieu a donné à l'Homme sur ses Ouvrages, qui sont sur la Terre, & dont il se sert heureusement, pour sa conservation; duquel empire Moïse fait une mention expresse, après avoir représenté le dessein de Dieu de faire l'Homme à son image. Mais écoutons ce que nôtre Auteur ajoûte, dans son dernier Corollaire.

Corollaire V. De là vient que l'Esprit superieur peut être obscurci, mort, & presque entierement effacé, en égard à ses Actes clairs & distincts (le principe lui-même étant essentiel; & mêlé intimement dans la na-

nature la plus intime de tous les Etres Intelligens) pendant que l'Ame raisonnable est pleine d'idées & d'images des choses. D'un autre côté, l'Esprit supérieur peut être plein de lumiere, de connoissances, de joie & de tranquillité ; lors que l'Ame raisonnable est foible, languissante & vuide d'images & d'idées ; car ces choses sont non seulement séparables, mais enfin actuellement séparées ; au moins, entant que les actes de l'Ame raisonnable se peuvent faire sentir à l'Esprit supérieur ; lors que *la Raison*, cette Parole éternelle & essentielle de Dieu, *qui est vivante, puissante, & plus aigue qu'une épée à deux tranchans, perçera jusqu'à la division de l'Ame & de l'Esprit.*

* Ce passage de l'Epître aux Hebreux, ne semble pas devoir être entendu si philosophiquement ; & s'il le falloit expliquer de la sorte, on pourroit dire que l'*Ame* est l'Ame Animale, & l'*Esprit* la Raisonnable. Le reste du Corollaire dépend de la supposition qu'il y a deux Etres Intelligens en l'Homme, qu'on n'accordera pas facilement.

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

Enfin voici un *Scholie général*, où l'Auteur donne une récapitulation de ſes ſentimens. Ainſi, *dit l'Auteur*, j'ai tâché de donner une image foible, & imparfaite des plus ſublimes ſpéculations de la Religion, & de la Philoſophie. Encore que je ſois fort éloigné de croire que ces images ſont auſſi juſtes, & auſſi completes, qu'elles le pourroient être, étant tirées, par une meilleure main, des principes que j'ai établis; néanmoins je ſuis pleinement convaincu que les Propoſitions, & leurs Corollaires ſont veritables, par rapport à leur ſubſtance; quoi qu'on puiſſe trouver à redire, dans ma maniere de les démontrer; au moins, autant que la Raiſon peut trouver la verité, dans des myſteres ſi relevez. Je ſuis auſſi très-perſuadé que la Raiſon ne peut s'appliquer à la contemplation d'objets, qui ont plus d'étendue qu'elle; qu'en ſuppoſant que les objets, qui ne ſurpaſſent pas ſa portée, ſont des images de ces autres objets, qu'elle ne comprend pas. La Raiſon n'a point d'autre voie, pour trouver un *moyen* de parvenir à la connoiſſance des Objets, que l'Ame raiſonnable ne reçoit d'aucun

de

de ſes Sens corporels ; tels que ſont les objets, qui ſont propres à ſes facultez. De la ſimplicité de la Nature Divine, & de la maniere uniforme de ſes operations ; il s'enſuit néceſſairement, que tous ſes Ouvrages ſoient des images les uns des autres, plus ou moins parfaites, ſelon leurs natures particulieres : comme auſſi de lui-même, qui eſt l'Original de toutes choſes. Cette maniere de raiſonner, & ce *moyen* d'aquerir une connoiſſance raiſonnable, pourvû qu'on les employe, comme il faut, doivent être veritables & juſtes, dans toute leur étendue. La Raiſon ne ſauroit avancer un pas davantage, dans la connoiſſance des objets ſuperieurs. Elle peut s'en former des images, par ce qu'elle connoît certainement, dans le Monde materiel, qui eſt, en quelque maniere, de ſa portée. Je n'entends pas des images métaphoriques, mais des images réelles & phyſiques ; comme une ſtatue eſt la figure d'un homme, comme une miniature repréſente ſon original, comme un grain de ſemence, où il y a réellement une plante en petit, eſt l'image d'une plante dans ſa juſte grandeur,

deur, & un Embryon celle d'un Animal parvenu à un âge plus avancé. Il eſt très-digne de remarque qu'il y a, dans la Nature, & dans les Eſpeces intellectuelles des choſes, formées ſur ce que les Sens en ont preſenté à l'Entendement, pluſieurs images des plus abſtrus, des plus inconcevables, & des plus ſublimes myſteres de la Religion. Peut-on voir une image plus parfaite, plus noble & plus vive, dans ce bas Monde, de la Nature Divine, de ſon Eclat, de ſa Bonté, de ſa Grandeur & de ſa Béneficence; que le Soleil, à l'égard du Syſteme des Planetes, qui ſont autour de lui? Ses rayons brillent, & paſſent au travers des eſpaces immenſes, où ſe meuvent les Planetes & les Cometes, & vont même juſqu'aux Etoiles fixes. Il attire toutes les Planetes & les Cometes, en notre Syſtême; il eſt la cauſe de tous leurs mouvemens, ſi conſtans, ſi reguliers & ſi uniformes, & de leurs influences. Il échauffe, réjouït, vivifie, & fertilize tous les Elemens, toutes les Plantes & tous les Animaux. Il eſt en effet, le Dieu materiel de ce Bas-Monde. Ne voit-on pas une claire image,

ajoûte

ajoûte l'Auteur, *de la Trinité dans l'Unité*, en chaque ordre des Créatures, comme dans les trois dimensions des Corps ; en ce que la Nature ne va pas au de-là de la troisiéme dimension, en ses operations régulieres ; (*comme il l'a montré dans son Scholie de la Prop. XII.*) dans les trois infinies dimensions de l'Espace Universel ; dans la division générale des Etres, en Matiere, Esprits Créez, & l'Etre absolument infini ; dans les trois choses, que l'on remarque dans les Etres Intelligens joints à la matiere, qui sont la Faculté, l'Objet, & la Convenance, qui est entre eux ? Les Profanes & les ignorans pourront railler cette *Chaîne ternaire*, dit l'Auteur, comme un effet du Hazard ; mais l'Analogie des Choses, & l'uniformité réguliere, que l'on remarque dans la Nature, montrent évidemment, qu'il faut qu'elle tire son origine de l'Archetype de la Nature Divine. La Génération même éternelle du second Principe, dans la Divinité, par le premier, & la Procession éternelle du troisiéme, qui procede du premier & du second, viennent clairement de ce *Ternaire Analogique*, quand

quand il eſt élevé à ſon origine dans la Nature Divine, comme on l'a fait voir dans le Scholie 2. de la Propoſition XVII. L'impoſſibilité qu'il y a de multiplier le Souverain Infini, même par lui-même, comme étant également incapable d'accroiſſement & de diminution, comme il a été montré dans le Corollaire 2. de la Propoſition XII. prouve l'unité de la Nature Divine, dans ces trois rélations du Tout, au Tout. L'Eſpace Univerſel n'eſt-il pas, dans les Créatures, une noble repréſentation de l'Ubiquité, de l'Infinité & de la Spiritualité de Dieu? La production d'une Plante, qui ſort de la graine, où elle étoit comme en Miniature, & un Animal d'une juſte grandeur, qui vient d'un très-petit Animal, ſont des repréſentations étonnantes de la Réſurrection du Corps. Ces images de pluſieurs choſes naturelles, qui ſont dans les choſes ſenſibles & viſibles, & dans leurs Idées intellectuelles, qui nous viennent par le moyen des Sens, peuvent ſervir à éclaircir les plus grandes difficultez, & à confirmer les plus abſtrus myſteres, qui ſoient dans la Théologie; tant il eſt

vrai,

vrai, que l'Analogie merveilleuſe des Choſes eſt certaine & univerſelle, & que l'Auteur de nôtre Etre nous a fourni, par ſa bonté, des preuves évidentes, dans nos foibles Facultez & dans l'état de Chute, où nous ſommes, des veritez, qu'il demande que nous croyons! Leur entiere connoiſſance n'appartient qu'à nos Facultez ſuperieures, & cela dans un état, où nous ſerons rétablis en nôtre perfection originaire. Puiſſions-nous faire uſage des ſecours, que nous avons reçus de la Bonté Divine, & de nôtre Raiſon; qui ſurpaſſent preſque le rang, que nous tenons, dans la Nature; pour augmenter nôtre Foi, pour cultiver nos Facultez ſuperieures, & pour nous délivrer de l'état de corruption, où nous ſommes, afin de jouïr *de la glorieuſe liberté des Enfans de Dieu.* Pour lors *nous verrons clair, dans ſa lumiere.* Amen.

Nous ne pouvons dire qu'*Amen* à ce ſouhait pieux de l'Auteur & que le louër de ce qu'il a employé la plus ſublime Métaphyſique, rangée dans l'ordre que les Mathematiciens obſervent, pour porter les Hommes à la Pieté; quoi que d'ailleurs nous

ne

ne puiſſions pas approuver ce qu'il dit de l'étendue de nos Ames, & du changement de l'Eſprit en Corps & du Corps en Eſprit, par le moyen de la Condenſation & de la Rarefaction, dont les preuves qu'il donne ne paroiſſent pas concluantes; non plus que les raiſons de convenance, tirées du nombre ternaire, pour prouver la Trinité.

Il y a un troiſiéme Chapitre, où il traite de l'uſage de *l'Arithmetique des Infinis*, qu'il faut lire dans l'Original. Je vois, par l'Index des Livres imprimez chez *George Straham*, aux dépends de qui cet Ouvrage a été publié, deux livres de Mathematique de l'Auteur, in 4. dont l'un eſt intitulé: *Fluxionum Methodus inverſa, ſive Quantitatum fluentium Leges Generaliores*; & l'autre: *Rudimentorum Methodi Fluxionum inverſæ ſpecimina, adverſus Abrahamum de Moivre.*

V. *Den* SCHEPPER *en zyn* BESTIER *te kennen by zyn* SCHEPSELEN *volgens het Licht der Reden en Wiskonſt, Ter opbouw van Eerbiedigen Godsdienſt, en Vernietiging van alle Grondſlag van Afgoderye, als*

als mede tot een regtzinnig gebruyckt van de Philosophie. A. Amsterdam, chez P. Visser. M DCC XVI. in 8. pagg. 202. in 8.

MR. *Ten Katen* ayant lû l'Extrait, qu'on a donné dans le III. Tome de cette *Bibliotheque Ancienne & Moderne*, de la I. Partie du Livre de Mr. *Cheyne*, dont je viens de parler, résolut de traduire cet endroit en Flamand, à cause de l'utilité de la matiere. Comme j'avois abregé le raisonnement, autant qu'il m'avoit été possible, à cause du peu d'espace que j'avois; il crut, avec raison, devoir recourir à l'Original, pour en tirer ce qu'il trouveroit à propos. Son dessein est de faire voir la nécessité de reconnoître un Créateur, par ses Ouvrages; & cela en employant les raisons de Philosophie & de Mathematique de Mr. *Cheyne*, auxquelles on n'avoit rien vu de semblable en Flamand. On n'a traduit en cette Langue, que *Descartes* & *Spinosa*; dont le dernier tend à montrer que la Matiere est éternelle, & que les changemens, qui y arrivent, se font par une Nécessité, qui est aussi éternelle, & qui

est

eſt naturellement dans la Matiére, ſans qu'il y ait aucun Etre ſuperieur, qui s'en mêle ; & le premier avoit prétendu que le mouvement ſeul avoit produit, par des loix méchaniques, tous les Etres materiels que l'on voit dans l'Univers. La Philoſophie Newtonienne renverſe entierement, par des Experiences indubitables & par des démonſtrations mathematiques, ce dernier Syſtême ; en faiſant voir qu'il faut néceſſairement que Dieu intervienne, non ſeulement dans le commencement, mais encore dans la continuation du mouvement & de la Peſanteur ; ce qui détruit en même tems le Spinoſiſme.

Ceux qui liront cet Ouvrage ſeront ſurpris que Mr. *Ten Katen* ait pu ſi bien traduire, en ſa Langue, des raiſonnemens de Philoſophie pleins de mots, auxquels la Langue Flamande n'en avoit point d'équivalents ; parce qu'on n'a pas encore beaucoup philoſophé, en cette Langue. Il en a fallu faire quelques-uns, pour cela ; mais comme tous ſont tirez du fonds de cette Langue, on ne laiſſera pas de les entendre, pour peu que l'on ſache de Philoſophie & que

que l'on y apporte d'attention.

Le Traducteur, qui entend fort bien la Philosophie & les Mathematiques, y a ajoûté une Préface très-judicieuse; où il fait voir, en peu de mots, les défauts des principes de *Descartes*, à l'égard de la formation de toutes choses, & la maniere dont Mr. le Chevalier *Newton* les a découverts, par les principes opposez, qu'il a établis. Il a aussi mis quelques Notes, sous les pages, pour éclaircir, ou pour appuyer ce que dit Mr. *Cheyne*. Il y a ajoûté encore, à la fin, les remarques que le fameux *Kepler* avoit faites, contre ceux qui croyoient que le Systême du Monde, comme les Modernes le conçoivent, est contraire à l'Ecriture Sainte; & la traduction Flamande, en vers, du Pseaume CIV. par le célebre *Dirk Camphuyse*, où la grandeur & la Sagesse de Dieu, dans les Oeuvres de la Création, sont décrites en fort beaux vers. Je ne puis m'arrêter à rien de tout cela, parce que l'espace me manque; outre que je n'ai pas accoûtumé de parler au long de Livres Flamands, non plus que de petits Livres François, qui sont communs;

& que tout le monde peut lire. Le Livre de Mr. *Chayne* demandoit néceſſairement que je diſſe un mot de celui-ci.

ARTICLE IV.

1. RECUEUIL *de Voyages au* NORD, *contenant divers Mémoires très-utiles au Commerce & à la Navigation.* A Amſterdam, chez Bernard, MDCCXV. Tome I. in 12. pagg. 370. avec pluſieurs Cartes de Géographie.

IL y a ici 1. un Diſcours préliminaire, qui traite des principaux voyages, qui ſont venus à la connoiſſance de l'Auteur, & qui ſe ſont faits, pour découvrir le Sud de l'Amerique & le Nord de l'Europe, par où on croyoit pouvoir aller à la Chine & au Japon; dont on donne même une Carte, qui en marque le cours, mais que perſonne n'a jamais tenu: 2. un Eſſai d'Inſtructions pour voyager utilement, où l'on marque ce qu'il faudroit obſerver avec ſoin, en divers païs, par rapport à la Géo-

Géographie, à l'Hiſtoire Naturelle, au Commerce &c. 3. une deſcription de l'Iſlande, par *la Peirere* : 4. quelques Mémoires, pour ceux, qui vont à la pêche de la Baleine, auxquels on trouve une Addition, à la fin du Volume : 5. une Rélation, par *la Peirere*, de la Groenlande, contenant l'hiſtoire des Voyages, que les Danois ont faits en Groenlande ; pour la découverte de ce païs, qu'on croit être attaché, du côté de l'Eſt, à l'Amerique Septentrionale.

II. *Tome* II. *du même Recueuil.* Pagg. 304.

DANS ce Volume, il y a 1. le Journal d'un Voyage au Spitsberg de *Frederic Martens*, de Hambourg, traduit de l'Allemand ; avec une deſcription du Païs, de ſes Plantes & de ſes Animaux, dont on voit les figures ; & avec une Carte, au devant, des terres qui ſont au Sud-eſt & au Sud-oueſt du Pole Septentrional, par où il paroît que le détroit de *Vaigats* ne s'étend pas de l'Eſt à l'Oueſt, mais du Sud au Nord, dans la mer glaciale, ſans qu'on y voye aucun paſſage vers l'Eſt : 2.

un discours du Capitaine *Wood*, Anglois, sur le passage, par le Nord-Est de l'Europe, dans la mer des Indes ; avec le Journal du Voyage, qu'il entreprit vainement pour cela, & celui du Capitaine *Fleawes*, parti pour le même dessein, depuis la *Nouvelle Zemble*, jusqu'en Angleterre, où ils revinrent ensemble, sans avoir trouvé ce passage tant desiré : 3. un supplément de ce Voyage & de celui de *Martens* ; le tout traduit de l'Anglois.

III. *Tome III. du même Recueil.* Pagg. 344.

CE Tome contient 1. une Rélation de la Terre neuve, traduite de l'Anglois *de White*, & un Mémoire, touchant la navigation dans le Golfe de S. Laurent, par le même : 2. une Lettre de Mr. de *l'Isle* sur le Japon, pour savoir s'il est joint au païs de Jesso, au Nord : 3. une Rélation de ce dernier païs, traduite du Hollandois : 3. une Rélation du Japon, par *Caron*, traduite de la même Langue : 4. une Rélation de la Tartarie Orientale, par le P. *Martini* : 5. des Additions & Mémoires sur le

le Japon : 6. Deux Lettres de Mr. *de l'Isle*, touchant le Miſſiſipi, & la Californie, avec une Rélation d'une Deſcente que les Eſpagnols y ont faite, traduite de l'Eſpagnol : 7. le Voyage d'un Empereur de la Chine, dans la Tartarie Orientale & Occidentale, avec une addition du même.

Quoi que toutes ces pieces euſſent paru, les plus conſiderables des Françoiſes étoient devenues rares, & les autres traduites de l'Allemand, du Flamand & de l'Anglois paroîtront pour la plûpart nouvelles, à ceux qui ne peuvent pas lire les Originaux.

Le Libraire promet de donner, dans un IV. Tome, les Voyages de *Jean Hughes de Linſchooten* au Nord de l'Europe, & de publier en même tems, un Recueuil des Voyages du Sud. Il prie ceux, qui auront quelques bons Mémoires, ſur ces parties du Monde, de les lui vouloir bien communiquer.

ARTICLE V.

Deſcription des Parcs & Châteaux de VERSAILLES, *de* TRIANON *& de* MARLY, *contenant une ex-*

plication hiſtorique de toutes les peintures, tableaux, ſtatues, vaſes & ornemens, qui s'y voyent, leurs dimenſions & les noms des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs, qui les ont faits. Enrichie de figures en tailles douces. Par Mr. PIGANIOL *de la* FORCE. A Amſterdam, chez D. Mortier, MDCCXV. in 8. en deux Tomes, dont le premier a 256 pages & le ſecond 188. avec quantité de tailles douces.

CETTE Deſcription fera plaiſir non ſeulement à ceux, qui n'ont jamais vû cès trois ſuperbes Maiſons du feu Roi de France, Louïs XIV. mais même à ceux qui les ont vuës. Les premiers comprendront facilement quelles doivent être la magnificence & la beauté de ces fameux bâtimens; par les tailles douces & par ce que l'Auteur en dit, mais ils ne pourront jamais s'en former une idée, qui réponde bien à l'Original. Pour tout repréſenter à leurs yeux, il auroit fallu faire pluſieurs Volumes in folio pleins de tailles douces, après quoi ils ne ſeroient néanmoins pas contens, s'ils ne voyoient eux mêmes, ſur les lieux, ce qu'elles repréſen-

ſenteroient. Pour ceux, qui l'ont vu, ceci ſervira à rappeller, & à conſerver, dans leur mémoire, les idées, qu'ils en avoient. On voit ici non ſeulement les plans de ces Châteaux, mais encore les vûës les plus belles, dans leſquelles on les puiſſe conſiderer; avec les eſtampes des ſtatues les plus remarquables, tant anciennes que modernes; le tout fort bien gravé. Ces Maiſons ont tant coûté à Louïs XIV. à les bâtir, & ſont d'une ſi grande dépenſe, pour les entretenir; qu'on peut dire, que cela n'a pas peu contribué à épuiſer la France. Il ſe pourroit même faire, qu'avec le tems Verſailles, qui eſt la plus grande & dont l'entretien coûte le plus, fût plus connue, par cette Deſcription & par d'autres ſemblables, que par ce qui en reſtera. Il vaut, dans le fond, beaucoup mieux que des bâtimens inutiles periſſent; que de ruïner quelques Provinces, à les entretenir. Les bâtimens Romains étoient bien d'une autre ſolidité, que Verſailles; & néanmoins il ne reſte aujourd'hui, que des maſures des plus ſolides.

FIN *de la II. Partie du Tome IV.*

INDEX

Des Principales Matieres du IV. Tome.

A.

Admirer les Ouvrages de Dieu, qu'il n'y a que les Philoſophes qui le ſachent faire. 384

Agriculture, ſes privileges chez les Romains. 98

Air, ſes uſages. 372 *& ſuiv.*

Analogie qu'il y a entre les ouvrages de la Nature. 411. entre les corps. *Ib. & ſuiv.* entre les Eſprits. 413 *& ſuiv.* prouve la Sageſſe de Dieu. 414. qu'elle ſe trouve dans les Mathematiques, & dans la Philoſophie. 416. ſes regles. 417

Anathême pour ſes freres, ce que c'eſt dans S. Paul. 127 *& ſuiv.*

Angleterre, défauts de quelques Eccleſiaſtiques de ce pais-là. 253. 258. 260

Animaux ne naiſſent pas de la pourriture. 158 *& ſuiv.*

Anne (Reine d'Angleterre) ſon diſcours au Parlement de MDCCX. 338.

Anne Commene MS. de ſon Alexiade. 68

Apôtres, s'ils ont tous ſouffert le Martyre. 25. Si l'on ſavoit leurs Tribus. *Ibid.*

Arnobe, ſon Hétérodoxie extenuée honteuſement, par Mr *Cave*. 81

Aſpic ſourd, dans les Pſeaumes. 229

Atmoſphere de la Terre, ſes uſages. 371.

Attraction, ſon uſage dans l'Univers. 394
Aventin (*Jean*) endroit de cet Auteur. 85

B.

Barometre, remarques ſur ſes variations. 212
Bled, ne croiſſoit pas ſuffiſamment en Italie, pour nourrir Rome. 222 *& ſuiv.* combien on en donnoit au peuple Romain. 123 *& ſuiv.*
del Borgo (Marquis) ſa Harangue aux Etats Généraux. 314 *& ſuiv.*
Brigand converti, qu'il ne ſe convertit pas ſur la croix. 223 *& ſuiv.*
Burnet, ſon Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre, corrections à y faire. 238 *& ſuiv.* 246 *& ſuiv.* éloge de cette Hiſtoire. 240 *& ſuiv.* ſa ſincerité. 250

C.

Caryophyllum, Giroſſe. 52
Cave (*Guillaume*) ſoûtient mal à propos qu'*Euſebe* n'étoit pas Arien. 19. 44.
flatte *Arnobe*. 81
Chine, comment nommée par *Coſmas*. 51.
Chriſtianiſme raiſonnable. 231.
Chroniques, Paraphraſe Chaldaïque de ces Livres. 219 *& ſuiv.*
Cœur, ſa pulſation non méchanique 357 *& ſuiv.* d'où vient qu'il palpite hors du corps des Animaux. 361
Coiſlin, Bibliotheque de Mr. de *Coiſlin*. 63 *& ſuiv.*
Cometes, leurs mouvemens. 404. leurs ecc-

centricitez, à quoi elles ſervent. 405
Commentaires des Anciens perdus, à cauſe de leur Héterodoxie. 3. & à cauſe des Chaines. 4
Commerce, mépriſé & défendu à Rome, pourquoi. 110. avantageux en d'autres Etats. 113 & ſuiv.
Corps, ſa définition, 408. le principe de ſes actions. Ibid.
Corps, s'il peut devenir Eſprit. 427
Coſmas, Moine Egyptien, ſa Topographie Chrétienne. 45. ſon ſentiment ſur la figure de la Terre. 46. 49
Créatures, images des idées, qui ſont en Dieu 419 & ſuiv. qu'on peut raiſonner d'elles au Créateur & du Créateur à elles. 420 & ſuiv.
Critiques orgueuilleux. 251

D.

DEfinition de mot confondue avec une définition de choſe. 409 & ſuiv. 428
Demande mathematique doit être claire. 410
Deſcartes ſe trompe en ce qu'il dit que nous ne connoiſſons point les fins de Dieu, dans la création 355. ſa démonſtration de l'exiſtence de Dieu un Sophiſme, ou du moins peu propre à en convaincre la plûpart des gens. 356. n'a pas ſû la raiſon de la pulſation du Cœur. 357. défauts de ſa Phyſique. 449
Dimanche, aſſemblées de ce jour-là avant jour. 23
Diſpenſes de l'Egliſe Romaine. 256

E.

ECriture Sainte parle en termes populaires. 48
Eliſabeth, Reine d'Angleterre, ſa déclaration en faveur des peuples des Païs bas. 280. comparée avec Marie ſa Sœur. 258
Eſpace infini, limite des Etres en remontant du Rien à l'Etre. 421
Eſpace Univerſel, image de l'Infinité de Dieu. 424. peut être nommé, ſelon Mr. *Cheyne*, *ſenſorium Divinitatis.* 424
l'Eſprit ce que c'eſt. 409
Eſprit, s'il eſt étendu. 426. S'il peut devenir Corps. *Ib. & ſuiv.*
Eſprits, le principe de leurs actions. 410
Eſprit, que les plus purs pénetrent les moins purs, ſelon Mr. *Cheyne*. 435. qu'il y en a un Superieur dans chaque homme, outre l'Ame raiſonnable, ſelon le même. 435. qu'ils peuvent être tout autrement diſpoſez l'un que l'autre. 438
Euſebe, ſon Commentaire ſur les Pſeaumes. 3 *& ſuiv.* S'il a connu les miracles faits à l'occaſion de la croix de J. C. 5 *& ſuiv.* méthode de ſes Commentaires. 7. 11. n'entendoit point l'Original. 8 *& ſuiv.* qu'il a été Arien. 19 44. ſon Commentaire ſur Eſaie. 31 *& ſuiv.* a conſulté des Juifs. 32
Euſebe, qu'il a cru le franc arbitre. 18. qu'il n'a pas cru le peché Originel. 21. Ses erreurs. 19. 26
Etienne de Byzance, fragment de cet Auteur. 74

Etoiles, qui paroiſſent & diſparoiſſent, ſemblent être des *Planetes*. 388 & *ſuiv.*

F.

Fluides, remarques ſur leurs mouvemens. 197 & *ſuiv.*

G.

Gage tacite, ſur quoi on l'accordoit parmi les Romains. 93 & *ſuiv.* 99.
Globes céleſtes conſervez, par le principe de la Peſanteur. 395 & *ſuiv.*
Gloſſaires Grecs. 72. 76
Gotha, Catalogue des MS. de cette ville. 79.
Grindhal (Archevêque de Cantorbery) eſt pour la tolerance des Presbyteriens. 337
Guillaume III. ſa defaite en Angleterre. 323
Guiſe, intrigues de cette Maiſon en Ecoſſe. 178.

H.

Hieroglyphes des Egyptiens, ce que c'étoit. 54.
Hippopotame. 53.
Hiſtoire, Eſſai Latin d'une Hiſtoire du Siecle XVIII. 285 & *ſuiv.* du commencement de l'année 1704. 286.
Hydroſtatique, ſon hiſtoire. 189 & *ſuiv.*
Hypoſtaſe, terme équivoque. 39.

I.

Jaques II. abuſe en Angleterre de l'Obeïſſance paſſive. 326 & *ſuiv.* déchu de la Couronne. 334
Idiotiſme mal mis pour *Idiome*. 27.
Jeſus-Chriſt, en tant qu'homme, adopté de Dieu, ſelon quelques Anciens. 29 & *ſuiv.*

In-

Infini absolu, limite des Etres en remontant du Néant à l'Etre. 423
Infinité absolue appartient à Dieu seul. 424
Insectes ne naissent pas de la pourriture. 158 & *suiv.* leur usage. 181 & *suiv.* 365
Israëlites, qu'il n'est pas vrai que leurs habits & leurs souliers crussent sur leur corps. 56 & *suiv.* passage de *Cosmas* là-dessus. *Ibid.* Passage de *Salvien.* 60
Jupiter, vîtesse de sa révolution. 397

L.

L'*Affiance*, passages Hétérodoxes retranchez de ses Ecrits. 80.
Livre de vie, ce que c'est dans Moïse. 229
Louis XIV. Lettre de ce Prince à Clement XI. contre le Duc de Savoie 291. & *suiv.* réponse que l'on y fait pour lui. 302 & *suiv.*
Lumiere, ses usages. 377. & *suiv.* la vîtesse de la communication. 379. son étenduë. 380
Lune, si elle est habitée. 391 & *suiv.*

M.

MAisons, soin que les Romains en avoient. 93. & *suiv.* 99. & *suiv.*
Marcel d'Ancyre, ses sentimens & ses avantures. 34 & *suiv.*
Marchands, leurs Privileges à Athenes. 97. voyageurs. 98. 106
Malabar, Continent de Male. 52
Maldives, Iles de Male. 53
Marie d'Ecosse, endroits de son Histoire. 263. & *suiv.* son Testament. 275
Mathematiques, leur utilité. 202. & *suiv.*

défauts des Mathematiciens. 205 *& suiv.*
Matiere ne peut pas être infinie. 422
S. Matthieu n'a pas écrit en Hebreu. 24
Médecine pourquoi elle ne se perfectionne pas. 127. qu'on y doit avoir plus d'égard à l'experience, qu'au raisonnement. 128
Moïse, qu'il n'a pas été l'Auteur des Lettres Hebraïques. 55
Monoies Romaines estimées en Orient. 54
Mouvement, ses lois. 194. *& suiv.*

N.

NAvigation pour aller querir du bled favorisée. 120 *& suiv.*
Néant absolu limite des Etres, en descendant de l'Etre au Néant. 423
Négoce en général peu favorisé à Rome. 102. *& suiv.* 105. *& suiv.* défendu aux nobles. 103. *& suiv.* négoce étranger nuisible à l'Empire. 108 *& suiv.*
Négoce des Indes nuisible aux Romains. 108. *& suiv.* comment utile à d'autres nations, 116
Nord, voyages au Nord de l'Europe & de l'Amerique. 450
Nuées & Pluyes, leurs usages. 376. *& suiv.*

O.

O*Béissance Passive* examinée. 327. *& suiv.* soûtenue. 326
Origene, ses Ouvrages tronquez. 22. qu'il n'a pas été condamné, pour avoir eu les sentimens, que Pelage a soûtenus depuis. 22

P.

PAtriarches des Juifs. 32
Peres parlent quelquefois selon les sentimens

trens du Vulgaire, ſans les approuver. 33
Peſanteur, ſes uſages dans l'Univers. 381. *& ſuiv.* 395. *& ſuiv.* 398
Peſanteur, remarques ſur deux de ſes proprietez. 499. *& ſuiv.* ſa cauſe inconnue. 401
Pflug (*Jules*) ſes ſentimens ſur la Latinité Ciceronienne. 87
Pignerol (Abbé de) ſa vie du Cardinal *Laurea*. 266. ce qu'il dit du Meurtre de l'Epoux de *Marie d'Ecoſſe*. 269
Piſcator (*Jean*) Lettres ſur ſes ſentimens de la Juſtification; 89
Planetes conſervées dans leur figure, & dans les lieux, où elles ſont, par le principe de la peſanteur. 496. *& ſuiv.* 398. *& ſuiv.* 406. leurs mouvemens. 402. *& ſuiv.*
Planetes habitées. 391. *& ſuiv.*
Plantes ne naiſſent point ſans graine. 365
Point mathematique, limite des Etres en deſcendant du Fini vers le Rien. 421
Populace nourrie, dans les grandes villes. 124
Pſeaume II, 7. s'il y eſt parlé de la generation éternelle. 27. *& ſuiv.*
Ptolomée Evergete, inſcription de ce Prince en Arabie. 30
Ptolomée, MS. de ſa Geographie. 68

Q.

QUantité, ſa définition. 408

R.

REſpiration ne ſe fait pas, par un principe méchanique. 362
Romains, remarques ſur quelques endroits de l'Epitre aux Romains. 226. *& ſuiv.* leurs richeſſes. 107 *& ſuiv.*

S.

Achaverel, ſon Sermon examiné, 328. accuſé au Parlement. 340. *& ſuiv.*
Schiloh Gen. XLIX, 10. difficulté de ce paſſage, 224. *& ſuiv.*
Sielodive, Ile de *Ceilon*. 51. la même que *Taprobane*

hane, ſelon *Coſmas*. *Ibid.*
Signes, doctrine des ſignes dans la Médecine. 132. *& ſuiv.*
Soleil, viteſſe de ſa révolution. 397
Starremberg (le Comte de) va joindre les troupes du Duc de Savoye, par une marche periliſeuſe. 310 *& ſuiv.*
Syſteme moderne du Monde. 385. *& ſuiv.*

T.

TEnies, vers du Corps Humain. 147. qu'il y en a pluſieurs, à la fois. 155
Théologiens incorrigibles. 85. *& ſuiv.*
Trois, nombre de trois, en pluſieurs choſes, l'image de la Trinité, ſelon Mr. *Cheyne* 443

V.

VAiſſeaux ne pouvoient être hypothequez. 96. ni arrêtez. 97.
Valliſnieri, ſes découvertes ſur les vers du Corps Humain. 140. *& ſuiv.*
Veine de Medine, vers, ſon origine. 170
Vents, leurs uſages. 374 *& ſuiv.*
Vers dans le Corps des Animaux, leur origine. 157 *& ſuiv.* 160 *& ſuiv.* 167. *& ſuiv.* 170. *& ſuiv.* 175. *& ſuiv.*
Vers dans le Corps Humain, leurs ſortes & la connoiſſance qu'on en a euë. 139. *& ſuiv.* 144. *& ſuiv.* à quoi ils ſervent dans le corps des Animaux. 173. *& ſuiv.* s'il y en a dans l'eau. 164. *& ſuiv.* s'il y a des peuples, qui n'en ont point. 168
Unité, en parlant de l'Unité de Dieu, terme équivoque. 89.
Voie Lactée, pleine de Planetes, ſelon quelques uns. 388. *& ſuiv.*

W.

WHarton (*Henri*) ſa critique malicieuſe de l'Hiſtoire de la Réforme d'Angleterre. 247. *& ſuiv.* fautes de ſon *Anglia Sacra*. 258.

X.

Xenophon, MS. de cet Auteur. 88.

FIN *du IV. Tome.*